a

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

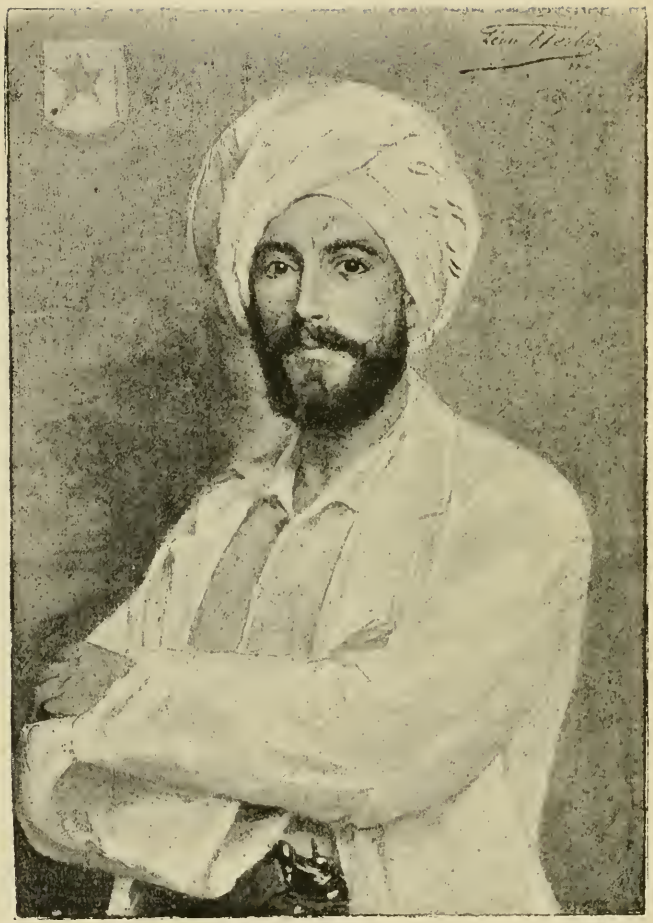
THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

LA TROISIÈME EXPÉDITION

BELGE

AU PAYS NOIR

Bruxelles. — Imprimerie J. Lebègue et Cie, rue Terarken, 6.



L'AUTEUR, EN COSTUME DE STATION.
(D'après le portrait de Léon Herbo.)

LA TROISIÈME EXPÉDITION

BELGE

AU PAYS NOIR

PAR

J. BECKER

LIEUTENANT D'ARTILLERIE

Ouvrage illustré de 35 gravures

BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

Stack
Annex
5
107
563

LA TROISIÈME EXPÉDITION BELGE AU PAYS NOIR

CHAPITRE PREMIER

Le 4 juin 1880, vers une heure quinze de l'après-midi, les membres de la troisième expédition, envoyée vers le Tanganika par l'Association internationale Africaine, placée sous le haut patronage de S. M. le Roi des Belges, se rencontraient à Bruxelles, dans la gare du Midi. Nous étions quatre, chargés d'aller relever le capitaine Cambier du poste occupé par lui à Karéma : MM. Ramaeckers, capitaine du génie, chef de l'expédition, Albert de Leu et Jérôme Becker, lieutenants d'artillerie, et Robert De Meuse, artiste photographe, détaché de l'Institut cartographique militaire belge.

Le colonel Strauch, secrétaire général de l'Association, et son sous-secrétaire, le capitaine d'état-major Thys, avaient tenu à nous faire leurs adieux. Nous avions peine à contenir notre émotion. En effet, cette séparation, limitée à trois années, pouvait devenir éternelle. Que d'explorateurs hardis, de natures de fer, le gouffre africain n'avait-il pas déjà dévorés depuis que l'Europe scientifique s'était promis d'en sonder les mystérieuses solitudes!

Mais quel horizon assombri ne laisse point filtrer un rayon d'espérance? Si on nous eût offert l'occasion de revenir sur notre réso-

1427174

lution, pas un, certes, n'en eût usé pour se soustraire au devoir librement consenti.

Le train siffle, s'ébranle, lentement d'abord, puis il accélère sa marche pour courir bientôt à toute vapeur sur les rails frémissants.

Je pourrais enfler cet humble livre par le menu de nos devis de voyage et les innombrables détails dont les voyageurs prolixes ne font pas grâce à leurs lecteurs. Mais le véritable point de départ n'est pas à Bruxelles. Il est à l'île de Zanzibar, où commencera notre tâche et où la pensée du lecteur se porte, sans doute, comme la nôtre, avec un profond dédain pour les banalités d'un voyage mille fois décrit.

Arrivés, dans la matinée du 8, à Brindisi, nous nous embarquons pour Alexandrie, à bord du steamer-poste *Le Ceylon*, et, le 13, nous foulons le sol égyptien, brûlé, en cette saison, par les rayons d'un soleil implacable. Sitôt débarqués, nous prenons, vers dix heures du matin, le train pour Suez, où nous arrivons à dix heures du soir pour monter à bord du *Surat*, bâtiment de l'*Oriental and Peninsular Steam Navigation C°*, en destination de Bombay et qui nous déposera à Aden.

On n'a pas calomnié la mer Rouge en la comparant à une vaste fournaise. La température, déjà si accablante à Suez, devient ici meurtrière. Plusieurs hommes de l'équipage, composé cependant d'Indous trempés aux fortes chaleurs, sont renversés sur le pont, foudroyés par le soleil. A l'abri de l'épaisse bâche tendue sur leur tête, les passagers, haletants et ruisselants de sueur, trouvent à peine assez d'air pour leurs poumons desséchés.

Le 15, vers quatre heures de l'après-midi, Aden profile devant nous ses falaises poudreuses s'effritant aux rayons d'un ciel de feu. A peine le navire a-t-il jeté l'ancre, qu'il est entouré par des essaims de négrillons, criant à tue-tête : *Ohé! Ohé! Ever dive! Ever dive!* (Ohé! Ohé! Encore plonger! Toujours plonger!)

Obéissant à l'usage, nous jetons à la mer des pièces de monnaie qu'ils ont bientôt reprises sous la surface bleuissante de la rade.

Une pièce d'argent est à peine lancée que la troupe mauricaude se bouscule et se précipite. Des grappes d'enfants disparaissent dans les flots, où la lutte continue. Au bout de quelques secondes, l'eau bouillonne de nouveau, se couvre de têtes crépues, blanchies à la

chaux, et le vainqueur reparaît, tenant triomphalement entre ses dents le six-pence qu'il a été ravir

Aux humides sillons de la blonde Amphitrite.

Le transbordement de nos bagages sur l'*Assyria*, navire de la *British India Navigation C°*, nous retient jusqu'à près de neuf heures du soir. Il ne faut donc pas songer à visiter la ville européenne ni la *native town*, non plus que les fameuses citernes dont tous les voyageurs ont, du reste, parlé surabondamment. Notre bâtiment devant appareiller demain, à huit heures, nous n'avons fait que changer de prison.

Cette fois, l'équipage, commandé par des officiers anglais, est presque exclusivement composé de nègres zanzibarites.

La mer, qui jusqu'au cap Guardafui s'était fort bien comportée, lissant ses ondes attiédies sur le parcours du navire, se renfle maintenant et se démène avec fureur sous l'action violente de la mousson du sud. Le bâtiment est secoué comme un sac de noix, et ceux qui n'ont pas le pied marin, agissent sagement en ne s'aventurant pas sur le pont.

Enfin, le 26, vers le milieu du jour, nous nous trouvons en vue de l'île de Zanzibar, qui s'élève lentement du fond des eaux, comme une féerique décoration d'opéra. A quatre heures, nous jetons l'ancre devant le port, connu des indigènes sous le nom local d'Oungoudia.

Une ligne droite de maisons blanches, à toits plats, s'étend le long du rivage, flanqué de huttes en torchis couvertes de chaume. Vraie ville orientale, d'un aspect pittoresque à distance respectueuse, mais, de près, d'une saleté répugnante. Tout d'abord, nous sommes désagréablement affectés par l'odeur nauséabonde qui s'exhale, sur nos pas, des matières en décomposition abandonnées impunément sur la voie publique. Et cependant, l'île tout entière apparaît comme un bouquet de verdure.

Je me trouvais fort embarrassé de nos bagages, qu'une nuée de portefaix noirs se disputaient avec acharnement, lorsque l'arrivée du chef européen de la compagnie Séwa-Sergère, fondée pour le transport de marchandises à l'intérieur, vint me tirer de peine.

M. Sergère est un homme d'un commerce agréable, comme la plupart de ses compatriotes. Il nous accueille à merveille et nous

invite à descendre chez M. Greffulhe, autre négociant français, agent particulier de l'Association Internationale Africaine. Fixé à Zanzibar depuis longtemps, M. Greffulhe y représente la maison Roux et de Fraissinet de Marseille, qui fait dans ces parages un trafic considérable.

De l'intérieur de l'Afrique, elle tire les peaux, les arachides, les copals, etc., et y importe les produits européens, tels qu'objets de quincaillerie, assiettes, verres, faïences, vins, liqueurs, bougies, clous, fils de fer et de cuivre, etc.

M. Greffulhe habite une maison, fort bien montée, d'architecture arabe, mais à laquelle il a fait apporter certaines modifications et d'où on jouit d'une vue étendue sur la rade. C'est là qu'avec une cordiale hospitalité il nous installe, en nous priant de considérer sa table comme la nôtre. Deux pièces spacieuses nous ont été réservées, au second et au dernier étage et, dès le lendemain, par les soins de M. Sergère, nos nombreux colis, ainsi que le bateau à vapeur — démontable en sept sections et destiné à la navigation du Tanganika — se trouvent remisés dans les vastes magasins, occupant tout le rez-de-chaussée du bâtiment.

On se lève, à Zanzibar, avec le soleil. A six heures du matin, nous sommes sur pied. Pressés de travaux, nous avalons à la hâte une croûte de pain avec une tasse de thé ou de café, qui nous conduisent jusqu'au déjeuner, à la fourchette, de dix heures. Le dîner rassemble, vers six ou sept heures du soir, la famille Greffulhe et ses hôtes temporaires, ces derniers enchantés d'avoir rompu avec la piètre cuisine de l'*Assyria*.

Devant une table plantureusement garnie de tout ce que l'Europe, l'Orient et l'Afrique ont de plus délicat, notre gaieté, longtemps assombrie, se réveille. Il est vrai que la bouteille de quinine, trônant sinistrement au milieu des épices, des pickles et des sauces anglaises, nous rappelle à la tempérance dans ce pays de la fièvre et de la dysenterie.

A moins de nécessité absolue, on ne sort guère, ici, pendant les chaleurs du jour. Mais vers quatre heures, lorsque l'atmosphère est quelque peu rafraîchie par les brises marines, toute la colonie européenne, composée d'une cinquantaine de résidents, fait, soit à pied, soit à cheval, une promenade hygiénique aux environs.

Des limonadiers nègres circulent entre les groupes, offrant des rafraîchissements peu coûteux et généralement excellents. Le lait de coco glacé, entre autres, est véritablement exquis.

Le soir, nous faisons des visites ou nous en recevons.

Mais occupés comme nous le sommes, le temps marche trop vite et nous devons nous soustraire résolument à la plupart de celles qui nous sont adressées chaque jour.

En effet, il est survenu de grands changements dans notre plan de campagne. Au lieu de faire séparément la route, M. Ramaeckers a décidé que nous ne nous séparerions pas, la compagnie Séwa-Sergère s'étant engagée à nous faire parvenir, sans pertes ni avaries, bateau et marchandises de dépôt à la station de Karéma. Il nous a fallu, en conséquence, procéder à un remaniement complet des caisses pour former notre bagage de route. Puis, nous avons eu à retenir des domestiques et à nous procurer des ânes de selle. Pour les premiers, M. Greffulhe a tout simplement convoqué les quatre Stouédis les mieux famés de Zanzibar et, renversant la proposition, nous leur avons dit de choisir chacun son maître. Férédji, le groom de M. Ramaeckers, est devenu inabordable pour ses congénères. En sa qualité d'ancien homme d'escorte de Stanley, il s'est *attribué* le chef de notre expédition et il en transmet les moindres instructions avec une majesté souveraine. M. de Leu est *échu* à Abdallah, niais africain de la plus belle eau (il y a des diamants noirs). Notre photographe est *sous la tutelle* de Brahimo, garçon aussi largement dévoué qu'abondamment marqué de la petite vérole. Pour moi, j'ai été *favorisé* du choix de Daïmo, courtaud replet et taciturne qui, probablement pour s'éviter un service plus fatigant, s'est improvisé d'autorité mon maître de langue.

Lorsque, chose rare, nous pouvons disposer de quelques heures, chacun tire de son côté et bat les rues à l'aventure. L'intérieur de la ville, quoique ne manquant pas d'un certain caractère, est aussi peu attrayant que possible. Ce ne sont partout que ruelles étroites, d'une largeur de deux mètres au plus, ce qui contribue, il est vrai, à y entretenir une fraîcheur relative mais, en revanche, gêne le renouvellement de l'air respirable, vicié par des émanations putrides et littéralement infecté. La rue est ici le grand réceptacle à immondices que

les brises de mer, les eaux pluviales et les feux dévorants du soleil sont seuls chargés de disperser, de laver ou de calciner. On marche sur un lit de matières animales et végétales en pleine fermentation. Écorces de fruits, aliments gâtés, intestins de volailles, détritus de poissons, déchets de toute nature, forment une boue visqueuse dont l'indigène n'a pas seulement l'air de soupçonner l'écœurante et dangereuse pestilence. C'est surtout dans les quartiers où sont emmagasinées les provisions de requin séché, que l'atmosphère est intolérable.

Le requin constitue le mets favori des Zanzibarites. Plus il est faisandé, plus il leur semble exquis!

Le voisinage de la mer, et de la lagune empestée coupant la ville en deux sections, rend l'eau excessivement malsaine. Aussi, les femmes, libres ou esclaves, ne sont-elles guère employées qu'à se rendre aux puits creusés aux environs et à en revenir, portant sur la tête, à la façon des canéphores antiques, de grands vaisseaux remplis d'un liquide frais et potable.

Les habitations, de style arabe moderne — rappelant de très loin les Alhambras et les Alcazars de l'Espagne moresque, — consistent en de vastes constructions à plusieurs étages, à toits plats et à cours intérieures, bâties en pierres calcaires. Un crépis, à la chaux, recouvre les murailles, aveuglant le regard européen, encore peu aguerri contre son ardente réverbération. Quant aux planchers, ils sont simplement couverts de nattes. L'ameublement plus que sommaire des chambres, se borne généralement à des lits de repos.

Les huttes des indigènes, se rapprochant par leur forme rectangulaire et leurs toits de chaume inclinés, des demeures de nos campagnards, sont en simple torchis. On les démolirait aisément à coups de pied. Aucune issue n'y est ménagée pour la fumée, qui s'évade comme elle peut, par la porte, ordinairement ouverte. Le nègre ne vit pas chez lui, d'ailleurs. C'est sous l'auvent de sa demeure, supporté par quelques piliers de bois brut, qu'il mange et qu'il travaille. On l'y voit se livrer aux métiers faciles mis à la portée de son intelligence. Il y dort encore plus volontiers pendant les ardeurs du jour.

Les habitants de l'intérieur de l'île, parsemée de villages et de maisons de campagne appartenant aux Arabes fortunés, se livrent presque exclusivement à l'exploitation du cocotier, croissant ici en abondance et constituant une source intarissable de revenus. En

effet, un seul individu de cette précieuse et admirable essence tropicale, rapporte, parvenu à l'âge de sept ans, cinq francs chaque année, et ne nécessite aucune culture.

La ville de Zanzibar se divise en quartiers étendus, désignés sous le nom générique de Mitas et dont une partie s'étage sur la péninsule, reliée par une étroite langue de terre à l'île de Mnazi Modjia (palmier solitaire), but de promenade et de récréation. Ces deux agglomérations d'indigènes, d'acclimatés et d'étrangers réunissent une population qui n'est pas moindre de 90,000 habitants, parmi lesquels les Arabes de Mascate et du golfe Persique ont le haut du pavé. (Pavé est mis ici par euphémisme, car, de mémoire de natif, aucun dallage n'a jamais recouvert le sol calcaire, converti en temps de pluie, grâce aux ordures semées à profusion, en effroyables cloaques.)

Riches ou pauvres, ces Arabes forment la classe aristocratique de l'île. Les premiers sont généralement d'anciens marchands d'esclaves qui, bien que la traite soit abolie en principe, sont restés paisiblement en possession de leur bétail noir, dont il leur est seulement interdit de trafiquer. Ils portent le turban de rigueur, la longue chemise blanche, à la ceinture le Djembia — au manche incrusté d'ivoire ou de pierreries, — s'enveloppent du Djoho de couleur et marchent chaussés de sandales. Les plus notables ne sortent jamais sans se faire précéder et suivre d'une nombreuse domesticité. A en juger par leur démarche fière et solennelle, par leurs gestes sobres et imposants, on voit qu'ils ont la plus haute idée de la noblesse native de leur race et s'étudient à ne compromettre son prestige par aucune manifestation familière extérieure. Leur étiquette va jusqu'à leur interdire de causer et de fumer en public. Chateaubriand les prendrait encore pour modèles de ses Abencérages.

Les Beloutchis sont également en assez grand nombre à Zanzibar. Comme type, ils se rapprochent beaucoup des Arabes dont, à peu de chose près, ils ont adopté le costume. Quelques-uns d'entre eux explorent le continent africain à la recherche de l'ivoire. Ce sont généralement de beaux hommes, à barbe noire et à physionomie cruelle, bons soldats, très énergiques mais malheureusement déterminés quémandeurs de Bakchichs, ou pourboires.

Le corps des irréguliers à la solde du Saïd Bargash, est en grande partie composé de Beloutchis.

Hindis, Banians et Parsis viennent des Indes orientales avec lesquelles Zanzibar entretient un courant d'affaires assez considérable. Ils sont sujets anglais et, de ce chef, sous la protection spéciale du gouvernement britannique.

L'Hindi, qui professe le culte musulman, porte la robe turque mais non la veste brodée, remplacée chez lui par une jaquette blanche, garnie sur le devant d'une infinité de boutons d'or formés de pièces d'une demi-livre sterling auxquelles est soudé un œillet. Son turban de soie blanche, dorée ou argentée, se distingue par une véritable magnificence. Il se chausse de babouches en cuir verni qu'il retire à la mosquée — comme les Arabes leurs sandales — ou en s'asseyant avec ces derniers sur le tapis de réception.

Les Banians (Baniani Gouzerati), eux, croient à la métempsycose, brûlent leurs morts et ont conservé intrépidement les rites de leur secte idolâtrique. Ne se nourrissant que de céréales, de légumes et de fruits, ce qui ne les empêche point d'être gras et bien portants, ils vont les pieds chaussés de babouches à pointes recourbées et effilées, les jambes nues, le pagne attaché d'une façon particulière, et le torse découvert ou drapé d'une chemise serrée à la poitrine et descendant en s'élargissant, à la hauteur du genou. Un turban écarlate, pointu sur le devant, les coiffe; et tous les matins ils renouvellent soigneusement le point rouge qu'ils se peignent entre les deux yeux. Objet de mépris et presque de répulsion pour les Arabes et la population indigène, ils exploitent les uns et l'autre sans vergogne en semblant se draper sournoisement dans leur impopularité.

Les Parsis sont presque vêtus à l'européenne, à l'exception de la grande toque en toile cirée noircie, qu'ils ne quittent en aucun pays du monde. C'est bien la race la plus intelligente que j'ai rencontrée ici et la plus apte à s'assimiler nos mœurs, nos langues et nos industries. Plusieurs font de parfaits mécaniciens, d'autres des employés de commerce modèles, vivement recherchés dans les comptoirs européens. Ils parlent l'anglais comme des naturels de la Grande-Bretagne. Ainsi que les anciens Guèbres, dont ils se vantent de descendre, ils révèrent le Soleil, source de vie et de fécondité. Leur religion est celle de Zoroastre, panachée de pratiques indoues. Craignant de profaner l'élément pour eux divin, ils n'ont garde de brûler leurs morts, qu'ils exposent sur le toit d'un temple spécial où

LE CAPITAINE RAMAECKERS.
(Dessin de A. Heins.)

ils sont décharnés par les vautours, les corbeaux et autres oiseaux de proie fourmillant dans ces parages.

Toutes ces colonies indoues montrent des aptitudes spéciales pour le commerce et, en matière de change, se font une concurrence redoutable dont un Européen habile pourrait retirer de gros bénéfices. Les marchands arabes trouvent chez elles les ressources nécessaires pour équiper leurs caravanes, mais aux taux usuraires de 20, 30, voire 100 pour cent. Ce sont elles, aussi, qui tiennent magasin des étoffes, des perles, des munitions, etc., dont l'Arabe a besoin pour ses expéditions à l'intérieur, et elles réalisent de ce chef de nouveaux et fructueux profits.

Convenant admirablement à la direction d'une caravane, et ne reculant devant rien pour se procurer le précieux ivoire, acheté à bas prix aux chefs ennemis des tribus africaines, les Arabes voyageurs sont incapables de comprendre le mécanisme financier du prêt et du change. Après avoir conquis, au prix de fatigues, de négociations et de dangers sans nombre, leur chargement, ils n'ont encore imaginé rien de plus pratique que de se remettre dans les griffes des adroits spéculateurs faisant fonds sur leur incurie.

De banquier et de fournisseur, l'Hindi, le Banian ou le Parsi se transforme en homme d'affaires et revend, moyennant un gain exorbitant, les marchandises dont il a, par avance, escompté une certaine partie de la valeur.

On trouve aussi, à Zanzibar, assez bien d'habitants des îles Comores (Oua-Ngazidias), recherchés en qualité de domestiques par les Européens, à cause de leur belle prestance; des Somalis, habitant le triangle formant le cap Guardafui et qui viennent se pourvoir de tissus dans l'île du Saïd Bargash; enfin, des Malgaches et des nègres marins des îles Maurice et Bourbon.

La population étrangère se greffe encore d'environ deux cents Portugais, ou créoles goanais, habitant pour la plupart les quartiers marchands où ils se sont établis comme tailleurs, cordonniers, boulangers, liquoristes, etc. Trois de leurs grands bazars offrent aux chefs de caravanes des assortiments variés de conserves européennes, viandes, légumes, farines, biscuits, etc. Joignant l'agréable à l'utile, ces Portugais sont généralement musiciens et c'est dans leurs rangs qu'ont été recrutés les éléments de la fanfare saïdiale.

Catholiques fervents, ils ont une église spéciale desservie par les Pères du Saint-Esprit. Sous le rapport des cultes, Zanzibar est, d'ailleurs, le pays de liberté par excellence. A l'église catholique, la colonie anglaise a opposé une chapelle protestante, et à l'hôpital tenu par des sœurs de charité, une institution concurrente desservie par de jeunes misses missionnaires. Les bouddhistes ont également leur pagode; et, sur les terrasses des trois ou quatre mosquées affectées aux sectateurs de l'Islam, les muezzins, annonçant l'heure, convient solennellement à la prière Arabes et Hindis musulmans.

Il nous reste à faire connaissance avec les habitants noirs de l'île, divisés en deux classes, les Hommes libres ou civilisés (Oua-Ngouanas) et les Esclaves (Oua-Toumas). Les premiers mettent leur gloire à singer le costume arabe pour jouer à l'homme comme il faut. Quant aux seconds, ils constituent, en moyenne, la moitié de l'hétérogène population dont je viens, à larges traits, d'esquisser les caractères distinctifs.

Une classe de nègres bien intéressante, c'est celle des Oua-Hamalis, ou portefaix, qui transportent de la douane chez les négociants, les lourds colis suspendus par des cordes à une barre massive. Ils s'y attellent deux, quatre, même huit, avec une superbe intrépidité. Presque tous esclaves, depuis six heures du matin jusqu'au soir, on les voit s'échiner avec une inaltérable bonne humeur. A peine s'assoient-ils une heure pour manger; et quels festins lacédémoniens que les leurs! Une écuelle de riz, quelque volaille étique partagée entre tous, des bananes, du requin séché. Cependant, la besogne presse. Ils se hâtent de reprendre le joug. La sueur découle à flots de leurs flancs musclés, leurs articulations craquent, leurs épaules, protégées par de durs calus, ploient sous la charge. *Hima! Haya!* (Tôt! Dépêchons!) Vite, un chant rythmé pour leur redonner du cœur et du nerf! Les pauvres diables alternent encouragements et couplets, s'interrompant, se répondant, faisant chorus et toujours invoquant leur mère, confidente de leurs strophes improvisées. Je les ai souvent admirés sans jamais les trouver en défaut d'énergie et de joviale résignation, et ils m'ont rappelé les vigoureux portefaix qui, à Anvers, abattent tant de besogne en quelques heures. Mais du moins nos nègres blancs discutent-ils librement le prix de leurs services et réalisent-ils souvent de sérieuses économies.

Dans cette population mélangée et grouillante, il ne peut manquer

de se trouver cependant force mauvais sujets, vagabonds et pillards. Mais les règlements de police du Saïd ne badinent pas. Tout sujet nègre, en opposition avec les moindres décrets du Sultan, ou en révolte contre les agents de l'autorité publique, pris de boisson, en rupture d'engagement contracté envers un chef de caravane, ou simplement rencontré vaguant par les rues de la capitale après dix heures du soir — ce qui entraîne la présomption d'intentions suspectes, — est arrêté, conduit au poste et mis au Mniororo, ou carcan. Celui-ci consiste en colliers de fer articulés, emboîtant le cou. Des chaînes de trente à quarante mètres de longueur, passant dans des anneaux mobiles, unissent entre eux les pauvres diables, employés à discrétion dans les ateliers du Cirkali (gouvernement), à charger ou à décharger les navires, ou bien encore, sur les boutres impériaux, ramant à l'instar des anciens galériens. On les voit, attachés par sections de dix, travailler sur le quai de Zanzibar; du reste, résignés à leur sort, riant, chantant et faisant des niches à leurs brigadiers. Tout propriétaire arabe a le droit de faire mettre ses esclaves récalcitrants à la chaîne publique, mais sans pouvoir les employer à ses travaux particuliers, terrassements, bâtisses, etc. Ce privilège n'est accordé par le Saïd qu'à quelques rares favoris ou à des fonctionnaires de la Couronne.

Le Mniororo constitue le système pénitentiaire le plus doux et n'est guère appliqué qu'aux délits de simple police. Ceux qui s'y voient condamnés reçoivent cinq pessas par jour, à charge de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Les véritables criminels, séditieux, voleurs, incendiaires, etc., sont enfermés dans la Guéréza, sombre bastille située à proximité du palais du Sultan. Cette forteresse, élevée par les Portugais, conserve encore un ancien canon, resté en batterie dans les casemates. Les prisonniers mis aux Mpingo, double anneau de fer rivé aux chevilles et relié par une barre mobile qui entrave la marche, ou bien ayant les poignets enchaînés, sont nourris dans leurs bastions et n'ont aucune communication avec l'extérieur. Une sentinelle béloutchie monte la garde sur chaque bastion. La nuit, de demi-heure en demi-heure, le premier soldat est obligé d'entonner une espèce de chant, à la fois guttural et monotone, répété, à tour de rôle, par les Béloutchis. C'est leur : « Sentinelle! prenez garde à vous! »

Les femmes ne sont point exemptées de la chaîne, mais bien, je

pense, de la réclusion à poste fixe dans la Guéréza. C'est à elles que revient la charge de transporter les décombres des maisons en démolition, le sable, la chaux et le corail gris destinés aux bâtiments de la Couronne. Elles travaillent à part et ne se montrent pas moins insouciantes que les hommes.

Quelque rigoureuse que soit la justice du Sultan, elle est en progrès sur le code criminel usité du temps du Saïd Madjid. Ainsi, la peine de mort, autrefois appliquée pour des méfaits souvent peu graves, n'existe plus. On l'a remplacée par de fortes amendes, se montant, pour le cas de meurtre commis sur un Arabe, à six mille francs et, sur un nègre, de quatre à cinq cents francs. L'impossibilité de payer entraîne fatalement l'envoi du coupable aux Présides. L'assassinat n'est point considéré, ici, comme un attentat contre la société tout entière. C'est une affaire privée, qui ne regarde que le meurtrier et les parents de la victime. Tout crime peut se racheter à prix d'argent. Et à défaut d'ayants droit, la caisse saïdiale se substitue à eux avec un empressement exemplaire.

Aujourd'hui, 26 juin, nous serons reçus par Saïd Bargash, Sultan de Zanzibar.

Après avoir endossé nos uniformes de grande tenue, nous nous sommes rendus au palais, avec M. Deville, consul de Belgique à Zanzibar, et M. Greffulhe, notre hôte, qui doit nous tenir lieu d'interprète. C'est justement jour de grande réception. Elles ont lieu tous les vendredis.

Nous passons devant une ligne de mille hommes, à peu près, de troupes régulières, échelonnés, musique et drapeau en tête, depuis le siège du Consulat belge jusqu'au palais impérial. Ces troupes, organisées et dressées à l'européenne, font honneur au lieutenant de marine Mathews, l'officier anglais chargé de leur éducation martiale. Sur notre passage, officiers et soldats présentent les armes et la musique portugaise, en costume militaire, fait retentir les accords de la Brabançonne, jouée pour la première fois à Zanzibar. Aussitôt, les souvenirs de la patrie lointaine nous assaillent en foule et nous échangeons un regard mouillé. Quelle secrète puissance y a-t-il dans les quelques mesures composant un air national, pour que le cœur se gonfle d'aise, d'orgueil et de mélancolie en les entendant s'élever sur un sol étranger? Que je comprends bien, aujourd'hui, les pauvres

soldats suisses, éclatant en sanglots aux accents de leurs ranz champêtres, et les fils de l'Écosse, marchant à la mort précédés de leurs cornemuses! La religion du drapeau est féconde et sainte. Elle soutient les faibles et électrise les forts.

Saïd Bargash nous reçoit au seuil de son palais, vaste construction en corail gris, assez différente des riches habitations arabes.

En notre qualité d'Européens, nous ne sommes pas tenus à nous prosterner devant lui, comme les plus grands officiers de la Couronne.

Bargash n'est au pouvoir que depuis 1870. Agé d'une quarantaine d'années, il se voit affligé, comme la plupart de ses dignitaires, d'un embonpoint excessif. On dirait qu'il les a choisis exprès ou que, par courtisanerie, ces derniers se sont héroïquement condamnés au régime des féculents.

L'abord du prince est aimable et commande le respect. Ce n'est point un homme ordinaire que ce monarque, dont la tête massive, aux lèvres charnues, relevée par un regard sagace, respire la bonté et l'intelligence. Vêtu comme les Arabes notables, en petite tenue de réception, il porte sur l'ample chemise blanche de rigueur un manteau vierge de broderies. Il a renoncé, pour nous, au turban de soie blanche, cher aux dévots de l'Islam — les Mtaouas, — et dont il affecte, avec sa cour, de se coiffer aux jours des réceptions musulmanes.

Le Sultan nous invite gracieusement à le précéder sur le grand escalier, recouvert de tapis, qui mène à la salle du Trône. Il nous conduit dans la salle d'audience, somptueusement décorée et où, des deux côtés du trône, sont rangés des fauteuils dorés réservés à la suite. Nous prenons place à gauche, et grâce à M. Greffulhe, un des plus anciens amis de Sa Hautesse, nous échangeons les compliments d'usage dictés par le cérémonial.

— Comment se porte votre Roi?

Telle est la première question posée par le suzerain arabe à M. Ramaeckers, qui s'empresse de répondre que la santé de Léopold II est excellente.

— Notre Roi, ajoute le commandant, m'a chargé de présenter à Votre Hautesse ses plus chaleureux remerciements pour la bienveillance avec laquelle elle daigne traiter les voyageurs de l'Association présidée par Lui.

— J'aime beaucoup Léopold II, répond Saïd Bargash, avec un franc sourire, et je m'honore de ses bons sentiments à mon égard.

Oui, je suis fier d'être son ami. Ses voyageurs pourront toujours compter sur ma protection à Tabora, à Ou-Djiji, partout où je serais en mesure de les aider. Demain, j'enverrai des firmans à mes principaux gouverneurs et officiers dans l'intérieur de l'Afrique, et j'espère qu'ils vous rendront votre tâche facile.

Puis, la conversation se généralisa. Le Sultan nous demanda curieusement quelles étaient les plus récentes découvertes faites en Europe et en particulier les progrès réalisés en Belgique. M. Ramaeckers l'intéressa vivement en lui parlant de l'invention du téléphone et des applications de l'électricité à l'éclairage public : — « *Inshallah!* Les peuples de l'Occident accomplissent des miracles!... Plaise à Dieu que vous vous tiriez bien du grand voyage que vous allez entreprendre dans notre primitive Afrique! »

L'audience était terminée. Le Sultan nous reconduisit jusqu'à la porte de la salle, en nous réitérant ses vœux les plus cordiaux pour l'issue favorable de notre entreprise.

16 juillet. — Nos adieux, qui ont été faits hier, étaient empreints d'une réelle émotion. En Europe, les préparatifs d'un voyage d'exploration n'éveillent qu'un intérêt momentané. Condamnés à l'avance, ou proclamés par anticipation vainqueurs de tous les obstacles, les voyageurs sont parfaitement oubliés le lendemain.

A Zanzibar, où la colonie blanche, déjà éprouvée par l'influence meurtrière du soleil africain, a vu partir tant de caravanes décimées sur la route, ou disparues à jamais, l'esprit de solidarité se traduit par des manifestations plus fraternelles.

Montés dans le Daou qui doit nous transporter à Bagamoyo, nous recevons avec attendrissement une dernière visite de M. Greffulhe et de quelques résidents dont nous avons conquis les sympathies.

Le champagne pétille dans les coupes et, sur l'arrière de la lourde embarcation, nous trinquons aux absents.

Une heure! L'instant est venu de songer au départ. De la terrasse du Consulat belge, M. Deville agite par trois fois notre drapeau national auquel répond le pavillon bleu, étoilé d'or, de l'Association Africaine.

Nos hôtes sautent dans leurs chaloupes, l'ancre est levée.

Adieu! Et dans trois ans si le sort nous est favorable!

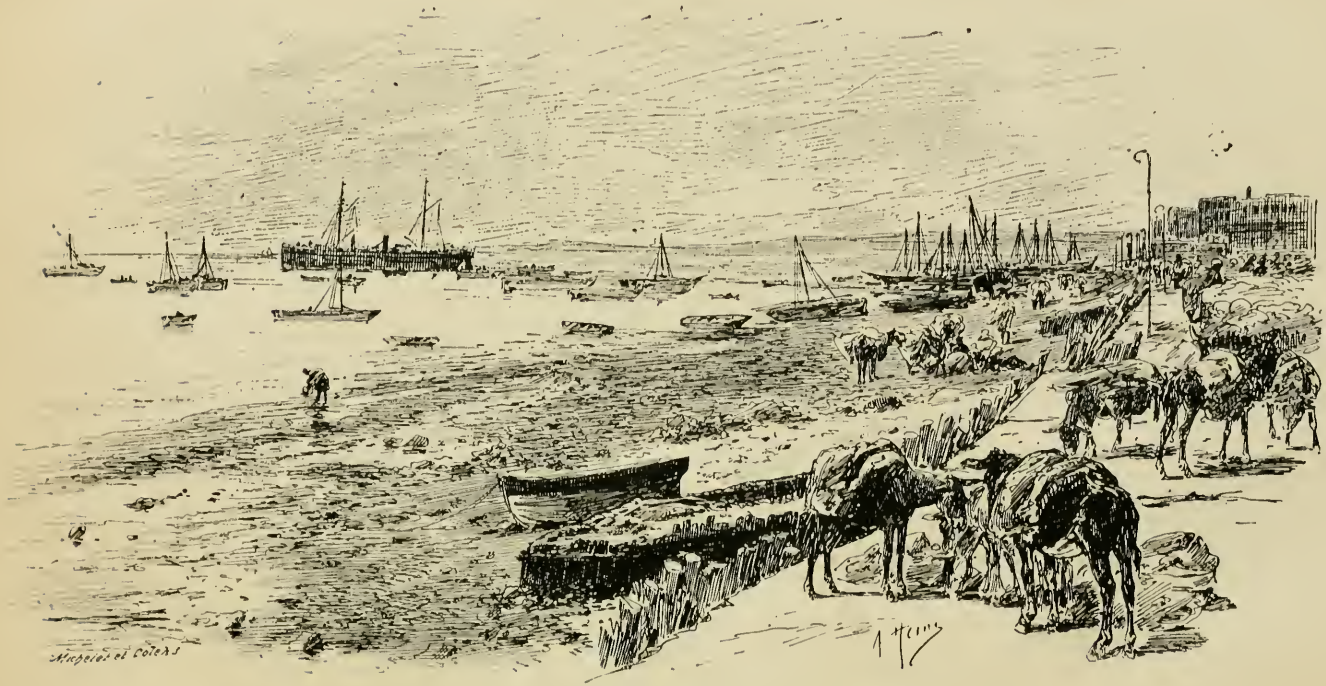
CHAPITRE II

Le soleil brille incandescent dans l'éther, ne marquant pas moins de trente-six degrés à l'ombre.

Le pont de notre Daou est abrité, comme presque tous les types d'embarcation de l'Océan Indien, d'un toit formé de planches, de paille et de nattes, reposant sur le bordage. Une petite cabine est ménagée à l'arrière. Dessous, avec nos colis personnels, se tiennent les six ânes achetés à Zanzibar pour les besoins de l'expédition, et qui, moins émus que leurs nouveaux maîtres, se regardent philosophiquement en mâchonnant leur provende.

Le vent ne nous permet pas d'aborder directement à Bagamoyo, dont nous commençons seulement vers huit heures du soir, à distinguer les rives en pentes douces. Il nous pousse dans la direction du nord, et par deux fois notre Nahoza, ou capitaine, est obligé de louvoyer. Au loin, sur la grève africaine, se profilent quelques maisons blanches, offrant avec les huttes indigènes et ses bouquets de palmiers, un ensemble qui nous reporte immédiatement à l'entrée de Zanzibar.

Cependant, l'état d'énervement produit sur moi par l'action du soleil, n'a fait que s'accroître. Vers six heures, je me sens envahi par un malaise général, et mes compagnons, inquiétés par l'aspect de ma face congestionnée, semblent ne pas la trouver de fort bon augure. Je les rassure en affectant l'insouciance et, de fait, je pense que la fraîcheur du soir et le repos auront facilement raison d'un simple coup de soleil. Dans cette conviction, je m'arrange pour



LE QUAI DE ZANZIBAR.
(Dessin de A. Heins.

dormir sur le pont et ne m'éveille que trois heures après, au frottement de la quille sur le sable.

Nous étions arrivés, mais il nous restait encore deux ou trois cents mètres d'eau à traverser pour atteindre la terre ferme. Les hommes qui nous portaient en eurent d'abord jusqu'au ventre, puis jusqu'à mi-jambes. Quoique totalement abattu et assez indifférent à ce qui m'entourait, je ne pus m'empêcher d'avoir l'odorat désagréablement affecté par la nauséabonde odeur de poisson qui régnait sur toute la plage. Les habitants de Bagamoyo tirent de grandes ressources de la pêche et conservent leur poisson de mer en le faisant sécher au soleil. Il y a ici, paraît-il, d'importantes pêcheries de requins qui alimentent toute la province.

Sewa l'Hindi nous avait précédés à Bagamoyo. Nous nous installâmes dans sa propre maison, formée d'un simple rez-de-chaussée à toit plat et aux murs fraîchement recrépis. Cette habitation ne comprend pas moins de six chambres tapissées et meublées à l'indoustane, c'est-à-dire tendues d'étoffes de soie rouge et garnies de lits à moustiquaires de même couleur.

Nos matelas, somptueusement recouverts de fourreaux de soie écarlate, jaune, verte ou bleue, nous invitent au repos. Je m'y jette avec empressement, dans l'espoir de trouver un terme à mes souffrances, devenues fort vives. Ma première nuit sur le continent africain se passe dans de mortelles angoisses. Ma tête bout et semble prête à éclater.

Enfin, vers l'aube, la crise s'apaise, mais pour faire place à la fièvre, cette terrible fièvre africaine, à laquelle, le premier, je devais payer mon tribut.

Encore bien faible sur mes quilles, comme disent les marins, je profite du premier jour de convalescence pour visiter la localité. Bagamoyo, ou cœur de l'Afrique, de *Baga* (corruption du mot *Barra*, intérieur) et de *Moyo* (cœur), pourrait bien devenir, en effet, le point où aboutiront les moindres pulsations de la côte orientale. Cette ville, ou ce grand village — car il n'y a pas dans l'Afrique équatoriale beaucoup d'agglomérés qui se rapprochent, comme disposition, de nos cités européennes, — a pris depuis quelques années une extension considérable et déjà ne le cède presque en rien à

Zanzibar. Même animation, même population hétérogène, et aussi, même et incurable saleté. C'est ici que s'organisent et que partent toutes les caravanes en destination de l'intérieur. Celles de Stanley, de Cambier et de Popelin y ont été formées. Aussi, la population s'accroît-elle dans des proportions incessantes, renforcée encore par l'appoint des Oua-Nyamouézis, désireux de prendre du service en qualité de soldats ou de porteurs. Seules, les expéditions anglaises choisissent, comme point de partance, Sadani, situé au nord, sans doute à cause de la Mission Évangélique qui leur facilite grandement la besogne.

Les indigènes de Bagamoyo appartiennent à la race des Oua-Rimas, variété des Oua-Souahilis, sous l'autorité d'un gouverneur délégué par Saïd Bargash. Moins d'Arabes qu'à Zanzibar, mais en revanche de nombreux Hindis et Banians, âpres à la curée. Ils y tiennent boutique ouverte d'étoffes, de conserves, de tabac, de verroteries, d'instruments aratoires, d'outils, etc., etc. Mais il faut avoir l'œil ouvert lorsqu'on a à traiter avec eux.

Tout est réglé pour le départ. Notre escorte se compose de cent quatre-vingt-dix-huit hommes, engagés au prix de soixante piastres par année, nourriture non comprise, pour trois ans. La caravane sera formée en deux pelotons, sous les ordres des grands Akidas (lieutenants) Mounié Pembé et Mounié Goa, soumis à l'Arabe Saïd bin Salem, bin Nassr, Akida en chef. Le premier peloton est divisé en neuf et le second en dix sections, ayant chacune leur Akida particulier.

L'avant-garde compte quarante-six hommes qui précéderont nos porteurs, le centre quatre-vingt-dix, et l'arrière-garde, fermant la marche, soixante-deux, y compris notre cuisinier, nommé Réhani Ouadi Keir. L'expédition allemande nous suivra de près. Ainsi, nous formerons une force compacte et imposante, pouvant résister aux attaques éventuelles des corps d'indigènes belligérants, si, malgré les représentations de M. Sergère, qui parle à merveille le ki-souahili, ils tentaient de nous barrer le passage.

Aujourd'hui, 21 juillet, nous allons faire notre visite d'adieu à la Mission du Saint-Esprit. Réception aussi cordiale que chaleureuse.

Cette Mission, fondée, il y a une vingtaine d'années, par le Révérend Père Horner, paraît en pleine voie de prospérité. De construction

imposante et spacieuse, elle est flanquée d'une belle église, de forges, d'ateliers de menuiserie et autres bâtiments, où de nombreux enfants, pour la plupart rachetés de l'esclavage, reçoivent une double éducation morale et matérielle. Ses vastes plantations de cocotiers, coupées de magnifiques avenues, font l'admiration des voyageurs. Il y a sept ans, un effroyable ouragan détruisit tous les cocotiers de l'île de Zanzibar et de la côte de Bagamoyo. Seules, les jeunes pousses de la Mission Catholique résistèrent à la tourmente : « Vous voyez bien que le Ciel nous protège, » dit le Père Bauer, en nous faisant les honneurs de son pieux Éden. Les dits cocotiers sont grands et forts aujourd'hui et couvrent de leur opulent ombrage une immense superficie de terrain. La Mission n'en retire pas moins de deux cent mille francs par an, qui suffisent amplement à son entretien, malgré les écrasants sacrifices qu'elle s'impose. Ainsi, non seulement elle étend chaque jour en Afrique le réseau de la civilisation, mais elle ne coûte pas un sou à la vieille Europe, dont elle prend à cœur de traiter royalement les plus humbles représentants.

Quand on songe aux difficultés de toute nature, aux obstacles, aux dangers même, opposés par Arabes et indigènes à l'œuvre des hardis missionnaires, on est surpris des résultats obtenus par eux en moins d'un quart de siècle.

Le Révérend Père Étienne Bauer, qui réunit en lui les types de l'apôtre et du pionnier, a sous sa direction six cents enfants, arrachés à la servitude. Ses Pères et lui les ont recueillis, nourris, élevés, instruits dans la religion du Christ, et surtout dans celle du travail, ce qui constitue une tâche bien plus rude encore. Le nègre, alourdi par les débilitantes ardeurs d'un ciel de feu, est paresseux d'instinct, comme le Chinois est actif et prévoyant. Il faut le contraindre pour en obtenir une besogne suivie, et la tutelle de l'esclavage devient presque pour lui une nécessité, plutôt que de constituer une oppression arbitraire.

La Mission du Saint-Esprit se compose de quatre ou cinq pères et d'un nombre plus élevé de frères, tous rivalisant de zèle et d'activité. Parmi ces derniers, se trouve un nègre de l'île Bourbon, fort intelligent, et qui prêche d'exemple aux hommes de sa couleur. Il serait à désirer que les Missions africaines eussent beaucoup de pareilles recrues, inappréciables intermédiaires entre la race blanche et la race noire.

Ainsi que nous l'avait dit le Père Étienne, chacun exerce ici une spécialité. Agriculteurs, artisans et éducateurs, les missionnaires pourraient, au besoin, se passer complètement de l'Europe, à laquelle ils envoient les produits dus au seul travail. Une de leurs figures les plus originales est le frère Oscar, Nemrod en soutane de la Communauté. Il faut l'entendre s'exalter en parlant de chasses à l'hippopotame, au crocodile, au zèbre, à la girafe, etc.! Le gibier d'Europe lui inspire le plus profond dédain. A lui seul il approvisionnerait la Mission, si le Père Supérieur ne refrénait prudemment des instincts cynégétiques qui ont failli récemment coûter cher au frère Oscar. En effet, son fusil ayant éclaté, lui a cassé le bras droit qu'il porte encore en écharpe. Pour tromper ses ennuis, il n'a rien trouvé de mieux que d'aller dénicher un jeune léopard dont il fait l'éducation. L'animal partage sa chambre et le suit partout comme un chien. Reste à savoir s'il persistera dans sa docilité. Le frère Oscar est encore principalement chargé de rassembler les collections forestières, minérales, entomologiques, etc., expédiées en Europe.

Après nous avoir fait visiter en détail les cultures et les ateliers de la Mission, le Père Bauer nous invita gracieusement à dîner.

Je ne me souviens pas d'avoir rien mangé d'aussi bon cœur que ce dîner, à plusieurs services, ordonné dans toutes les règles de l'art. Potage exquis, poissons délicieusement apprêtés, rôts, entrées et volailles, pâtisseries de choix, fruits, vins de France, café et chartreuse, rien n'y manquait. C'était à se croire dans un restaurant parisien de premier ordre. Je dois à la vérité de constater que nos hôtes se sont vaillamment comportés. De rudes hommes, d'ailleurs, à en juger plus encore par leurs œuvres que par leur excellent appétit!

Le soir, après avoir allumé nos cigares, nous causons longuement sous la large vérandah qui entoure le bâtiment tout entier de la Mission, et se répète à l'étage sous forme de galerie couverte. Quoiqu'il y ait bien longtemps que le Père Bauer ait quitté la France, il est demeuré patriote dans l'âme. Il nous donne sur le centre de l'Afrique des renseignements précis et des avis pleins de sagesse. C'est avec peine que nous nous arrachons à cette agréable société, en promettant de renouveler la visite à notre retour... si retour il y a!

L'aube se lève rayonnante sur la journée du 22 juillet. Nos

Askaris vont et viennent par la ville, sonnant des cors et des clairons dont nous leur avons fait présent.

C'est leur manière de prendre congé, comme aussi de brûler de la poudre en toute occasion — surtout pacifique.

Pendant ce temps, nous mettons la dernière main à nos colis...

Caisses, malles et ballots sont étendus devant la porte, et nos hommes ont fait leur choix. Impassibles sous leurs nouveaux harnais, les six roussins achetés à Zanzibar semblent se demander, à part eux, la cause de ce tapage insolite, car nos fanfariseurs vont toujours leur train. Enfin, à midi juste, attaquant le taureau par les cornes, c'est-à-dire le soleil par ses plus chauds rayons, nous nous disposons au départ.

Le frère Oscar, qui a laissé son félin à la Mission, est venu pour nous faire un bout d'escorte.

Nos porteurs Pagazis, avec charge entière, et les Askaris avec demi-charge, s'en vont par escouades. Ces derniers, dont une cinquantaine armés de Remingtons et les autres de fusils à capsules, se livrent à des feux de peloton qui ont pour résultat de faire accourir toute la population indigène. Parents et amis ne se dissimulant point les dangers que nous avons à affronter, viennent adresser aux voyageurs noirs leurs souhaits de retour, et nous bénéficions de l'intérêt général. On nous salue chaleureusement de l'adieu africain : *Koi Héri! Boina!* (Bonne chance et au revoir, maître!)

Une chienne d'un jaune roux qui, depuis notre arrivée à Bagamoyo, nous a pris en affection, s'est échappée, pour nous suivre, de la maison de son maître, Portugais de Goa. Fuyant les nègres de l'escorte, qui éprouvent pour son espèce un profond dégoût, elle se serre instinctivement auprès des Européens dont elle a pu apprécier, déjà, la bienveillance et la largesse. Nous l'adoptons comme gardienne de nos bagages et la baptisons pompeusement du nom de Simba (lion). Celui de Renard lui conviendrait mieux, mais ni le nom, ni l'animal n'existent dans cette partie de l'Afrique.

La campagne de Bagamoyo ou Chamba Gonéra, est en ce moment desséchée et flétrie, mais à la Massika prochaine, elle se couvrira d'une luxuriante végétation. Au bout d'une petite lieue, nous arrivons à une mare d'eau noire et croupie où nous enfonçons jusqu'à la ceinture. Pour ceux qui ne sont pas absolument obligés de la suivre, la route doit offrir peu d'intérêt. Tel n'est point cependant l'avis du

frère Oscar : « Fameux pays pour la chasse! dit-il. Si je pouvais me servir de mon bras, je ne résisterais pas au plaisir d'envoyer quelques balles aux hippopotames du Kingani. »

Nous échangeons une cordiale poignée de mains, peut-être la dernière! Désormais, il ne s'agit plus de regarder derrière soi. Le véritable exil commence et, au départ de nos amis de quelques jours, se rompt douloureusement la chaîne qui nous attachait encore à la civilisation européenne.

Sortis noirs et gluants de l'infect marécage, dans lequel nous avons trouvé le baptême du voyageur, nous poursuivons notre route et, deux heures plus tard, arrivons au Kingani, limite extrême du territoire de Bagamoyo. Cette rivière, ce fleuve plutôt, au lit profond et vaseux, atteignant sur ce point plus de soixante mètres de largeur, est d'un abord désagréable et malaisé. Il « jouit », de plus, d'une fort mauvaise réputation sanitaire. Ainsi, on nous a bien recommandé de ne pas camper sur ses bords, si nous ne voulons nous exposer à contracter les germes d'une fièvre dangereuse et persistante.

Comme on nous l'avait dit, ses eaux sont peuplées de massifs hippopotames et de souples crocodiles. Il n'est pas rare de voir ces derniers happer au passage les ânes entraînés à la remorque d'un canot, car c'est dans des embarcations simplement creusées dans des troncs d'arbres, que s'opère le transbordement. Je ne sais si cette particularité a pu être révélée à nos roussins, mais nous avons toutes les peines du monde à leur faire passer l'eau à la nage. Il faut les tirer au moyen de cordes dans ces flots redoutables, avec accompagnement de coups de gourdin, et les traîner dans le sillage de nos pirogues africaines.

Par exemple, ils gravissent la berge opposée avec une vélocité remarquable.

Le troupeau de chèvres, achetées à Bagamoyo au nombre de vingt, et que nous renouvellerons en route, au fur et à mesure des besoins, passe la rivière en pirogue. Des deux côtés de l'interminable passage de la caravane, les *chevaux de rivière*, intimidés par notre nombre, font, à intervalles mesurés, émerger leurs têtes monstrueuses de la surface liquide. Robert De Meuse en atteint un à la tempe. Frappé à mort, le colosse rougit l'eau de son sang et après quelques dernières convulsions s'en va à la dérive. Nous n'avons ni le temps ni l'idée de

le faire repêcher, au grand désappointement de nos Africains qui font volontiers viande de toute chair.

Quant aux mahométans de l'escorte, ils n'auraient garde d'y toucher, le Coran rangeant les amphibies au nombre des animaux impurs.

Nous foulons le sol de l'Ou-Zaramo, qui offre à nos regards la même richesse que les précédentes solitudes.

La vallée du Kingani se poursuit en pente douce. La saison de

PLAGE DE BAGAMOYO.
(Dessin de R. Wytsman.)

pluie, qui vient de finir, en a laissé les terrains glissants et détrempés dans les bas-fonds, lorsque sur les hauteurs le soleil a exercé son action dévorante. Aux endroits marécageux, nos pas s'embarrassent, à chaque instant, dans les racines tordues des palétuviers, étendant dans la vase à demi séchée leurs vivaces réseaux, avides d'humidité. A une heure de marche du Kingani, le chemin bifurque. L'une

des sections conduit à Kikoka ; c'est celle qu'a pris Stanley lors de son premier voyage, à la recherche de Livingstone. L'autre, que nous suivrons, mène au village de Bighiro.

Triste nature dans la saison chaude, et dont on ne soupçonnerait guère la proverbiale fécondité ! Ce ne sont partout que plaines aux herbes rousses, rongées de fourmis et coupées de quelques rares sentiers. Puis, à mesure que le sol s'exhausse, il se couvre d'inextricables fourrés de mimosas et d'acacias, aux branchages rouillés, enchevêtrés de lianes.

Sous la chaleur torride du jour, tout est silence. Pas un chant d'oiseau ne vibre dans l'espace et les antilopes mêmes se tiennent tapies dans les bois.

Ces parages sont, paraît-il, affectionnés par les lions, qui y trouvent du gibier en abondance. Nous n'en avons pas encore rencontré, jusqu'ici, au grand déplaisir de Robert De Meuse, qui brûle de faire concurrence à Bonbonnel.

Au bout de trois nouvelles heures de marche — il en est cinq, — nous atteignons Bighiro (épines), petit bourg composé de quelques huttes grossières, couvertes en chaume et non entourées de palissades comme les villages guerriers de l'intérieur. Justement, le chef vient de mourir, et nous pouvons entendre les lamentations des femmes, qui se rassemblent à certaines heures pour pleurer, de compagnie, dans la hutte du défunt.

Nulle localité n'a mieux mérité son nom. Le sol y est hérissé d'épines quadrangulaires et pyramidales qui s'enfoncent dans les pieds, cependant tannés, de nos hommes, comme des aiguilles dans une pelote. Nos fortes chaussures nous défendent heureusement, et c'est ici que nous planterons, pour la première fois, nos tentes.

La troupe fait halte et procède à ses préparatifs. Nos regards surpris s'arrêtent sur l'étrange spectacle qui, désormais, se renouvellera à chaque nouvelle étape.

Soldats et porteurs, nous laissant établir nos abris de toile, suffisants en cette saison, forment autour d'eux et de nos bagages un cercle de huttes improvisées que nous voyons s'élever comme par enchantement. Trois longues branches, disposées en faisceau, autour desquelles d'autres viennent se relier, en suivant la circonférence, sont unies entre elles par des cordes, des lianes, des écorces d'arbres,

de la paille tressée ou toute autre matière végétale un peu souple. Cette charpente rustique est ensuite feutrée d'herbes et de feuillage, en commençant par le bas. En moins d'une heure, notre camp présente l'aspect le plus pittoresque.

Les feux s'allument et les marmitons noirs, requis par notre cuisinier en chef, ou s'offrant dans l'espoir d'une portion plus abondante, remuent dévotement, au moyen de larges cuillers de bois, la farine de sorgho mélangée d'eau qui bout dans des marmites cylindriques de cuivre, ou dans des pots de terre, calés au moyen de trois cailloux. Cette bouillie constituera, à peu de chose près, leur aliment de tous les jours, nourriture saine, digestive et admirablement appropriée à la race et au climat.

Notre cuisine, à nous, est un peu moins rudimentaire, quoique bien éloignée, hélas! du menu de la Mission du Saint-Esprit!

Le dîner apporté froid de Bagamoyo, est simplement réchauffé.

Il se compose de riz au carry et de volailles, d'une boîte de sardines, de biscuit de mer et d'une bouteille de bordeaux. Ce dernier extra ne se renouvellera pas souvent, attendu que notre cave portative se compose modestement de cent cinquante bouteilles, à répartir, pour trois ans, entre quatre convives!

Simba fait largement honneur à nos reliefs.

Beaucoup de nos soldats ou Pagazis sont retournés à Bagamoyo, mais nos porteurs, la plupart de l'Ou-Soukouma, ne quittent point le camp.

Nous les admirons, assis autour de leurs feux, se passant béatement de grosses pipes où fume un chanvre infect dont ils aspirent avec délices les âcres émanations. Chaque inhalation fait pénétrer la fumée jusqu'au fond de la gorge, et il est fort plaisant de les voir savourer leur souffrance comme une inappréciable volupté. Des nausées violentes, suivies d'éternuements formidables, longtemps prolongés et couronnés par un petit cri aigu, sauvage et fou, signalent chaque bouffée. Et pourtant, cette pipe douloureuse, écœurante et fatale, constitue une de leurs plus chères jouissances.

Les Oua-Nyamouézis sont grands et forts, et taillés pour porter les fardeaux qu'on leur confie. Beaucoup sont accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Ces derniers se chargent des menus colis proportionnés à leurs forces : tels, généralement, les ustensiles de cuisine et les objets de couchage servant à leur usage particulier et à celui du père ou de l'époux.

Les femmes de l'Oua-Nyamouézi se distinguent de celles de la côte par leurs bracelets d'épais fils de cuivre ou de minces fils de fer, qui se répètent au-dessus de la cheville.

Chez elles, le lobe de l'oreille est seul percé et, insensiblement élargi, arrive à contenir des ornements en bois, de forme ronde et plate, atteignant la grandeur d'une médaille ordinaire.

Ce primitif bijou tient dans l'oreille, au moyen d'une rainure circulaire où la chair, distendue au moment de l'introduction, ne tarde pas à se resserrer. Les Moina-Ouakés de la côte ont toute la conque de l'oreille percée à distances égales et, dans les nombreuses ouvertures, enchâssent de petits morceaux de bois ou de blanches racines de manioc, coupés au ras du cartilage.

Le Pagazi de l'intérieur, drapé d'une simple Chouka de couleur, nouée autour des hanches, a également l'oreille percée; mais au lieu de bijoux, il y loge des objets d'utilité pratique, tels que sa tabatière, par exemple, creusée dans une tige de calebasse.

Ce sont les paysans de la caravane, comme les hommes de Zanzibar et de Bagamoyo en sont les citadins. Ces derniers se montrent très jaloux de leur supériorité sociale. Tous les nègres d'au delà du Kingani ont reçu d'eux le nom dédaigneux de Oua-Chenzis, c'est-à-dire, ensemble et tout à la fois : sauvages, non civilisés, ignorants des bonnes manières et du savoir-vivre, ne sachant ni saluer ni dire merci, incapables de recevoir convenablement le monde et de se bien conduire en société. Le M'Gouana libre de la côte est expert en toutes ces belles choses et, à cheval sur les formules consacrées du rituel et du cérémonial musulmans, il se pose orgueilleusement en gentleman à l'égard de l'humble farmer de l'intérieur.

Il suffit, d'ailleurs, à un nègre quelconque d'avoir habité la côte, en qualité d'esclave, durant quelques mois, pour afficher les mêmes prétentions, et pour regarder les hommes libres de son village avec un mépris souverain.

Mollement couchés sur les minces matelas de nos lits de campagne, nous passons une nuit excellente.

Aucun de nous n'est malade, malgré le bain de la journée et les fatigues, toutes nouvelles, d'une marche en pays africain. La maudite fièvre qui m'avait rendu visite à Bagamoyo, n'est pas revenue.

A cinq heures du matin, le bruit affaibli du canon qui tonne à Zanzibar, annonçant l'Afadjiri, ou prière du matin, nous trouve sur pied. La nuit a été chaude et c'est avec soulagement que nous abandonnons le séjour étroit de nos tentes, dont la température est trop élevée.

Nous avons trois cuisiniers : Zaïdi, ancien capitaine de Stanley, engagé par M. Sergère, Mafaka, son aide attitré, et Réhani, plus spécialement au service du capitaine Ramaeckers. Pour plus de confort, nous avons décidé de faire la pot-bouille ensemble. C'est Mafaka qui, ce matin, est chargé du déjeuner, composé de café, de biscuit et de galettes de sorgho beurrées de miel.

M. de Leu, légèrement indisposé, restera au camp. Les autres membres de l'expédition, accompagnés de M. Sergère, garnissent leurs gibernes de cartouches et saisissent gaiement leur fusil. Le pays est, dit-on, fort giboyeux et un plaisir nouveau remplacera pour nous ceux de la vie civilisée : la chasse aux animaux qu'on n'a guère occasion de voir autre part, en Europe, que dans les box surchauffés de nos jardins d'acclimatation.

D'après le rapport de nos guides, antilopes, élans, zèbres et girafes abonderaient dans la plaine de Bighiro, offrant aux voyageurs d'abondantes ressources culinaires.

Campés sur une élévation de terrain, nous descendons dans la plaine par une pente assez raide, hérissée de rocailles. Les Oua-Kouérés et les Oua-Sigouas, peuplades avec lesquelles nous allons faire plus intime connaissance, établissent leurs villages ordinairement sur des tertres défendus par d'épais fourrés de mimosas et de ronces géantes.

La Chamba (campagne) de Bighiro s'étend au sud, plantée de sorgho ou Moutama, de maïs, de patates douces et surtout de manioc.

Pas d'arbres à fruits, sauf quelques bananiers, aux régimes peu développés.

Point de riz, non plus, céréale presque indispensable à l'alimentation des blancs, des Arabes et des hommes libres de l'escorte. Nous n'en trouverons plus qu'à Simbamouéni, dans l'Ou-Sagara, à Tabora, à Ou-Gonda, etc., c'est-à-dire dans les endroits à colonies arabes.

Empêtrés dans les hautes herbes qui nous viennent jusqu'au menton, nous battons la contrée à la recherche d'une proie quel-

conque. Nous rencontrons force gîtes à sangliers et à Mghiris, ou porcs rouges.

Mais le gibier semble s'être donné le mot pour éviter nos approches. De temps à autre, quelques gazelles effarouchées filent à l'horizon, hors de portée des rifles.

A la fin pourtant, nous apercevons un groupe de sept ou huit antilopes que nous entourons, en nous échelonnant en tirailleurs.

Le gibier, ramené, s'avance imprudemment; MM. Ramaeckers, Sergère et De Meuse lâchent chacun un coup de fusil. C'est ce dernier qui a visé le plus juste. Une antilope, atteinte à la cuisse, bondit et veut fuir avec ses compagnes.

Mais au bout d'une cinquantaine de mètres, sa marche se ralentit et nos hommes, qui se sont lancés à sa poursuite, l'achèvent à coups de lance. La bête est dépecée sur place et notre suite, s'en étant réparti les quartiers, retourne triomphalement au camp chargée de viande fraîche.

Cependant, la température, délicieuse au départ, s'est notablement élevée. Il est temps de rentrer à notre tour. L'ardeur de la chasse nous ayant entraînés assez loin dans la direction du nord, nous coupons en ligne droite une autre partie de la vaste plaine, maintenant semée de bouquets de sagoutiers et de strychnos, aux fruits comestibles, et de Msandarousis, ou arbres à gomme copal. Des cactus, dit à candélabres, profilent sur le ciel bleu leurs bras parallèles, armés d'aiguilles végétales. De la terre couverte d'un humus rouge, qui doit être d'une rare fécondité, ressortent les volumineux oignons des amaryllis, à la tige courte et menue. Aux branches vertes des tamariniers, se balancent quelques singes noirs tachetés de blanc.

Les écureuils abondent, mais on aurait scrupule de tirer sur ces jolis animaux.

M. de Leu, que nous avions laissé en proie à un certain malaise, n'a pu se lever. Il se plaint d'une grande lassitude dans les jambes, lassitude dont la sensation s'est propagée, par les lombes, jusqu'à la nuque. Nous lui trouvons la peau sèche et froide.

Il grelotte, malgré la chaleur torride qui nous fait abondamment transpirer. C'est encore la maudite fièvre que nous avions bien cru éviter en ne campant pas sur les bords du Kingani. Le traitement en

est tout indiqué. Nous amoncelons sur notre camarade de nombreuses couvertures de laine, couronnées d'un couvre-pied en caoutchouc, et nous lui faisons boire force thé, presque bouillant. Quant à la quinine, on n'en fait point usage au cours des accès, qu'elle ne sert qu'à prévenir.

Dans ces zones intertropicales, tout concourt à la stagnation des matières putrescibles. C'est surtout au début de la Massika, et dans les premiers temps de la saison sèche, que la fièvre exerce ses ravages. Mais elle n'éclate pas toujours sur les lieux mêmes où a commencé l'intoxication.

On en emporte avec soi le germe et souvent l'accès ne se déclare que quelques jours après.

M. de Leu, fort probablement, se ressent, maintenant seulement, du passage du Kingani.

Notre expédition cynégétique nous a littéralement mis l'estomac aux talons, et il faut tout l'intérêt que nous portons à M. de Leu pour nous empêcher de nous précipiter tout d'abord vers l'endroit où le trio des cuisiniers procède à ses savants préparatifs. La voix de l'amitié écoutée, nous prêtons l'oreille à celle de l'estomac. A quelques mètres s'élève notre cuisine improvisée, consistant en un dais de feuillage supporté aux quatre angles par des piquets droits. Tout autour, excepté du côté même du Cambi, sont dressés de triples paravents de verdure. Comme nous l'avons vu hier, marmites et casseroles reposent sur des pierrailles ou tout autre corps à l'épreuve de la flamme. L'air est imprégné d'une odeur exquise de viande rôtie. En effet, c'est aujourd'hui que Mafaka a tué, dans toutes les règles de la loi musulmane, son premier et succulent chevreau.

Voici comment Arabes et Oua-Ngouanas sont tenus de s'y prendre, car il s'agit d'une fonction toute spéciale, interdite aux impurs Oua-Chenzis.

Le cuisinier, après avoir fait son choix, recourt à l'office d'un humble profane qui, renversant l'animal sur le flanc gauche, lui maintient les pattes à l'aide des genoux et des mains.

Appuyant son pied droit sur l'épaule de l'hostie, le sacrificateur la saisit alors par le cou, pour chercher la place de l'artère carotide, et l'égorge vivement en prononçant la parole sacramentelle.

Ni Arabes ni hommes libres ne mangeraient d'une victime tuée

d'une autre façon, même à la chasse. Ainsi, notre antilope de ce matin a dû être achevée, rituellement, par un M'Gouana de la suite.

L'animal, saigné à blanc, est suspendu ensuite à un arbre.

On l'écorche, on le vide, on le nettoie, comme chez nous, et on le détaille au fur et à mesure des besoins. Quant à la tête, elle revient de droit au boucher, qui en dispose comme il l'entend. Mafaka, qui a divisé son chevreau en deux parties égales, découvre avec orgueil, devant nous, le couvercle de cuivre où rissolent, dans leur graisse, une gigue, une épaule et un nombre respectable de côtelettes. Enfilés à des brochettes de bois, fichées en terre, grillent doucement les morceaux du cœur et du foie, entremêlés de parties graisseuses.

Réhani et ses deux noirs gâte-sauce, accroupis près d'autres foyers disposés de la même façon, surveillent attentivement les diverses casseroles, où mijotent le potage aux conserves européennes de pommes de terre, de petits pois et de haricots, le Pilaou de riz et de volaille, et les patates douces cuites sous la cendre!

On n'attendait plus que nous. Nos quatre domestiques, en chemise blanche, qui, depuis longtemps déjà, ont dressé le couvert sous la tente commune, aux portières relevées, donnent le signal du festin : *Pakoua! Pakoua! Tchakoula tayari!* (Servez, servez, tout est prêt!)

Et nous dînons du plus formidable appétit que nous ayons peut-être montré jusqu'à ce jour.

M. de Leu va mieux. Aux frissons a succédé une phase de chaleur ardente, mais la peau n'a point encore repris sa moiteur.

Il continue à garder le lit.

Le lendemain seulement, vers trois heures de l'après-midi, après une forte transpiration, il peut se lever et faire dans le camp une courte promenade.

Mais le troisième jour, quoique faible encore, il est sur pied, tout disposé à reprendre son service.

Le soir de ce jour-là, nous mangeons à dîner l'autre gigue de notre antilope, dont la chair, se rapprochant de celle du chevreuil ordinaire, a cependant un goût plus prononcé. Les parties restantes de la bête sont abandonnées à nos hommes.

Les indigènes, d'un naturel fort timide, nous inquiètent si

peu que nous n'avons pas même établi de palissades autour de notre camp.

C'est à peine si deux ou trois d'entre eux se sont risqués à nous rendre visite dans l'espoir d'un petit présent, qui ne leur est pas refusé. Les Pères de la Mission du Saint-Esprit affirment, cependant, que sous leur air doux, les habitants de l'Ou-Kouéré et de l'Ou-Sigoua cachent des velléités anthropophagiques.

Ce qui le prouverait, ce seraient leurs incisives, limées en pointe, à l'instar des peuplades cannibales établies à l'ouest du Tanganika. L'anthropophagie semble être de tradition dans ces parages et c'est en vain que les Arabes ont cherché à l'extirper par la force. Les Pères du Saint-Esprit espèrent réussir mieux par la persuasion et ils se disposent à établir, dans ce but, une Mission nouvelle au milieu de l'Oudoé.

Rien de particulier pendant les derniers jours de notre campement forcé à Bighiro, sinon que M. Ramaeckers a abattu deux pintades, mangées le soir au carry. Nous causons, nous fumons, fort impatients de poursuivre notre route. Le 25 seulement, nos Askaris commencent à revenir par petits groupes, ivres encore de Pombé absorbé outre mesure. Ce Pombé, que nous retrouverons souvent par la suite, est une espèce de bière obtenue par la fermentation, à l'eau froide, du sorgho, du maïs ou de la banane.

Exposé d'abord au soleil, il est bouilli ensuite dans de grandes jarres de terre noire. Comme odeur, il rappelle assez bien la drèche, ou résidu de la fabrication du genièvre, résidu que nos cultivateurs voisins des distilleries donnent à leurs bestiaux. Pris en petite quantité, le Pombé remplace avantageusement l'eau blanche et saumâtre, telle qu'on la trouve, paraît-il, partout en Afrique, et dont l'usage, en pays marécageux, engendre la fièvre et la dysenterie. Il y a encore l'hydromel, dont la composition est la même qu'en Europe et qui, renfermant peu d'alcool, est excellent au point de vue de l'hygiène.

CHAPITRE III

Le 26 au soir, la plus grande partie de nos hommes sont rentrés. Nous les voyons partir, leur Kirongozi en tête, sans aucune des bruyantes démonstrations que les gens armés de l'escorte croient de nature à rehausser leur caractère martial.

Notre premier repas est simple. Café et biscuit, riz cuit à l'eau et sucré au miel, ou bien encore quelque léger morceau de viande. On ne se départira point de cet ordinaire, conforme aux lois de la prudence. L'escorte, elle, ne prend généralement rien jusqu'à l'étape. Notre gourde remplie d'eau mélangée de café, nous donnons, vers sept heures et demie, le signal du départ.

Le pays continue à être fort giboyeux. Gazelles et antilopes s'élancent des halliers à notre approche et égayent le site africain de leurs gracieuses évolutions. Les arbres sont pleins d'écureuils.

La caravane serpente à travers le val, entre de belles prairies naturelles et gravit la pente douce; l'avant-garde, fifre et tambour en tête, disparaît bientôt à nos yeux derrière l'horizon de verdure.

A une lieue environ de Bighiro, sur le côté gauche du sentier, se présente un objet véritablement hideux. C'est le cadavre d'un homme pendu par les pieds à une branche de tamarinier, et maintenu dans la position oblique au moyen d'une corde nouée autour du cou et accrochée à un arbre voisin. Des millions de fourmis se sont emparées de la dépouille doublement sinistre, déjà à moitié dévorée. Je glisse et manque de tomber sur un objet gluant que je reconnais être la main du cadavre, coupée net et jetée au milieu de la route. Daïmo, mon domestique, qui a pris langue dans le pays, explique à

M. Sergère que le supplicié n'est autre que le sorcier en titre de Bighiro, rendu responsable de la mort du chef. Chaque tribu a ainsi son Mganga, personnage influent, toujours consulté dans les questions de justice. C'est lui qui découvre les voleurs et les meurtriers au moyen de breuvages prétendus magiques et, en réalité, simplement empoisonnés. Le coupable en meurt et l'innocent en réchappe, ce qui fait supposer que le rusé fonctionnaire se laisse volontiers circonvenir, graduant le toxique révélateur d'après ses soupçons particuliers, ses rancunes ou ses intérêts. Pour ces peuplades grossières, dont les seules idées religieuses se composent de faronches superstitions, le mauvais gré est la cause des maux et des accidents les plus vulgaires. La mort naturelle d'un indigène notable, attribuée aux maléfices d'un ou de plusieurs sorciers marrons (Tchaouis), réclame vengeance. Le Mganga désigne le ou les coupables qui sont pendus, brûlés ou assommés suivant les traditions judiciaires de la localité. Si c'est le chef qui expire, le sorcier officiel ne lui survit pas : il n'avait qu'à prévenir la maladie, le danger ou l'accident. Le plus curieux, c'est que les victimes de ces stupides exécutions finissent souvent par avouer les crimes dont elles sont absolument pures. Elles les attribuent à quelque possession mystérieuse dont elles n'auraient pas gardé le souvenir.

Nous entendons de loin battre le tambour qui marche à l'avant-garde. Il en sera ainsi chaque fois qu'il se produira quelque alerte, qu'on croisera une caravane, qu'on approchera d'un village, qu'il s'agira d'une halte quelconque, ou qu'on aura choisi un lieu de campement.

A quatre heures de marche de Bighiro, nous établissons notre second bivouac. Le thermomètre accuse trente degrés centigrades à l'ombre.

Nous sommes à Kingati, siège d'un Cambi de caravane, reconnaissable à des amoncellements de branches, de paille, de débris de palissades, de restes éteints de feux de campagne, etc., etc.

Les huttes s'élèvent rapidement, les cuisiniers s'empressent et le repas mitonne bientôt dans les pots de terre ou de métal. Dès que les tentes sont dressées, les lits de campagne montés et les bagages personnels disposés sous l'abri de toile, nous procédons à un lavage général.

L'eau — ici, comme presque partout en Afrique, blanche et saumâtre, et que les plus soigneux filtrages n'améliorent guère, — l'eau fraîche ruisselle sur nos membres fatigués.

Le soir, entre six à sept heures, dîner. A la tombée de la nuit, les sentinelles sont placées et nous nous relevons à tour de rôle pour monter la garde et faire des rondes dans le camp. Nos Askaris ne brillent pas précisément par la vigilance. Avant qu'il soit minuit, tous ronflent à poings fermés.

Cependant, les hyènes affamées rôdent dans le voisinage, espérant, sans doute, s'emparer des intestins et des débris d'animaux tués dans la journée. Leurs lugubres aboiements nous tiennent toute la nuit en éveil. Mieux avisés qu'à Bighiro, nous avons entouré le camp d'un rempart d'abatis, de branches et d'épines. Ni fauves, ni maraudeurs nocturnes ne pourront le franchir sans trahir leur approche, et pour ces derniers, marchant pieds nus, les amoncellements de ronces constituent des obstacles assez sérieux. Mais il n'y a pas encore ici de Rougas-Rougas, ou brigands du désert.

A six heures du matin, nous nous remettons en marche, profitant de la première rosée, assez désagréable à nos hommes, faits aux caresses du soleil africain, mais pour nous vraiment délicieuse.

Vers onze heures, nous sommes à Mbiki, petit village de l'Ou-Konéré.

Rien de saillant sur la route, traversant une contrée fortement boisée et continuant à s'élever en pente douce. Les habitations des Ona-Sigouas, dissimulées entre d'épais fourrés de verdure, échappent à l'œil le plus exercé. Il faut une certaine connaissance du pays pour deviner les villages, silencieux à notre approche. Les Pères du Saint-Esprit affirment que dans ces régions aussi, les différentes tribus sont restées quelque peu cannibales. D'ailleurs, braves gens et d'allures peu querelleuses! On persuaderait difficilement à un Africain pur sang qu'il y a au point de vue culinaire, une différence quelconque entre un homme et une girafe. Si de ces *gibiers*, c'est le premier qu'il préfère, ce goût plus répandu dans le centre équivaut peut-être à un naïf hommage rendu à la supériorité, en tout et pour tout, de la race humaine.

Anthropophages ou non, les naturels ne semblent pas disposés à lier connaissance avec notre caravane. Peut-être nous supposent-ils à nous-mêmes les instincts que leur prêtent les missionnaires de

COMBAT SINGULIER.
(Dessin de Jef Lambeaux.)

Bagamoyo? Ceux que nous entrevoyons se sauvent dans les bois; même les plus curieux, quoique un peu rassurés par nos allures pacifiques et les appels de nos hommes, ne peuvent se décider à nous aborder.

Ce matin, 28 juillet, partis de Mbiki à sept heures précises, nous avons déjeûné vers onze heures à Sahagati. Point d'eau potable, mais un liquide chargé de principes organiques en décomposition, dont pourtant se contentent les naturels. Nous avons grand'peine à nous procurer quelques vivres insuffisants pour la journée. Aussi rebouclons-nous nos sacs, en plein soleil de midi.

Vers deux heures, la pluie tombe, peu abondante mais continue, rendant boueux et glissant le sol, fortement mêlé d'argile, que nous foulons.

Ce n'est qu'au coucher du soleil que nous arrivons, exténués et rendus, à un lieu de campement quelque peu convenable.

Lorsque j'arrive vers six heures, avec mon arrière-garde, je trouve le camp installé dans le petit village de Msoua, situé au bord de la rivière de ce nom. Le Sultan — les moindres chefs de l'intérieur prennent ce titre retentissant, répudié pour cette dernière cause par Saïd Bargash, — le Sultan, dis-je, est un bon vieillard qui nous souhaite cordialement la bienvenue : *Yambo Boina!* (Salut, maître!) Sa barbe entière et ses cheveux grisonnants font un singulier effet sur cette tête d'un noir brun, à nez aplati, à grosses lèvres et relevée par un regard encore vif. Un pagne huilé lui ceint la taille. Deux de ses lieutenants l'accompagnent, portant des instruments aratoires. Le Sultan revient justement de ses plantations de bananiers, au moment où l'arrière-garde fait son entrée par la porte étroite du village, protégé par une simple palissade.

Ce n'est pas la première fois que le vieux chef a l'occasion de parler avec des blancs, qu'il déclare aimer beaucoup. (J'espère que ce n'est pas à la façon des Oua-Sigouas?) Gardant toujours sur l'épaule sa hachette de travail, il nous tend cordialement la main restée libre, que nous serrons avec non moins d'empressement.

Une petite caravane arabe, chargée d'ivoire, nous a précédés, ce qui nous met un peu à l'étroit. Néanmoins, on s'arrange, le Sultan mettant à notre disposition une grande hutte vide, sous l'auvent de laquelle on fera la cuisine.

Le chef de la caravane, un vieil Arabe sec et aux allures déterminées, se présente à nous. Il a passé par Condoa, où le capitaine de marine Bloyet se trouve avec les seize Beloutchis de l'escorte de M. Sergère.

Après le minutieux et long cérémonial des salutations, la conversation s'engage et nous échangeons les nouvelles, nous de la côte et lui de l'intérieur. M. Bloyet est en ce moment fort souffrant d'une fièvre persistante, et l'on a pu craindre pour ses jours. Encore maintenant, il y a des complications à redouter. Notre visiteur nous engage à presser notre marche et nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Le fétiche du village, un simple tronc d'arbre, se trouve par hasard sous ma tente. Le Sultan me recommande d'en avoir grand soin, me prédisant que cela me portera bonheur. Je n'aurai garde, naturellement, de blesser dans ses naïves superstitions l'excellent homme, si plein de prévenances pour ses hôtes étrangers. Quoique nous nous soyons déjà suffisamment approvisionnés dans la bourgade, il nous fait présent de quelques boisseaux de maïs, de trois régimes de bananes et d'un vieux coq. Pour ne pas être en reste de politesse, nous lui offrons un coupon de cotonnade à grands ramages et du fil de laiton pour mesdames ses épouses, au nombre modeste de quatre.

Nous passons toute la journée du lendemain à Msoua pour nous reposer des fatigues de la veille. La population se montre fort discrète à notre égard et se contente de nous *admirer* de loin.

Le temps s'est remis et nous en profitons pour parcourir le village, composé de huttes rondes, en torchis, surmontées d'un toit conique en chaume, sans ouverture pour la fumée. Les hommes sont aux champs. Nous ne rencontrons que quelques vieillards et des enfants qui nous suivent avec curiosité.

Le 30 juillet, de grand matin, nous quittons Msoua, après avoir serré la main du bon chef. La caravane est partie hier, en se chargeant de nos lettres pour Zanzibar. Quinze de nos hommes manquent à l'appel.

Nous nous dirigeons sur Kisémo en traversant un épais fourré d'arbres, de ronces et de lianes. Des racines noueuses embarrassent la marche de nos hommes, qui ont le visage fouetté par les branches enchevêtrées et laissent aux buissons plus d'un lambeau de leurs

pagnes. Encore détrempé par la pluie de l'avant-veille, le chemin tortueux est ardu et glissant. Beaucoup de nos hommes se plaignent de coliques et paraissent réellement malades. Quelques gouttes d'une fiole de laudanum que je porte toujours sur moi, déterminent un soulagement immédiat. Tour à tour, ils viennent, la main tendue, recueillir le précieux élixir qu'ils lèchent avidement. En reconnaissance, ils se montrent un peu plus dociles qu'au début.

A Kisémo, grande fête agricole à laquelle nos Askaris se joignent avec empressement. Toute la population est accroupie devant les cases, prenant son plaisir d'une façon presque apathique qui contraste avec la turbulence de l'escorte.

De grandes jarres contiennent le breuvage favori des peuplades africaines. Chacun y puise au moyen d'une écuelle et le Pombé, coulant à flot, ne tarde pas à échauffer les têtes. Mais nul conflit ne s'élève entre nos hommes et les indigènes.

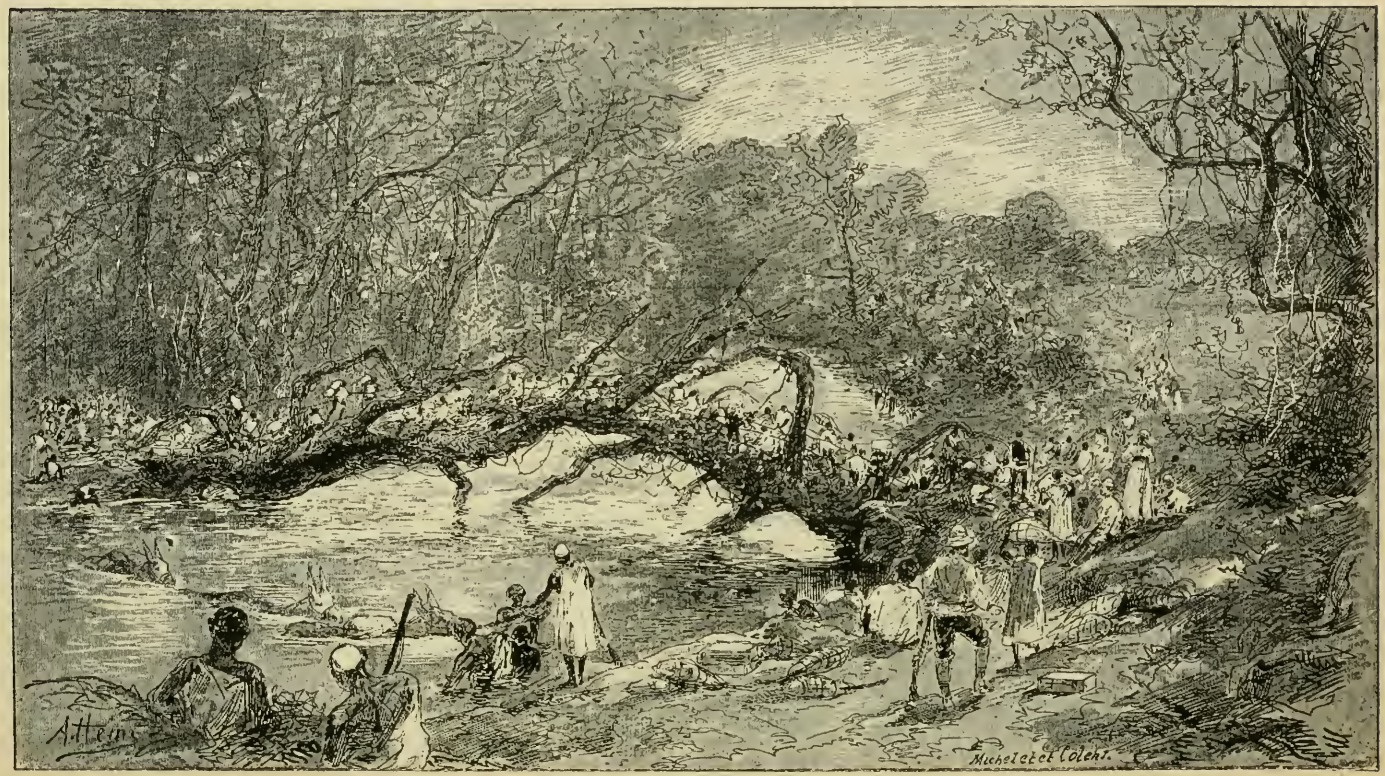
Le lendemain, 31 juillet, vers six heures, départ pour Madagori, où nous arrivons vers deux heures de relevée. Le pays est magnifique, tout en grandes prairies herbues, coupées de bois qui s'étagent à l'horizon.

Nous sommes obligés de camper deux jours entiers à Madagori, afin d'y attendre nos Pagazis, car déjà plusieurs, peu habitués à porter des fardeaux, sont malades. Nous serons obligés de répartir, moyennant salaire, leur demi-charges entre les négrillons de bonne volonté.

Deux Askaris se sont pris de querelle. On leur a distribué des gourdins pour vider le différend par les armes. Ces espèces de duels, d'ailleurs dans les usages du pays, dispensent l'Européen de punir l'agresseur, parfois impossible à discerner. Règle générale, il ne faut intervenir dans les démêlés particuliers des nègres qu'au cas d'absolue nécessité. Nos combattants se sont rossés de la belle façon, pour le plaisir de la galerie, le vainqueur couronnant sa victoire en mordant son adversaire à la tête. Ce coup de la fin, sentant l'anthropophagie, est, paraît-il, de jeu.

Le 3 août, nous établissons notre camp à Msaza, distant de quatre lieues seulement de Madagori.

Le pays devient de plus en plus accidenté. Nous avons gravi de pittoresques collines, abondamment boisées, et descendu dans des



UN PONT DE SINGES.
(Dessin de A. Heins.)

torrents laissés à sec par les dernières pluies. Partout la végétation est luxuriante, mais déjà roussie aux feux du soleil. Pour la première fois nous voyons des girafes, mais hors de portée de fusil ; sans cela, nous n'aurions pas résisté au plaisir d'en abattre quelqu'une. Ces gracieux animaux se nourrissent des feuilles les plus délicates de l'acacia horrida, derrière lequel elles semblent se dissimuler.

Le 4 août, nous partons dès l'aube pour profiter de la fraîcheur du matin.

Vers onze heures, nous sommes à Sagati, où le coton croît abondamment à l'état sauvage, sans que les indigènes connaissent le moyen de le tisser ou se soucient de l'employer.

De même qu'à Kisémo, tout le village célèbre la fête de la moisson. L'antique Cérès semble avoir étendu ses pompes jusqu'ici, mais l'Africain ingrat, tremblant devant les génies malfaisants, ne remercie aucune divinité de ses richesses agricoles. L'abondance n'est pour lui qu'un prétexte à orgies. Nos soldats sont invités à prendre part aux libations de Pombé et s'enivrent, cette fois, sans vergogne. Demain, ils ne vaudront rien pour la marche et il faudra camper ici un jour de plus. Le soir, dans leur enthousiasme bachique, ils s'avisent de gâcher nos cartouches. Malgré la défense de M. Ramaeckers, des coups de fusil éclatent de toutes parts, à la grande joie des indigènes. Il faut sévir, pour préserver nos munitions d'un prompt épuisement. Le premier Askari pris en flagrant délit pyrotechnique, reçoit la bastonnade. Quelques rudes coups, appliqués à propos, rétablissent l'ordre et la tranquillité. Cet acte de rigueur ne fait qu'ajouter, du reste, aux plaisirs de l'escorte, qui salue en riant aux éclats les contorsions arrachées, plutôt par la honte que par la douleur, à leur malheureux camarade...

Comme nous l'avions prévu, impossible de lever le camp. Nos Askaris cuvent leur Pombé et la plupart sont encore, le matin, en complet état d'ivresse.

Nous avons vu un albinos, né dans le pays, mais qui, mis en interdit comme nos anciens lépreux, erre par les campagnes, farouche et maladif, en fuyant la société, d'ailleurs hostile, des hommes de sa tribu. Il a le teint blanc, mais ses cheveux crépus trahissent son origine nègre. Les yeux, d'un rouge vif, supportent difficilement la lumière. Nous avons voulu nous approcher de ce malheureux, mais il s'est réfugié dans les bois comme une bête sauvage devant le chasseur.

Le 6 août, départ à sept heures et demie du matin.

Nous traversons une région fortement accidentés. A chaque instant, des rochers presque à pic se dressent devant nous. Puis ce sont des vallées profondes, dont les herbes colossales atteignent jusqu'à cinq ou six mètres de hauteur. De nombreux lions habitent ces jungles meurtrières, et nous en avons fait lever quatre ou cinq, heureusement d'humeur timide.

Vers onze heures, nous atteignons Kirossa où la route de Dares Salam (sud de Bagamoyo), suivie par Carter avec l'expédition dite des éléphants (1), rejoint le chemin venant de Bagamoyo même. Nous voulons camper dans ces parages, mais nos hommes manifestent la plus grande répugnance à nous obéir. Une précédente caravane a eu, à ce qu'ils affirment, deux hommes mangés par les lions. Pas plus que les Askaris, nous ne nous soucions de tenter l'aventure, bien que la férocité du roi des animaux ait grandement baissé dans notre estime. Ce n'est guère que devenu vieux, et incapable de poursuivre le gibier à la course, que le Simba se rapproche des endroits habités pour dérober quelque pièce de bétail.

La marche, reprise de grand cœur cette fois, devient plus aisée. Les épines bordant la route, et qui nous avaient valu maintes égratignures, disparaissent peu à peu. A la montagne succède la plaine.

Près de Moalé, où nous campons peu après, nous apercevons les restes d'un bûcher et les ossements calcinés de deux sorciers, brûlés vifs pour *avoir laissé mourir* le Sultan indigène. Les femmes du village s'appliquent à pleurer réglementairement le défunt. Leurs gémissements, commencés presque en riant, deviennent des plaintes déchirantes, au fur et à mesure que les lamentations s'élèvent. Nous voyons sortir les noires pleureuses de la case mortuaire, les yeux baignés de larmes et dans un état complet d'abattement.

Ici, lorsqu'un Sultan meurt, c'est presque toujours sa sœur aînée qui lui succède, à charge de léguer, à son tour, le pouvoir à son propre fils aîné.

Triste journée que celle du 7 août! Les difficultés et le mauvais

(1) Le capitaine Carter, ex-consul britannique à Bagdad, a été chargé, en 1879, par S. M. le Roi des Belges, de la conduite de quatre éléphants indous, dressés à la capture et au dressage des éléphants à l'état libre. Deux des monstrueux pachydermes ont succombé aux privations et aux fatigues du voyage. Nous nous attendons à trouver M. Carter à Karéma avec ses deux éléphants survivants. (6 août 1880.)

vouloir vont augmentant. Plusieurs fardeaux sont restés en souffrance. Les Askaris qui en étaient chargés sont introuvables et il faut engager, dans le village même, des Gombozis indigènes, quitte à retenir sur le Posho des récalcitrants — c'est-à-dire sur les étoffes à eux allouées pour leur nourriture — ce que nous aurons à payer à leurs remplaçants temporaires. D'après nos guides, les déserteurs reviendront, après un ou deux jours de fugue.

Mais l'esprit de rébellion s'empare de plus en plus de nos hommes et c'est à peine si nous pouvons leur faire dépasser Simbamouéni. Ils s'étaient déjà établis dans le camp permanent construit près de ce gros village, où se célèbre aussi la fête de la moisson. Or, nous craignons quelque altercation avec les indigènes. M. Sergère nous vient en aide par un moyen énergique, mais sûr. Il met le feu au Cambi, et les mutins délogés nous suivent, en murmurant, jusqu'à l'Oun-Ghèrenghéré.

Notre campement s'élève dans une grande vallée semée de baobabs de dimensions colossales où babillent des essaims de vertes perruches.

Pendant la nuit, des lions viennent rôder autour du camp. Mais les feux soigneusement alimentés les retiennent à distance.

A peine en marche, nous rencontrons, le lendemain, un courrier venant de Tabora. Il est porteur d'une lettre du gouverneur Abdallah bin Nassib pour le Sultan de Zanzibar. Terribles nouvelles que les siennes! MM. Carter et Cadenhead auraient été tués par Mirambo et leur caravane pillée. M. Cambier, obligé d'abandonner Karéma, serait en fuite vers Ou-Djiji! Et ce coup de foudre nous atteints en pleine impuissance!

M. Ramaeckers réunit tous les chefs de l'escorte et fait appel à leur énergie. Il leur dit nettement qu'ils auront probablement à faire le coup de feu pour nos frères menacés et qu'il compte sur leur courage. Qui le croirait, ces hommes démoralisés et répugnant aux fatigues, se réveillent à l'espoir du butin. La perspective d'une guerre probable les remplit de joie. Telle est leur confiance dans les fusils des hommes blancs et leur réputation d'invulnérabilité. Ils nous suivent, prêts à payer de leurs personnes! Tiendront-ils parole? Oui, nous l'espérons. S'ils nous trahissaient, pourtant? Eh bien! nous saurions mourir!

9 août. — Déjà, la caravane montre plus de docilité. Chacun prend son fardeau sans murmurer et l'on part en bon ordre.

Devant nous et à l'ouest de l'immense plaine, s'étend la chaîne de l'Ou-Sagara, presque parallèle aux montagnes de l'Ou-Kami, que nous laissons derrière nous. Une rivière se présente, bordée de végétations et recélant dans son sein, obstrué de rocailles et envahi par les racines débordantes des mangliers, quelques familles de crocodiles. C'est la Makata, affluent capricieux du Onamé, dont la saison des pluies transforme en torrents impétueux les divers embranchements, coupant une plaine d'une réputation fort équivoque. Impossible de passer à gué le cours d'eau, atteignant ici une profondeur de plusieurs mètres. Il nous faudra user d'un pont aérien, dont la description mérite de nous arrêter quelques moments avec la caravane massée sur la rive.

J'ai dit pont, quoique rien dans cette bizarre combinaison, dont la nature fait les frais, ne motive un pareil titre. Un pont suppose des arches, ou tout au moins un simple chevalet, des pieds-droits, des garde-fous, un tablier de pierre ou de planches, sur lequel on puisse marcher à plat. Mais les crues terribles de la Massika auraient bientôt raison des constructions élémentaires improvisées par les caravanes; et pour ce qui est d'établir, dans les règles de l'art, un pont solide et permanent, offrant aux voyageurs des garanties de durée, qui donc se chargerait d'en couvrir les frais et d'en protéger les abords? L'Africain n'en sent point le besoin, du reste, étant donné ce principe que là où un singe passe, l'homme doit savoir passer. Deux arbres inclinés sur l'eau et projetant l'un vers l'autre leurs branches noueuses, serviront d'arcs-boutants. Leurs cimes, étirées dans le sens horizontal, seront reliées au moyen de souples lianes et bientôt s'enchevêtreront amoureusement. D'autres lianes serviront de rampe, et des caravanes entières escaladeront et franchiront ce viaduc d'un nouveau genre, fait pour les nègres ou les acrobates. Mais qui dit l'un dit l'autre. L'étonnante facilité de préhension des pieds des indigènes — qui, en marche, n'ont pas besoin de se courber pour ramasser les objets tombés, mais les saisissent rapidement des orteils, presque aussi déliés, chez eux, que les doigts de la main, — leur rend aisés de pareils casse-cou. Mais nos pieds, empêtrés de bottines, glissent et souvent ballottent dans le vide. Ce n'est qu'en s'accrochant des deux mains aux rampes végétales, parfois brusquement interrompues, que l'Européen parvient sur l'autre rive. Les hommes de l'escorte, eux, passent sans broncher. Échelonnés le long de la treille

fléchissante, qui debout, qui à califourchon, qui encore solidement piété sur deux branches d'arbre, ils font la chaîne pour se passer les plus lourds fardeaux. Tentes, ballots, batterie de cuisine voltigent dans les airs, au bruit des quolibets et des rires, car nos Askaris s'amusent comme à une partie de plaisir. Les chèvres mêmes, les pieds réunis, suivent en bêlant le même chemin, portées sur l'épaule à la façon de la brebis du bon pasteur, ou passant de main en main comme de simples colis. Quant aux ânes, dépouillés de leurs harnais, une corde jetée de l'autre rive les entraîne dans l'onde troublée et les a bientôt fait franchir la berge opposée où ils s'empressent de brouter l'herbe en compagnie du bétail, rendu à la liberté de ses mouvements. Ce passage scabreux, et pour nous tout nouveau, ne dure pas moins de trois heures, et lorsqu'il est opéré il s'agit d'établir notre bivouac.

Le village de Makata est aujourd'hui complètement abandonné. Seules, quelques huttes, demeurées intactes, servent de comptoir aux anciens habitants qui ne reviennent à leur bourg délaissé que lorsqu'une riche caravane leur est annoncée, et qu'ils ont des provisions à lui vendre. En Afrique, rien d'insalubre comme les terrains inondés à l'époque de la Massika. Sous ces latitudes tropicales, la décomposition des matières végétales, activée par la double et mordante action de l'humidité et du soleil, empeste l'air de miasmes putrides. Presque toute la population a été enlevée par ces émanations mortelles et bon nombre de mauvais sorciers ont payé des derniers tourments leurs prétendus maléfices. A la fin, comme la place n'était plus tenable, les survivants ont pris le parti de s'établir plus loin. C'est pourtant dans ce terrible séjour que nous sommes obligés de camper. Nos hommes se refuseraient à aller plus loin et, après la fatigante traversée de la rivière, nous aurions peine, nous-mêmes, à poursuivre notre route. Nous nous contentons, comme mesure de précaution, d'absorber plein un gobelet de vermouth pris sur la provision de M. Sergère.

Dès cinq heures et demie du matin, la caravane se remet en marche. Comme la veille, nos hommes lèvent le camp sans difficulté.

Au bout de six heures d'une marche des plus pénibles, nous arrivons à Gombérenga (désir d'eau potable), où nous établissons notre bivouac. C'est à peine si nos compagnons touchent au repas

qui leur est servi. En ce moment critique, il ne leur manquerait plus que de s'aliter! Décidément, l'horizon n'est pas couleur de rose!

En route! La caravane se reforme à six heures et demie du matin. Un effort énergique a fait triompher nos camarades de leur inquiétant malaise. Mais les Askaris sont fort démoralisés. Il s'agit pour eux, et pour nous, de nous mettre au régime sanitaire.

Bientôt, à Koi-Forhani, nous rencontrons les seize Beloutchis retenus pour service d'escorte à M. Sergère. Ce sont des hommes magnifiques, à la physionomie distinguée, mais aux traits durs et presque menaçants. Bons soldats, du reste, paraît-il, ils portent avec orgueil le costume arabe et sont armés de fusils dont ils se servent avec une adresse remarquable.

Les Askaris, comme reconnaissant en eux une race supérieure, leur témoignent le plus grand respect. Ils leur baisent les mains et gardent en leur présence une attitude presque servile.

Le lendemain, avant huit heures, nous atteignons le village de Condoa, habité par le capitaine Bloyet, ami particulier de M. Sergère et délégué par le Comité français de l'Association Internationale Africaine pour établir une Station dans ces parages. Agé d'une quarantaine d'années, il a quitté la marine marchande pour se mesurer avec le Continent mystérieux, laissant à Marseille une jeune femme qui le rejoindra plus tard. Mais tout feu tout flamme, en sa qualité de Marseillais, il a eu le grand tort de ne pas s'entraîner graduellement aux fatigues imprévues de sa nouvelle existence. A chaque instant, pendant la route, il lui arrivait de s'écarter de sa caravane pour relever des points géodésiques et pour gravir des hauteurs dont il revenait haletant. De taille moyenne, mais solidement charpenté, M. Bloyet me paraît avoir un peu trop compté sur la trempe de son tempérament. Le monstre africain est sournois et s'attaque de préférence aux hommes forts, où il trouve plus à mordre. M. Bloyet l'a trop défié. Aussi, arrivé il y a deux mois à son poste, s'est-il vu presque immédiatement éprouvé par la fièvre qui, depuis plus de quarante jours, ne lui laisse pour ainsi dire ni trêve ni repos. Cependant, grâce à sa forte constitution et à une énergie indomptable, il se montre plus fort que le mal. Bien qu'épuisé par des accès quotidiens et affaibli par une diète de plusieurs semaines, il est en plein

dans ses travaux et nous fait les honneurs de sa demeure provisoire, qu'il projette de remplacer par une maison réunissant le confort indispensable pour y loger une famille. — « N'ayez pas peur, nous dit-il, pour nous rassurer, le coffre est bon, et je n'ai pas envie de laisser mes os ici. Je sens d'ailleurs que je vais mieux. Mais vos camarades m'inquiètent. »

MM. Ramaeckers et De Meuse sont, en effet, sérieusement atteints et M. de Leu ne vaut guère mieux. J'en avais le pressentiment : la traversée de la Makata et notre campement sur ses bords, leur ont été funestes. Il est plus que temps de procéder à une médicamentation énergique.

Pendant six jours, du 13 au 18 août, nous sommes obligés d'user de l'hospitalité de M. Bloyet, tant pour soigner nos fiévreux que pour attendre nos porteurs Oua-Nyamouézis dont le retard nous jette dans des inquiétudes mortelles! Six jours de perdus, alors que nous aurions besoin de tout notre monde et de toutes nos ressources! Nous nous rongeons les poings d'impatience et de douleur! Qui sait si nous arriverons à temps pour secourir nos frères d'Europe, menacés par le terrible Mirambo?

CHAPITRE IV

Lorsque nos amis n'ont pas besoin de mes services — et ils commencent à se rétablir, — M. Sergère, qui est le mouvement incarné, me requiert d'office pour faire aux environs de la Station des courses ayant trait aux affaires de son compatriote.

Puis nous visitons les naturels qui, avec une entière confiance, recourent à nous pour la moindre indisposition. Aux yeux du nègre africain, tout homme blanc possède la science infuse. S'il ne guérit pas tous les maux, c'est qu'il ne veut ou ne daigne. Ces braves gens ne se disent pas que si nous étions aussi infaillibles que cela, nous aurions commencé par tirer d'affaire nos compagnons de voyage.

De toutes parts, on s'empresse autour du sorcier blanc et de son ami dont on contemple avec une admiration superstitieuse les fioles et les petits pots d'onguents.

Une des femmes qu'il a traitées, appartient justement au chef, prévenu contre le capitaine Bloyet. — « Qu'allons-nous devenir quand vous serez parti? » dit l'époux, fort en peine. Et M. Sergère, avec un à-propos digne du sage Ulysse : — « N'avez-vous pas mon frère qui m'a précédé et qui restera ici après moi? C'est lui qui vous guérira, car je lui laisserai toutes mes instructions et tous mes remèdes. Les hommes blancs sont tous également savants et habiles. » Le chef s'est humilié et a reconnu son erreur, promettant de se conformer à tout ce que M. Bloyet lui demanderait de possible et d'équitable.

Dès le lendemain, les chefs, réunis avec M. Sergère, concluaient avec lui, moyennant une certaine quantité d'étoffes, de perles et de

poudre à fusil, un contrat délimitant l'étendue du terrain formellement concédé à la Station Française.

Le 18 août, nos Pagazis entrent à Condoa et nous nous empressons de terminer nos préparatifs.

Nous prenons affectueusement congé de M. Bloyet, en faisant des vœux pour son complet rétablissement. M. Ramaeckers et M. de Leu ont retrouvé toute leur énergie à la pensée des événements de Tabora et de Karéma. Quant à notre camarade De Meuse, il est excessivement abattu et se verra obligé de faire l'étape à dos d'âne.

Les principaux habitants du village, pleins d'admiration pour les connaissances médicales de M. Sergère, non moins que pour les richesses qui nous précèdent, sont venus nous faire escorte un bout de chemin. Ils nous suivent à distance respectueuse.

Nous prenons dans la direction ouest-nord-ouest et dépassons le village de Mtoupa, habité par des chasseurs d'éléphants. Ces gens se montrent fort intrépides, et il faut l'être pour se vouer à une poursuite qui, chaque année, coûte la vie à plusieurs d'entre eux.

Devant nous se déroule une vue magnifique et dont, sans les pensées attristantes qui nous obsèdent, nous aurions bien autrement admiré les grandioses beautés. La Mkondokoua, rivière sinueuse qui, en cet endroit de son cours, atteint une largeur de plus de cinquante mètres, coule dans une superbe vallée encaissée entre le Niangara et une autre chaîne aux cimes escarpées.

Campement à Kirassa, juchée sur une hauteur et où nous trouvons encore de l'eau potable.

Le soir, pendant que nous nous efforçons de remonter le moral à l'ami De Meuse, dont l'état nous inquiète décidément, le courrier de Zanzibar nous apporte de désolantes nouvelles. Le massacre de Carter et de Cadenhead est confirmé. Burdo et Roger se seraient réfugiés à Tabora. Enfin, chose plus terrible encore, le bruit court que le capitaine Cambier aurait été tué et la Station de Karéma détruite par Mirambo! Ces renseignements émanent du gouverneur arabe de Tabora. Il devient de plus en plus urgent de nous presser, afin de pouvoir porter un secours efficace à nos malheureux compatriotes. Arriverons-nous à temps?

Partis à sept heures du matin, nous continuons à longer la rivière, qui décrit ses méandres dans la riche vallée. Le temps est

beau. Vers dix heures, nous arrivons à Mounié Msagara, bourg fortifié où le Sultan de Zanzibar entretient un poste de Beloutchis, chargé de porter secours aux caravanes en détresse et d'arrêter les convois d'esclaves.

M. De Meuse est malade à tel point, qu'il lui devient impossible de continuer sa route. Il y aurait danger de mort à s'entêter davantage. Il est décidé qu'aujourd'hui même M. De Meuse retournera à Condoa, pour être dirigé sur Zanzibar par la première caravane venant de l'intérieur. C'est avec regret que nous nous séparons d'un aimable compagnon de voyage, avec lequel nous sympathisions tous.

Le lendemain, nos hommes sont fort affairés pour réunir des provisions suffisant à cinq jours de marche, car avant d'arriver à Mpouapoua, nous aurons à traverser un Pori, effroi des voyageurs. On appelle de ce nom les solitudes occupant la majeure partie de l'Afrique centrale et séparant les régions habitées par les indigènes agriculteurs. Les fourmis blanches y creusent en toute liberté leurs palais souterrains, s'exhaussant en monticules argileux munis de cheminées d'aérage, et enfouis, dans les régions forestières, sous un épais rideau de lianes.

La montagne, dans ces parages, abonde en mica. Le sol est couvert de paillettes scintillant au soleil. On se croirait dans quelque Eldorado de féerie.

22 août. — Toujours le chemin enchanteur de la vallée de Condoa. Il nous conduit à un village fortifié, où nous campons sur un tertre, en dehors du Boma indigène.

Nos hommes, qui malgré leurs fanfaronnades ne sont pas plus intrépides qu'il ne faut, consacrent la veillée à se conter d'épouvantables aventures de caravanes pillées et détruites par les Oua-Hés, brigands organisés en bandes. Il n'est bruit que de leurs cruautés et de leur habileté profonde à combiner un guet-apens.

Le 23 août, nous levons le camp vers six heures du matin, et suivons encore durant quelque temps la rive gauche de la Condoa. En traversant la rivière jonchue, nous n'avons guère de l'eau que jusqu'au ventre et la chaleur du jour nous rend fort agréable ce bain inattendu. Sur l'autre rive, la nature aride et désolée revêt un caractère encore plus hostile, dont l'effet se communique à nous, le cœur serré au milieu de ce sinistre paysage. Sous les ardeurs d'un soleil

implacable, les jambes chancelantes, la tête en feu, les lèvres desséchées, nous nous traînons péniblement, en proie aux tourments de la soif.

Vers trois heures, enfin, nous arrivons près du petit lac de Matamombo au bord duquel s'élèvent bientôt nos tentes. Mais l'eau en est saumâtre et, loin de désaltérer, elle indispose ceux qui s'y abreuvent à longs traits.

Notre lac donne asile à des troupeaux de crocodiles et d'hippopotames. Un Beloutchi de M. Sergère a abattu fort adroitement, à coups de fusil, un cheval de rivière, immédiatement dévoré par les formidables sauriens.

Départ à six heures du matin. Nos hommes geignent et traînent la jambe. Mais, au fond, ils sont aussi pressés que nous de sortir du Pori.

Nous poursuivons notre marche à travers le Marennga Mkali (littéralement : eau amère), et certes, cette partie du désert n'a pas volé son nom.

Toutefois, aux ondulations succède enfin la plaine, et la végétation reparaît.

Nulle trace de village encore, ni d'habitations isolées. Ils seraient trop exposés aux dangereuses visites des écumeurs de grands chemins.

Ce n'est que vers deux heures de l'après-midi que nous traversons une petite rivière, si chichement pourvue d'eau qu'à peine nous en avons jusqu'aux chevilles.

Le bivouac est installé sur l'autre rive, à l'endroit appelé Pero, ou limite, dans la langue du pays.

Nous partons, vers une heure du matin, pour notre première étape de nuit, dont nous nous promettons, à juste titre, des émotions nouvelles. Jamais je n'ai été aussi sensible aux splendeurs de la création que par cette marche nocturne en pays africain, et mes compagnons avouent avoir éprouvé les mêmes délices.

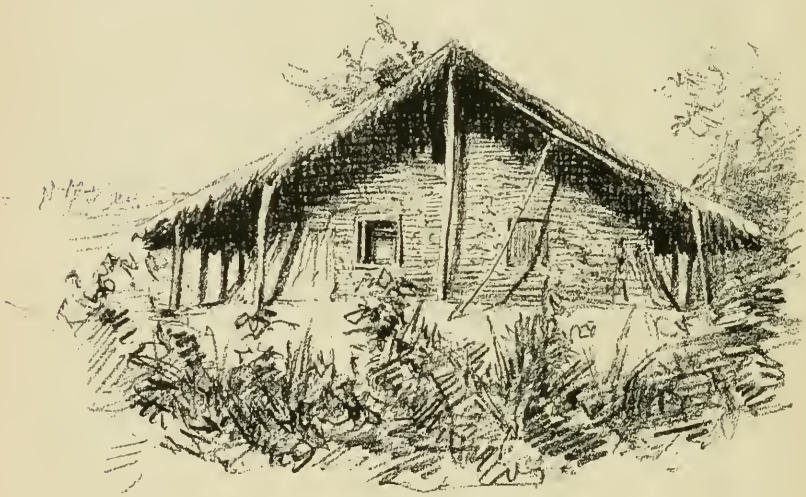
Ce n'est que dans le désert qu'on ressent des impressions aussi saisissantes. Les plus pompeuses descriptions n'en pourraient donner qu'une faible idée aux habitants de nos villes.

Cependant, l'aube s'annonce, derrière nous, par des clartés rougeâtres, dorant faiblement au lointain les cimes des hautes montagnes, sur les flancs sombres desquelles se découpent les blanches murailles de la Station Anglaise de la Mpouapoua.

Nous passons toute la journée à la Mission, dont nous visitons en détail les dépendances. Dans un parc, clos de palissades, courent une demi-douzaine d'autruches apprivoisées qui viennent familièrement manger dans notre main les morceaux de courge que nous leur présentons et dont elles sont friandes.

Un certain nombre de négrillons suivent les cours de l'école évangélique annexée au bâtiment principal. Mais le résultat est loin d'être à la hauteur de ceux obtenus par les Pères de Bagamoyo.

Après avoir pris congé de nos hôtes, nous partons à sept heures du



STATION DE CONDOA.
(D'après un croquis de l'auteur.)

matin, pour arriver sur la limite extrême d'un nouveau Pori, celui de Tchounio, où nous croisons quelques nègres Oua-Gogos se rendant à Mponapoua. Les gens de cette peuplade diffèrent grandement des noirs de la côte. Bien faits, sveltes, dégagés, le nez droit et la physionomie intelligente, ils ont l'air, aussi, beaucoup plus sauvage que les nègres matés par le joug arabe. Ils vont armés d'arcs et de lances à larges fers, et portent martialement des boucliers de peau de bœuf, tendue sur une armature de bois. Le corps tatoué de rouge, ils s'ornent les jambes de bracelets munis de grelots. Leur coiffure se

composé de plumes d'autruche, de pintade ou de faisan. Le lobe de l'oreille est percé chez eux de trous circulaires dans lesquels ils enchâssent des disques en bois, à rainures, assez semblables à ceux des femmes de l'Ou-Nyamouézi, ou des chaînettes de métal, descendant presque jusqu'aux épaules.

Le sol, lui aussi, change. Fortement chargé de minerai de fer, il fatigue l'œil par sa teinte rouge. De profondes ravines coupent la route et la rendent fort pénible. Ces ravines, à sec pour le moment, se transforment en torrents à l'époque de la Massika.

Fort courte étape. Nous campons au delà des montagnes séparant le désert de Tchounio du territoire de Mpouapoua, au bord d'une petite rivière sans eau. Il nous faut creuser pour en obtenir.

Le lendemain, 27 août, nous n'effectuons notre départ qu'à midi, après un copieux repas. Lever le camp plus tôt serait une imprudence, car nous ne devons plus trouver d'eau de toute la journée. Les marches, par les fortes chaleurs de l'après-midi, portent le nom de Tirikézas. Elles sont fort antipathiques aux Pagazis.

Vers trois heures de l'après-midi, une fièvre violente s'empara de moi. Mais la caravane ne pouvait pas s'arrêter; il fallait marcher quand même. Pour la première fois, je crus me servir avec soulagement de mon âne. Hélas! j'étais trop faible et trop abattu pour pouvoir me tenir en selle. Je tombai plusieurs fois sur la route. Désespéré, hagard, pantelant, je me traînai à travers les ronces et les épines du chemin. J'ignore comment je pus arriver au bivouac, établi seulement à huit heures, au milieu de la forêt même dont les lianes embarrassaient nos pas depuis cinq heures de l'après-midi. Et pas une goutte d'eau pour apaiser la soif qui me dévorait! Tremblant et épuisé, je me couchai au pied d'un arbre, roulé dans ma couverture imperméable.

Le lendemain, resté à l'arrière-garde avec Daïmo, un Askari et notre tambour, je me sentis, aux premières heures du jour, incapable d'aller plus loin.

Mes compagnons avaient pressé le pas, sans soupçonner, d'ailleurs, l'état d'affaissement où je me trouvais réduit et qui me fit m'étendre, à bout de force, contre le tronc rugueux d'un copal. Je luttais péniblement contre un impérieux besoin de sommeil, lorsqu'à une centaine de mètres, entre les buissons ombrageant les cônes d'une fourmilière, déboucha tout à coup une lionne suivie de ses petits.

Par un mouvement instinctif, je voulus épauler mon fusil, mais Daïmo, se précipitant sur moi, me l'arracha des mains.

— Ne tire pas, maître, s'écria-t-il d'une voix affolée..... Si tu manques le Simba, il va sauter sur toi et te dévorer!

Mes Africains avaient repris leur sang-froid. Ils se mirent à entrechoquer leurs armes, à pousser de grands cris et à se livrer à des gestes désordonnés. L'homme au tambour, de son côté, multipliait ses roulements. Le spectacle de cette mimique endiablée, le bruit de métal et les clameurs firent quelque impression sur la reine du Pori qui, au moment peut-être de s'élancer pour offrir quelque proie à ses rejetons, sembla hésiter et recula même avec défiance. Puis, majestueusement et sans se presser, elle se retira, suivie de ses lionceaux aussi intrigués qu'elle-même, en se retournant, toutefois, à plusieurs reprises comme pour attester son dédain à notre égard.

Peu soucieux de la voir revenir en compagnie du mâle, Daïmo me pressa de rejoindre, coûte que coûte, la caravane; et, soutenu par lui, je pus gagner Mdéboué, premier village de l'Ou-Gogo, vers huit heures du matin. Déjà, inquiet de ne pas me voir paraître, on allait se mettre à ma recherche. Pendant que Daïmo raconte avec volubilité l'émouvante rencontre, un lit est dressé à la hâte et je m'y laisse choir comme une masse, sans même me rendre compte des soins qu'on me prodigue à l'envi.

Le lendemain seulement, nous nous remettons en route pour le premier village Ki-Gogo, où nous acquitterons le Hongo, exigé par les Sultans indigènes pour le passage des caravanes sur leur territoire.

Le camp s'établit pour trois jours à Mvoumi, résidence du sultan Maouarra, car il ne faut rien moins que tout ce temps pour discuter la valeur du tribut régalien, toujours fondée sur la richesse supposée des chefs d'escorte.

Au Hongo, nul voyageur n'échappe et, malheureusement, en présence du mouvement d'exploration qui se produit dans l'Afrique centrale, les exigences croissent tous les jours.

Le pis est qu'il n'y a rien de stable, rien de régulier. On ne paye point tant par homme ou par charge, mais des variétés et des quantités de marchandises déterminées par les besoins présents des tribus réclamantes.

Il arrive que, pillées ou trop rudement rançonnées déjà, certaines caravanes sont dans l'impossibilité de répondre aux réclamations des Sultans qui, alors, se font payer en monnaie d'esclaves, c'est-à-dire qu'ils les retiennent littéralement en captivité pour accomplir certains travaux d'utilité publique, tel qu'établissement ou renfort de palissades défensives, construction de Tembés, gâchage de terre argileuse pour remplir les clayonnages primitifs des habitations, coupe d'arbres dans les forêts voisines, etc. En un mot, à moins d'être en force importante, explorateurs et marchands se trouvent presque à la discrétion complète des principicules de l'Ou-Gogo.

Le campement à peine établi, Saïd bin Nasr (ou : lion, fils de l'aigle) demande à conférer avec les délégués du Sultan, qui évite d'entrer en communication directe avec les caravanes.

Le lendemain, de bonne heure, les délégués du Sultan font leur apparition. Ils sont au nombre de trois, drapés d'une Chouka d'étoffe qui, nouée sur l'épaule droite, passe sous l'aisselle du bras gauche. Le Chaouri a lieu sous l'abri de feuillage avoisinant le Tembé de notre Akida en chef, et où ce dernier se tient ordinairement pour avoir l'œil sur ses hommes. N'ayant rien à voir au règlement du Hongo, et encore peu ferrés sur l'idiome ki-souahili, nous ne pouvons juger de discussions qui se prolongent jusqu'au coucher du soleil, sans que le visage des infatigables discoureurs se départe un seul instant de son impassibilité voulue. Ce n'est que le surlendemain, à quatre heures, après d'interminables protocoles, qu'intervient l'accord définitif.

Un mieux sensible s'est produit dans mon état, grâce aux soins intelligents et empressés dont je me suis vu l'objet. La fièvre a disparu. Il ne me reste plus qu'une grande faiblesse. Je continue à prendre du sulfate de quinine par doses de vingt-cinq centigrammes, en prévision des accès.

Vers cinq heures de l'après-midi, des coups de fusil nous annoncent l'arrivée d'un nouveau courrier. Hourrah ! Il est envoyé par le capitaine Cambier, qui adresse son rapport au secrétariat de Bruxelles. Dans son impatience, M. Ramaeckers ouvre la lettre. Nous sommes bientôt soulagés d'un poids immense. Nos compatriotes sont bien vivants et la Station de Karéma existe encore ! Mais MM. Carter et Cadenhead, les conducteurs de la caravane des éléphants, ont été massacrés par les troupes de Mirambo, le Bonaparte noir.

Partis de Karéma, le 13 juin, avec environ cent cinquante hommes, les voyageurs anglais, à la recherche de troupeaux d'éléphants, avaient été retenus à Mpimboué, chez le Sultan Kassaghéra, menacé par les troupes de Mirambo. Le lendemain, le Sultan s'était enfui dans le Pori avec sa famille et en emportant ses trésors, lorsque les troupes ennemies envahirent le village. Nos amis avaient défendu à leurs gens

M. SERGÈRE EN COSTUME DE VOYAGE.
(Dessin de A. Heins.)

de prendre part à l'action, et pendant la fusillade agitaient leurs mouchoirs, en signe de neutralité. Vaine et dangereuse abstention! Le premier, M. Cadenhead tomba frappé de deux balles, l'une à l'œil, l'autre à la poitrine. Quant à M. Carter, se voyant perdu, il rentra dans sa tente et se fit sauter la cervelle pour ne pas tomber vivant entre les mains des féroces soldats de Mirambo.

Cependant, d'après les bruits qui courent, le Bonaparte noir ne serait personnellement pour rien dans la catastrophe, et il aurait témoigné à ses soldats tout son mécontentement parce qu'ils avaient tiré sur des Européens, auxquels il ne faisait pas la guerre.

Nous repartirons demain. Depuis quelques jours, instruits de la

GUERRIER DE L'OU-GOGO.
(Dessin de G. Vanaise.)

mort de Carter et de Cadenhead, nous avions payé notre tribut de regret et d'admiration à ces héroïques champions de la civilisation moderne, tombés au poste de l'honneur. Heureusement que nos pertes ne sont pas aussi grandes que nous le craignions. MM. Cambier, Popelin, Roger et Burdo n'ont pas été enveloppés dans la

catastrophe! Qui plus est, nous aurions quelque espoir d'arrangement avec le terrible Mirambo, qui n'en voudrait pas aux Européens, mais seulement aux Arabes et aux tribus méconnaissant son autorité. Ces dernières nouvelles sont joyeusement fêtées par nous et, bien que souffrant encore, je trinque gaiement avec mes compagnons, à la santé des amis hors de danger immédiat.

1er septembre. — Déjà, je peux suivre d'un pas plus alerte la caravane, dont les étapes seront fort courtes durant quelque temps, à cause des haltes nécessitées par le règlement de nombreux Hongos.

Nous campons à Poungouzi, distant de trois lieues de Maouarra. La journée a été chaude et, malgré la brièveté de l'étape, nos fronts sont baignés de sueur.

Deux lieues seulement jusqu'à Mouïtikira, où nous aurons à payer notre deuxième Hongo. Nous y campons le lendemain pour n'en repartir qu'au bout de trois jours, consacrés aux discussions interminables qui désormais se renouvelleront à chaque pas. M. Ramaeckers a la fièvre, mais M. de Leu va bien. Quant à moi, je suis presque totalement remis.

Le chef du Oumdji (village) s'appelle Mounié Saga : souverain riche en bestiaux, et qui nous vend, à des prix assez raisonnables, quantité de lait, de beurre et de miel.

Pendant les négociations du Hongo, nous continuons à étudier les indigènes, d'une race plus forte, plus belle et plus active que ceux de la côte, mais d'autant plus rusés et moins scrupuleux. On les voit rôder constamment dans le campement, observant ce qui s'y passe et ayant bien la mine de gens en quête de quelque aubaine illicite. Ils feraient irruption jusque dans nos tentes, si nous ne les en éloignions sans cérémonie. Malgré une active surveillance, ils ont trouvé moyen de nous dérober une marmite de cuivre et mon âne a disparu. Il est vrai que ce dernier m'a été ramené, le soir même, par le M'Gogo qui vraisemblablement l'avait dérobé et auquel il a fallu donner, en récompense, neuf dotis de cotonnade! Toute monture, ou pièce de bétail, qui s'éloigne un peu du camp doit ainsi payer rançon. On est certain de voir revenir l'animal sous la conduite d'un indigène, qui exige effrontément une grasse indemnité.

Le lendemain, troisième Hongo à Tchamounio, distant de trois lieues à peine, et où nous sommes obligés de bivouaquer. Cette fois, nous

ne payons que trois dotis, ayant affaire, sans doute, à un Sultan de troisième ordre. — Tchamounio est situé dans la direction de l'ouest-sud-ouest.

L'an 1298 de l'ère musulmane se termine aujourd'hui, 6 septembre, mettant fin au Ramazan, ou mois de jeûne, durant lequel tout fidèle croyant est tenu de s'abstenir de boire et de manger avant le coucher du soleil.

Pour dédommager la caravane de sa longue abstinence, le capitaine Ramaeckers lui fait cadeau de deux bœufs, achetés sur place. Il y a kermesse, comme on dirait en pays flamand!...

Marche nocturne qui nous conduit, en cinq heures, à Pembia. Il en est huit.

Pendant la nuit, nous avons eu affaire aux Oua-Hés. Une vingtaine de Rougas-Rougas ont coupé la caravane, blessé deux porteurs, et se sont sauvés avec les ballots de ces derniers. Embusqués derrière les taillis ou les hautes herbes qui bordent la route, les bandits guettent le passage des caravanes, cheminant tranquillement à la file indienne. A peine trois ou quatre hommes les voient-ils déboucher. Les autres ne s'aperçoivent de rien et le coup est fait. Ce qu'on a de mieux à faire, la nuit surtout, c'est de ramasser ses blessés et de redoubler de surveillance.

Les plus grandes précautions sont prises pour la défense du camp, car nous craignons une attaque et monterons la garde à tour de rôle.

Les Oua-Gogos forment, au centre de l'Afrique, depuis Mpouapoua jusqu'au lac Tchaïa, une population très dense, comptant un nombre considérable de peuplades. Quoique fréquemment en guerre, Oua-Tatourous, Oua-Hés, Oua-Houmbas, Oua-Masaïs, etc., ont évidemment une origine commune. Ce sont des tribus pastorales, venues du nord, et dont la principale richesse consiste en grands troupeaux de bétail de l'espèce zébu. Les travaux agricoles regardent les esclaves, traités fort durement. La moitié du temps, on ne remue même pas le sol, d'une fertilité admirable. On se contente de jeter à fleur de terre les semailles de sorgho ou de maïs, qui prennent à la grâce de Dieu.

Quoique le fer se trouve dans ces parages, les indigènes ignorent ou dédaignent d'en tirer parti. Ils ne fabriquent pas même la houe, l'instrument agraire indispensable, mais ils l'exigent impérieusement

des chefs de caravane revenant de l'intérieur, et cela quelquefois par quantités de vingt ou trente à la fois.

Ni cultures de tabac, ni chanvre. En revanche, comme nous avons pu en juger depuis Mpouapoua, abondance de courges et autres cucurbitacées d'une grosseur prodigieuse. Outre ces produits, d'une consommation restreinte, nous pûmes nous procurer à fort bon compte la viande de boucherie, le lait et le beurre dont nos hommes se régalèrent pour rattraper le temps perdu du Ramazan.

Le rouge et le beurre entrent ici pour une large part dans la toilette masculine. Les Oua-Gogos en ont jusque dans leurs longs cheveux, auxquels ils enlacent des cordelettes, de fines courroies de cuir, des perles et des chaînettes retombant jusque sur le dos. Mais ce dernier ornement se porte surtout dans le lobe percé de l'oreille.

Leurs rouges Tembés n'ont aucun rapport avec les huttes, en forme de meule de foin, d'autres peuplades rencontrées précédemment. Ils consistent en de grandes constructions basses, carrées, pourvues de cours intérieures, où le bétail est rentré avant la nuit.

Sans ventilation suffisante, infectés par des détritus organiques de toute espèce, non moins que par la vermine, ces Tembés constituent d'affreux séjours, à l'atmosphère irrespirable. On y marche littéralement sur les rats et sur les araignées.

A la fois vaillants et superstitieux, hommes et femmes s'y renferment aux premières ombres, et n'en sortiraient qu'au cas d'incendie.

Si l'on n'avait pas besoin de s'approvisionner, à chaque étape, de vivres frais, il serait facile d'éviter la perception du Hongo, en passant de nuit devant les villages. Les plus déterminés guerriers de la tribu n'auraient garde de sortir pour vous barrer le chemin, et le lendemain on camperait tranquillement sur un nouveau territoire.

Les Oua-Gogos ont probablement emprunté leur cri de guerre aux hyènes qui pullulent dans cette partie de l'Afrique. C'est une espèce d'aboiement prolongé, terminé brusquement par un coup de fouet : *Ou-ou-ou-ou-ouè!* Ces cris de guerre sont, paraît-il, imités presque partout d'animaux carnassiers, et pourraient bien constituer une des traditions de l'anthropophagie. J'ignore si les Oua-Gogos ont été cannibales. Dans tous les cas, ils ne se mangent point en famille, mais enferment leurs morts dans le creux des baobabs, pour les soustraire à la voracité des animaux nécrophages dont ils ont adopté le sinistre hurlement. Non seulement ils ne les enterrent pas, mais

ils s'opposent énergiquement à ce que les caravanes enfouissent les leurs.

A cette saison de l'année, l'eau est fort rare dans l'Ou-Gogo.

Les indigènes en font un commerce lucratif. Ils creusent des puits étroit et peu profonds auprès desquels ils montent la garde.

Celui qui veut y recourir doit payer le précieux liquide d'une quantité plus ou moins raisonnable de perles, de tabac, de chanvre, de poudre à fusil ou de capsules.

Nombre de querelles ont éclaté à ce sujet entre nos gens et les avides marchands d'eau, querelles toujours terminées par une indemnité accordée au propriétaire du puits.

Campés, le 9 septembre, à Kanyényé, pour le règlement de l'inévitable tribut, nous recevons la visite du Sultan, un vieillard maigre, sec et noir comme une momie d'Égypte, et le plus effronté mendiant que nous ayons rencontré jusqu'ici. Contrairement aux usages régaliens, il est venu nous trouver dans notre tente, furetant dans les coins, s'intéressant à nos bagages particuliers et quémandant, un à un, sans se laisser déconcerter par nos refus multipliés, le moindre objet laissé à portée de ses regards.

Malgré ses instances, il n'obtient qu'un bonnet de coton et une boîte d'allumettes, et il se retire content de sa journée.

Le lendemain, pendant qu'on se chamaille à propos du Hongo, je prends aux environs plusieurs vues photographiques, et M. Ramaeckers, remis de ses fièvres, rapporte de la chasse deux belles pintades dont nous nous régalons à dîner.

Dimanche 12 septembre. — Partis à trois heures quarante-cinq du matin, nous nous arrêtons deux lieues plus loin, pour déjeuner, dans un Cambi de Mtoéro, car il s'agira de fournir une Tirikéza supplémentaire. — Un peu plus loin, dispersés sur la route, blanchissent les ossements d'un des éléphants de Carter, décharnés par les hyènes, les oiseaux de proie et les fourmis. Le colosse a succombé victime d'un climat plus meurtrier encore que celui des jungles indoues.

L'eau est ici plus blanche et plus saumâtre que jamais. Cependant, nous sommes encore heureux d'en pouvoir remplir nos Ghirbachs,

ayant à camper la nuit prochaine dans une région complètement aride.

La caravane se remet en route, vers onze heures et demie, et la redoutable Tirikéza commence. Une température de trente-six degrés centigrades nous rend plus pénible encore l'ascension, en pente raide, d'une haute montagne.

Nous marchons jusqu'à dix heures du soir. Au signal de la halte, chacun se couche, comme il peut, sur le sol desséché, car il faudra repartir à l'aube, pour trouver de l'eau! Nous avons la poitrine et la tête en feu. Je sens venir la fièvre à grands pas!

Il est deux heures trente de l'après-midi lorsque nous atteignons Ouséki, où, heureusement cette fois, le payement du Hongo nous retiendra quelques jours. Nous pouvons enfin, mais avec précaution, étancher l'horrible soif qui nous dévore depuis bientôt quatre heures! Quelles délices!

Pendant la marche de la matinée, un de nos Askaris a reçu un coup de lance dans le côté droit. On a pu s'emparer de l'auteur de cet attentat, qui se trouve être un habitant du village. Amené devant le Sultan, il s'est vu condamner à payer un bœuf au blessé.

Ouséki est situé dans une région charmante. Depuis la riante vallée de Condoa, c'est le point le plus vraiment pittoresque que nous ayons rencontré.

Vendredi 17 septembre. — Départ à six heures dix du matin, et arrivée à Konko vers huit heures et demie. Nous campons sous un immense sycomore dont le feuillage touffu abrite nos tentes.

Une agréable surprise nous attendait. Notre compatriote Burdo est ici. Il retourne en Europe, une périostéite à la jambe lui rendant impossible un plus long séjour dans ce climat brûlant. Je vous laisse à penser l'effusion qui préside à notre rencontre. M. Burdo se trouvait avec Roger à Kisinndé, en marche vers Karéma, lorsque leurs porteurs les abandonnèrent lâchement à la nouvelle du massacre des deux Européens.

M. Burdo nous apprend que Mirambo est en ce moment rentré chez lui, que MM. Popelin, Roger et le docteur Van den Heuvel se trouvent à Tabora et que les deux premiers organisent une caravane pour se rendre à Nyangoué.

D'un autre côté la situation se corse. Le village de Mounié s'arme contre celui de Mdabourou, que M. Burdo a quitté ce matin. Mdabourou est une forte agglomération de Tembés située sur les confins de l'Ou-Gogo, et ses habitants l'emportent en audace et en cupidité sur toutes les tribus de cette pillarde région. Dernièrement encore, ils ont attaqué, dévalisé et détruit une caravane chargée d'ivoire, envoyée à la côte par Mounié Mtoina, l'ancien homme libre de la Mrima, protecteur des Européens et ami particulier du Saïd Bargash. Or, c'est chez ce brave chef, devenu Sultan, que nous devons attendre le renfort annoncé par M. Greffulhe.

M. Burdo a pu voir un grand nombre de têtes humaines plantées sur de longues perches, en dehors des murs du Kouïkourou de Mdabourou. Ces têtes sont celles des hommes de Mounié Mtoina tombés au pouvoir de l'exécrable engeance.

Je me sens tellement malade que ces nouvelles ne m'affectent même pas. Tout devient indifférent à celui qu'étreint l'Omma. Mais je me fais violence pour offrir bonne figure à notre hôte de quelques heures. M. Burdo partage notre modeste déjeuner, auquel naturellement je ne touche pas. Comme il part à cinq heures de l'après-midi, nous nous faisons nos adieux. Il souffre beaucoup de sa jambe. Heureusement qu'il a pu se procurer à Tabora un âne excellent et bien supérieur aux nôtres.

Nous restons trois jours à Konko, pour le règlement du tribut, qui a suscité moins de difficultés que dans les autres bourgs de l'Ou-Gogo. Après avoir envoyé un message à Mounié Mtoina pour le prévenir de notre prochaine arrivée et le prier d'ajourner ses projets belliqueux, nous nous préparons au départ.

Mais à peine avons-nous levé le camp, que nous rencontrons un courrier envoyé par Mounié Mtoina. Notre allié nous mande d'interrompre provisoirement la marche jusqu'à ce qu'il se soit emparé de Mdabourou, contre lequel il se porte avec des forces imposantes.

La lettre de Mounié Mtoina nous fait retourner immédiatement à Konko, où nous aurons à tenir conseil.

Depuis trois ou quatre jours, le pays est à feu et à sang et il est probable que le dénouement approche. Distants de quatre lieues à peine du village attaqué, nous voyons le reflet des incendies colorer

les ombres nocturnes, et ceux qui ont l'oreille fine perçoivent, en se couchant sur le sol, le lointain crépitement de la fusillade.

Par trois fois, nous avons envoyé à Mounié Mtoina un courrier porteur d'un message, lui demandant conseil. Ils sont tous revenus sans avoir pu forcer les lignes des belligérants.

Mdabourou, d'après ce que rapportent nos hommes, sera infailliblement détruit. Tous les Tembés, sauf celui du chef, sont déjà au pouvoir de Mounié Mtoina et de ses alliés. La mère, la femme et le fils du Sultan ont été tués et un grand nombre d'hommes, faits prisonniers, deviendront le partage des vainqueurs.

CHAPITRE V

Jusqu'à ce moment, dans tout l'Ou-Gogo, nous n'avons eu guère qu'à lutter contre des sentiments d'hostilité et de cupidité sans vergogne. Ici, par un hasard heureux, nous sommes dans les meilleurs termes avec les autorités, comme avec la population.

M. Sergère a eu l'excellente inspiration de demander à être le frère d'adoption de la Sultane, et la sympathie qu'ils professent l'un pour l'autre, rejaillit, en fait, sur nous tous.

Il ne se passe pas de jour que la princesse ne nous rende visite, et c'est alors à qui lui fera le plus de politesses. Elle est bien loin de montrer la choquante avidité qui caractérise les autres nègres de l'Ou-Gogo. Jamais elle ne nous a demandé quoi que ce fût. Les quelques petits présents que nous lui faisons, sont acceptés avec gentillesse, mais sans empressement de mauvais goût. C'est généralement un peu de tabac à priser ou à fumer, du Kohol pour les yeux ou quelque autre bagatelle, sans prix dans ces parages. Elle ne demeure pas en reste avec nous, et ce sont des choses d'un mérite plus solide qu'elle nous envoie, en retour, avec une générosité inépuisable : œufs, lait, beurre, farine de sorgho, etc.

Notre royale amie est une négresse entre les deux âges. Les traits réguliers du visage ont été un peu grossis par la petite vérole, qui s'est d'ailleurs montrée assez clémente à son égard.

En tout autre endroit de l'Ou-Gogo, si nous eussions perdu des chèvres, comme cela vient de nous arriver, il nous aurait fallu parlementer longtemps avant de rentrer en possession de notre petit troupeau et payer grassement ceux qui nous l'avaient peut-être...

effarouché. Ici, rien de semblable. La Sultane n'eût pas plus tôt appris que les dites chèvres avaient donné l'essor à leur humeur cabriolante, qu'elle intima l'ordre de nous les ramener et qu'elle tança vertement le M'Gogo qui les ayant trouvées, ne les avait pas immédiatement reconduites au campement des hommes blancs, ses frères. L'autre jour, elle nous envoya deux de ses gens pour nous apporter des nouvelles de la guerre. Reconnaissant de l'attention, M. Sergère leur donna une Chouka d'étoffe, ce qui mit la digne femme en courroux. Elle adressa même de ce chef de vives remontrances à son ami : — « Si tu donnes tous tes tissus, lui dit-elle, il ne restera plus rien pour toi! Quand je t'envoie mes domestiques, n'importe pour quel motif, je n'entends pas que tu les payes. »

Je suis convaincu qu'un Européen adroit réussirait parfaitement à établir une Station sur ce point. Il faudrait, par exemple, qu'il disposât d'une force respectable, afin de se mettre à l'abri des incursions du voisin. Mais cette condition s'imposera bientôt partout à l'intérieur.

Notre campement est très animé pendant le jour. Quantité de femmes Oua-Gogos viennent nous offrir et nous vendre leurs danrées. D'ordinaire, les hommes se mêlent peu de ces sortes de transactions. On n'entend toute la journée retentir que ce cri significatif lancé à tue-tête : *Nataka Barouti! Nataka Barouti!* (Je veux de la poudre! Je veux de la poudre!) C'est un signe du temps. On offre en retour des poulets, des chèvres ou de la viande de bœuf, mais nous ne tenons pas beaucoup à nous dessaisir de nos munitions.

Au coucher du soleil, hommes et femmes rentrent dans leurs Tembés, poussant devant eux le bétail vagissant et les ânes grisperle, aux flancs rebondis. Les feux du camp s'allument, car les nuits sont fraîches et la bise souffle avec violence. — Alors commence pour les hommes de l'escorte la chasse aux Oua-Nyamouézis. Pour prévenir les vols et arrêter les maraudeurs, les Nyamparas forcent leurs hommes à coucher autour des ballots, réunis sur un seul point. Les porteurs essayent de se soustraire par tous les moyens possibles à cette désagréable corvée, préférant passer la nuit dans leurs cambis de paille, où ils sont à l'abri du vent. Aussi se cachent-ils de tous côtés. Mais les Nyamparas, armés de longues gaules, les traquent sans pitié, les fustigent, démolissent les Cambis où ils sont retranchés, et finissent par en ramener un nombre suffi-

sant qu'ils poussent devant eux comme un troupeau de chèvres. Cette scène se renouvelle tous les soirs. Peu après, le silence s'établit. Les hommes s'endorment, et nous n'avons plus pour nous distraire pendant nos heures de garde, que le cri agaçant des hyènes et parfois l'incendie d'un Cambi, dont l'occupant déménage précipitamment, l'épiderme plus ou moins roussi.

A la comédie succède d'ailleurs la tragédie. Dernièrement, un Pagazi est mort de la dysenterie. Ce malheureux appartenait à une petite caravane qui s'était jointe à la nôtre. Or, comme j'ai eu l'occasion de le dire, il n'est pas permis d'enterrer les étrangers dans l'Ou-Gogo. Qui plus est, un décès, s'il est connu, donne lieu aux plus grands ennuis et à des tributs fort élevés. Que faire, sinon laisser dévorer le cadavre par les hyènes? Lorsque le camp tout entier fut livré au sommeil, on porta le corps, attaché à une perche et convoyé par quelques-uns de ses anciens camarades, sous un baobab situé à quelques centaines de mètres. Au bout d'une couple d'heure, n'entendant aucun cri d'hyène en frairie, nous allâmes voir si le cadavre était encore intact. La lune, alors dans son plein, nous permit de distinguer parfaitement tous les détails d'une scène répugnante. Quatre hyènes, grondant furieusement, s'acharnaient sur la triste dépouille et ne l'abandonnèrent que lorsque nous fûmes tout près, en entendant jouer les batteries de nos fusils. Le corps était dans un état hideux, les intestins fouillés et dévorés, les tibias à nu, un pied enlevé, un bras et une partie de la face complètement rongés! Nous nous mîmes à l'affût à quelque distance. Au bout de peu d'instants, une hyène revint, saisit le corps par un bras, le jeta sur son dos et détala le plus promptement possible, ployant sous l'horrible faix. Un coup de feu partit, suivi de plusieurs autres. Blessé à l'arrière-train, l'animal dut lâcher sa proie. Mais les hyènes étaient tellement voraces et alléchées par les prémices du festin inattendu, que malgré les coups de fusil elles revenaient à fond de train pour en ressaisir les restes. Nous quittâmes d'ailleurs bientôt la place. A quoi bon interrompre leur funèbre besogne? Le cadavre n'était-il point déposé là à leur intention?

Le lendemain matin, nous ne retrouvâmes aucune trace du drame de la nuit. Le jour suivant, ce fut le tour d'un autre porteur.

Abandonné par une caravane qui nous avait précédés, l'infortuné était resté couché, réduit à l'état de squelette, au milieu du camp.

Nous lui donnions à manger par charité. Un jour, on l'oublia. Le lendemain, il était mort, mais les hyènes ne durent pas faire ripaille.

Ce n'est rien encore. Du moins ces pauvres diables avaient passé

A KONKO.
(Dessin de R. Wytsman.)

de vie à trépas avant de servir de proie à de féroces et lâches animaux. Nous avons eu une gradation dans l'horrible. Un de nos

Akidas, pris d'un accès de fièvre chaude, avait quitté le camp. Son Cambi étant établi sur la lisière, il n'avait point eu de peine à tromper la vigilance peu active de ses gardes-malades. Épuisé par la typhoïde, il n'a pu aller bien loin et est tombé sur la natte qu'il avait emportée on ne sait dans quel but.

Les hyènes l'ont dévoré tout vivant, et c'est à grand'peine qu'au lever du soleil on a retrouvé quelques vestiges humains permettant de reconstituer l'effroyable scène accomplie à quelques pas de nos tentes.

Entretemps, nous continuons à expédier courrier sur courrier à Mounié Mtoina. Enfin, le 26 septembre, il nous envoie quelques hommes pour inviter les Européens à venir, en personne, reconnaître la route. La position de Mdabourou est représentée par lui comme très critique. Il confirme la destruction de tous les Tembés, sauf celui du Sultan ennemi, et la mort de la mère de ce dernier, de sa femme et de son fils.

M. de Leu et moi avons été repris par la fièvre. M. Ramaeckers, répondant immédiatement au conseil de Mounié Mtoina, s'est rendu seul sur le théâtre de la guerre avec une centaine de soldats de l'escorte.

Forcé par le fils de Mounié Mtoina de prendre part à la lutte, notre chef en sut hâter la conclusion en jetant dans la balance l'appoint de son intrépidité et de son expérience des choses de la guerre.

Avec sa petite troupe, il osa donner, de nuit, l'assaut au Tembé du Sultan, qui tenait encore, en dépit des informations contraires. Et c'est conduisant de nombreux troupeaux, constituant leur part de butin, que ses Askaris revinrent à Konko se reposer sur leurs lauriers et faire bombance.

La Sultane, rassurée par le récit des exploits de notre chef, voudrait nous garder toujours sur son territoire, pour le défendre contre les incursions des Sultans voisins. Elle nous comble de provisions pour la route, et nous fait promettre de repasser par son village à la première occasion. Nous la laissons fort satisfaite des étoffes et des babioles en clinquant que nous lui avons solennellement offertes, comme des trésors d'un prix inestimable. Enfin, nous prenons définitivement congé, accompagnés de regrets unanimes.

— Partis de Konko à quatre heures. Il en est cinq lorsque nous entrons dans le vaste fourré qui s'étend jusqu'au village incendié de Mdabourou. Chemin faisant, nous rencontrons des groupes nombreux de Oua-Gogos, alliés de Mounié Mtoina, chargés de butin, de céréales, et poussant devant eux des troupeaux de bétail conquis sur l'ennemi.

Enfin, au sortir des taillis d'acacias, d'épines et de lianes, nous apercevons le grand et autrefois important district de Mdabourou, composé d'une trentaine de villages, pour la plupart réduits en cendres. Le Kouïkourou ou Tembé impérial, immense construction carrée d'au moins quatre cents mètres de façade, fume encore ; et sur de longues perches à l'extérieur du Boma, grimacent les têtes coupées vues par M. Burdo.

C'est au milieu des ruines mêmes que nous serons obligés de camper, l'ennemi pouvant songer à un retour offensif, dangereux pour nous, en rase campagne. Quoique nos yeux soient déjà quelque peu familiarisés avec les horreurs africaines, et que notre sensibilité ait eu le loisir de s'émousser aux sanglantes surprises de cette existence sauvage, la vue des cadavres des guerriers, des femmes, des vieillards et des enfants, jonchant le sol, parfois atrocement mutilés, nous pénètre de pitié et de dégoût.

Les magasins incendiés ayant contenu les céréales, répandent une vapeur asphyxiante et l'eau manque pour éteindre le feu couvant toujours. Plus une tête de bétail, naturellement. Les Oua-Gogos s'en sont emparés, comme des armes, de l'ivoire, des étoffes et des marchandises composant le trésor particulier du Sultan et les réserves de la population. Après avoir déblayé une des cours intérieures des débris et des cadavres qui l'obstruent, nous plantons nos tentes et y déposons nos ballots. Puis, nous allons visiter le théâtre de la lutte.

Le soir, nous recevons un courrier dépêché par le capitaine Popelin, qui se trouve avec M. Roger et vingt-cinq hommes d'escorte chez Mounié Mtoina. Il est arrivé ce soir même, et nous annonce sa visite pour le lendemain.

Peu accessibles aux sentiments qui nous animent, soldats et porteurs fêtent la victoire par un plantureux festin. La scène d'extermination qui nous entoure ne fait que redoubler leur joie bruyante et barbare. Les femmes mêmes et les enfants regardent les cadavres avec indifférence, sans s'émouvoir de leurs tristes mutilations. Plu-

sieurs des bœufs donnés aux Askaris, comme part du butin, par le fils de Mounié Mtoina, qui a conduit les opérations, sont dépecés et grillent sur les feux éparpillés. La plupart de nos hommes se sont installés dans les Tembés à moitié effondrés, où ils font joyeusement ripaille.

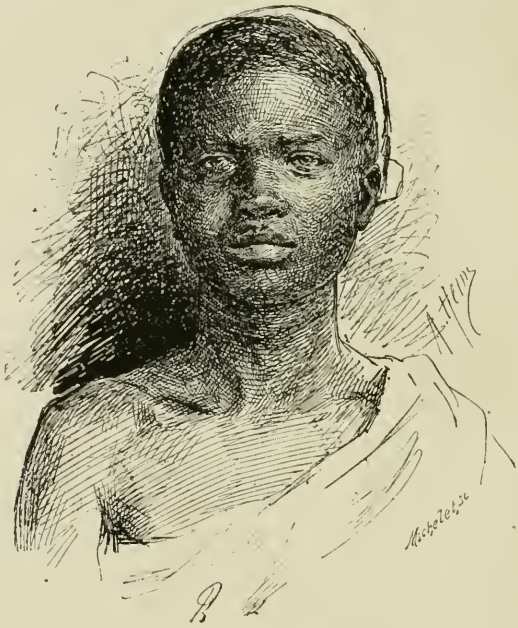
Nous passons une nuit pénible et troublée. Le sommeil ne vient point clore nos paupières. Nous avons la respiration gênée par les dernières fumées de l'incendie qui se rallume à chaque instant de ses cendres et plus encore par les émanations des cadavres en putréfaction. Pour ajouter à l'angoisse qui nous oppresse et aux sinistres tableaux qui continuent à hanter notre imagination surexcitée, nous entendons les cris insupportables d'une légion d'hyènes et de chacals voraces, revenant à la curée. Hommes et animaux, tout est ici également altéré de carnage!

— Il n'est pas huit heures du matin, lorsque le capitaine Popelin et Roger, le Tournaisien, font leur entrée à Mdabourou et nous trouvent occupés à prendre des mesures pour les recevoir le plus brillamment possible. A cet effet, nous avons fait abattre un bouvillon et un mouton gras. Nos plus fines conserves sont dépaquetées et deux bouteilles de vin transportées en grande pompe dans la cour qui nous sert de salle à manger.

Ce nous est une grande joie de retrouver, au milieu du désert africain, deux compatriotes, dont nous connaissons de longue date la détermination et la rare intrépidité. Nos cœurs se gonflent à leur fraternelle accolade, et il nous semble avoir recouvré avec eux une partie de la patrie absente. Aussi, bannissant les tristesses de la veille, passons-nous, à notre tour et sans scrupule, la journée en joyeux banquets, coupés d'interminables conversations.

M. Popelin, chef de la deuxième expédition de l'Association Internationale Africaine, est âgé de trente-trois ans environ. De haute stature, carré d'épaules, de figure sympathique entourée d'un collier de barbe blonde, il a l'humeur gaie et le jovial entrain d'un vrai Bruxellois. Chargé de fonder à Nyangoué une Station sur le Congo, il s'était rendu d'abord à Karéma avec son escorte, et se disposait à traverser le lac lorsque le bruit inquiétant de l'entrée en campagne de Mirambo vint lui faire ajourner ses premiers projets. Le Bonaparte noir, en quête d'alliances, s'étant d'abord arrêté chez Simba, chef de l'Ou-

Savira, et les deux armées marchant vers l'Ou-Fipa, la caravane Roger-Burdo, qui avait quitté Tabora pour se diriger vers le lac, courait risque d'être pillée et détruite. M. Popelin se mit immédiatement en marche pour secourir ses frères en péril. Après avoir contourné, de nuit, le village de Simba, il put arriver sans être inquiété, à Kisimdé, où se trouvaient, comme je l'ai dit plus haut, MM. Burdo et Roger, abandonnés de la totalité de leurs porteurs. Grâce à ses cinquante hommes d'escorte et aux Pagazis qu'il sut engager sur



LA SULTANE DE KONKO.
(Dessin de A. Heins.)

place — Dieu sait à quel prix! — M. Popelin réussit à faire transporter toutes les marchandises à Tabora, où elles restent déposées dans la Station Belge du docteur Van den Heuvel. Une partie, seulement, en a été distraite en faveur de M. Burdo, atteint d'une périostéite à la jambe et forcé de regagner à tout prix la côte. Nos lecteurs savent dans quelles circonstances nous avons rencontré celui-ci à Konko.

M. Roger, fils de bons fermiers du Tournaisis, est de taille moyenne,

fort, sanguin, et cependant il résiste admirablement au climat d'Afrique.

C'est que notre compatriote se retrouve ici dans son véritable élément, aguerri qu'il est, depuis son enfance, aux hygiéniques entraînements de la chasse. Jamais il ne quitte son lourd fusil, calibre 10, ni sa giberne amplement garnie de cartouches. Dans les Stations comme en marche, il est infatigable. Pendant qu'éreintés et fourbus, ses compagnons restent au camp, lui prend à peine le temps de déjeuner et s'en va allègrement chasser l'antilope ou la girafe. Il faut le voir, paraît-il, lorsque la bête rapportée à la Station ou au camp, dépecée par ses soins et répartie proportionnellement entre les hommes de l'escorte, il en sert les morceaux les plus délicats sur la table particulière des Européens! C'est Nemrod lui-même, doublé de Vatel! Droit et serviable, franc et généreux, M. Roger, par son exemple, redonnerait du cœur aux plus abattus.

— Le lendemain, nos hommes font leurs provisions pour la traversée du Mgonda Mkali (terres ardentes) et, de notre côté, nous nous préparons au départ.

Partis à trois heures du matin de Mdabourou, nous campons vers neuf heures et demie près d'un Tongo, ou village abandonné par ses habitants.

Le lendemain, après deux heures de marche, nous entrons de grand matin dans le petit village de Mounié Mtoina, dont la population, peu nombreuse, jouit d'une réputation de vaillance parmi les Oua-Gogos, réputation dont la dernière campagne n'est pas faite pour affaiblir le prestige. Le Boma se compose d'une triple enceinte, facilement défendable. L'intervalle de la palissade extérieure, formée de deux rangs de piquets, est rempli de terre argileuse damée. C'est au sommet de cette dernière enceinte que se balancent, comme à Mdabourou, des têtes humaines fraîchement coupées.

Les habitants du Boma, dans lequel nous opérons notre entrée aux sons des fifres et aux roulements des tambours, sont encore tout exultants de leur victoire. Ils nous saluent par des salves de mousqueterie. Tous ont revêtu leurs plus brillants oripeaux. C'est au pas de course qu'ils arrivent à notre rencontre, laissant flotter derrière eux le Ngouo, ou pièce d'étoffe nouée sur l'épaule. Nous les voyons, comme en un ballet, simuler une bataille. Ils lancent leurs fusils en

l'air, le ressaisissent à la volée, s'agenouillent comme pour viser l'ennemi, sautent de côté, heurtent leurs épais bracelets de métal ou d'ivoire contre le canon de leur arme, tournent sur eux-mêmes, poussent des cris gutturaux, nous entourent et nous pressent avec une furia indescriptible. A voir leurs physionomies belliqueuses et leurs gestes furibonds, on dirait qu'ils veulent réellement nous attaquer. Cette mimique enragée n'a d'autre but que de nous faire honneur, et vraiment c'est un spectacle plein d'originalité et de caractère.

Mounié Mtoina, enveloppé d'une grande pièce d'étoffe blanche, nous reçoit, assis sur son Barza, — espèce de terre-plein élevé sous la vérandah des habitations des Arabes et des hommes libres de la côte. Comme je l'ai dit, fidèle sujet du Saïd Bargash, qui a pour lui une estime et une affection particulières, Mounié Mtoina est venu s'établir sur les confins de l'Ou-Gogo, avec son immense personnel d'esclaves qui ont pour lui une affection presque filiale. Nous voyons en lui un homme entre deux âges et jouissant d'une instruction relative. Il sait lire, écrire et calculer, et a de nos progrès occidentaux des données suffisantes. Mounié Mtoina nous reçoit avec une dignité asiatique, et nous remercie solennellement du concours de nos armes. Il en prend l'engagement formel : quel que soit le Sultan qui à l'avenir règnera à Mdabourou, les caravanes européennes seront toujours exemptées d'un Hongo onéreux et arbitraire.

Après avoir pris congé du brave chef en l'assurant de nos sympathies, nous repartons, vers dix heures, pour aller camper près d'un autre Tongo, situé aux environs de Moalé. Nous n'y pouvons obtenir de l'eau qu'en forant des trous dans le lit d'un mince cours d'eau, à sec pour le moment. Il nous faut passer dans ce triste lieu toute la journée du lendemain, pour attendre le gros de nos porteurs et quelques petites caravanes en destination de l'Ou-Nyaniembé, qui ont manifesté le désir de se joindre à nous pour traverser le redoutable Mgonda Mkali, où tant de voyageurs succombent à la soif. De nombreuses bandes de pillards infestent le Pori et on nous a fait, entre autres, un portrait à la manière noire des Ouambas-Ouambas et du fameux Nyoungou (destructeur de la caravane Penrose), le féroce écumeur de route, aussi redoutable dans ces parages que feu Fra-Diavolo dans les gorges de l'Apennin.

Vers sept heures du soir, comme nous sommes encore sous la tente du capitaine Popelin et que nos hommes, groupés autour de leurs feux pétillants, remuent l'Ougali destiné au prochain repas, un sifflement prolongé se fait entendre. A ce signal bien connu des gens de la caravane, un profond silence remplace les joyeuses causeries.

Le Nyampara en chef, monté sur la haute pile de marchandises et de ballots amoncelés à proximité de nos tentes, prononce le discours suivant :

— Oua-Totos! Mes enfants! (Nouveau coup de sifflet.) Les Européens sont entrés dans le Mgonda Mkali, dans le Grand Pori. Nous portons leurs richesses et on nous a payés pour cela. Autrefois, il n'y avait pas de danger à traverser ce désert, car ce n'en était pas un encore. Mais Mirambo et Nyoungou y ont détruit tous les villages, et il n'y a plus d'eau qu'en fort peu d'endroits. Avez-vous de la nourriture pour cinq jours?

— *Hain! Hain!* (Oui! oui!) répondent en chœur Askaris et porteurs attentifs. Et le Nyampara de reprendre :

— La route est mauvaise. Les Rougas-Rougas y sont nombreux. Les Oua-Tatourous et les Oua-Roris sont méchants!

Tenez-vous bien ensemble. Suivez le Kirongozi. Ne restez pas en arrière comme dans l'Ou-Gogo, car les Rougas-Rougas se jettent sur les traînards. Vous aurez à faire de longues Tirikézas. Ayez du cœur, et nous conduirons les Européens dans l'Ou-Nyaniembé. *Hïïï!*

Manéno yangou! (Voilà mes paroles.)

Chacune des courtes phrases de cette allocution improvisée est pontuée par les *Hain! Hain!* scandés en chœur de la caravane tout entière. Puis, le camp reprend sa physionomie animée et grouillante. La bouillie de sorgho se distribue à la ronde, les femmes s'empressent, les enfants interrompent leurs jeux et, le repas expédié, chacun regagne son abri de toile ou de feuillage.

CHAPITRE VI

7 septembre.— Partis à deux heures vingt du matin, nous avons exécuté une marche rapide à travers le désert. Trois sentiers parallèles traversent le Mgonda Mkali dans toute sa longueur, ne s'écartant guère de plus d'une vingtaine de mètres. Les femmes et les enfants, les porteurs lourdement chargés, ont pris celui du milieu. Ceux de droite et de gauche sont suivis par les Pagazis, moins embarrassés de bagages, les soldats du gouverneur de Tabora, les Askaris — et par nous-mêmes, faisant bonne garde.

Dans le Pori, on ne bat jamais le tambour afin de ne pas éveiller la dangereuse attention des Rougas-Rougas, marchant en force ou en groupes isolés.

Il est neuf heures et demie lorsque nous campons dans le Tongo de Bibisanda. C'est entre Moalé et ce village abandonné que se trouve la ligne de faîte des deux versants de l'Océan Indien et du lac Tanganika. Nous allons entrer dans le bassin de ce dernier.

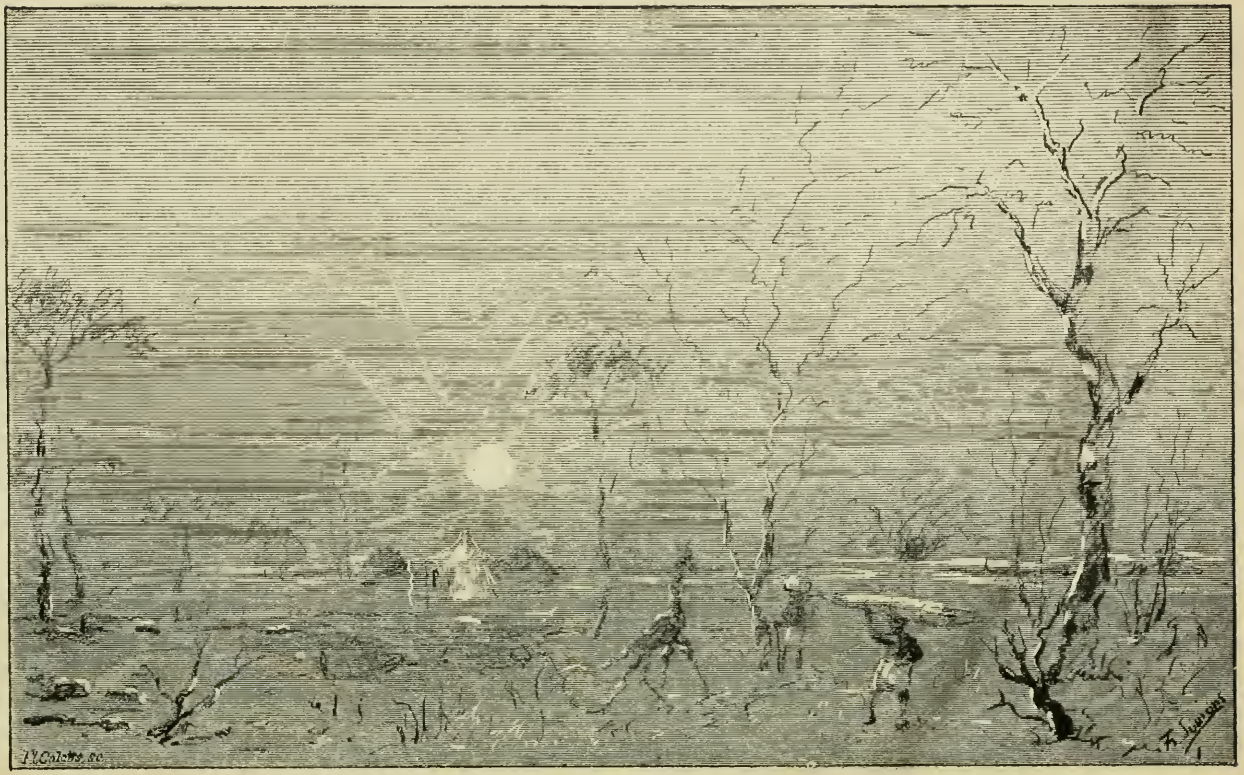
Le vaste désert, dont la traversée exige actuellement six jours de marche forcée, était autrefois peuplé et cultivé. Mais ses nombreux villages ont tous disparu pendant l'implacable guerre faite par Mirambo aux tribus de cette région.

Rien de farouche comme un Tongo africain. Dans les champs abandonnés ensemencés autrefois de millet, de maïs, de patates douces et d'arachides, la végétation livrée à elle-même forme un lacis inextricable de céréales, de lianes, d'épines et de cucurbitacées, qui a envahi les piliers, restés debout, des anciennes huttes et les toits à demi effondrés.

Pendant quatre jours encore, nous avons à affronter les horreurs de cet interminable Pori. Le triple sentier serpente successivement à travers des plaines — inondées au temps de la Massika, mais dont l'argile desséchée et abrupte rend notre marche difficile et embarrassée, — des forêts de Miombos, dégarnis de tout ombrage, des fourrés épineux bordant la route et empiétant sur elle. De temps à autre, entre les branches flétries, nous apercevons les exhaussements de terre argileuse, surmontés de véritables cheminées, ménagés par les fourmis géantes et qui occupent souvent une étendue considérable. Des amas de broussailles et de lianes encadrent souvent les citadelles des voraces termites. Puis, c'est une pente raide qu'il faut gravir sous les rayons accablants du soleil à son zénith. Nos pas faiblissent, notre gorge se sèche, nos yeux s'injectent de sang. Seul de nous, l'invulnérable Roger a conservé sa vaillance et sa belle humeur. Ce qui l'ennuie, c'est qu'il ne peut chasser, sous peine d'attirer à nos trousses tous les pillards du désert. Quand, enfin, nous redescendons dans une vallée où nous espérons trouver de l'eau, l'espoir renaît, la marche s'accélère. Arrivés à l'étape où nous ne trouvons ordinairement qu'une mare fangeuse, nous nous précipitons, en nous bousculant, pour boire à longs traits une boue nauséabonde. Nos hommes se la disputent avec fureur. Que de rixes, de coups de fusil, de meurtres même, nous sommes obligés de laisser impunis! Aucune discipline ne tiendrait devant de pareilles tortures. Ne nous inquiétons point de ce qui se passe dans les caravanes cheminant de conserve. Mais un de nos hommes vient encore d'être blessé d'une balle reçue dans le flanc. Il ne passera pas la nuit. Un autre a été frappé d'un coup de lance, heureusement sans gravité. Nous ne poussons point l'enquête plus loin, de crainte d'apprendre bien d'autres excès provoqués par l'implacable soif.

Nous faisons des marches forcés de huit à neuf lieues. M. de Leu et moi, nous grelottons la fièvre. Quant à MM. Popelin, Ramaeckers et Roger, ils sont en parfaite santé et nous réconfortent de leur mieux.

— Le 9, pendant la soirée, nous avons établi notre campement au bord du lac Tchaïa, déjà desséché en partie et transformé en un marécage où, pompée par les hautes herbes, l'eau devient de plus en plus croupie et infecte. Des hippopotames et des rhinocéros occupent les profondeurs humides, dont ils défendent l'accès. Nous sommes à



LE DÉSERT PENDANT LA SAISON SÈCHE.
Dessin de Fr. Simons.)

l'endroit où l'abbé Debaize et l'infortuné Penrose ont campé avant d'être attaqués par les bandits africains. Le lendemain, nous dépassons celui où l'ingénieur anglais a été tué avec six de ses hommes, après avoir opposé une résistance héroïque à ses féroces agresseurs. Des débris de caisses, de malles et de vaisselle, se voient encore dans la jungle.

Nos gens, un peu remontés par la perspective de la fin prochaine de leurs souffrances, nous racontent, comme une excellente *farce*, que les pillards, après s'être partagé le butin et avoir dévoré les provisions de bouche de la caravane, s'attaquèrent aux Daouas, trouvés dans la boîte aux médicaments et aux produits chimiques des caisses de photographie, pris par eux pour du sucre, ou pour des liqueurs fortes. Tous ceux qui participèrent à cet imprudent régal expirèrent, paraît-il, dans les plus atroces souffrances, portant assez providentiellement la peine de leurs méfaits. Les autres, croyant à quelque sortilège, prirent la fuite ; d'où les nombreux vestiges de marchandises, de batterie de cuisine et d'instruments, abandonnés dans la vallée.

Dans l'après-midi du 11, nous arrivons à Itoura, situé aux confins du Mgonda Mkali. L'horrible marche est terminée et la joie éclate sur tous les visages. L'eau ruisselle, imbibe les vêtements desséchés et bientôt humecte à larges traits nos gorges arides. Les Askaris, malgré notre défense, tirent force coups de fusil, annonçant aux indigènes qu'une caravane est arrivée et désire acheter des vivres. Aussitôt, bon nombre d'hommes et de femmes arrivent, portant sur leurs têtes du sorgho, du maïs, des patates et des volailles. Festin sur toute la ligne et amples libations de Pombé !

Le lendemain est consacré au repos.

Tout le monde en a grand besoin.

Mercredi 13. — La caravane est repartie ce matin, et après la traversée de quelques forêts, au sol rocailleux, s'est établie au bord d'un Mtoni, petite rivière située à sept lieues et demie d'Itoura. Le jour suivant, nous campons à Roubouga, distant de huit lieues à peu près, et le surlendemain à Kigoua (quatre lieues). Ces deux dernières localités ne sont plus habitées.

Le samedi, nous déjeunons près du Mtoni situé à cinq lieues plus loin, et l'après-midi, vers trois heures, la tête de la caravane opère son

entrée à Kasoé, premier village de l'Ou-Nyamouézi. Kasoé est gouverné par un Moinangou (membre de la famille royale) du Mtémi Séki, grand Sultan de cet important et riche territoire, et dont le Kouïkourou s'élève à une lieue de marche de Tabora.

Un vieil Arabe, de mœurs hospitalières, habite le Boma. Il est venu à notre rencontre et nous a invités à nous asseoir sur son Barza, pour nous y régaler de confitures et de café.

Depuis plusieurs jours, la fièvre n'a pas quitté notre camarade de Leu, incapable d'absorber aucune nourriture. A diverses reprises, il est tombé de son âne. Comme ses forces l'abandonnaient complètement, je suis resté auprès de lui et l'ai couché sous un arbre, en lui disant de prendre quelque repos. Au bout d'une couple d'heures, il s'est déclaré un peu mieux, et nous avons pu rejoindre le camp à la tombée de la nuit.

Dimanche 17 octobre. — Entrée triomphale à Tabora, où nous séjournerons quelque temps avant de nous diriger sur Karéma.

Il est encore d'usage de laisser ici, le premier jour, aux hommes d'escorte, la licence de tirer autant de coups de fusil qu'il leur reste de cartouches. Nos Askaris s'en donnent à cœur joie.

Tous sommes logés dans le Tembé loué par nous au gouverneur arabe Abdallah bin Nassib. L'installation laisse à désirer sous le rapport des aises.

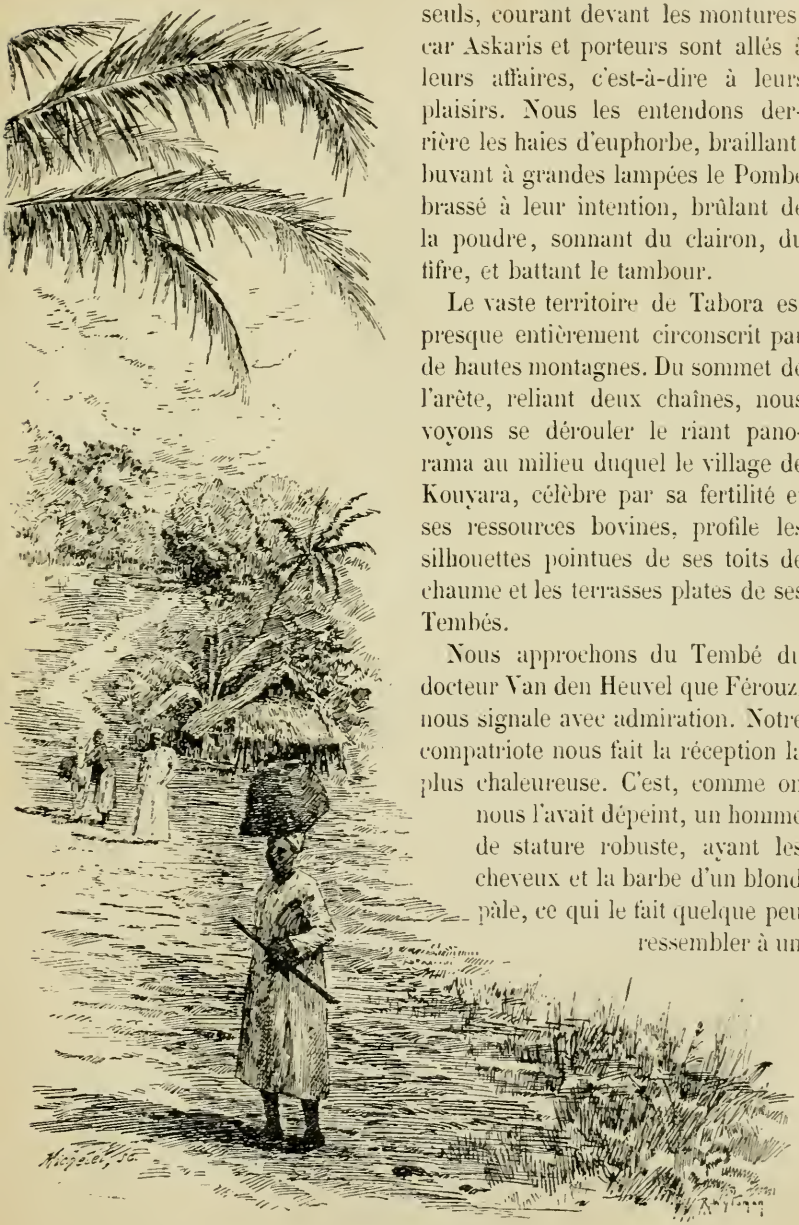
Nous serons bien autrement incommodés ici que sous nos tentes de campagnes. Les vieilles habitations arabes, d'un extérieur assez imposant, sont pleines de vermine. Les plafonds servent de refuge à des myriades de tiques africaines qui, la nuit, se laissant tomber sur les couchettes, provoquent, en se promenant sur notre épiderme, des démangeaisons insupportables et nous tiennent éveillés sous leurs cruelles piqûres.

Quelque peu confortable que se présente notre demeure, elle paraît cependant un palais à M. de Leu, de plus en plus accablé et qui n'aspire qu'après un repos absolu. Nous prenons à son égard toutes les précautions dictées par l'expérience, et après l'avoir laissé sous bonne garde, nous nous disposons, M. Ramaeckers et moi, à partir pour Kouyara, où le docteur Van den Heuvel nous attend pour dîner. M. Sergère se joint à nous et nous voilà, trottinant sur nos ânes, — je monte celui de notre pauvre camarade, — dans les larges sentiers

serpentant à travers des enclos. Nos grooms nous accompagnent, seuls, courant devant les montures, car Askaris et porteurs sont allés à leurs affaires, c'est-à-dire à leurs plaisirs. Nous les entendons derrière les haies d'euphorbe, braillant, buvant à grandes lampées le Pombé brassé à leur intention, brûlant de la poudre, sonnant du clairon, du fifre, et battant le tambour.

Le vaste territoire de Tabora est presque entièrement circonscrit par de hautes montagnes. Du sommet de l'arête, reliant deux chaînes, nous voyons se dérouler le riant panorama au milieu duquel le village de Kouyara, célèbre par sa fertilité et ses ressources bovines, profile les silhouettes pointues de ses toits de chaume et les terrasses plates de ses Tembés.

Nous approchons du Tembé du docteur Van den Heuvel que Férouzi nous signale avec admiration. Notre compatriote nous fait la réception la plus chaleureuse. C'est, comme on nous l'avait dépeint, un homme de stature robuste, ayant les cheveux et la barbe d'un blond pâle, ce qui le fait quelque peu ressembler à un



A TABORA.
(Dessin de R. Wytsman.)

Allemand. Ses allures, empreintes de rondeur et de bonhomie, l'ont rendu populaire auprès de la population arabe, mais moins assurément que ses talents en médecine, auxquels tous ont largement recours. Il s'est bien vite acclimaté à Kouyara, où il ne compte que des amis.

Sur quatre Belges, nous sommes trois Flamands, MM. Popelin, Van den Heuvel et moi. Aussi n'avons-nous pas manqué d'échanger nos impressions dans les dialectes de Bruxelles, de Diest et d'Anvers.

Dîner excellent et pour la plus grande partie européen. Mais ce qui nous charme par-dessus tout, c'est un pain rond de froment, forme belge, levé au moyen de Pombé. Nous le découpons en fines tartines, et quoique le beurre, dû à la fabrication de notre amphityron, soit un peu rance, nous nous régalons comme des dieux. En effet, depuis Bruxelles, le pain nous avait fait complètement défaut! Il faut avoir passé par de longs mois de privations et de cuisine nègre pour apprécier notre bonheur.

Nous restons toute la journée à Kouyara, et la nuit est tombée lorsque nous regagnons notre caserne triste et maussade. M. de Leu ne va guère mieux. La fièvre ne l'a pas quitté un seul instant. Pas plus que lui, nous ne fermons l'œil, mis à la torture par les tiques et les moustiques.

— Le lendemain, il s'agit de rendre visite aux autorités locales, déplaisante et fastidieuse corvée à laquelle M. Van den Heuvel nous a préparés. Nous nous réunissons chez lui pour nous diriger en corps vers l'habitation de Scheik bin Nassib, le frère du gouverneur arabe.

Du plus loin qu'il nous aperçoit, le rusé fonctionnaire se porte à notre rencontre, avec les démonstrations de la plus exquise politesse. Nous voyons en lui un homme d'une taille élevée, coiffé d'un turban de couleur, la barbe déjà grise, et offrant quelque chose du type juif, fait de madrerie cachée sous une apparence niaise.

Scheik bin Nassib nous accoste en multipliant les *Yambo*, *yambo*, *sana*, *sana* (Salut, salut, encore, encore!) auxquels nous répondons sur le même ton. Le vieux diable nous comble de prévenances. Il nous invite à entrer dans son Tembé, à large vérandah ombragée de manguiers et de sycomores, derrière lequel s'étendent de riches bananeraies. Aussitôt, la table se couvre de mets nombreux et succulents : viandes froides, volailles flanquées de force pâtisseries et de confi-

tures variées. Pour la première fois, il nous faut manger sans fourchettes. Notre hôte, d'ailleurs, nous tient compagnie, afin de nous prouver, probablement, qu'il n'a pas l'intention de nous empoisonner, petit moyen en honneur dans ces parages.

La collation terminée, le Scheik nous engage vivement à aller voir, sans tarder, son frère, le gouverneur Abdallah, établi dans le Kouïkourou, résidence du Sultan Séki. En prenant congé, nous admirons les magnifiques plantations de bananes, entretenues par de nombreux esclaves, et les riches troupeaux, groupés autour des puits creusés aux confins du bourg, comme dans tout l'Ou-Nyaniembé. C'est un puissant seigneur que Scheik bin Nassib, et qui s'entend à soigner ses intérêts.

La route escalade une crête de montagnes dominant le Kouïkourou dont l'aspect ne s'écarte guère de celui des autres Bomas du territoire.

Nous pénétrons dans la cour intérieure de l'habitation, occupée par le Ouali (gouverneur). Cette construction, déjà ancienne, est bâtie en briques grossières, séchées aux feux dévorants du soleil.

Abdallah bin Nassib, vieillard maigre, droit et osseux, jouit parmi ses soldats d'une grande popularité, due tout entière au butin qu'il leur a permis de faire sur les Oua-Zaramos et les Oua-Sagaras, soumis par lui, nominalement, au Saïd de Zanzibar. Ennemi juré de Mirambo, dont il contient l'ardeur conquérante, il est le seul chef que n'affronte point volontiers le Bonaparte noir.

Sous le porche du Tembé, s'étale en espalier une longue chaîne de condamnés frappés par la justice du Ouali. Les malheureux, le cou pris dans un carcan, ainsi que les forçats de Zanzibar, montrent ou affectent la même indifférence pour leur sort présent. On dirait des bœufs couchés dans leur étable. La soumission au châtiment, même immédiat, constitue un trait typique des races orientales et barbares.

Le dialogue habituel s'engage :

— *Sabalgheir!* (Que Dieu vous accorde une bonne journée.) — *Yambo, yambo, sana!* (Il va bien, il va bien.) — *Karib! Karib!* (Approchez.) Le gouverneur, redoublant de gestes engageants, nous conduit dans une pièce ayant quelque prétention à la décoration européenne.

Pour la première fois, depuis bien longtemps, nous trouvons de vraies chaises, sur lesquelles on nous invite à prendre place.

Aux murailles, dont le ciment s'effrite, brillent des miroirs accrochés au milieu d'un arsenal de guerre, consistant en fusils de tous les systèmes, depuis le fusil à mèche arabe, à canon long et à crosse damasquinée, jusqu'au Winchester d'importation récente. Dans le fond, un grand lit se dresse, recouvert d'une courtepointe multicolore en soie de Mascate.

Comme chez le Scheik, la table est servie à notre intention et, bon gré mal gré, il nous y faut faire honneur. Manger à si proches intervalles paraîtrait imprudent même dans les climats plus favorables à la digestion. Le Ouali nous prêche d'exemple, comme pour nous rassurer sur ses dispositions à notre égard. Quelle journée de Gamache! Je m'explique maintenant les prescriptions du Ramazan et la nécessité de couper court, pendant un certain temps, du moins, aux excès de table, entraînés par les profusions d'un trop hospitalier cérémonial.

Parmi la nombreuse domesticité qui s'empresse autour de nous, figurent les fils et les jeunes gens de la proche parenté du Ouali. Comme chez les anciens Romains, il n'existe, jusqu'à un certain âge, aucune différence entre les esclaves et les fils du chef de famille, ce qui tend quelque peu à relever la servitude en l'assimilant à une espèce de tutelle patriarcale.

Le gouverneur nous demande nos noms et nous énumère ceux de de tous les voyageurs qu'il a traités avant nous : *Daoud, mtou même* (David — Livingstone, — l'homme bon); *Spike, ingrêzi* (Speke, l'anglais); *Stamli, mêricani; capitani Cambi; capitani Popline; Padiri ingrêzi, françu* (les pères anglais et français); *Daftar*, en montrant le docteur Van den Heuvel, avec un sourire agréablement faux. — « Et maintenant, ajoute-t-il, je pourrais nommer *capitani Ermaker* et *Boina-mdogô Bekr* (le petit maître Becker). »

Le repas terminé, à notre grande satisfaction, les valets reparaissent portant des aiguières d'eau froide pour nous laver les mains, car de fourchettes pas d'apparence, si ce ne sont celles d'Adam.

Nous exprimons le désir d'être enfin présentés au monarque indigène. — « Je vais l'envoyer quérir, répond Abdallah. Le Sultan est malade et pauvre. Il n'aime pas qu'on soit témoin de sa détresse. Aussi serait-ce le désobliger que de l'aller voir dans son *palais* en compagnie de voyageurs européens. » Bientôt après, on introduit dans la salle un nègre, vêtu, pour la circonstance, d'une chemise

fraîchement lavée. Il a la démarche timide et son œil morne et atone reste craintivement baissé vers le sol. — *Lété kiti! Lété kiti koua Soultani.* (Donne une chaise, donne une chaise pour le Sultan), crie Abdallah à l'un de ses fils. Et d'un air ironiquement protecteur, il fait asseoir le pantin couronné, tenu par lui en chartre privée. *Soultani Mkouba Sana* (Voyez le grand Sultan!) Puis, se tournant vers le malheureux : *Semma midgi yako yotte.* (Dis les noms de tes villages.) Le docile monarque d'énumérer alors, machinalement, repris et soufflé à chaque instant par son maire du palais, les différentes localités relevant de sa dérisoire obédience.

A tour de rôle, nous allons secouer la main du royal abruti qui, à chacun de nos *Yambo Soultani*, répond invariablement sur un ton plaintif : *Baridi, Boina!* (J'ai froid, maître.)

Le gouverneur nous explique alors que lorsque le Sultan a froid, il prend volontiers un peu de brandy. En sa qualité de musulman, le Ouali ne peut lui permettre cette infraction aux lois du Coran, mais les Européens n'ayant pas les mêmes scrupules, rien ne s'oppose à ce que nous fassions droit à la requête du frileux monarque.

N'ayant point de cognac sur nous, nous promettons de nous exécuter le lendemain. Cette assurance, transmise à Séki, paraît lui causer une grande satisfaction,

Le reste de la journée se passe chez le docteur Van den Heuvel, à former des projets d'avenir et à parler du vaste territoire ouvert enfin à l'activité européenne.

Puis, nous retournons au Tembé de Barein, comme on appelle pompeusement, ici, notre maussade et inconmode logement.

Le nom d'Ou-Nyaniembé est celui de l'empire du Mtémi Séki qui habite le Kouïkourou situé à une lieue de Tabora. Autour de la résidence royale se groupent les villages de Kasoé, de Mganga, de Tourou, de Kouyara, d'Ousokoué et nombre d'autres moins importants, commandés par des Moinangous, ou grands vassaux feudataires appartenant à la famille même du suzerain. Mais comme nous l'avons vu, toutes ces autorités indigènes plient sous la suprématie vigilante du représentant de Saïd Bargash.

Les Arabes vivent à Tchemtchem (nom local de Tabora) en vrais seigneurs féodaux. Ils y affectent les allures dominatrices de leurs congénères de Zanzibar et, malgré l'action absorbante du Ouali, sont

les véritables maîtres du pays. De fait, ils tiennent entre leurs mains tout le commerce de ces parages fertiles, populeux et traversés par d'incessantes caravanes.

L'ivoire, tel est le grand trafic qui les y retient. La traite s'y est également conservée, mais d'une façon détournée. Les marchés publics d'esclaves ayant été supprimés, c'est de la main à la main qu'ont lieu les transactions, aussi nombreuses peut-être qu'auparavant, et sous le contrôle même de l'autorité.

Comme j'ai eu, je crois, l'occasion de le dire, Tabora constitue le véritable nœud de communication d'où partent et où convergent, dans tous les sens, d'actives caravanes. C'est le seul point de jonction de la côte avec l'intérieur. On s'y rend, pour s'approvisionner, de l'Ou-Ganda au nord, d'Ou-Djiji et de Karéma à l'ouest, au sud de l'Ou-Rori et du lac Nyassa (route uniquement suivie par les Arabes), et à l'est de Zanzibar, via Bagamoyo.

C'est ici que, de temps immémorial, on engage des porteurs et des ouvriers, introuvables partout ailleurs qu'à la côte, les autres peuplades, Oua-Sagaras, Oua-Gogos, Oua-Tatourous, Oua-Embas, Oua-Kaouendis, etc., etc. n'étant guère moins que voyageuses. Tout homme assez ambitieux pour quitter son village et en quête d'un salaire relativement élevé, accourt à Tchemtchem. De là une population aussi nombreuse que variée, et se distinguant par des tatouages caractéristiques.

J'ai dit que les Arabes formaient ici l'aristocratie dirigeante. Leurs habitations sont construites comme celle du Ouali, en briques d'argile séchées au soleil (adobes). Leurs terrasses, en terre battue, légèrement inclinées, sont parfois surmontées d'un toit de chaume, disposé en vue de l'écoulement des eaux. Une grande porte de bois poli, ou ornée de sculptures, et des fenêtres grillagées, donnant de plein pied sur le Barza, s'ouvrent dans la façade principale. Ces dernières sont closes, le soir, au moyen de volets, les barreaux de bois restant à l'extérieur. Les sculptures des portes, d'un travail curieux et réellement antique, surchargées de détails et d'arabesques excluant rigoureusement la représentation de la figure humaine, sont exécutées par des esclaves, dressés de père en fils à des métiers spéciaux. Quelques-unes, les plus somptueuses, ont été commandées à Zanzibar même, et sortent des ateliers du Saïd Bargash.

Tout autour de l'habitation seigneuriale, sont groupées les cases

des hommes libres et des esclaves qui en dépendent. De vertes ceintures de bananiers, des buissons de grenadiers aux fruits rougissants, des dattiers plantés par couples, des cocotiers en petit nombre, des manguiers touffus, des goyaviers et des citronniers font le charme principal de ces résidences, assez tristes à l'intérieur et aménagées principalement en vue d'échapper aux ardeurs d'un ciel implacable. L'agglomeré tout entier est protégé par une haie d'euphorbe, au printemps éternel comme les gazons de Calypso. Dans tout l'Ou-Nyaniembé, l'euphorbe constitue, en réalité, une barrière infranchissable. Ses tiges, serrées et droites, contiennent un suc laiteux, considéré comme mortel par les indigènes, qui en enduisent leurs flèches avant d'aller à la chasse aux éléphants. Non seulement ils n'oseraient se risquer à affronter ce terrible obstacle, mais on prétend que les termites eux-mêmes s'en écartent prudemment.

Des passages ménagés dans les haies, qui atteignent parfois une épaisseur de plusieurs mètres, donnent accès aux portes fermées de deux montants, entre lesquels de lourds barreaux de bois mobiles sont suspendus à une barre de fer. Le jour, on relève simplement ce grillage, pivotant autour de son axe et qui, la nuit, est rendu fixe par des traverses de sûreté.

Sauf en ce qui concerne M. de Leu, dont la santé continue à nous inspirer les plus graves inquiétudes, les journées se succèdent tranquilles et pleines pour nous de réconfort. Nous avions bon besoin de cette halte pour oublier les fatigues, les privations et les angoisses du périlleux voyage qu'il nous faudra reprendre dans quelques jours.

Ce matin, 25 octobre, en me levant, j'ai trouvé mon pauvre boy Daïmo étendu mort à quelques pas de mon lit, sur la natte qu'il occupait près de la porte du Tembé. Il a succombé pendant la nuit, et sans que je m'en aperçusse, à un accès de fièvre typhoïde. Déjà, depuis la traversée du Mgonda Mkali, Daïmo se plaignait de violents maux de tête. Il avait commis l'imprudence, après s'être rasé à la façon musulmane, d'aller sans turban dans le Pori. Un coup de soleil fut le résultat fatal de cet incroyable manque de précautions. Le repos absolu l'eût remis, peut-être, mais il fallait marcher, marcher toujours. Je voulus le soigner; défiant à l'excès, il jetait les médicaments que je lui ordonnais de prendre. Toutefois, nous étions loin de nous douter,

L'ESCORTE.
Dessin de L. Frédéric.

en le voyant s'abstenir, à Tabora, des plaisirs bruyants de ses compagnons de route, qu'il couvait bel et bien une fièvre muqueuse. Daïmo, d'ailleurs, s'était toujours montré sobre et réservé. Ce n'est qu'au dernier moment que la vérité m'a été révélée par le docteur Van den Heuvel, et lorsqu'il était trop tard.

Cependant, l'époque de notre départ approche, et les préparatifs, déjà décrits à Bagamoyo, vont se représenter.

Prenant un parti radical, notre chef d'expédition congédie tout son personnel et prie M. Sergère de lui recruter une nouvelle escorte dans l'une des caravanes envoyées de la côte, à notre secours, par M. Greffulhe. Quoique plus ancien en grade que le capitaine Popelin, il se met sous ses ordres et me prie de faire de même jusqu'à Karéma. Quant au pauvre de Leu, il n'est pas question pour lui de nous accompagner. Le docteur Van den Heuvel se charge de l'héberger jusqu'à guérison complète, si son état, malheureusement très grave, permet encore de conserver quelque espoir de salut!

Nos adieux sont pénibles, car nous laissons derrière nous un excellent camarade que, peut-être, nous ne reverrons plus. M. de Leu semble avoir conscience de son état. Plongé dans une prostration complète, il répond d'un air sombre au prochain rendez-vous que nous lui assignons, le cœur serré, quoique le visage souriant.

M. Sergère, qui s'établit à Tabora, nous souhaite un heureux voyage.

Deux nouveaux boys nous accompagnent, Féradji et Sadallah, choisis dans la petite escorte de M. Popelin. Féradji, attaché au service particulier de M. Ramaeckers, est robuste et bien découplé. Laconique mais ponctuel, il rendra à son maître de meilleurs services que Férouzi, son prédécesseur, qu'il a fallu remplacer. Féradji, comme notre nouveau chef d'escorte, a servi sur mer et, par conséquent, possède l'esprit de discipline que M. Popelin, du reste, a eu l'art d'inspirer à tous ses hommes.

Sadallah, qui m'est échu en partage, maigre comme un clou et marqué de la petite vérole, tranche sur Féradji par une loquacité toute africaine. Il a également fait son apprentissage sur les Daous saïdiaux. Souple, et employant volontiers la flatterie, il a pour défaut capital un amour immodéré du Pombé, dédaigné par Féradji. Tous deux sont unis par la fraternité du sang.

On sait comment se passe cette cérémonie, déjà tant de fois décrite

par les voyageurs. Une légère incision à la poitrine, faite par les témoins, quelques gouttes de sang recueillies sur une feuille verte et versées sur la tête du frère d'élection, qui parfois va même jusqu'à les avaler, il n'en faut pas davantage pour sceller une union indestructible, comportant un dévouement absolu. Des réjouissances et des coups de fusil accompagnent l'échange des serments de fidélité.

Cette fraternité, toutefois, ne confère pas des droits égaux. Comme dans tout, en Orient et en Afrique, la supériorité de l'âge l'emporte, pour se transformer en tutelle, parfois sévère.

Aussi, Féradji, en sa qualité d'aîné, exerce sur mon boy une autorité vigilante. Ce dernier néglige-t-il son service ou fait-il abus de boisson, son grand frère sait le rappeler à l'ordre à grands coups de Kourbach, acceptés en toute humilité. En revanche, Sadallah a-t-il quelque droit à faire valoir, ou se trouve-t-il engagé dans une contestation où il a le bon bout, son protecteur prend fait et cause pour lui et n'a de repos que lorsqu'il est parvenu à lui faire rendre justice.

Toute la zone que nous traversons apparaît fertile et bien cultivée. L'épaisse forêt qui s'y étendait autrefois, a été transformée en Chamba, ou terre cultivée. Nous foulons un sol rouge et crevassé, aux sentiers encaissés entre des berges plantées de verts taillis.

Mganga, petit village tout agricole, est assis au pied d'une roche qui l'abrite contre le vent d'ouest. C'est là que nous retrouvons nos amis et que nous campons avec notre nouvelle escorte.

De Mganga à Mtimousi, situé dans la direction du sud-ouest et où nous nous transportons le lendemain, il n'y a guère qu'une couple de lieues. La fécondité du sol se maintient et des campagnes en friche se déroulent à nos regards.

La caravane dépasse successivement les villages de Kasséghéra, de Mayolé, de Koi-Mrabou, d'Igonda, de Ndizia, de Msimbili, de Kakoma et de Kisimdé, situés dans la direction du sud-ouest. Nos divers campements n'offrent guère de particularités dignes d'être rapportées. Ce sont toujours les mêmes et fastidieuses étapes, couronnées de haltes fécondes en renaissants labeurs. La fièvre, qui ne me quitte pas, me laisse assez insensible aux beautés du paysage. J'admire pourtant les grandes forêts de Miombos, arbres d'une belle venue, espacés entre eux d'une dizaine de mètres, et dont le feuillage naissant nous offre un abri précieux contre les ardeurs du jour.

La première pluie est tombée à Igonda, nous apportant un soulagement général. Quelles délices de sentir ruisseler sur tout le corps ces ondées rafraîchissantes! Il nous semble recevoir les humides caresses de la mère-patrie, autrefois calomniée par nous. L'Africain, lui aussi, salue la pluie avec bonheur; et lorsqu'elle tarde, il accable le sorcier du village de ses malédictions.

Tout le personnel indigène est aux champs, car le printemps africain, la féconde Massika va commencer. La houe fonctionne et retourne la terre, avide de s'abreuver aux pleurs des sombres nuées.

Des teintes plus vives éclatent sur le feuillage et la nature a revêtu un aspect de radieuse jeunesse. Les oiseaux, eux aussi, ont de nouvelles parures. Muets durant l'époque de la mue, ils reprennent leur ramage et leur gazouillis.

Mercredi 7 novembre. — Enfin, la fièvre m'a quitté! Partis de Kisinndé vers six heures du matin, nous arrivons avant midi à une eau courante, baptisée simplement par les naturels du nom de Mtoni (rivière). C'est l'Ougalla, affluent du Malagarazi qui se jette à son tour dans le lac Tanganika. Assez importante, surtout en temps de Massika, elle n'offre en ce moment qu'une eau parfois stagnante, coupée à gué en certains endroits.

Aux environs de notre campement, la rivière atteint une assez grande profondeur. Hippopotames et crocodiles s'y ébattent fraternellement. L'aspect du terrain a complètement changé. Une végétation luxuriante et sauvage envahit les abords des eaux, dont les racines goulues semblent contribuer à épuiser les renaissants trésors. C'est bien la nature africaine, dans sa farouche et imposante exubérance. Les éclaircies n'offrent plus l'aridité morne du Pori, mais de grasses prairies naturelles, aux hautes herbes fourmillant de gibier. Roger pourtant n'a abattu qu'un lièvre. Notre Nemrod s'est attardé à la chasse aux hippopotames. Il a réussi à en blesser un, prouesse stérile à laquelle nous eussions préféré quelque chose de plus comestible.

Le soir, nos hommes nous apportent une douzaine d'œufs de crocodile. Nous les cassons et voyons les jeunes sauriens, prématurément arrachés à leur coque, détaler d'instinct vers la rivière.

Du Mtoni à Kambagoussia, situé à l'ouest-sud-est, il n'y a que quatre heures de marche, tout en forêt.

La population du village a pris les armes pour nous recevoir. Cette défiance est légitimée par des déprédations dont une grande caravane, en destination de l'Ou-Fipa, s'est rendue coupable. Mais nos allures pacifiques et nos assurances d'amitié ont bientôt humanisé les indigènes, qui, malgré le peu de provisions dont ils disposent, consentent à nous fournir le Posho nécessaire à nos porteurs. Nous trouvons même à remplacer parmi eux neuf hommes qui ont définitivement déserté.

Nous passons toute la journée du lendemain à Kambagoussia, où nous sommes fort importunés par les abeilles. Leurs bourdonnants essaims s'abattent sur le village même, se posant partout, sur les huttes, sur nos tentes, dans nos plats de riz sucrés au miel, dont avec quelque justice elles semblent revendiquer leur part. Elles se promènent sur nos mains et sur notre visage. Et il faut bien nous garder de les écarter par des gestes trop brusques, si nous ne voulons nous exposer à les voir se rassembler en corps d'armée pour nous larder de leurs aiguillons.

Désormais, sur la route, nous éviterons de camper dans les villages mêmes, décidément hostiles aux caravanes. Arabes et Beloutchis ont laissé dans ces régions une réputation détestable qui s'étend aux voyageurs européens. Les habitants craignent qu'entrés dans les Bomas, nous n'en profitions pour les piller; et toutes nos protestations ne serviraient de rien.

A Moina-Mlimouka, où nous arrivons vers midi, et où nous campons, aux environs du Boma reconstruit, notre attitude paisible rassure les naturels dont nous attendons prudemment les avances. Peu à peu, ils se risquent à s'approcher du campement, apportant des provisions en retour desquelles ils reçoivent bonne mesure de cotonnades; et c'est enchantés de nous qu'ils retournent dans leurs foyers, emportant dotis et choukas destinés à refaire quelque peu leur trésor, ravi par les écumeurs de grand chemin.

CHAPITRE VII

Nous venions à peine de planter nos tentes, lorsque quatre coups de fusil, tirés au lointain, nous annoncèrent l'arrivée d'un courrier. Nous nous précipitons à sa rencontre et nous nous trouvons bientôt en présence de quatre Askaris, porteurs de nouvelles du capitaine Cambier.

A bout de forces, sinon de courage, épuisé par les privations et les angoisses de la dernière guerre, ébranlé surtout par les désertions qui continuent à se produire autour de lui, l'énergique lutteur craint de ne pouvoir aller jusqu'au bout de sa tâche.

Lorsqu'un homme de ce caractère et de cette intrépidité agite froidement et prévoit l'éventualité d'une mort prochaine, il n'y a pas un instant à perdre. Le capitaine Ramaeckers partira immédiatement, accompagné seulement de quatre hommes portant son lit, les provisions indispensables et les objets de première nécessité.

Dimanche 21 novembre. — Départ à six heures du matin. Le sol, plat jusqu'ici, descend brusquement. Vers huit heures, nous dominons une immense étendue de terrains boisés, bornés à l'ouest par une haute chaîne de montagnes.

Peu de temps après l'avoir gravie, nous campons près d'un étang situé un peu au delà du village de Mounié-Pambala, dont les habitations s'encaissent dans une dépression du côteau. L'eau, de teinte verdâtre et évidemment croupie, est mauvaise à boire. Point de vivres non plus. Les Rougas-Rougas de Mirambo et de Simba ont passé par ici. Des crânes blanchis, semés le long du chemin et tranchant sur le

ton rouge-fer du sol, attestent le carnage dont ces lieux désolés ont été le sanglant théâtre.

Nos porteurs font preuve d'assez bonne volonté. Le service que nous avons exigé d'eux, jusqu'ici, n'est pas bien fatigant, du reste.

L'étape suivante s'annonce autrement longue et rude. Nous aurons à gravir la pente escarpée de la chaîne que nous apercevions hier, se découpant sur l'horizon lointain. Au bout de cinq heures et demie de marche, nous campons sur un vaste plateau. L'eau qui sourd des hauteurs est fraîche et limpide. Sur la route, toujours des crânes humains, décharnés par les fourmis et desséchés au soleil.

Mardi 23 novembre. — Quatre heures de marche, à peine, nous séparent du village où Simba, l'avide et ambitieux chef de l'Ou-Savira a établi sa résidence.

Simba (le lion) est Moinangou, ou grand vassal du Sultan de l'Ou-Nyaniembé, son frère aîné, contre l'autorité duquel il conspire jalousement. Se fondant sur des griefs réels ou imaginaires, mais inspiré surtout par la soif de pillage qui domine la politique martiale de tous les monarques africains, le rusé vieillard n'a pas hésité à s'allier à Mirambo pour accomplir, de concert avec lui, une œuvre de dévastation et de carnage.

Le Boma, où nous entrons en bon ordre, est pour le moins aussi considérable que le Kouïkourou de Mdabourou, sur les ruines duquel nous avons campé avant de séjourner à Tabora. Encore exultant de récentes victoires, les habitants les célèbrent par de bruyantes réjouissances. Partout l'on boit, l'on festine, l'on danse, l'on bat du tambour. Et cependant, les travaux des champs viennent de commencer. Mais grâce aux dépouilles des vaincus, nos turbulents héros ont du pain sur la planche pour longtemps encore.

Un Nyampara vient au devant de la caravane et nous conduit dans la cour intérieure du grand Tembé qui nous est réservé. Nous y empilons nos ballots et procédons à l'érection des tentes. Comme, depuis Igonda, la pluie n'a pas cessé de tomber, les piquets ne tiennent point dans le sol détrempé où nos pieds enfoncent à chaque pas.

Nous ne sommes occupés qu'à relever les tentes qui s'abattent sur nos têtes comme des capucins de cartes. Heureusement, nos marchandises sont plus ou moins à l'abri, grâce aux bâches imperméables dont nous sommes munis.

— Nous avons à peine terminé notre installation, que des rumeurs confuses et un bruit de pas précipités annoncent la visite du Moinangou. Simba s'avance, revêtu de la chemise blanche empruntée aux Arabes et coiffé d'un petit turban. En guise de sceptre, il brandit une longue canne de jonc dont il se sert pour rosser libéralement les esclaves nègres, qui se dispersent devant lui comme une volée de mouches dérangées dans leurs agapes.

Ces brutalités sont d'ailleurs purs badinages, à côté des moyens affreux auxquels certains Sultans recourent pour soutenir leur prestige, et qui consistent en odieux sacrifices d'esclaves et de femmes, massacrés sans rime ni raison.

Le Sultan est un petit homme, maigre et sec, aux cheveux déjà grisonnants. Rien en lui ne décèle le guerrier que je m'attendais à voir. En dépit de son nom pompeux, c'est plutôt un renard cruel et rusé, ayant fait société avec Mirambo, le véritable lion, pour avoir sa part de curée. L'œil, perçant et dur, est chez lui impénétrable et rien ne bouge dans ce visage de bronze, cuit au feu d'indomptables passions. Grand buveur de Pombé, Simba s'enivre quotidiennement aussitôt qu'il a expédié les affaires, peu compliquées, du reste, de son gouvernement.

Le conseil vient sans doute de finir, car Simba est encore à jeun, à moins que, prévenu officiellement de notre approche, il n'ait tenu à conserver le plein usage de sa raison. Une demi-douzaine de chefs, en turban comme lui, ou la tête découverte, l'entourent respectueusement. Ils portent le pagne et le manteau de couleur, taillés dans des étoffes de choix. La campagne doit avoir été brillante, car depuis les Nyamparas jusqu'aux humbles habitants du village, tous déploient un luxe en désaccord avec la simplicité des mœurs africaines. Seul, le Moinangou n'a rien changé à ses habitudes et à son costume. En apparence, il semble avoir cuvé depuis longtemps le vin du triomphe.

Simba nous aborde avec une sorte de cordialité et nous demande des nouvelles de Tabora. « Comment va son frère aîné Séki?... Et Abdallah bin Nassib? Est-il toujours aussi respecté et aussi craint? » Puis c'est du commerce d'ivoire et d'esclaves qu'il s'occupe, du mouvement des caravanes, etc. Le Moinangou paraît parfaitement au courant de tout ce qui se passe dans le rayon avoisinant son territoire.

Le goût prononcé de Simba pour le Pombé national ne le rend point injuste à l'égard de nos alcools européens. Sans croire se départir

CHEZ SIMBA.
Dessin de A. Heins.

de sa dignité, il nous demande d'un air dégagé si nous n'aurions point une gorgée de brandy à lui offrir.

Nous lui en promettons une bouteille, en lui assurant que c'est tout ce qui nous reste, son frère Séki ayant épuisé notre cave pour se réchauffer.

— Oh! moi, dit-il, je n'ai pas besoin de ça. Tout au contraire, le brandy me rafraîchit.

Au mot de brandy, les Nyamparas ont dressé l'oreille, mais ils en seront pour leur espoir déçu. Lorsque nous songeons que quelques-uns d'entre eux ont peut-être trempé dans le massacre de nos frères, nous regrettons que le sang innocent, versé par eux, ne les ait pas empoisonnés!

— Il nous faudra rester trois jours dans ce nid de brigands. C'est la règle.

Outre l'éternelle question du Hongo, nous avons à faire nos provisions de bouche. M. Popelin, indépendamment de la bouteille de cognac stipulée, envoie à Simba une pièce de soie de Mascate, richement brodée d'or et, pour ses chefs, quelques pièces d'étoffe de qualité inférieure. Les vivres se trouvent en abondance, surtout le riz dont nous emporterons une bonne quantité.

La curiosité des habitants est extrême et nous sommes obligés de clore nos tentes pour déballer les marchandises de quelque valeur. Le bien mal acquis semble avoir exalté encore leur convoitise, partagée, d'ailleurs, par leur digne souverain. Lors de sa visite, c'est avec un empressement avide que Simba examinait nos armes et s'en faisait expliquer le mécanisme perfectionné.

La nuit, nous pouvons à peine fermer l'œil. Les danses, les cris, les battements enragés des tambours se prolongent jusqu'à l'aube. Cette orgie de pillards nous donne singulièrement sur les nerfs. L'habitude du travail est si bien perdue pour le moment, qu'il faut, à coup de tam-tam, avertir les hommes libres qu'ils seront de corvée le lendemain. Encore n'est-ce point de labourage ni de semailles qu'il s'agit, mais d'arbres à aller couper dans la forêt pour compléter les travaux de défense.

Lorsqu'il n'est pas ivre, le vieux Simba a une idée très nette de la situation, et c'est fort adroit à lui de tout organiser pour se mettre à l'abri des représailles. Il continue à se montrer poli, d'ailleurs, et

même prévenant à notre égard. En retour de notre tribut, il nous a envoyé un bœuf et offert de compléter notre personnel par quelques-uns de ses esclaves. Chaque matin, il vient nous voir, avant de commencer ses libations, à l'exception, toutefois, du second jour où, à quinze pas, il exhalait une insupportable odeur de cognac. Toute la bouteille y aura passé. Aussi bien, la tentation était trop forte pour un conquérant de cet acabit.

— Au moment du départ, nos porteurs nous suscitent de nouvelles difficultés. Ceux fournis par Simba ne sont pas les moins exigeants. Boudant leurs fardeaux, dont ils n'ont pas l'habitude, il les déposent à terre, s'arrêtent, en menaçant de nous faire subir de grands retards. Le pis est que nous n'avons sur eux aucune autorité. Il n'y a qu'à Simba lui-même qu'ils obéissent et encore sous la menace du bâton.

Il est huit heures avant que nous puissions nous remettre en marche. Chacune de nos tentes, dont l'humidité a doublé le poids, est portée par deux hommes accouplés, mode de transport particulièrement antipathique aux Pagazis. Simba, qui assiste à nos préparatifs, nous souhaite un heureux voyage.

De plat et légèrement ondulé — à part quelques exhaussements en forme de gradins, — le site devient fort accidenté et nous serions plus impressionnés par ses beautés pittoresques si de graves préoccupations ne nous absorbaient point.

Vers onze heures, nous nous arrêtons au bord d'un ravin où bruissent les eaux limpides d'un ruisseau que la Massika convertira bientôt en torrent.

J'ai toujours la fièvre. Quand donc pourrons-nous, établis à poste fixe, goûter enfin un repos chèrement acheté?

Aujourd'hui, 26 novembre, nous avons eu à traverser une petite rivière fangeuse et embarrassée de roseaux. Cela nous a pris une bonne heure. Les deux ânes qui nous restent, y compris celui de Roger, ont failli être engloutis par la vase et il a fallu les efforts les plus énergiques pour les tirer de ce mauvais pas.

Il pleut toujours à torrents.

La marche est aussi fatigante que le paysage grandiose et fécond en surprises. Ce ne sont que montagnes boisées, cimes capricieusement découpées sur l'horizon où roulent de sombres nuages gonflés de

pluie, roches bizarrement taillées par ce grand artiste qu'on appelle la Nature, gorges imposantes et ravins déjà inondés.

Nous dépassons trois villages du district de Kaloungou, récemment saccagé par Simba et Mirambo. Le dernier est déjà réoccupé par ses anciens habitants qui, pendant les hostilités, s'étaient réfugiés dans le Pori. Il se sont mis aussitôt à cultiver leurs champs fertiles. Ces gens, inoffensifs et laborieux, en veulent mortellement à Simba qui a appelé Mirambo dans le pays, et lui attribuent l'entière responsabilité des désastres de la guerre.

— Plus de fièvre! C'est d'un pas joyeux que je fournis la traite de trois heures et demie qui nous sépare de la limite extrême de Kaloungou, où nous campons le jour suivant. A mesure que nous nous rapprochons de Karéma, les réclamations de nos porteurs deviennent moins âpres. En leur tenant tête, nous avons adopté le meilleur système.

Étape de quatre heures, jusqu'au village de Ohanda, situé dans l'Ou-Kaouendi, et à proximité duquel nous plantons nos tentes, après avoir traversé, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, une petite rivière, aux berges plates. Nous n'apercevons point trace d'habitations. Le village est établi au centre d'un épais taillis, impénétrable au regard. Il a été respecté par Mirambo, moyennant un tribut et l'engagement d'une stricte neutralité. Nos hommes obtiennent la permission de fourrager, mais contre payement de dix dotis de Mérikani, abandonnés par le capitaine Popelin.

Le lendemain, nous allons camper sur la lisière de la plaine marécageuse de Katavi (quatre heures de marche dans la direction de l'ouest-sud-ouest). Le pays, maintenant dans toute sa splendeur, nous a offert des tableaux variés à l'infini. Le gibier abonde. Aussi, Roger s'est-il mis gaillardement en chasse. Moins d'une heure après, l'un de ses hommes revient avec la queue d'un buffle, en témoignage des exploits de notre grand veneur. Vingt Askaris sont envoyés par nous pour rapporter les morceaux dépecés de l'animal.

Cette excellente aubaine a pour effet de ramener parmi nos hommes la joie et l'apaisement. Les morceaux de choix prélevés pour notre consommation personnelle, le reste de la bête est remis aux diverses brigades, qui se le partagent en toute équité. Quatre piquets fichés en terre, supportent, à hauteur d'un pied et demi, un grillage

de bois vert sur lequel la viande, découpée en lanières de la longueur d'une coudée, est disposée perpendiculairement. Chaque brigade a son foyer particulier dont la flamme, soigneusement alimentée, pétille jusqu'à l'aube. Ainsi préservée pour longtemps de la décomposition, la chair à moitié carbonisée est empaquetée et attachée extérieurement aux charges de nos hommes. Cela fait, toute la bande, cette fois de belle et vaillante humeur, s'engage dans la plaine inondée, pour disparaître bientôt entre les roseaux secoués par la brise matinale et dont s'élève un bruit rauque, rappelant à s'y méprendre le rugissement du lion.

La traversée dure trois heures et s'opère avec assez de facilité, la pluie n'ayant pas encore envahi complètement la Boga de Katavi. Puis le sol s'exhausse et la végétation, gonflée de sève, reparaît verdoyante et lustrée.

Quel contraste entre les deux saisons extrêmes, le Kipoi et la Massika! Tout était torréfié, aride, sans verdure. Mais, voilant le trop implacable azur, des nuages pressés roulent dans l'atmosphère rafraîchie. Leurs flancs, gonflés d'humides trésors, crèvent sur la terre affamée de pluie. Bientôt, le sol fendillé s'amolit et se féconde. Quelques jours suffisent pour le transformer en vertes pelouses où les premières fleurs balancent coquettement leurs cassolettes. Les arbres se couvrent d'un tendre feuillage, tout semble renaître à la vie. C'est la saison où nichent les oiseaux et où ils se parent de plumes plus brillantes. Beaucoup, qui s'étaient tenus cachés au plus profond des bois, reparaissent friands de grain nouveau, de larves et de fruits. Et dans les marécages, dont la croûte sèche redevient vase et limon, le coassement des batraciens donne une voix au paysage, jusque-là muet, de la jungle africaine.

Après avoir traversé la plaine d'Ou-Goué, où abondent zèbres et girafes — à la grande mortification de Roger, obligé de suivre passivement la caravane, — nous dépassons une chaîne de montagnes, s'étendant au nord-sud. Nouvelle Boga et nouvelle chaîne, parallèle à la première. Enfin, nous débouchons dans la plaine de Katakoi, la plus riche, peut-être, en venaison qu'il y ait dans l'Afrique orientale. Les orchidées de différents genres et les liliacées jaunes et blanches, épanouies aux fraîches nappes de la Massika, embaument l'immense pelouse qui a succédé à l'aride bruyère d'il y a quelques jours à

peine. Roger n'attend pas que nous ayons déplié nos tentes, et le soir nous mangeons de sa chasse.

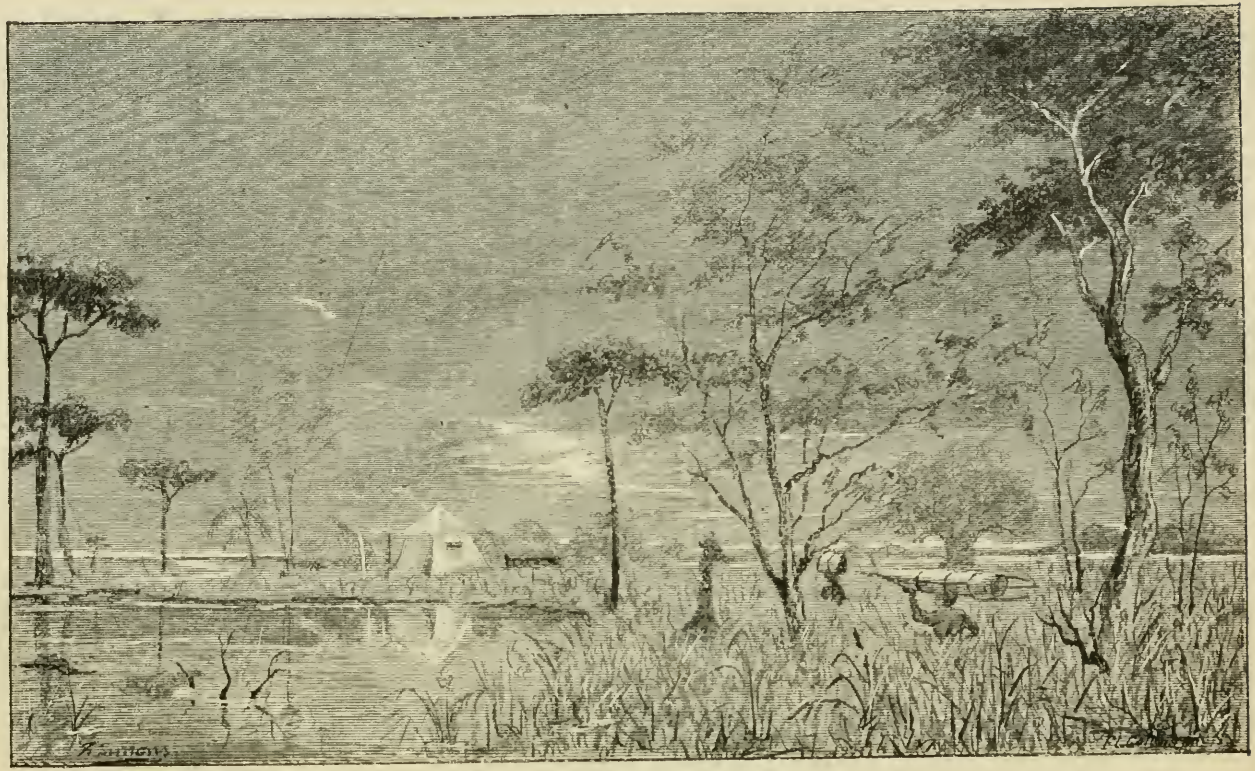
Des troupeaux de buffles sillonnent les plaines et les bois avoisinants la station de Karéma. On les voit errant en colonnes serrées, les génisses au centre, protégées par quelques grands taureaux, aux cornes redoutables, trottant en tête et en queue. Lorsqu'ils s'arrêtent pour brouter, c'est le muffle tourné dans une seule et même direction. Un coup de fusil jette-t-il l'alarme parmi eux, sans se demander où est l'ennemi, ils partent à fond de train, piquant tout droit et balayant tout sur leur passage. Malheur au chasseur imprudent qui les aurait abordés de front ! Il serait broyé comme les arbres déracinés et foulés aux pieds de la trombe vivante, bondissant sous l'aiguillon de la peur. On arrêterait plutôt un ouragan que leur course indomptable, soulevant des tourbillons de poussières. Des beuglements plaintifs apprennent au chasseur si le coup a porté. Mais le buffle a la vie dure. Laissé en arrière par ses compagnons affolés, il se retourne contre l'ennemi, et souvent ne s'abat qu'au troisième ou au quatrième coup.

Ainsi que, dans les jungles indiennes, le tigre est suivi du paon, le buffle africain a son compagnon dans la gent ailée. Au-dessus des troupeaux sauvages, planent des bandes de Yangué-Yangués, ou hérons pique-bœuf, au plumage blanc, qui fourragent dans les bouses laissées par les noirs ruminants.

Les indigènes affirment que ces oiseaux avertissent les buffles de l'approche des chasseurs. Le fait peut être exact. Mais ce qui est plus certain, c'est qu'on peut se fier aux Yangué-Yangués pour trahir à distance, par leurs cercles concentriques, la présence de grands troupeaux.

Les habitants du village, dans l'espoir de nous arracher un Hongo illicite, ont retenu prisonnier un de nos hommes envoyé aux provisions. M. Popelin leur dépêche quatre Askaris, pour les menacer de sa colère. Si le captif ne nous est pas rendu immédiatement, nous donnerons l'assaut. La crainte l'emporte sur la cupidité. Une demi-heure après, nous voyons revenir notre ambassade armée avec le Pagazi délivré.

— Partis à six heures du matin, à onze heures et demie nous



LE DÉSERT PENDANT LA MASSIKA.
Dessin de Th. Verstraete.

établissons notre campement près d'un petit étang formé par les pluies. Le chemin serpente dans les gorges étroites, entre des montagnes couvertes d'épaisses forêts. Scènerie admirable dont nos yeux ne se lassent point!

Roger vient encore de tuer une antilope, dont nous mangeons, au souper, les meilleurs morceaux.

— Nous touchons au terme de nos peines. Demain, la caravane fera son entrée solennelle dans la Station européenne de Karéma!

Au moment du départ, la pluie a cessé, remplacée par une bruine persistante. Depuis six heures jusqu'à onze heures du matin, nous cheminions tantôt dans la vallée, tantôt dans la montagne. Arrivés sur un point élevé, nous apercevons tout à coup, au lointain, mais sur une faible étendue, et voilée de brouillard, la masse grise du Tanganika!

La caravane avance péniblement, tout le monde est épuisé de fatigue. Seulement vers trois heures de l'après-midi, nous débouchons des gorges de montagnes en vue du village de Kafissya.

Situé au bord d'une rivière au lit profond, bien qu'encore médiocrement alimenté, Kafissya s'étend dans une plaine, bordée au loin par une chaîne de montagnes peu élevée et où se dressent quelques groupes de grands palmiers, de l'espèce dite borassus.

L'enceinte du Boma, sur laquelle se balancent, au bout de longues perches, des crânes d'hommes, de buffles et de lions, se compose d'une forte palissade et d'un fossé qui ajoute à sa force défensive. La population s'étant fort accrue, grâce au voisinage d'un Européen servi par un personnel considérable et faisant appel aux travailleurs, il a fallu construire une nouvelle palissade pour donner place aux habitations nouvelles.

Au centre se dresse le Songhèro ou Kouïkourou du Sultan Tchiata, vieillard à barbe grise, gros et gras comme un chanoine, à l'encontre de la plupart de ses congénères princiers, et qui semble n'avoir pas suffisamment médité la maxime arabe : « Sois sobre. Un corps trop gros maigrit l'esprit. » C'est là que trône le corpulent monarque qui s'est dérangé, en personne, pour nous souhaiter la bienvenue. Il s'en acquitte, non pas à la manière africaine, mais en se servant de la formule arabe : *Salaam! Salaam!*

Tchiata est vêtu d'un simple pagne de couleur, qui laisse à découvert sa poitrine velue comme une palatine grise.

Quelques dignitaires — eux, en costume gala et orné de bracelets en cuivre ou en ivoire, où se balancent des amulettes — l'entourent respectueusement.

Tchiata est le suzerain des villages de Katamba et de Karéma, régis par deux de ses grands vassaux, les Sultans Siranda et Kangoa. Ceux d'Ou-Goué et de Katakoi le reconnaissent comme Mouami, ou empereur de l'Ou-Kaouendi, province qui, au dire des vieillards, aurait été jadis bien autrement peuplée et riche en bétail.

La réunion de quelques villages indépendants, régis par autant de Témis, ou rois assistés de leur conseils, forme le district de l'Ou-Kaouendi, placé sous l'autorité supérieure du plus ancien souverain.

En sa qualité de Mouami, Tchiata, titulaire actuel de la suzeraineté, marche appuyé sur une grande canne terminée en forme de triangle, et ornée au sommet d'une tête grossièrement sculptée.

Après avoir pris congé du puissant monarque, dont l'empire équivaudrait presque à l'étendue de la Belgique tout entière, nous retraversons le Mtoni, hérissé de roseaux, et allons camper à l'ombre d'un massif de verts palmiers.

Il est cinq heures de l'après-midi, nos porteurs ne tiennent plus sur leurs jambes. A peine ont-ils installé nos tentes et pris quelques bouchées de nourriture, qu'ils s'endorment d'un sommeil de plomb, la tête sur leur ballot.

CHAPITRE VIII

Samedi 4 décembre. — A sept heures, seulement, nous nous remettons en route dans la direction du sud. A la plaine de Kafissya a succédé une chaîne de montagnes peu élevées, au sol rouge et semé de rocailles qui rendent la marche pénible et même dangereuse.

Malgré les durs calus protégeant les pieds de nos hommes, plusieurs se blessent, et tous souffrent cruellement. Le cuir de nos chaussures se déchire et nos empeignes entaillées menacent ruine. Il nous faut gravir avec précaution le sentier, large à peine de trente centimètres et profondément creusé par les eaux pluviales dévalées des hauteurs. Enfin, nous descendons dans la Boga de Karéma, couverte de hautes herbes et de Matétés, grands roseaux de cinq ou six mètres de hauteur, aux feuilles tranchantes comme des lames de sabre. Nous nous y engageons résolument, au grand dam de notre épiderme, et traversons la rivière, aux bords de laquelle est établi le village indigène de Karéma.

Sur l'autre rive s'étendent des champs coupés de clôtures de joncs, comme ceux de Kafissya, et que la population agricole achève d'ensemencer de maïs.

— *Yambo, Yambo sana! — Ouangalouka! — Maholo Gogo, Kasinndé!* Ces salutations amicales en ki-souahili, en ki-nyamouézi et en ki-kaouendi — ce dernier dialecte parlé dans la localité même, — se croisent sur notre passage, trahissant le caractère composite de la population, attirée vers cette région depuis l'établissement d'une Station européenne.

Le village de Karéma, moins étendu que celui de Kafissya, est construit d'après le même système de défense.

C'est ici que gouverne le Sultan Kangoa, membre d'une ancienne famille régnante et remplaçant un prince détrôné, il y a quelques années, par Matoumoula, le chef redouté des chasseurs d'éléphants, dont l'influence s'étend encore ouvertement sur toute la contrée. Ce dernier, suzerain *in partibus*, prélève encore à Karéma un tribut annuel qui lui est fidèlement payé. C'est de lui que le capitaine Cambier a obtenu sa concession par un traité en règle, transmis au siège de l'Association Internationale Africaine.

Après avoir dépassé le village, nous traversons, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, une petite rivière bordée de joncs. Il nous reste à gravir une montagne pour entrer dans notre nouveau domaine. La caravane marche en bon ordre, ranimée par la perspective d'un repos prochain; les tambours battent, les clairons, réveillés par des lèvres inexpérimentées, frappent l'air d'appels déchirants, coupés par la note gaie de notre fifre de campagne. M. Popelin ayant pris les devants, c'est maître Roger qui tient la file dont je surveille réglementairement l'arrière-garde.

Parvenu au point culminant de la montée, je m'étais assis un instant sur un bloc de schiste rouge, pour attendre et presser les derniers traînards, lorsque je vois s'avancer vers moi un Européen, aux traits amaigris et hâlés. Dieu soit loué! c'est le capitaine Cambier, encore un peu faible, mais suffisamment remis, pourtant, du mal cruel qui avait failli le mener aux portes du tombeau. Il me serait impossible de décrire la joie, l'effusion, l'admiration et le respect avec lesquels je serre la main de notre doyen sur la terre africaine.

Le capitaine Cambier est jeune encore. J'ignore exactement son âge, mais à mon appréciation il ne doit guère avoir plus de trente-six à trente-huit ans. Bien que relevant à peine de maladie et ébranlé encore par de cruelles épreuves, il n'a certainement rien perdu de sa première et intrépide confiance dans l'œuvre aujourd'hui en voie de consolidation. Il y a dans ce type énergique à la fois du pionnier et du soldat, et il répond bien à l'idée que je m'en étais faite d'après les lettres lues à Bruxelles, au bureau de l'Association.

— Eh bien, mon brave, me dit le capitaine Cambier, il paraît que

votre chemin n'a pas été précisément semé de roses! Mais le plus fort est fait, et si la fièvre et la dysenterie le permettent, vous pourrez prendre ici un peu de bon temps. Cependant, il ne faudrait pas

LE CAPITAINE CAMBIER.
(Dessin de A. Heins.)

croire que nous sommes au bout de nos peines. Il y aura encore à piocher, et ferme.

— Je l'espère bien, capitaine. On ne fait pas des voyages comme

celui-là pour se croiser les bras à l'arrivée. Mais où donc est la Station Belge? »

En effet, j'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois pas trace d'habitation, bien que du point élevé sur lequel nous nous trouvons, on jouisse d'une vue complète du lac, qui s'étend à perte de vue, maintenant, en pleine lumière et déroulant sa nappe d'un bleu pâle, grivelée de vif-argent.

Le capitaine Cambier m'explique que notre établissement est encore masqué par un contrefort boisé, et nous nous mettons en mesure de l'atteindre sans plus tarder. Avec une impatience fébrile, je descends la pente ardue qui doit nous conduire au gîte, et contourne le pied de la montagne. A cent mètres de distance, sur un tertre élevé d'une quinzaine de mètres au-dessus du niveau du Tanganika, la Station profile ses murs en adobes rejointoyées d'argile, et percés de meurtrières. La brise qui souffle du lac fait flotter dans les airs la bannière bleue, étoilée d'or, de l'Association Internationale Africaine!

Dirai-je qu'en ce moment j'ai senti dans mes yeux des larmes de joie et d'orgueil? Si une émotion est sainte et légitime, c'est à coup sûr celle provoquée par la vue du drapeau, emblème de la civilisation et de la patrie, pour qui l'on a souffert, que l'on a juré de tenir haut et ferme, dans la victoire comme dans le danger, et auquel on a voué toutes les forces vives de son être, toutes les ardeurs de son dévouement et de sa foi!

Au centre et à l'angle de deux murs s'ouvre à deux battants la porte principale. Nous gravissons le talus rocheux du tertre, pendant que le capitaine Ramaeckers s'avance avec empressement. Notre chef a trouvé M. Cambier bien malade. Mais la joie immense de voir enfin des compatriotes — depuis huit mois, pas un Européen n'avait mis le pied à Karéma, — la décharge d'une responsabilité pleine d'appréhension et d'angoisses, ont suffi pour déterminer une réaction complète. L'appétit a reparu soudain, et avec l'appétit la santé. Mais il était temps. Sans cette révolution, provoquée par des causes toutes morales, peut-être n'eussions-nous plus trouvé en vie le rude pionnier dont nous avons mission de compléter l'œuvre grandiose.

Tout est en branle pour nous recevoir. L'abbé Debaize, lors de son passage, a cédé au capitaine Cambier un orgue de Barbarie,

objet d'admiration pour les indigènes. C'est aux sons de cet instrument, tant ridiculisé en Europe, que nous pénétrons dans notre nouvelle demeure. Un serviteur africain tourne avec délices la manivelle et, ma foi, nous sommes aussi ravis que lui-même de cette musique qui nous reporte en pleine civilisation! L'air breton qu'il joue a quelque ressemblance avec le chant, populaire dans le Tournaisis, des *Chonq Clotiers* (les cinq clochers). Roger déclare que la meilleure fanfare du monde ne lui causerait pas plus de plaisir.

Après une inspection rapide des localités, nous nous retirons dans nos cellules respectives où, par les soins des boys, nos bagages personnels ont été apportés et déballés. C'est avec un sentiment de lâche et injuste rancune que nous remisons au magasin les tentes qui nous ont abrités depuis quatre mois.

Quatre mois!

Dans cet intervalle, que d'événements, que d'angoisses, que de lentes et fatigantes pérégrinations! Il me semble qu'il y a un an que nous marchons, comme dans un cauchemar, à la poursuite d'un but inaccessible et pourtant atteint. Faisons le décompte de ce long exode, entravé par tant de haltes forcées, d'énervantes négociations, de luttes contre la mauvaise volonté et la mauvaise foi, de dangers prudemment évités. De Bagamoyo à Tabora, nous avons mis deux cent quarante et une heures de marche, et de Tabora à Karéma quatre-vingt-dix-neuf. A raison de quatre kilomètres l'heure, vitesse moyenne des caravanes, cela nous fait mille trois cent soixante kilomètres, soit trois cent quarante lieues françaises. Que cela? Il est vrai que ces lieues-là peuvent compter triple!

Midi sonne à la pendule et presque aussitôt éclate un véritable carillon de clochettes, mêlé de coups de tam-tam. Surpris par ce concert nouveau, nous nous précipitons hors de nos chambres, en nous demandant ce qu'il peut bien y avoir. Un mouvement général qui s'opère du côté de la cuisine, nous met sur la voie. C'est le déjeuner qu'on annonce de cette façon originale. Faute de grosse cloche, M. Cambier a mis à contribution tous les timbres de la Station.

Une longue table a été dressée par les deux boys du capitaine dans la salle à manger, laquelle n'a pour décoration qu'une douzaine de

miroirs de poche, alternant avec d'anciens numéros du *Graphic*. Ces derniers ont été apportés ici par l'infortuné Carter, chargé avec Cadenhead de commander la caravane des éléphants. Nous prenons un plaisir d'enfant à passer en revue ces images, représentant généralement des épisodes de chasse ou de guerre. Une planche entière, objet de notre admiration, nous initie aux magnificences déployées dans certain bal du lord-maire de Londres. Ah! dame, nous n'en sommes pas encore à la peinture à fresque et au tableau à chevalet!

Déjeuner simple et expédié sur le pouce. M. Cambier a tiré hier un buffle dont on nous sert des morceaux froids avec du biscuit et du pain de maïs. Le tout est arrosé de thé, froid également.

La pluie fine de ce matin persiste.

Joie bruyante des soldats de l'escorte, qui fraternisent avec les Askaris dont l'engagement va bientôt expirer. Les [illegible] troupes réunies se montent à cinquante-cinq hommes. Mais i[illegible] place pour tout le monde.

Les porteurs campent au pied du tertre, du côté de [illegible] le de montagnes. Eux, déjà, ne sont plus à nos gages et ont fini de nous exploiter. En sus du prix convenu, et comme gratification — que certes ils ne méritent pas, — ils ont reçu un Kilemba (yard) d'étoffe, immédiatement converti en comestibles extra, achetés au village. Des chèvres rôtissent pendant que les femmes remuent la Moutama quotidienne et que les hommes puisent à même dans des jarres de Pombé. Une demi-douzaine d'habitants de Karéma, attirés par l'odeur du festin, se sont joints à la troupe joyeuse. Bientôt, la pipe circule et des éternuements frénétiques portent à son comble la satisfaction générale. Vue du haut de notre tertre, la scène est vivante et animée, surtout lorsque, le Pombé coulant à flots, elle commence à dégénérer en folle orgie. Il y aura peut-être quelques crânes fêlés ce soir, mais que nous importe? Les drôles ne nous sont plus de rien!

Guidés par le capitaine Cambier, nous poursuivons l'inspection des locaux. D'une lézarde de muraille dépasse comme un bout de roseau recourbé. C'est un serpent qui y a établi domicile. M. Popelin le saisit vivement par la queue, le brandit comme une fronde et écrase sur le mur même la tête du reptile étourdi. C'est ainsi qu'en usent les indigènes et que nous ferons le cas échéant.

Le dîner est servi vers six heures. Quel délice de manger sur une nappe bien blanche, d'avoir de vraies serviettes et de voir remplacer par de la faïence les assiettes de fer déjà noircies et écaillées qui commençaient à nous couper l'appétit! Le maître queux s'est distingué en notre honneur. Potage jardinière, dont le bouilli nous paraît délicieux, gigue de chèvre et patates douces. Ces dernières, parfois grosses comme des têtes d'enfant, sont coupées en dés avant d'être frites ou bouillies. Un poulet au carry complète le menu, avec des confitures anglaises et des bonbons secs. Lucullus dîne chez Lucullus! Deux bouteilles de champagne ont été débouchées pour la circonstance. Des folies, quoi! De longtemps nous n'en verrons plus sur notre table. Mais il s'agit de boire au Roi et à l'Association Internationale Africaine. C'est ce que fait le capitaine Cambier, maintenu par acclamation au fauteuil de la présidence. Il rappelle et glorifie l'initiative prise par notre Souverain, jaloux d'intéresser son pays au grand mouvement scientifique moderne, et nos patriotiques hourrahs retentissent au choc des verres. Puis c'est au succès de l'œuvre même que l'on trinque avec enthousiasme. M. Cambier remet solennellement au capitaine Ramaeckers le commandement du fort Léopold et de la Station de Karéma. Notre chef, vivement ému, répond en lui pressant les mains. De fiers hommes! Nous tâcherons de ne pas rester en arrière de dévouement à la cause commune d'humanité et de progrès!

Cependant, l'obscurité commence à grandir et nous allons prendre le café sur le Barza, faiblement éclairé par une bougie unique. Les cigares sont allumés. Assis sur ses talons, à la mode indigène, M. Cambier nous conte quelques épisodes intéressants de son séjour en Afrique.

Une halte forcée de trois mois à Selle-Magazi, nouvelle capitale de Mirambo, lui a permis d'étudier ce chef devenu célèbre et, jusqu'à preuve du contraire, plus favorable qu'hostile aux Européens. Il paraît prouvé aujourd'hui que non seulement il n'est pour rien dans le massacre de MM. Carter et Cadenhead, mais qu'il regrette vivement de ne pas s'être trouvé à l'assaut de Mpimboué pour les couvrir de sa protection. Mirambo, d'après la description de M. Cambier, est un bel homme d'une cinquantaine d'années, qui doit ses succès autant à son courage indomptable et à ses qualités d'organisateur, qu'à

l'impénétrabilité de ses plans, exécutés avec une rapidité foudroyante. Peu loquace, à l'encontre de ses égaux, sur lesquels il l'emporte manifestement en résolution et en intelligence, il devrait surtout sa force aux nombreux alliés qu'il a su se ménager et qui lui permettent de commander à une armée de près de trois mille hommes. Il ne serait, en somme, pas plus pillard que les autres Sultans de l'intérieur, et ses guerres semblent avoir un mobile plus élevé que le seul butin. Mais de là à le représenter comme un Alexandre, aux vues grandioses, il y aurait de la marge.

Tout, d'ailleurs, est relatif. Jamais conquérant dans l'antiquité n'a certes inspiré plus de terreur panique qu'il ne s'en éveille au seul nom de Mirambo, à la grande simplification de ses opérations militaires. La seule annonce de son approche range sous sa suzeraineté la plupart des villages menacés par lui, et dont les Sultans se hâtent de lui payer tribut de vasselage.

Déjà frère de sang de Stanley, Mirambo l'a voulu être aussi de notre compatriote.

Cependant, malgré sa promesse de procurer des porteurs à M. Cambier, il ne s'en occupa guère. Disons, toutefois, qu'il se trouvait à la veille d'entrer en campagne contre les Ona-Soukoumas, auxquels il prit un bétail considérable et une centaine de prisonniers, femmes et enfants. Ce n'est que trois mois après que le capitaine put continuer sa route.

M. Cambier se plaint aussi beaucoup d'Abdallah bin Nassib. L'énigmatique et suspect fonctionnaire l'a pour ainsi dire abandonné à la mauvaise foi des porteurs, lorsqu'une prompte intervention de sa part les aurait réduits à l'obéissance. C'est chez Simba, l'allié de Mirambo, que le capitaine Cambier est entré en relation avec Matoumoula, le chasseur d'éléphants, suzerain du territoire de Karéma, où nous avons obtenu notre concession. Les habitants de ce village, encore mal remis des suites de la guerre, auraient désiré voir la Station Belge s'établir tout près du Boma, afin de nous intéresser directement à une défense commune. A cet effet, ils ont essayé de leurs jongleries. La pythonisse chargée de transmettre aux profanes les volontés de Mousamouéra, est venue pendant la nuit, accompagnée d'une foule nombreuse, sommer M. Cambier d'avoir à déplacer sa Station. Mais elle en a été quitte pour ses dislocations et pour ses

grimaces. Quelques présents, secrètement offerts à l'oracle, ont fait changer d'avis l'Esprit du lac, qui, depuis lors, se tient tranquille.

Après nous être entretenus durant une couple d'heures, nous regagnons nos cellules et allumons nos lampes de campagne, chargées d'huile d'arachide. J'essaye de mettre mon journal au courant, mais la fatigue nous accable tous.

Bientôt, tout dort dans l'habitation. M. Cambier, seul, a un lit sérieux, qui reviendra au capitaine Ramaeckers. Étendus sur nos maigres couchettes, nous n'en goûtons pas moins voluptueusement un sommeil long et réparateur dont nous avions le plus grand besoin. Il nous sera facile, d'ailleurs, de confectionner nous-mêmes les bois destinés à supporter les nouveaux matelas, bourrés de coton à l'état sauvage qu'on recueille en abondance à Karéma.

Le lendemain dimanche est encore consacré au *dolce far niente*. Il nous semble tout étrange de nous carrer à l'aise dans un *home*, bien à nous, et dont nous ne soyons point obligés d'acquitter le loyer par de fastidieux salamalecs.

Depuis bien longtemps, aussi, nous étions privés de toute lecture. La bibliothèque de la Station va nous offrir de précieuses ressources contre les journées de réclusion dont nous menace la saison des pluies.

Les repas auront lieu invariablement aux mêmes heures que hier. Nous savourons à dîner un succulent rôti de buffle, flanqué de l'éternelle volaille au riz.

Longues flâneries, conversations et répétition de la besogne pour le lendemain.

Nos hommes se sont facilement casés. Pour ce qui nous regarde, avant de l'être complètement, il importe de procéder au déballage de nos colis, grosse besogne, sans que ça y paraisse, et à laquelle nous consacrons toute la journée du lundi.

Les caisses sont ouvertes une à une et une partie de leur bois est converti en étagères. Sur l'avis de M. Cambier, nous n'appendons aux murailles que les objets en métal et les rares illustrations achetées sur la route de Bruxelles à Brindisi. Les objets de toilette et de lingerie, les vêtements, les chaussures, etc., sont accrochés au plafond même, pour les mettre à l'abri des fourmis. Ces redoutables hymé-

noptères ne cheminent jamais au jour. Charriant, ou plutôt poussant devant elles des parcelles du sol où elles ont établi leur grouillant empire, c'est en se construisant un chemin couvert qu'elles atteignent les objets vers lesquels les guide leur instinct. Il suffit donc, pour en préserver ses bagages, de remiser ceux-ci à une hauteur convenable et de couper à temps les tunnels d'argile dès qu'ils font leur apparition le long des murailles. Sans cette précaution, tout serait promptement dévoré.

— Il pleut toujours. Je suis désigné pour procéder à la réparation du bateau, piteusement tiré sur le sable. A cet effet, on m'adjoint Raschid, chef des Askaris du capitaine Popelin, et deux hommes triés dans son escorte.

Le Daou de M. Cambier est bien mal arrangé. Non seulement les planches de la quille ont disparu, mais quelques couples de cintre font défaut. Un reste de planches de Mninga, achetées par le capitaine Cambier, est mis à notre disposition. Ce bois, d'un brun pâle, se travaille assez facilement. Mais rien de grossier comme la façon dont le débitent les indigènes. Il nous faut tout raboter à nouveau. Le pis est que nos hommes ne sont bons à rien. On n'a jamais vu des gens plus maladroits. La moindre besogne offre ici des difficultés presque insurmontables. On se trouve obligé de faire tout soi-même. Et il n'est pas toujours aisé de se tirer des choses faciles! Seuls, les Arabes forment des esclaves charpentiers et forgerons, mais un homme libre de la côte, sachant faire œuvre de ses mains, constitue une rare exception. L'Akida de M. Popelin, en sa qualité d'ancien matelot, me prête cependant une aide précieuse. Les autres ne sont bons qu'à nous amener les matériaux à pied d'œuvre et à faire la navette entre la plage et l'habitation.

Cette besogne ingrate nous prend plusieurs jours, passés sous les cataractes que la Massika déverse sur la nature en travail de gestation. Nous rentrons avec des faims dévorantes et faisons grand honneur au fortifiant et hygiénique régime de la Station, régime consistant en viande de buffle et de chèvre, en volailles, en riz, en patates douces et en féculents, achetés aux environs.

— Pendant que nous nous familiarisons avec notre nouvelle demeure, M. Cambier a fait ses préparatifs de départ.

Le vendredi 10 décembre, dès cinq heures du matin, tout le monde est sur pied dans la Station. Les soldats de M. Cambier ne se sentent pas d'ivresse à la pensée d'un prochain rapatriement. Les nôtres, qui les regardent d'un air peiné et jaloux, s'empressent de les charger de commissions et de messages pour les parents et amis de la côte.

Un déjeuner substantiel nous rassemble autour de la grands table, à laquelle va manquer son principal convive, pendant que les Askaris se chargent joyeusement des provisions de route, consistant en un panier de volailles, en viandes froides, en vin, en thé, en café, etc.

Malgré nos instances, M. Cambier n'emporte ni vin ni liqueurs. « Vous en avez plus besoin que moi, dit-il, et dans quelques jours j'en trouverai, d'ailleurs, plus qu'il ne m'en faudra. »

Une dernière et cordiale poignée de mains, et en route!

M. Ramaeckers accompagnera notre doyen jusqu'au village de Kafissya. La petite caravane se forme sous la bruine matinale et, au bout de quelques instants, disparaît derrière le tournant rocheux.

Adieu! Et puissons-nous un jour nous retrouver tous en Europe, pour nous rappeler avec attendrissement, et non sans orgueil, les débuts de notre laborieuse entreprise!

— Je continue à remettre tant bien que mal en état le malheureux bateau échoué sur la plage; Roger, lui, se rend aux plantations, où ont déjà été tentés quelques essais agronomiques. M. Cambier a égayé aussi les entours du fort Léopold par bon nombre d'arbres fruitiers.

Notre camarade est tout feu, tout flamme. Il a reçu, en effet, pour mandat spécial, d'acclimater ici quelques produits d'Europe dont il a importé la graine. Six hommes, de l'escorte de M. Popelin, défrichent sous ses ordres un terrain situé à une centaine de mètres de l'habitation et que l'impatient Tournaisien ensemence au fur et à mesure. Roger est plein d'espoir et si ses vœux possédaient une vertu accélératrice, dans un mois il ferait la récolte. Il ne quitte plus ses guérets, ses carrés et ses billons. Dès six heures du matin, il est à l'œuvre, bravant, comme moi, du reste, stoïquement les ondées. Vers midi, à peine prend-il le temps de venir manger à la hâte un morceau de viande froide et de biscuit. Malheureusement, passé deux heures de l'après-midi, il est impossible de retenir les indigènes aux champs.

Forcément, il lui faut se reposer, mais ce n'est guère pour longtemps. La grande chaleur du jour passée, vers quatre heures, on le voit prendre son fusil et s'enfoncer dans la jungle, d'où jamais il ne revient sans avoir tiré quelque gros ou menu gibier.

De son côté, M. Ramaeckers est fort absorbé par ses observations astronomiques et météorologiques, pour le bureau de Bruxelles.

Travail sur toute la ligne.

« L'ennui, a dit La Bruyère, est entré dans le monde par la paresse. »

— Il est d'usage que les étrangers nouvellement établis dans une station, envoient des présents aux Sultans du voisinage. M. Cambier, avant son départ, nous a vivement recommandé de ne pas y manquer. Dans l'intérêt de nos futures relations, lui-même a fait choix des tissus, d'après l'importance des différents chefs. C'est, pour Kangoa, prince de Karéma, une pièce de Stirbazi à dessins multicolores et d'une valeur de cinq dollars; pour Tchiata, Sultan de Kafissya, une pièce de Débouani; et enfin, pour Siranda, chef du village de Katamba, du Lesso imprimé. Les trois souverains, qui peut-être commençaient à désespérer de notre munificence, nous envoient, en contre-ambassade, leurs principaux Nyamparas, portant, qui une chèvre, qui une douzaine de poules, qui des paniers de farine de maïs broyée par les femmes de leur tribu. C'est le moins bien partagé qui s'exécute le plus largement. Siranda joint à son envoi plusieurs brassées de cannes à sucre.

La bienveillance de ce chef à l'égard des Européens n'est pas chose nouvelle. Plus intelligent, et surtout plus hospitalier que la plupart de ses égaux, Siranda a toujours entretenu les meilleurs rapports avec le capitaine Cambier, qui le considérait comme un ami fidèle. Jamais il ne lui a refusé des vivres, et dans le moment, assez critique, du massacre de Mpimboué, il lui envoyait obligeamment des hommes, pour pratiquer des coupes de bois et amener les matériaux à pied d'œuvre. Le village de Katamba est un des moins considérables et des moins riches des environs. Mais le cœur ne se mesure point à la puissance.

Les différents chefs nous annoncent officiellement leur prochaine visite à l'exception de Tchiata, qui s'excuse sur sa corpulence.

En prévision de ces hôtes illustres, nous nous empressons

d'installer, sous le Barza, notre petite pièce de campagne qui, espérons-le, ne servira jamais qu'à tirer des salves de réjouissance. Mais un canon est ici un grand objet d'épouvante, et nous croyons bon de prouver à nos inquiétants voisins qu'en cas de forfaiture de leur part, la Station Belge serait en état de les recevoir de la belle façon.

— Aujourd'hui, 15 décembre, nous avons reçu la visite annoncée, du très haut et très puissant seigneur Kangoa, préposé par Matoumoula, le chasseur d'éléphants, au gouvernement d'une centaine de huttes de roseaux, garnies de paille. Descendant de l'ancienne famille régnante, le Sultan actuel de Karéma gagne tous les jours à l'établissement de la Station Belge. Au lieu des deux cents cinquante sujets qu'il avait au lendemain de son avènement au pouvoir, il en compte aujourd'hui près du double. Une certaine aisance a remplacé l'ancienne misère, par suite des transactions, presque quotidiennes, avec la *Maison de pierre*. Les partisans du Sultan déchu, réfugiés dans le Pori, sont revenus pour participer aux avantages du présent règne, et la prospérité générale se manifeste par quelques vêtements de cotonnade, tous sortant de nos magasins et exibés avec orgueil.

Kangoa, flanqué de son premier ministre, de son sorcier et de son général en chef, est suivi d'un cortège nombreux de Nyamparas. Devant lui trottine un négrillon portant son narghilé de cérémonie et sa blague à tabac.

Le Sultan ne paraît pas avoir plus de cinquante à soixante ans. Il nous rappelle l'ivrogne Séki, par sa démarche chancelante et son air hébété. La tête découverte, et s'appuyant sur une longue gaule, il porte au cou le coquillage, usé sur la pierre et formant médaille, insigne du pouvoir souverain.

M. Ramaeckers va à sa rencontre, mais l'auguste visiteur ne comprend pas même le ki-souahili, parlé couramment sur la route par presque tous les chefs africains. Son vocabulaire se borne à des *Yambos* répétés et articulés d'une voix chevrotante.

Avant d'entrer dans le Tembé des Oua-Zoungous, les Nyamparas déposent, suivant la coutume, les lances, les arcs, les javelots et les fusils dont ils sont armés et qu'ils reprendront en sortant. Nous conduisons nos hôtes au Barza de réception, où ils s'asseyent gravement sur la natte préparée à cet effet.

Le capitaine Ramaeckers se place à côté du Sultan, assisté de l'interprète de celui-ci et d'un soldat de la garnison, parlant le dialecte usité à Karéma.

Jusque-là pas un mot, en dehors des premiers *Yambos* de salutation. La cour tout entière observe le silence prudent de Conrart, et nous nous regardons en chiens de faïence. M. Popelin qui, malgré un assez fort accès de fièvre, a voulu être présent à l'audience, contient difficilement son impatience nerveuse. Mais il n'est pas au bout de ses peines. Les préliminaires de l'entrevue ont seulement commencé.

Un esclave se détache de la suite et prend des mains du petit page, à chevelure crépue, le narghilé royal, qu'il bourre avec componction. Pendant ce temps, un second esclave s'est rendu à la cuisine, d'où il revient avec un tison enflammé. Le premier Mtoina allume la pipe, et lorsque la calebasse, où clapote l'eau, est bien remplie de fumée, la passe à son souverain, qui en aspire à long trait une bouffée unique. Aussitôt, tous les chefs, ravis de ce spectacle imposant, de frapper dans leurs mains, en inclinant respectueusement la tête vers le sol. Du Sultan, le narghilé passe au premier ministre, pour faire hiérarchiquement le tour de la société. Mais lorsqu'il arrive aux officiers secondaires, la discorde se met dans le camp d'Agramant. Chacun veut passer premier, on s'arrache l'odorante calebasse, en répandant l'eau grésillante, et peu s'en faut qu'une scène de pugilat ne s'engage, sous les yeux paternels du monarque vivement flatté.

Cependant, l'heure des discours a sonné. Kangoa, d'un air timide et embarrassé, prononce sa petite harangue, fidèlement traduite par les deux truchemans. Il parle de *Cambi*, son ami, qui lui a donné de belles étoffes et recommandé ses frères blancs; de Matoumoula, le grand chef allié des Oua-Zoungous, de Mirambo, de Simba, de tout le monde..... et de lui-même.

M. Ramaeckers lui répond dans un autre style : « Tel on sera pour lui, tel il se montrera pour les autres. Sans en vouloir à qui que ce soit, il ne craint personne. »

Et à l'appui de cette assertion, il montre à ses visiteurs le petit canon, crânement monté sur son affût, brillant tout battant neuf au soleil, et de la veille chargé de poudre. Sur sa proposition d'en faire l'essai, Kangoa recule avec terreur et le prie de remettre l'expérience jusqu'à ce qu'il ait regagné son Boma.

Pour compléter la salutaire impression produite sur son royal voisin, M. Ramaeckers fait chercher une petite machine électrique, emportée dans nos bagages. D'après ses indications, les Nyamparas font la chaîne. La commotion qu'ils éprouvent leur arrache des cris d'alarme. « *Hii!* s'écrie le Sultan, médiocrement à son aise. Les Oua-Zoungous peuvent tout! La pluie et le tonnerre même leur obéissent! Jamais Kangoa ne cherchera à leur nuire ou à les offenser! »

De nouveau, le narghilé de cérémonie circule et le cortège reprend, dans le même ordre, le chemin de Karéma, après avoir ramassé ses armes sur le seuil du Tembé.

— Depuis cinq jours, M. Popelin garde le lit. C'était prévu, d'ailleurs, et le docteur Van den Heuvel nous avait avertis. Le repos, succédant à une activité soutenue et aux fatigues de la marche, provoque toujours une réaction fâcheuse. Infailliblement, l'un après l'autre, nous en ferons la dure expérience. Mais nous connaissons aussi le traitement à suivre, et M. Popelin est soigné suivant toutes les règles de l'art.

— Un matin, j'étais à la plage, encore occupé à radouber cet infernal bateau où rien ne tient plus, lorsque six pirogues ont paru sur le lac, venant de la direction de l'Ou-Fipa. C'était effectivement des indigènes de cette peuplade, adonnée aux travaux de l'agriculture, mais plus spécialement à la pêche au filet. Chaque canot, long de quatre, de cinq ou de six mètres, était monté par une dizaine d'Africains, hommes, femmes et enfants. Ces embarcations rudimentaires, simplement creusées dans des troncs d'arbres — brûlés, puis évidés à la hache, — n'ont pas de gouvernail. Suivant la côte, elles évoluent au moyen de pagaies, les rameurs faisant face à l'avant.

Les canots se dirigent vers la Station et viennent s'échouer sur le sable : *Yambo Boina! Maholo Gogo.* (Salut, maître, nous sommes tes amis!) Aussitôt, les femmes s'empressent de décharger les pirogues, pleines de poisson sec, de millet, de sésame et d'arachides, pendant que les hommes établissent leur Cambi, formé de huttes en forme de ruches, hautes à peine d'un mètre et dans lesquelles on ne peut entrer qu'en rampant. Une ceinture d'épines et d'abatis, amassés autour du campement, annonce leur intention de passer ici quelques jours. Cela

fait, ils vont chercher un grand vase, déposé sur le sable, et l'installent en grande cérémonie au beau milieu des cases de roseaux. Singulier engin et dont la fonction ne laisse pas que de m'intriguer! Le fond en est garni de perles, de céréales et de feuilles de tabac, dans lesquelles des tuyaux de jonc restent fichés verticalement. Après avoir allumé leurs pipes, nos pêcheurs s'en vont le remplir de fumée et y crachent avec une émulation plaisante. Informations prises — car plusieurs de nos singuliers visiteurs parlent le ki-souahili, — il s'agit d'un talisman destiné à préserver le Cambi de la visite des crocodiles. Monsamouéra ne les écarte qu'à cette condition ; aussi le vase prophylactique est-il de toutes les excursions.

Les Oua-Fipas sont de beaux hommes, grands et sveltes. Leur chevelure, disposée en fines tresses, mêlées de fil et de coquillages, leur descend, à la chien, jusque sur les yeux. Ils sont vêtus de simples pagnes noués sur les hanches ou maintenus par une ceinture de corde. Leurs femmes, d'un naturel timide et doux, se distinguent également par des formes régulières et élancées. Quelques-unes sont réellement jolies, au point de vue africain, s'entend.

Ce n'est pas la première fois que les Oua-Fipas rendent visite à la Station Belge. M. Cambier a plusieurs fois traité avec eux pour des céréales et du poisson.

C'est le même motif qui les amène aujourd'hui, mais leur Sultan, Kallialya, les a, en outre, chargés d'offrir en présent à M. Ramaeckers, six sacs de Montana. A cet effet, le chef de la flottille se détache du groupe pour aller accomplir sa mission. Bientôt tout le personnel de la Station se presse sur la plage. Notre chef, après avoir remis un présent aux fidèles ambassadeurs, leur achète, après force marchandages, leur cargaison composite. Le poisson est surtout le bienvenu, car nos Africains s'en montrent aussi friands que nous-mêmes.

Il y en a de différentes espèces.

Pour amorcer la clientèle, le chef des pêcheurs offre, en guise d'échantillon, à M. Ramaeckers, un superbe Sinnga, espèce de cabillaud d'eau douce, séché au soleil, et qui, frit dans sa propre graisse, offre une chair délicieuse. Le Dogara, autre poisson sec, se débite par grandes quantités aux peuplades de l'intérieur. Comme ils peuvent se conserver longtemps, nous ne laissons pas échapper l'occasion de renforcer notre garde-manger d'une excellente réserve, qui rompra un peu la monotonie de nos menus habituels.

PÊCHEURS DE L'OU-FIPA.
(Dessin de A. Heins.)

Le payement en étoffes entraîne de nouvelles et naïves contestations. Les nègres les mesurent à la coudée. A la côte, il faut quatre coudées pour faire une Chouka, ou Oupandé, mais ici, étant donné le renchérissement des cotonnades, il n'en faut plus que trois et demie. Comme il n'existe, à proprement parler, pour les Africains, aucune métrique mathématiquement exacte, c'est toujours à celui de leurs camarades jouissant du bras le plus long, qu'ils recourent en matière de marché. Par plaisanterie, nous retournons la situation en choisissant le plus chétif de la bande. Cette malice, dans le goût du pays, ne provoque d'ailleurs chez eux qu'un redoublement de bonne humeur.

Somme toute, malgré leurs inévitables récriminations, ils semblent enchantés de l'aubaine, car ils reçoivent beaucoup de marchandises, pour eux précieuses, consistant en cotonnades et en fil de laiton.

Comme je l'avais supposé, nos pêcheurs sont restés quelques jours ici, tant pour compléter leur trésor que pour jeter leur filets dans cette partie du lac assez peu exploitée. Nous y avons gagné de nous régaler de poisson frais.

Le même jour, pendant que nos Oua-Fipas étaient à la pêche, un déplorable accident s'est produit. Un enfant, qui jouait sur la plage, a disparu dans les eaux, aux yeux de sa mère éplorée, happé par un gigantesque crocodile. Longtemps, les femmes, occupées à préparer le repas, ont fait retentir les airs de lamentations déchirantes. Elles accusaient amèrement Mousamouéra de méchanceté, car toutes les formalités prescrites, pour se rendre favorable l'Esprit du lac, avaient été religieusement observées. Leurs transports se sont calmés, enfin, et toutes, y compris la mère de l'enfant dévoré, ont repris leur besogne. Il ne faudrait pas croire, pourtant, que le sentiment maternel soit moins fort chez la femme africaine que chez les nôtres. Mais la fréquence de pareilles surprises leur en fait plus stoïquement accepter l'éventualité.

J'ignore ce qu'aura dit le père et s'il était au nombre des hommes venus pour nous offrir le résultat de leur pêche.

*

— Un violent mal de tête m'a pris, bientôt suivi d'un accès de fièvre. C'est mon tour !

Le lendemain, c'est celui de MM. Ramaeckers et Roger.

— Toujours la fièvre! Roger, seul, s'est tiré d'affaire et comme carte de convalescence, a envoyé une couple de balles à un superbe buffle, réparti entre le personnel de la Station. Quelques pintades nous ont été réservées. Mais nous nous trouvons trop accablés pour paraître au repas du soir.

La Massika fait rage. Une pluie diluvienne s'est abattue sur la Station, perçant les toits et faisant irruption dans nos chambres. Tout le personnel nègre est employé à réparer les brèches, au moyen de terre portée dans nos caisses vides.

CHAPITRE IX

1er janvier 1881. — Pour nos étrennes, nous sommes tous sur le flanc. Et dire qu'en Europe il y a des gens qui s'amusent! Roger, très philosophe parce qu'il se porte à merveille, prétend que nous n'avons qu'à nous figurer avoir fait des folies au bal. Maudit railleur!

... Enfin, nous voilà sur pied! Mais la pluie, depuis douze jours, n'a cessé de tomber à torrents. La campagne est inondée et partout la végétation atteint une splendeur extraordinaire.

Les travaux agricoles vont bon train, et Roger continue à porter la désolation parmi le gros et le petit gibier du voisinage. Le 12, il a tiré une magnifique girafe dont il a salé lui-même la chair appétissante. Le 20, un jeune hippopotame est tombé sous son coup de feu.

En bons musulmans, nos hommes lui ont laissé son hippopotame pour compte, le Coran rangeant les amphibies au nombre des animaux impurs.

En désespoir de cause, il l'a offert aux Ona-Chenzis de Karéma qui, n'ayant pas les mêmes scrupules, s'en sont régalés avec reconnaissance.

23 janvier. — Le gros de nos bagages est enfin arrivé sous la conduite de Sef bin Rachid, mais le steam-launch a subi des avaries qui nous mettront dans l'impossibilité d'en monter la machine avant d'avoir reçu d'Europe les pièces de rechange. Un tuyau de vapeur est brisé et les joints en caoutchouc, pour l'assemblage de la chaudière, se trouvent complètement perdus.

Pendant plusieurs jours, nous ne sommes occupés qu'à emmaga-

siner dans la caponnière n° 3. Tous les autres travaux restent en souffrance, car notre personnel nous assiste au grand complet : il serait dangereux, en effet, de laisser les caisses à terre. Les fourmis, pouvant s'exercer sur une surface plane, en auraient bientôt dévoré le fond. Pour dérober nos marchandises à leurs ravages, nous fichons dans le sol de longs piquets, sur lesquels sont déposés caisses et ballots. Nos cent cinquante bouteilles de vin prennent place sur un rayon fixé à la muraille. Nous prenons la précaution de les coucher, pour faire reposer la précieuse liqueur.

— La fièvre me reprend. M. Ramaeckers ayant envoyé à la côte un courrier pour l'Association, j'y ai joint une lettre pour les miens. Heureusement qu'elle était écrite depuis quelque temps déjà, car je ne sais pas si j'aurais eu le courage de dissimuler mon accablement et ma faiblesse. Ma tête semble près de se briser. Il me semble qu'on la frappe à grands coups de marteau !

Le Daou de M. Cambier, complètement réparé, a été lancé le 13 février, et nous avons pu faire une courte promenade sur le lac. Le temps était beau et les flots calmes. Mais nos hommes se montrent aussi piètres matelots que mauvais charpentiers et nonchalants agriculteurs. C'est encore un nouvel apprentissage à faire. Nous sommes revenus presque aussitôt, de crainte d'accident, et aussi de peur de compromettre notre prestige nautique.

Dans les moments de calme que me laissait ma maudite fièvre, je me suis fabriqué un fauteuil de bois, tendu d'une peau d'antilope. Ce meuble primitif, mais résistant, rappelle nos chaises de malades et aura malheureusement trop souvent le même emploi.

Nos cinquante chèvres, logées jusqu'ici dans une aile de l'habitation, deviennent d'un voisinage impossible. Leurs fortes émanations empestent le Tembé. Tout... fleure le bouc, c'est-à-dire rien moins que le benjoin et la rose.

Après avoir mûrement réfléchi, on leur construit, à l'extérieur, un petit Tembé, à mur de torchis plaqué d'argile, et couronné d'un toit plat.

Ces chèvres donnent fort peu de lait : à peine ce qui est nécessaire pour le thé et le café. Encore est-il d'un goût rance qui nous écœure.

Tous les matins, le troupeau est remis à la garde d'un jeune nègre d'une quinzaine d'années, présent de Siranda au capitaine

Cambier. Hamici Mbouzi (*Hamici*, la chèvre) les mène paître dans la montagne ou sur les versants aux herbes parfumées, exhalant, en certains endroits, une forte odeur de musc.

— Le courrier que nous venons de recevoir porte la date du 27 septembre. Mais pour nous les nouvelles qu'il contient sont d'hier ! Quiconque n'a pas vécu dans ces contrées farouches, éloignées absolument de tout écho européen, ne peut se faire une idée de l'émotion et de la joie qui s'emparent de nous à l'arrivée d'un courrier.

A peine les quatre coups de fusil réglementaires ont-ils éclaté au loin, que nous nous précipitons tous à la rencontre des noirs Matariches. On leur arrache fiévreusement des mains le volumineux paquet, on l'ouvre avec une violence passionnée, et chacun se jette sur ses lettres comme sur une proie. Celles de la vieille mère dont le souvenir remplit les yeux de larmes, passent devant, comme vous pensez. A la dernière page tout de suite, et par la fin encore, comme les enfants commençant par la conclusion la lecture d'un conte bien attrayant ! Puis viennent les lettres des amis qui, malgré le temps et la distance, sont restés fidèles aux exilés. Si l'un d'eux a eu le bon esprit d'y joindre une photographie, quelle joie ! Il semble que ce soit la patrie elle-même qui vient à nous. Et le cœur bat plus vite et plus librement, débarrassé d'un poids immense.

Rien de M. de Leu, ni du docteur Van den Heuvel. Ce silence nous inquiète et nous inspire les plus tristes pressentiments. M. Ramaeckers vient d'envoyer à notre excellent camarade l'ordre de retourner à la côte, *sitôt que ses forces le lui permettront.*

La fièvre ne me quitte presque plus. M. Ramaeckers se porte bien, ainsi que MM. Popelin et Roger.

— La pluie et les grandes herbes, qui prennent des proportions colossales, nous font mener une existence d'anachorètes. En effet, la jungle qui s'étend devant la Station est devenue tellement inextricable, que la chasse nous est impossible. Roger, lui seul, tue encore de temps à autre quelques oies et quelques canards sauvages, qui viennent assez maigrement ravitailler notre garde-manger. Du moins, si nous avions des filets, nous pourrions pêcher, car à présent nous faisons quelques petites excursions sur le lac.

Le ciel, toujours couvert, nous empêche de poursuivre nos études

astronomiques. Et, lorsque la nuit s'annonce un peu sereine, l'abondance des moustiques fait que la moindre observation devient un véritable supplice.

Ajoutez à cela que nous rencontrons de grandes difficultés à trouver les provisions indispensables à l'entretien de notre personnel. Nous sommes obligés d'envoyer souvent acheter des chèvres à trois ou à quatre journées de marche et avons les plus grandes peines du monde à décider ces misérables sauvages à nous céder quoi que ce soit.

7 mars. — Avec le courrier du 20 octobre, venant d'Europe, nous parvient celui du docteur Van den Heuvel. Il nous apporte la nouvelle d'une catastrophe, hélas! redoutée et prévue. Notre pauvre camarade Albert de Leu a expiré à Tabora, dans la matinée du 25 janvier 1881!

Après notre départ, un mieux sensible s'était produit. Mais à la fin de novembre, la fièvre reparut, plus intense qu'auparavant.

Pourtant, une convalescence régulière parut s'établir, mais sans, toutefois, régénérer les forces nerveuses. La faiblesse devint si grande, qu'en décembre les deux yeux furent atteints d'une cécité complète.

L'appétit disparut complètement, les nausées vinrent et après elles l'insomnie et le délire. Couché à plat sur un lit arabe, le malheureux ne pouvait ni se lever ni se servir de ses membres. Cependant, au moment de mourir, il reprit sa lucidité d'esprit et put assurer au docteur qu'avant de quitter la Belgique, il avait pris toutes ses dispositions, *en cas de malheur*. A neuf heures, complètement épuisé, il s'éteignait dans une accalmie de souffrances.

Les funérailles ont eu lieu le même jour, à la manière arabe, c'est-à-dire que le corps, enveloppé dans un linceul, a été simplement déposé dans le sol. C'est sur le flanc d'une colline où déjà reposent un voyageur belge et plusieurs Pères algériens, que s'élève l'humble monument.

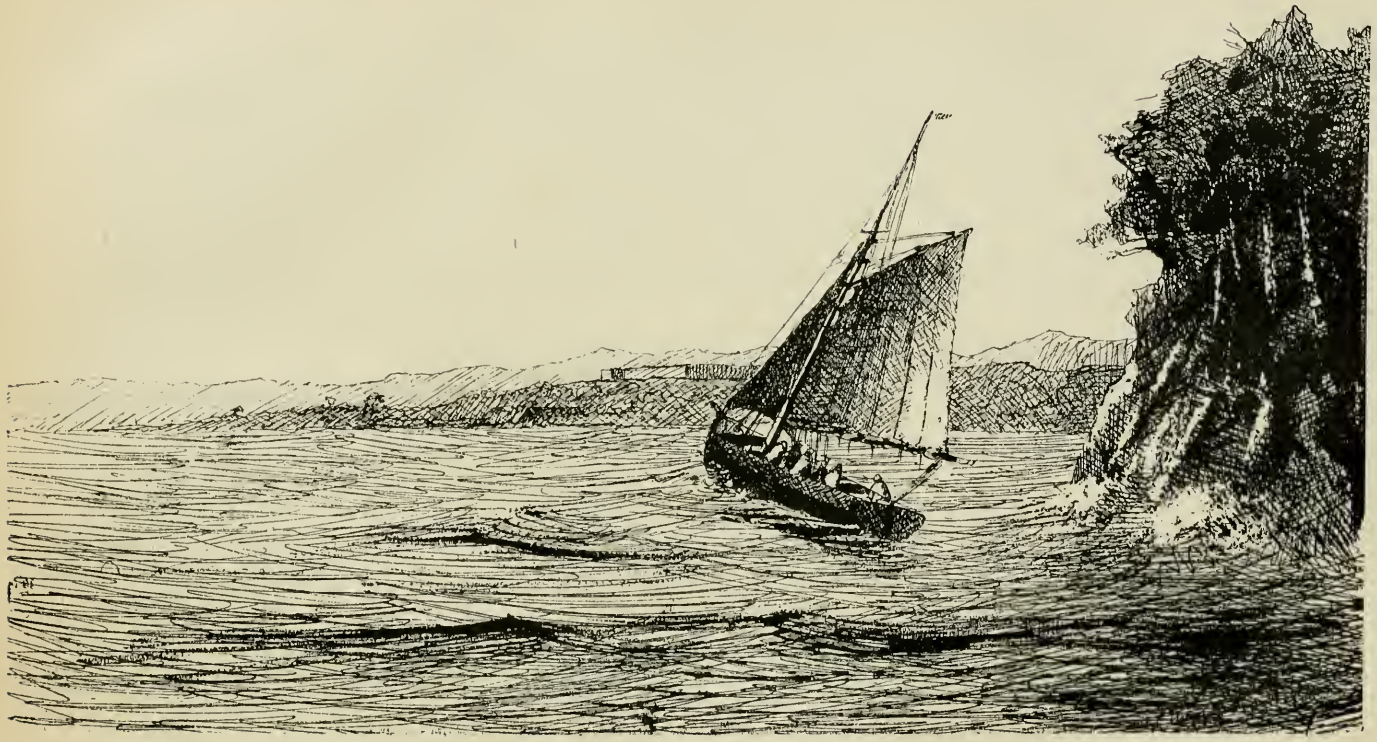
Siranda est venu nous faire aujourd'hui une visite de bon voisinage. Arrivé du côté du lac, il a opéré son entrée dans la Station par la petite porte, au seuil de laquelle sa suite, composée d'une dizaine de personnes vêtues de peaux de chèvre, a déposé les lances, les arcs et les fusils à silex dont elle était armée. Deux chèvres, des poules et du poisson sec ont été remis à nos domestiques, qui se sont joyeusement emparés de ces provisions dont ils auront leur bonne part.

Simple Moinangou de Tchiata, dont il est quelque peu parent, Siranda n'a point droit au coquillage réservé aux seuls suzerains. Point de sceptre, non plus, mais une lance portée d'un air assez martial et, au poignet, le bracelet de simples cordelettes orné d'amulettes en bois effilé au couteau. Nous voyons en lui un homme âgé d'une trentaine d'années, de taille moyenne, mais bien proportionnée, à la figure ouverte et souriante, et paraissant beaucoup plus intelligent que la plupart des chefs de village auxquels nous avons eu affaire. Il va, paré d'un Kitambi, espèce de plaid jaune et brun dont le capitaine Cambier lui a fait présent et qu'il porte attaché sous les aisselles, à la mode du pays.

L'entrevue est des plus expansives, bien que précédée et suivie des interminables fumigations déjà surabondamment décrites. Notre allié se sent attiré vers les hommes de notre race, dont il proclame la supériorité, par un sentiment qui tient de l'enthousiasme. Loin de spéculer sur la générosité de M. Cambier, il s'est toujours montré très large dans les présents qu'il lui adressait en signe de vassalité volontaire. Siranda, jugeant les autres par lui-même, est persuadé que si nous le voulions bien, le pays tout entier nous rendrait hommage!

Notre hôte se trouve en pays de connaissance au fort Léopold. En effet, M. Cambier lui en a fait admirer à loisir toutes les dispositions, et c'est même avec une certaine fierté que le Sultan de Katamba se vante d'avoir fourni des ouvriers pour cette entreprise *gigantesque*. Il s'agit pourtant d'alimenter une curiosité déjà si vivement éveillée par notre prédécesseur. La visite des instruments de physique, armes perfectionnées et autres curiosités européennes, va son train. Siranda ne comprend pas complètement nos démonstrations pratiques, auxquelles il prête cependant une oreille avide, et tout cela lui semble bien tenir un peu du miracle. C'est surtout la machine électrique qui l'intrigue et qu'il ne se lasse pas d'expérimenter. Et quand on lui dit que le même agent produit le mouvement, la force et la lumière, transmet la parole et l'écriture, son admiration redouble. Le canon est aussi l'objet de son attention. Ses Nyamparas le regardent avec un respect craintif.

— Capitani Cambi, reprend-il, m'avait annoncé l'arrivée de ses frères. Je regrette qu'il soit parti. C'était un bon ami pour moi. Je lui ai envoyé des hommes et il m'a fourni des étoffes. Ce manteau me vient de lui.



SUR LE TANGANIKA.
Dessin de F. Courtens.

Nous retenons à dîner Siranda avec sa suite.

Nos cuisiniers leur ont apprêté un quartier de mouton, coupé en dés et étuvé dans l'huile d'arachide. Une mesure de farine de maïs, convertie en pâte chaude, complète le festin.

Conduit dans une pièce écartée du Tembé, le Sultan n'admet aucun chef à manger avec lui. Ce n'est que lorsqu'il a terminé, que la suite se partage ce qu'il daigne lui abandonner.

Le temps étant beau, nous nous mettons, dès le surlendemain, en mesure de nous rendre par eau à Katamba.

Faute de brise, l'embarcation avance péniblement à la rame. Nous suivons la côte, d'abord unie et bordée de hautes herbes où s'ébattent des troupeaux d'hippopotames. Les lourds amphibies, timides seulement lorsqu'ils sont à terre, se jettent à la nage et viennent folâtrer à quelque distance du Daou. Pour les éloigner, M. Ramaeckers ajuste l'un d'eux, distant à peine de cinq ou de six mètres. La balle ricoche sur le cuir épais, mais le pachyderme n'a pas seulement l'air de s'en apercevoir. Il faut atteindre l'œil pour en avoir raison. Toutefois, la détonation a produit son effet. Notre gênante escorte se reforme derrière nous et regagne philosophiquement ses roseaux, sans se soucier de continuer des avances si mal accueillies.

Un peu plus loin se présentent de hautes falaises schisteuses, descendant presque à pic dans les flots bleus sillonnés par des traînées de crocodiles. Leurs dos verts ondulent sur la surface plane du lac, ou glissent sournoisement entre deux eaux.

Ce n'est qu'à trois heures, et sous les rayons d'un soleil torride, que nous avisons, au fond d'une anse qui nous avait échappé, quelques pirogues indigènes. D'une hutte élevée entre les herbes du rivage, sort un homme qui nous hèle et que nous reconnaissons bientôt comme ayant fait partie de la suite de notre ami Siranda.

Certes, il nous fallait un guide pour nous faire deviner un village derrière ce vaste fouillis de matétés, de bambous et d'ambatchs, percé d'un sentier minuscule où les herbes, écartées à force de bras, se referment derrière nous. La petite troupe marche à la file indienne, précédée par notre obligeant Nyampara, et faisant fuir les serpents nichés dans les buissons auxquels, dans la saison sèche, on mettra le feu.

Le Boma de Katamba, enclos d'une palissade, se distingue par un

aspect riant et même coquet. Formé d'une centaine de huttes en clayonnage et en torchis, recouvertes de toits de chaume coniques et flanquées de granges, il trahit la sage administration d'un chef accessible aux idées d'ordre, de travail et de progrès. L'habitation de Siranda est formée de plusieurs huttes plus grandes et plus régulièrement construites que les autres et entourées de haies de joncs.

Nos présents simplement offerts et acceptés avec gratitude, nous prenons place sur une natte jetée à l'ombre, dans une des cours intérieures. Notre allié, qui ne nous attendait plus, ne sait que faire pour nous être agréable. Les hommes sont aux champs, et le temps manquerait pour abattre et dépecer un mouton. Nous devrons nous contenter de pâte de maïs et d'un Kitoéo (quelque chose avec) de Sinnga séché.

Tout est en rumeur dans le Songhèro où les femmes s'évertuent, amicalement éperonnées par le maître. Quant aux enfants de Siranda, négrillons à l'épaisse chevelure et à l'air éveillé, ils viennent familièrement regarder les hommes blancs, dont leur père leur a fait sans doute un portrait flatteur.

Enfin, le modeste repas est servi dans des écuelles de bois. Nous nous passons de fourchettes et, selon la coutume africaine, roulons à la main des boulettes de maïs, à l'aide desquelles nous retirons du plat les menus morceaux de poisson sec. Une faim dévorante assaisonne cette chère assez maigre, mais dont nous feignons d'être fort satisfaits et que font passer quelques lampées de Pombé nouveau. Siranda ne mange ni ne boit avec nous. On le dit sobre et ennemi déclaré de tout excès de boisson.

Nos reliefs sont portés aux hommes restés dans le Daou et que nous ne tardons pas à rejoindre. Il n'est pas loin de six heures et la nuit va tomber. Après avoir pris congé, nous retraversons l'épaisse jungle pleine, à présent, de bruits mystérieux et de sibilements d'insectes. La lune épand sur les flots ses nappes d'argent silhouettées de points noirs formés par les hippopotames endormis à fleur d'eau. Nous gagnons le large et faisons force de rames, poursuivis et enveloppés d'essaims de cruels moustiques. Il est plus de deux heures lorsque, brisés de fatigue, nous abordons à la Station. M. Ramaeckers, dont l'estomac ne s'accommode pas de toute viande, a rapporté de Katamba une indigestion en règle. Il se fait faire du thé, pendant que je ronfle déjà à poings fermés.

CHAPITRE X

Mauvais réveil ! J'ai de nouveau la fièvre. A ce qu'il paraît, elle me revient tous les neuf jours. Bon à savoir. Nous prendrons du sulfate de quinine le huitième.

Chez le capitaine Raemaeckers, l'accès se présente de sept en sept jours. Ainsi, chacun a ses échéances particulières qui, une fois constatées, peuvent être éludées, grâce à la précieuse quinine.

Aujourd'hui, 20 mars, la pluie a fait rage et tous nos hommes ont dû se mettre à réparer nos toits en terrasse.

M. Popelin garde le lit. Il a beau être bâti en bois de teck, comme le prétend le docteur Van den Heuvel, la fièvre ne l'épargne pas plus que nous. On dirait même qu'elle s'attaque plus volontiers aux tempéraments forts, où elle trouve plus à ronger.

Sef bin Rachid est revenu de l'Ou-Fipa avec une certaine quantité d'ivoire. Il campera quelques jours ici, ainsi que les vingt hommes de sa petite caravane.

Roger s'occupe avec passion de son potager.

28 mars. — M. Popelin a été fort malade. Durant six jours, nous l'avons tenu entre la vie et la mort. Les crises se succédaient presque sans interruption. Nous nous sommes relayés à son chevet et les soins ne lui ont pas manqué. Il n'y a pas à hésiter, sitôt rétabli, il faut qu'il gagne la côte. Nous exigeons de lui la promesse de retourner en Europe, quitte à revenir prendre sa part de l'œuvre si vaillamment commencée. Enfin, la fièvre paraît céder. Mais quel accès ! Je n'en ai jamais vu d'aussi violent !

1er avril. — Toujours la pluie! Nos seaux en toile à voile font un rude service, et malheureusement nous avons négligé de les faire enduire de goudron végétal, ce qui eût considérablement prolongé leur durée.

Roger a tué une belle antilope.

Trois Askaris, envoyés à Tabora, reviennent avec le dernier courrier. Pas de lettres d'Europe, mais des nouvelles du docteur Van den Heuvel, qui réclame son remplacement à cor et à cri.

En passant par le village de Simba, nos hommes ont appris que l'insatiable brigand, pour s'entretenir la main, a fait la guerre à Mounié Pambala, petit Sultan du voisinage. Question de butin, comme toujours. Les travaux agricoles terminés, on ne rêve ici que plaies et bosses, ou plutôt céréales, bestiaux et étoffes, à payer à coups de flèche et de fusil.

M. Van den Heuvel nous annonce que cent vingt hommes, sous le commandement du Djémadar Ghan Mohamed et du Beloutchi Amir, sont en route pour Karéma. Ils ont séjourné à Tabora plus que de raison et, d'après nos Askaris, se trouvent, en ce moment même, encore à Simba.

5 avril. — Qui a bu boira! A peine échappé aux étreintes de la maladie, le capitaine Popelin renie les engagements qu'il nous accuse, en riant, d'avoir arraché à son état de faiblesse. « La mort n'a pas voulu de moi, dit-il; c'est un nouveau bail que j'ai contracté avec la vie. J'irai jusqu'au bout. Et qui m'aime me suive! » C'était Roger qu'il visait directement, en parlant ainsi. Ils partiront aussitôt que nos hommes seront arrivés. Notre ami nous paraît si bien rétabli et si certain du succès, que l'espoir nous revient.

MM. Popelin et Roger se rendront d'abord à Ou-Djiji, où Stanley a retrouvé Livingstone, et y achèteront une nouvelle embarcation. D'Ou-Djiji, nos amis iront reconnaître le terrain un peu au-dessous de la Station Anglaise de Mtoa, fondée sur l'autre rive, sous le nom de Plymouth's Rock, par la *London Missionary Society*, juste en face de notre colonie, avec laquelle il deviendrait dès lors facile d'établir une communication nautique directe. Après avoir obtenu leur concession de territoire, ils reviendront à Karéma, et Roger ayant le commandement de la nouvelle Station, le capitaine Popelin se dirigera résolument vers le Congo. Il ne s'agit donc, présentement,

que d'un simple voyage d'exploration, pour lequel il n'est pas nécessaire d'emporter de nombreuses marchandises. A Ou-Djiji, d'ailleurs, on trouve dans les stores arabes tout ce que l'on veut.

Ce soir, un courrier nous est arrivé, député par les deux chefs beloutchis, campés à Kafissya. Djémadar Ghan Mohamed et Amir nous font officiellement demander s'il nous plaît de les recevoir. Parbleu !

Ils arriveront demain, après un *petit* voyage de sept mois. C'est ce qui s'appelle cheminer à dos de tortue !

6 avril. — Nos voyageurs se sont embarqués ce matin avec leurs grooms respectifs, vingt hommes d'escorte et d'équipage, une petite pacotille d'étoffes et de fil de métal, des tentes, des lits et des munitions. Nous les avons conduits jusqu'au bateau. M. Popelin, un peu faible encore, semblait rayonnant de joie. « La lutte, le mouvement, s'écrie-t-il, c'est ce qu'il me faut. »

Une poignée de mains, un bruyant « Au revoir ! » et le Daou prend sa course vers le Nord. Nous le suivons des yeux durant quelque temps et rentrons dans la Station pour reprendre notre tâche, un peu plus isolés qu'auparavant, malgré le contingent de travailleurs que nous attendons pour aujourd'hui même.

Vers midi, Djémadar Ghan Mohamed et son compatriote Amir, tambours et fifres en tête, et suivis de leurs troupes respectives, font leur entrée dans la Station. Comme motif de leur inexplicable retard, ils allèguent un séjour forcé à Tabora par suite de la guerre, leur campement prolongé aux confins du Mgonda Mkali, campement entraîné par le manque d'eau potable, et bien d'autres excuses, acceptables de la part de voyageurs inexpérimentés, mais non point de chefs de caravane, habitués à battre le pays depuis des années.

Ghan Mohamed, ancien officier du Saïd Bargash, porte avec assez de dignité le titre de Djémadar. C'est bien le type du vieux soldat Beloutchi, mâtiné d'aventurier et de marchand. Sa physionomie patriarcale, d'un caractère presque hébraïque, encadrée d'une longue barbe grise, nous produit une excellente impression.

Amir, comme lui natif du Beloutchistan, ne dépasse guère la trentaine. C'est un bel homme, d'une mâle prestance et à l'air résolu, mais dont nous croyons avoir quelques raisons de nous défier. Il nous arrive, en effet, tout droit de la Guéréza de Zanzibar, où la

justice saïdale le détenait pour avoir tué un de ses esclaves. M. Greffuhle, qui avait entendu vanter son énergie et son adresse, sollicita et obtint un élargissement provisoire. Le captif put sortir de prison, mais en prenant l'engagement solennel de mériter sa grâce par son dévouement à notre égard.

Décidément M. Ramaeckers ne veut, ou plutôt ne peut conserver qu'une soixantaine d'hommes de notre nouveau contingent. On a heureusement obtenu le désistement d'Amir, qui repartira avec sa troupe pour Tabora.

Grâce au nouveau contrat, au lieu de cinq mois seulement, la troupe du Djémadar en restera vingt et un à Karéma, ce qui nous conduira jusqu'à l'époque à laquelle nous comptons bien avoir terminé tous nos travaux.

Une recrue tout aussi importante, c'est celle de Sef bin Rachid, dont l'engagement avec Séwa est terminé et qui passe à notre service spécial avec ses vingt Askaris. Il nous fallait absolument un homme tout à nous, actif, intelligent et dévoué, qui se chargeât de nos ravitaillements, de nos courriers particuliers, de nos fourrages, enfin du recrutement éventuel d'hommes libres ou d'esclaves, nécessaires au complément de nos travaux. Et nous ne pouvions mieux tomber.

10 avril. — Après un repos de quelques journées, réclamé par les menus détails d'installation, les travaux commencent aux roulement du tambour. La pluie ne tombe plus que par intervalles, et les askaris de Ghan Mohamed peuvent déblayer, au moyen de houes, les herbes qui ont envahi les abords de la Station. Ils semblent s'acquitter un peu à contre-cœur de leur tâche, habitués qu'ils sont à considérer le travail de la terre comme besogne d'esclaves.

M. Ramaeckers a résolu de poursuivre, avant tout, la construction de notre Maison Centrale, en respectant scrupuleusement les plans du capitaine Cambier.

Je me vois préposé à la fabrication des briques, mais c'est une affaire d'État que l'organisation de ce travail, chez nous élémentaire.

Du côté de l'hémicycle de montagnes, et au pied même du tertre sur lequel s'élève la Station, on trouve un limon gras qui, mélangé de petits morceaux de schiste, de quartz, de cailloux et d'un peu de terre végétale, convient admirablement à la confection des adobes

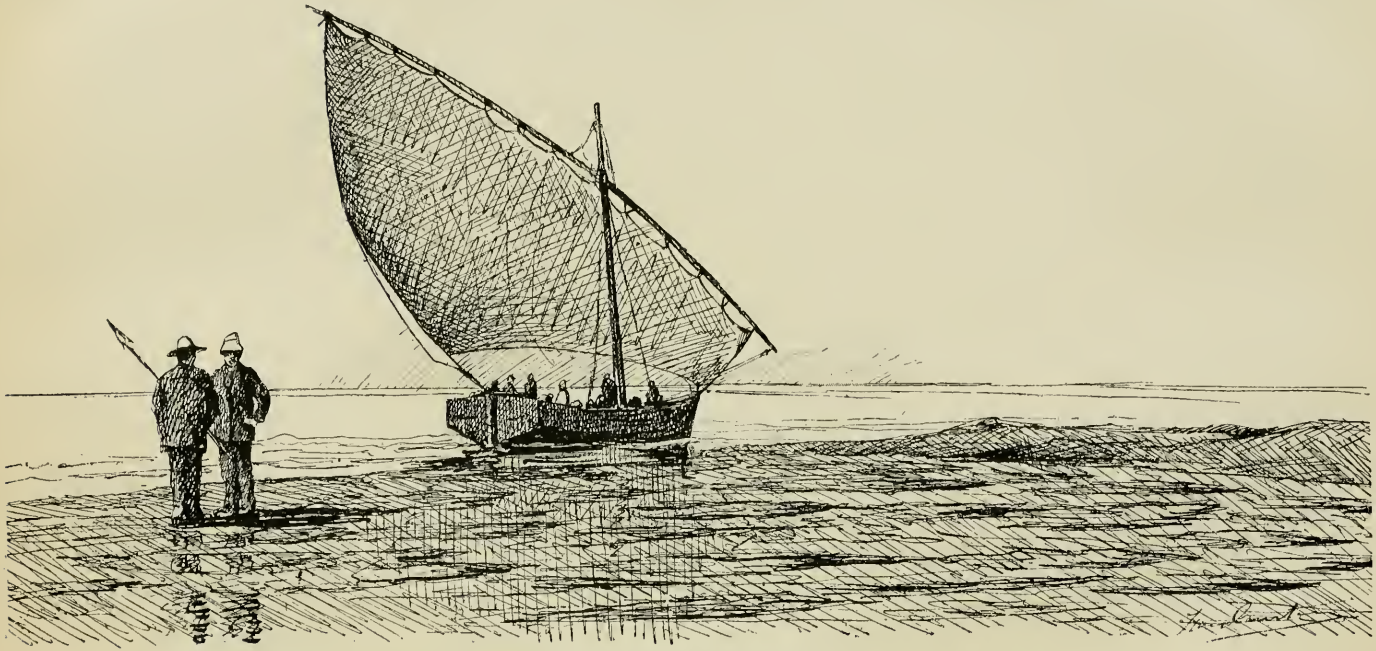
Matoufalis). L'eau se trouvant à proximité, dans des trous forés antérieurement, on en arrose le composé argileux et pierreux, pétri à la pioche ou simplement foulé aux pieds. Nos apprentis briquetiers transportent sur des morceaux d'écorce de Miombo la pâte grenue, qui passe dans des formes cubiques de la grandeur de six briques de Boom (1) ordinaires, et consistant en quatre planchettes assemblées. Une raclette égalise le dessus, et l'adobe, exposée au soleil, n'a guère besoin de plus de trois jours pour sécher.

Qui le croirait? ces opérations si simples nécessitent des explications sans nombre et l'intervention continuelle de Ghan Mohamed. Les malheureux Askaris, parmi lesquels il ne se trouve pas un seul ouvrier maçon, forgeron ou charpentier, s'embrouillent dans les besognes les plus machinales. Il faut leur mettre la pelle à la main et remuer l'argile avec eux, charger les baquets d'écorce, surveiller attentivement la mise en forme, régler l'exposition au soleil!... Sitôt qu'on les quitte des yeux — et je ne puis pas cependant avoir les yeux partout, — ils agissent au rebours, s'interrompent pour causer, s'attardent à préparer leur chique, car à l'exemple des Arabes ils affectent de ne pas fumer en public. En une journée, quarante d'entre eux ne font pas l'ouvrage qu'un seul briquetier de Boom, assisté de trois gamins, abat sans encombre. C'est à se vouer au diable, grand constructeur comme chacun sait, à preuve tous les ponts qu'on lui attribue.

Entretemps, nous faisons élever le long des murs intérieurs du fort, une suite de hangars, en vérandahs, pour abriter nos matériaux, briques, bois de construction, etc. Après deux heures de l'après-midi, nos travailleurs éreintés y viendront faire la sieste. Un groupe de bûcherons coupe force jeunes arbres dans les forêts voisines, et rapporte, par bottes épaisses, les herbes destinées au recouvrement des gîtages. La besogne avance donc, lentement, il est vrai, mais elle avance.

Chaque soir, réunion intime sur le Barza. Quelques fidèles seulement y prennent place avec M. Ramaeckers et moi. Ce sont : Ghan Mohamed, en qualité de Djémadar; Forhan, son homme de confiance et chef de ses esclaves, élevé au rang d'Akida; Bamboula et Boniface, les interprètes de MM. Ramaeckers et Popelin; enfin, un

(1) Petite ville, située aux environs d'Anvers, et renommée pour ses briqueteries



DÉPART DE POPELIN ET DE ROGER.
(Dessin de F. Courtens.)

certain Mohamed Maskam, homme de ressources et dont j'esquisserai tout à l'heure le profil.

Notre Djémadar, arrivé fort jeune du Beloutchistan à Zanzibar, a dû mener une existence assez aventureuse. Il parle vaguement de revers de fortune qui le contraindraient à se contenter d'une position secondaire. Son fils Mohamed, métis de négresse, l'accompagne et, selon la coutume arabe, partage les travaux des derniers des esclaves.

Forhan, élevé dans la maison de son maître, qui l'a acquis encore enfant, le sert avec une entière abnégation. Intelligent et réfléchi, sachant commander et obéir, il paye d'exemple en se mêlant aux travailleurs. Nul Africain n'est pénétré comme lui de la nécessité d'une culture intellectuelle et des bienfaits de la civilisation. Son aptitude à tous les métiers est véritablement étonnante. Jamais on ne le voit inactif, et ses moments de loisir, il sait les employer à la confection de vêtements, non seulement pour lui et les siens, mais encore pour les Askaris en mesure de rétribuer ses services.

Le plus gai, le plus remuant de tous, c'est Mohamed Maskam, originaire de Kiloa, et un des Akidas de la troupe. Connaissant toutes les légendes, tous les contes, toutes les fables qui ont cours depuis la côte orientale jusqu'au lac, il fait la joie de ses camarades sur lesquels il a acquis une heureuse influence. On se pâme à ses plaisanteries, dites avec une verve indémontable. S'il faut donner un coup de collier, c'est lui qui se charge de l'obtenir, mais sans s'y adjoindre autrement. Avec cela, assez bon tailleur pour que M. Ramaeckers me l'ait attaché. Je l'emploie à la confection de nos voiles.

C'est mon favori, et je me suis fait conter par lui mainte histoire. Le drôle en profite pour se donner du bon temps, car il est carottier dans l'âme. Mais il faut bien passer quelque chose aux artistes!

— Tchiata vient de s'allier à Kangoa pour faire la guerre à un petit chef du voisinage. Il fallait s'y attendre, à présent que la moisson est rentrée. Les deux Sultans, le premier traînant sa bedaine, le second escorté de son porte-pipe, ont fédéré leur incurie et leurs convoitises. Fiez-vous aux ventrus et aux idiots! A l'arrivée du capitaine Cambier dans le pays, c'est à peine si Kangoa possédait trois chèvres et quelques poules. Le voilà qui, lui aussi, veut jouer au pillard. Les deux associés sont revenus bredouille et

tout courant, un immense troupeau de buffles ayant culbuté leurs vaillantes armées. On ignore le nombre des hommes éventrés, réduits en bouillie, ou plus ou moins sérieusement endommagés. Tel qui s'en va chercher de la laine.....

17 avril (jour de Pâques). — J'ai la fièvre! Elle ne laisse, paraît-il, échapper aucune fête carillonnée. Depuis un mois, elle semblait m'avoir oublié. C'était trop beau. L'accès, heureusement, est aussi court que léger.

Les travaux continuent. Laissant les briquetiers sous la surveillance du Djémadar et de Bamboula, je m'occupe, avec huit hommes, à assembler les pièces de notre steam-launch. Il s'agit de nous procurer des vivres par la voie du lac, car nos fourrageurs ne trouvent plus rien aux environs.

8 mai. — Le montage du bateau est terminé, en ce sens que notre steam-launch — privé de sa chaudière — a reçu, pour porter la voile, un mât et un beaupré en bois de Miombo. Les différentes sections sont réunies au moyen de boulons, avec interposition de bandes de caoutchouc. Nous pourrons maintenant attendre avec plus de sérénité l'arrivée des tuyaux de rechange.

Le lendemain, je procède au lancement. Lorsque l'embarcation flotte sur les eaux bleues du Tanganika, un Askari va avertir notre chef, qui se fait conduire à bord dans une pirogue achetée aux pêcheurs Oua-Fipas. L'équipage tout entier est debout, rames levées, pour recevoir M. Ramaeckers.

A un signal donné, le drapeau belge se déroule au haut du mât. M. Ramaeckers déclare solennellement que le premier bateau en fer voguant sur le Tanganika, portera le nom du capitaine Cambier. Un roulement de tambour! L'étendard bleu avec l'étoile d'or à cinq pointes, adopté par l'Association Internationale Africaine, salue, du fort!

Nous hissons les voiles et nous courons quelques bordées pour faire l'essai du *Cambier*, qui se comporte à merveille, doucement bercé sur les lames longues et douces, étincelant au soleil.

— Le 10, petit accès de fièvre, et le 19, reprise de l'accès. M. Ramaeckers est beaucoup plus gravement atteint que moi.

Sitôt la Massika finie, les eaux qui, en quelques jours, couvraient le pays, disparaissent tout aussi rapidement par évaporation et par infiltration, drainées encore par les Mtonis, bientôt eux-mêmes presque complètement à sec. Rien de malsain comme cette phase transitoire, pendant laquelle le soleil soutire du sol, en fermentation, les effluves empoisonnées de la malaria africaine.

27 mai. — Nous avons reçu aujourd'hui la visite de plusieurs chasseurs d'éléphants, commandés par un lieutenant de Matoumoula, du nom de Mounié Mabanga.

De solides gaillards, que ces chasseurs d'éléphants! Armés de fusils à silex et de lances, il s'en vont traquer, jusqu'au fond des jungles lointaines, l'éléphant qui tend à émigrer ou à disparaître. Confiant dans les amulettes, qui leur enlèvent la conscience du danger, ils s'approchent intrépidement de leur monstrueux gibier et, tirant tous ensemble, lui logent, à la bonne place, les nombreuses balles dont ils chargent leurs lourds canons. Malheur s'ils manquent le but! L'animal furieux se rue sur eux, les embroche sur ses défenses, les piétine et les réduit en pâte sanglante. Mais de pareils accidents sont rares. A l'encontre des autres Africains, les hommes de Matoumoula visent à merveille et conservent tout leur sang-froid.

Les chasseurs d'éléphants prennent grand soin de leurs armes, polies et reluisantes comme un miroir. Ils ornent la crosse des fusils de clous de cuivre et y enroulent coquettement du fil de laiton.

— Malgré les menaces de guerre qui continuent à nous arriver, on travaille activement à la Station. Pour le moment, nous croyons n'avoir rien à craindre, étant en mesure de recevoir rudement toute agression. M. Ramaeckers a fait dire à Tchiata, le plus remuant des chefs limitrophes, qu'il désirait vivre en bonne intelligence avec tout le monde, mais que si, par aventure, quelque chef désirait la guerre, il lui éviterait la peine de venir jusqu'à Karéma, en allant l'attaquer lui-même et en brûlant son village. Cette communication a suffi pour nous attirer des protestations d'amitié à n'en plus finir.

1er juin. — Notre ravitaillement devenant de plus en plus difficile, il est de toute nécessité d'étendre le cercle de nos alliances et surtout de nos fournisseurs.

Nous allons faire une tentative auprès de Kallialya, qui nous a envoyé dans le temps ses pêcheurs, et c'est moi que M. Ramaeckers charge de cette négociation. En conséquence, je m'embarque en compagnie de Forhan et de Mohamed Maskam.

Départ à la rame, vent debout, en longeant la côte dans la direction du sud. — A midi, déjeuner froid dans une petite crique. — Lorsque nous repartons, deux heures après, le lac est fort agité, et nous avançons péniblement. Toujours des falaises, plongeant dans les flots leurs flancs à pic. La nuit tombe sans que nous trouvions un endroit pour nous mettre à l'abri. Enfin, vers sept heures et demie, la côte s'abaisse peu à peu. Nous avançons avec précaution et découvrons une anse entourée de roches peu élevées. Je fais jeter l'ancre dans deux brasses d'eau et amarrer l'arrière de l'embarcation à un arbre surplombant le lac.

Le terrain schisteux est semé de branches sèches dont nous alimentons notre feu, et Maskam prépare le repas, composé d'une volaille et d'un plat de riz. Puis, roulé dans une couverture de caoutchouc, je m'étends sur le roc, à défaut de couchette plus moelleuse. Sur la rive des Maroungous, brillent des feux pétillant dans la nuit sombre.

Vers deux heures du matin, grande alerte. La corde de notre ancre s'est rompue et le *Cambier* menace de se briser contre les rochers. Jusqu'à l'aube, je suis obligé d'employer deux hommes à écarter l'embarcation au moyen de gaffes. Forhan fait plonger vainement pour retrouver l'ancre. Le voisinage de quelques crocodiles met fin à un exercice devenu par trop dangereux. Nous remontons dans le bateau. A peine avons-nous parcouru un demi-mille, que la côte basse, cherchée la veille, apparaît par intervalles. Aucune trace de village, mais partout des bois ombreux couronnant les falaises et bordant les grèves découpées en festons.

Couchés sur leurs rames, mes hommes vont bon train. Comme le vent est devenu favorable, je fais hisser la voile et nous filons rapidement à travers des bandes d'hippopotames, qui se divisent à notre passage. De nombreuses antilopes viennent s'abreuver le long des plages unies, mais je n'ai pas le temps de leur envoyer un coup de feu. Un peu plus loin, des riverains, pêchant au filet sur une lagune, nous vendent du poisson frais et séché.

La plage tourne de l'est à l'ouest. Nous doublons un raz (cap) aux abords jonchés de blocs rocheux. Le vent s'est levé debout, violent,

impétueux. Malgré des prétentions nautiques, fondées sur mon stage, comme mousse, à bord d'un navire marchand, et sur une réputation de canotier acquise dans les eaux limoneuses du vieil Escaut, je ne m'aventure qu'avec appréhension entre les récifs sous-marins, contre lesquels le *Cambier* manque à plusieurs reprises de se briser. A la première occasion favorable, je fais aborder et nous campons, en attendant que la brise change.

Le pays est fort giboyeux. Je tire une antilope du genre dit Souara qui, avec quelques patates douces, fait les frais d'un excellent repas.

— Rembarqués à l'aube, nous sortons heureusement de ce dangereux dédale de récifs et, vers dix heures, abordons au district de Kallialya, composé de plusieurs village, dont le Kouïkourou est situé à une lieue de la côte.

Je m'y rends avec deux de mes hommes, emportant pour tout cadeau une pièce de Stirbazi frangée d'or.

Le Sultan nous reçoit sous une espèce de dais, ou plutôt de grande niche en matétés, revêtus de torchis. Je ne pourrais guère définir la forme de cette construction qu'en la comparant au quart de l'écaille d'un œuf gigantesque, posé semi-circulairement, en équilibre sur le sol. Kallialya, entouré de ses dignitaires — pour la plupart vêtus de simples peaux de bête, attachées à la ceinture de façon à laisser les hanches à nu, — est un nègre assez insignifiant, gras et obèse, âgé d'une quarantaine d'années.

Après la pipe de rigueur, le Chaouri commence : — « Je suis, dit le bonhomme, le plus grand Sultan de l'Ou-Fipa!.. Tchiata, Kangoa et Siranda me payent tribut. »

Kallialya veut m'en faire accroire. Le vrai suzerain, reconnu à la fois par les indigènes et par les Arabes, c'est Kapoufi, possesseur d'immenses troupeaux de bétail. Mais je juge parfaitement inutile de relever une vantardise dans le goût du pays, et, opposant blague à blague, je me présente fièrement moi-même comme l'ambassadeur du plus puissant Mouzoungou qui oncques ait honoré l'Afrique de son auguste présence.

— Cependant, ajoutai-je, Tchiata nourrit de mauvais dessins contre nous. Il ne sait pas à quoi il s'expose, comme tous ceux qui voudraient affronter nos canons et nos fusils! Puisque tu es le plus

grand Sultan de l'Ou-Fipa, tu ne peux mieux le prouver qu'en t'alliant avec le Mouzoungou de Karéma, qui a fait à tes envoyés un si bienveillant accueil. Ceci dans ton intérêt plutôt que dans le nôtre, car nous ne craignons personne.

Kallialya fait bon accueil à la pièce de Stirbazi que je lui offre et, pour exciter encore ma munificence, *promet* d'envoyer des hommes à notre première réquisition. En retour, je lui *promets* d'autres présents plus magnifiques que le premier. Pour ce qui concerne la question des vivres, il avertira les gens du village qui, demain, se rendront au Soko tenu en mon honneur. En attendant, il me fera porter plusieurs pichis de Karangas, ou noix d'arachides, ainsi que quelques volailles.

Je me retire fort satisfait de l'entrevue et retourne à la plage, où mes hommes m'ont construit une hutte rustique. Bientôt, le repas est servi et je m'endors d'un sommeil réparateur.

Le lendemain, les indigènes arrivent par petits groupes, — portant dans des linndos, des jarres ou des paniers, poissons frais ou séchés, maïs, sorgho, noix d'arachides, tabac en pains, etc. Le marché ne dure pas moins de trois jours, pendant lesquels je dépense près de cent yards d'étoffe. Ayant abattu un buffle, je le partage entre les hommes de la localité, en les engageant à entretenir de plus fréquents rapports avec notre Station. Tous me promettent d'arriver bientôt à Karéma avec des vivres frais.

Au cours de mes achats, j'ai la bonne fortune d'assister aux préparatifs d'une chasse, ou plutôt d'une pêche à l'hippopotame. Le vase magique à tuyaux de jonc est de la partie. On l'emplit de fumée, et on y crache à tour de rôle, comme lors de la visite au cours de laquelle, malgré l'influence préservatrice, un malheureux enfant devint la proie d'un crocodile.

J'ai dit qu'on pêchait à l'hippopotame. Voici comment s'y prennent les riverains du Tanganika :

A une longue corde sont attachés, d'un côté, un fort harpon en fer, de l'autre, un flotteur en bois d'ambatch. Le harpon emmanché d'une manière un peu libre au bout d'un long bâton, on enroule, en spirale serrée, la corde autour de la hampe, de façon qu'elle puisse s'en détacher dès que le harpon a mordu. La pêche n'a lieu que le soir, alors que les hippopotames sont endormis à fleur d'eau.

Montés dans leurs pirogues, les indigènes approchent doucement

des confiants pachydermes, et leur plantent le harpon entre les deux épaules. Brusquement réveillé et bondissant de douleur, l'animal plonge, entraînant au fond des eaux le harpon avec la corde, mais laissant le bois de lance aux mains de ses imprudents agresseurs.

Je dis imprudents, car il arrive parfois que l'hippopotame, furieux, se rue sur les pirogues et les fracasse sous son poids ; auquel cas, les indigènes n'ont d'autre chance de salut que de regagner la côte à la nage.

Les corps des hippopotames morts des suites de leur blessure, sont retrouvés le lendemain, grâce au flotteur attaché au bout de la corde.

J'ai pu voir mes gens à l'œuvre. Cette nuit même, un cheval de rivière a été harponné et on l'a amené, le matin, à la rive.

— Départ de Kallialya. Toutes nos provisions sont proprement emballées dans des paniers d'écorce. Le soleil darde avec une intensité croissante.

Nous campons près des pêcheurs rencontrés quelques jours auparavant.

Le lendemain, la mer est fort houleuse.

A quelques milles de la Station, j'arbore le pavillon belge et, pour annoncer notre approche, fais battre le tambour. En ce moment, le lac est fort agité. Les lames courtes et hautes font craquer le bateau. Nous marchions grand large, la voile à tribord et le foc à babord avec deux ris ; le vent arrivant d'arrière, la quille du bateau suivait une direction perpendiculaire à la crête même des vagues. Tout à coup, le *Cambier* arrive avec son milieu sur la barre située à un mille de la côte et qu'en temps calme on passe sans danger. La proue sortait entièrement hors de l'eau.

Un craquement se fait entendre. Les têtes des petits boulons joignant les deux sections centrales, près de la lisse de tribord, sont projetées au loin et ces sections se séparent à la partie supérieure. A tout moment, le bateau pouvait se fendre. Heureusement, mes hommes n'ont pas perdu la tête. Tous, soulevant la poupe, piétés sur la barre même, remettent l'embarcation à flot ; et après avoir cherché et trouvé une profondeur suffisante, nous pouvons aborder sains et saufs à la rive.

CHAPITRE XI

Avant de courir les chances d'un naufrage imminent, j'avais aperçu sur la plage un campement en règle et, tirée à sec, une embarcation du genre de celles qu'on fabrique à Ou-Djiji. Je ne doutai pas un instant que MM. Popelin et Roger ne fussent revenus de leur voyage d'exploration, lorsque un drapeau, flottant en berne au milieu du camp, me cloua sur place. La mort avait passé par chez nous. Mais qui avait-elle frappé? Je ne tardai pas à l'apprendre par les hommes d'escorte de nos amis. Le capitaine Popelin avait succombé à Mtoa, des suites d'un violent accès de fièvre compliquée de dysenterie.

Cependant, MM. Ramaeckers et Roger s'avançaient à ma rencontre. Tous les trois, à la place même où, deux mois auparavant, nous nous séparions quatre, pleins de santé, de vie et d'espoir, nous nous retrouvâmes incapables de prononcer une parole. Serait-il donc vrai que nul ici-bas n'échappe à sa destinée? Nous nous serrâmes la main en nous contentant de jeter un regard humide vers le point de l'horizon où reposait désormais notre brave et loyal compatriote!

L'embarcation de M. Roger avait été annoncée hier, vers huit heures du matin, au capitaine Ramaeckers.

— Je me rendis aussitôt sur la plage, me dit ce dernier. Ma lunette d'approche me permit de constater que le bateau qui s'approchait n'était pas le même que celui qui avait emporté nos amis. En ne voyant à bord qu'un seul Européen, de sombres pressentiments m'assaillirent. Mais je me refusai, pourtant, à croire à un irréparable malheur. Sans doute, le capitaine Popelin était resté sur

l'emplacement de la future Station et nous avait envoyé Roger pour lui rapporter ses marchandises? Lorsque la fatale nouvelle me fut connue, j'ai eu comme une rage de désespoir. « Nous y passerons tous, » me suis-je écrié!

Le premier abattement surmonté, il a été décidé que Roger se rendrait à Tabora, pour licencier les Askaris du capitaine Popelin. Ces hommes, depuis la mort de leur chef, sont complètement démoralisés et ne demandent qu'à retourner à la côte.

Roger emportera nos lettres pour l'Europe.

Il n'est pas décidé à remplacer, à Tabora, le docteur Van den Heuvel.

— Cela dépendra, dit-il, des lettres venues de Bruxelles.

Au cas où, par suite de son départ, je serais obligé de retourner dans l'Ou-Nyaniembé, il tâchera de me recruter une escorte sur la route.

— En toute éventualité, lui dit notre chef, si d'ici à un mois je ne reçois pas de vos nouvelles, je vous considérerai comme parti et j'enverrai Becker.

— Reçu de Tabora une lettre en date du 1er juin.

Le départ de M. Sergère inspire à M. Van den Heuvel des craintes légitimes sur l'avenir de la firme commerciale fondée avec l'Hindi Séwa par l'aventureux Marseillais.

Spécialement recommandé par Saïd Bargash, et disposant à foison d'excellent Mérikani, M. Sergère n'avait pas tardé à monopoliser, en quelque sorte, le commerce de l'ivoire. Il en résulta un sourd mécontentement parmi les marchands arabes, incapables de soutenir la concurrence, et un complot en règle s'organisa pour forcer M. Sergère à quitter la place.

Pour cela, il fallait le concours secret du gouverneur et de son frère, seuls capables d'inspirer à l'idiot Séki un ordre d'expulsion. L'intrigue fut très habilement menée. M. Sergère entretenait d'assez bonnes relations avec Sonétou, frère du Sultan, établi à une demi-lieue de Kouyara. Reconnaissant à ce chef africain une intelligence supérieure à celle de la plupart de ses égaux en puissance, il le voyait volontiers et avait su l'intéresser à ses affaires. Or, Séki avait conçu pour ce frère une haine, perfidement attisée par Abdallah

bin Nassib. Il le soupçonnait de vouloir l'empoisonner pour hériter de son empire, et voyait de mauvais œil tous ceux qui se trouvaient en bons termes avec Souétou. Le gouverneur exploita cette situation. Il sut persuader à sa dupe que Sergère conspirait avec le Moinangou et se livrait avec lui à la préparation de philtres malfaisants. Mirambo, d'après l'honnête fonctionnaire, était d'accord avec Souétou et l'homme blanc, pour partager l'Ou-Nyaniembé et réduire en esclavage toute la population! Et pour forcer la note, on acheta le témoignage d'une femme qui vint accuser M. Sergère de lui avoir remis du poison pour le mêler aux aliments de Séki! Ces absurdes dénonciations, semées dans le public, obtinrent le succès voulu. Deux cents indigènes, accompagnant la femme en question, firent irruption dans la maison du négociant marseillais.

Abdallah bin Nassib, feignant de céder à la pression du Sultan, mit M. Sergère en interdit. En présence de pareilles persécutions, il ne restait plus d'autre parti à prendre que d'échapper, par un prompt départ, à une mort assurée.

24 juin. — Roger part ce matin avec les vingt-trois hommes qu'il va licencier.

J'accompagne notre ami jusqu'au village de Karéma. Il ne pense pas reprendre la station de l'Ou-Nyaniembé. Cela dépendra des événements. Le plus clair de tout cela, c'est que je puis me tenir prêt à faire mes malles.

Les travaux continuent. Nous fabriquons toujours des Matoufalis et nos hommes, enfin au courant de la besogne, sont en progrès.

Pendant que nous ne pensions qu'à nos adobes, les fourmis blanches ont fait le siège de notre vin, couché cependant, à une hauteur raisonnable, sur un rayon spécial. Les murailles, cannelées de traînées d'argile, prouvent la patiente industrie de ces tenaces hyménoptères, dont il faudrait, chaque jour, anéantir les travaux. Des fourmis s'attaquer au vin, le fait peut paraître incroyable! En réalité, nous ne pourrions affirmer si c'est bien au jus de la treille qu'elles en voulaient. Mais pour la cire et les bouchons, il n'en reste plus miette. De notre petite provision, hélas! si modeste, le seul reliquat consiste dans trois bouteilles de champagne, encore renfermées dans une caisse.

Les autres bagages, juchés sur poteaux, n'ont pas souffert.

En fait de nocuité, les rats l'ont longtemps disputé aux fourmis de toutes les couleurs. Nous en étions fort incommodés, jusqu'au moment où nous avons pu nous procurer un couple de chats domestiques, dont la nombreuse postérité suffit à défendre nos victuailles. Sous ce dernier rapport, il y a même excès, attendu que, les rats détruits ou émigrés, nos félins, privés de nourriture, livrent des assauts désespérés à nos garde-manger. Viande ou poisson, ils enlèvent tout, sitôt qu'on a le dos tourné, et les cuisiniers ne peuvent plus laisser traîner le moindre relief.

Il y a aussi des chats sauvages dans les bois environnants. L'un d'eux s'est introduit dans le poulailler, où il a décapité une trentaine de volailles, poules et coqs chaponnés par Roger. Encouragé par ses premiers succès, l'amateur de cervelles est revenu à la charge. Je me suis embusqué près du théâtre de ses exploits et ai réussi, certain soir, à l'abattre d'un coup de feu, qui a fait accourir tout notre personnel, croyant à quelque nouveau meurtre.

9 juillet. — Les hangars intérieurs, regorgeant d'adobes, il est temps de reprendre la construction de la Maison Centrale, trop longtemps restée en souffrance.

Nos hommes se montrent fort perplexes. La briqueterie leur avait déjà paru si difficile! Et l'on prétend, maintenant, en faire des maçons! Autant vaudrait réclamer d'un violoniste manchot l'exécution du *Carnaval de Venise!*

Une députation vient m'exposer l'embarras où se trouvent les pauvres diables. Ils demandent qu'on leur fournisse, au moins, des Daouas, pour accomplir les prodiges qu'on exige d'eux. Sans l'intervention des puissances occultes, jamais ils ne s'en tireront!

— Les vrais talismans, ai-je répondu, c'est l'attention, la volonté et la persévérance. Je serai là pour vous montrer de point en point ce qu'il faut faire, et ça ira tout seul.

Ils n'en réclament pas moins une chèvre, dont le sang, répandu sur la première pierre, portera bonheur aux travaux et dont la chair sera utilisée, du reste, pour le repas du soir.

Pendant qu'une brigade amène les adobes à pied d'œuvre, quelques Askaris fabriquent, sur mes indications, le ciment, simplement composé d'eau et d'argile, à défaut de calcaire. Je fais disposer les briques, plein sur joint. Des poteaux sont plantés aux angles du

bâtiment, et des cordes tendues pour régler l'alignement. Enfin, j'explique l'usage du fil à plomb et indique la manière de joindre les angles, au lieu de juxtaposer simplement un mur à un autre, comme le font les Arabes. La besogne s'organise plus aisément que je ne l'avais cru. Mes hommes sont dans le ravissement. Ils se croient désormais aptes aux métiers les plus compliqués et, le soir, mangent leur chèvre avec un légitime orgueil.

... Le bruit des merveilles réalisées hier, s'est déjà répandu. Nos maçons ont été corner leurs prouesses dans tous les villages voisins. De nombreux habitants de Karéma et de Kafissya accourent pour en juger *de visu*. Nous les laissons circuler librement, sans armes, dans la Station.

19 juillet. — Notre ami Siranda est rudement éprouvé. Le feu a pris à son village, qui est devenu la proie des flammes. Ce sinistre est d'autant plus à déplorer, que nous tirions de Katamba une grande partie de nos provisions. Allant au devant d'une demande de secours, à laquelle il aurait pu difficilement se soustraire, M. Ramaeckers a, dès le lendemain, envoyé au malheureux Sultan trente-six yards d'étoffe, trois légers fusils et cinq livres de poudre. Ce don généreux et spontané a causé dans le pays une impression immense. Siranda nous a remerciés avec effusion, et de toutes parts nous sont arrivés des témoignages d'amitié et de bon voisinage. Les chefs des environs voient décidément qu'ils ont tout à gagner en se mettant bien avec nous.

Le désastre, pourtant, sera vite réparé. Un Boma africain se relève aisément de ses cendres. Avec un peu d'aide encore, Siranda pourra attendre la moisson prochaine. Une partie de ses provisions de réserve a heureusement pu être sauvée.

24 juillet. — Il y aura un mois, aujourd'hui, que Roger est parti pour Tabora. Une lettre de lui, remise par des gens de Kafissya, nous informe que décidément il retourne à la côte.

L'éducation des Askaris maçons étant faite, je procède immédiatement à mes préparatifs. Pour composer mon escorte, nous engageons dix hommes de Tchiata, revenus non éclopés de la guerre contre les buffles. J'emporterai peu de colis. Six caisses, tout au plus, et fort peu de provisions de bouche. On en trouve en suffisance sur

la route, pour de petites caravanes. Comme matériel de campagne, je me contente d'un lit, de ma tente, de trois fusils et d'une caisse de munitions, indépendamment de l'armement des soldats. Forhan, l'homme de confiance du Djémadar, m'est adjoint.

27 juillet. — Ce soir nouvelle lune. Nous partirons demain, le jour même de l'ouverture du Ramazan.

28 juillet. — Le départ s'effectue à huit heures du matin. Je suis accompagné, seulement, de Forhan et de cinq hommes d'escorte. Férouzi reste à Karéma, son frère de sang craignant qu'il ne se dépravé loin de sa vigilante tutelle. Quant aux porteurs engagés à Kafissya, ils sont venus, dès l'aube, pour prendre mes bagages. Nous allons avoir à traverser des tribus plus qu'hostiles, et toutes sous les armes. Mais à la guerre comme à la guerre! Où des courriers ont passé, nous passerons!

La distance de la Station à la résidence de Tchiata n'étant guère que de trois lieues et demi, nous y arrivons dans la matinée et dressons nos tentes au milieu du village. Le Sultan, honteux probablement de sa conduite ambiguë à l'égard des blancs, ne se montre pas. Cependant, nos porteurs ont mis le temps et nos avances à profit pour se gorger de Pombé. Il est plus d'une heure de l'après-midi, lorsque je parviens à lever le camp. Le visage boursouflé, et les membres encore lâches, par suite des excès de la veille, mes Pagazis se sont arrachés avec peine de leurs foyers. Ils marchent en titubant sous leur fardeau relativement léger. Au bout de deux heures, je me vois obliger de camper près d'une mare boueuse.

L'aspect général du terrain est morne et désolé, quoique ce terrain soit semé de nombreux accidents.

Nous ne voyons qu'arbres rabougris et tordus, arrêtés dans leur croissance par l'incendie annuel des herbes. Sans s'inquiéter de détruire des forêts entières, les naturels nettoient leurs champs en mettant le feu à la paille et aux herbes qui, sans cet expédient, formeraient, il est vrai, des lacis inextricables. Sous l'aile des vents, la flamme dénude en quelques heures d'immenses étendues de territoire, et le sol, déjà si fécond, s'amende encore des cendres couvrant la plaine calcinée.

Pendant que je me livre à mes soins d'hygiène et de toilette,

Forhan m'a fait préparer un excellent repas, composé d'un poulet gras, de riz et de patates douces.

— Départ à travers le Pori, à six heures et demie du matin, et campement, vers onze heures, à proximité d'une mare déjà à moitié desséchée par le soleil.

Le soir, nous entendons des beuglements plaintifs s'élever des roseaux agités.

Je me précipite avec quelques hommes et, écartant les hautes herbes, nous apercevons un jeune buffle qu'un léopard entame à belles dents.

J'épaule vivement mon fusil, mais, trompé par l'obscurité, je n'atteins que le buffle, lequel n'avait plus besoin d'une balle pour mourir. Le félin royal se sauve en nous abandonnant sa proie, dont il n'avait pu dévorer qu'une partie de l'arrière-train. Cette chair nous vient d'autant plus à point que nous n'avions pu nous procurer de volailles à Kafissya.

A la hauteur de Katakoi, où nous bivouaquons, j'ai tué un énorme buffle, dont la chair, partagée entre soldats et porteurs, ne tarde pas à se boucaner sur entablements de bûches, et exposée au feu.

Près d'une mare boueuse, entourée de végétation, j'ai avisé un chasseur, commodément à l'affût sur une branche d'arbre. Muni d'une lance, pesamment emmanchée d'un bois de Mkouloungou, il guettait, lui aussi, les buffles, qui ne manquent jamais de venir se désaltérer, le soir, aux mêmes endroits et par les mêmes sentiers. Matadors d'un nouveau genre, les indigènes attendent que le gibier soit arrivé sous l'arbre même, d'où ils l'atteignent, sans danger, en plein dos. Il n'est pas rare de voir l'arme, dirigée verticalement, et d'un poids énorme, transpercer l'animal de part en part, sans même éveiller la défiance de ceux de ses compagnons déjà arrivés à l'abreuvoir.

— De Katakoi à Ougoué, encore cinq heures de marche, dans la direction de l'est-un quart nord. Nous tombons sur un immense troupeau de buffles noirs, heureusement pris en queue.

Troublés dans leur sécurité, les lourds ruminants se relèvent d'un bond et commencent une course folle. Leur masse imposante et

sombre, balayant tout sur son passage, disparaît bientôt au milieu d'épais nuages de poussière.

La terre tremble à leur terrible galop, accéléré encore par nos coups de feu, et qui sillonne la jungle d'une large trouée. Il est fort heureux que nous les ayons abordés du bon côté, car nous n'aurions plus eu matière à rire de la déconvenue des soldats de Tchiata et de Kongoa, piteusement culbutés sur le chemin de la victoire.

Mais un autre danger s'avance avec une effrayante rapidité.

La prairie brûle et le vent, soufflant avec force, pousse vers nous les tourbillons de flamme et de fumée. De l'élévation où nous nous sommes arrêtés, nous voyons s'approcher le rouge incendie.

Comme le chasseur de daims de Fenimore Cooper, nous nous hâtons d'allumer les herbes les plus proches, et nous nous réfugions sur la partie de la jungle encore fumante.

Il n'était que temps!

Le brasier s'arrête faute d'aliment, se divise et, nous enveloppant un instant d'un cercle féerique, poursuit sa marche impétueuse pour s'éteindre, en grésillant, dans le premier marécage.

— Partis d'Ougoué, vers six heures.

La Boga de Katavi, complètement inondée lorsque nous y passâmes l'an dernier, n'est plus rafraîchie, aujourd'hui, que par quelques flaques stagnantes. Ruminants et pachydermes, patangeant dans la plaine en temps de Massika, ont laissé dans le sol des empreintes profondes qui, durcies par le soleil, rendent le sentier presque impraticable.

A la première ondulation de terrain, nous nous arrêtons pour prendre quelque nourriture. Il est deux heures du matin. Éloignés de toute eau courante, nous en sommes réduits à creuser le sol pour obtenir un liquide fangeux, dont mes hommes se contentent pour cuire leur bouillie de sorgho.

Nous nous remettons en marche pour camper, vers trois heures, près d'une petite rivière, coulant à une couple de lieues en deçà du village d'Ohanda. De grands troupeaux de buffles, de girafes et de sangliers parcourent la plaine.

Nous avons même relevé quelques traces d'éléphants, reconnaissables à la largeur des empreintes et aux *laisses*, semblables au crottin de quelque gigantesque cheval.

Vers huit heures du matin, nous dépassons Ohanda. Les habitants nous entourent et ont, avec nos porteurs, certains conciliabules, dont le sujet ne tarde pas à nous être expliqué. En effet, au bout d'un quart de lieue, nous voyons les Pagazis déposer leur fardeau.

Ils refusent résolument d'aller plus loin, certains, prétendent-ils, d'être assassinés par les gens de Kaloungou. Ni exhortations ni menaces n'ont raison de leurs terreurs.

Saisis de panique, ils prennent la fuite dans la direction du village. Je les attends vainement jusqu'au soir, et me trouve obligé de camper en plein Pori.

Avec ma petite escorte, nuit d'alertes!

Jamais les hyènes ne se sont montrées plus nombreuses et plus affamées.

L'une d'elles a poussé l'audace jusqu'à s'introduire dans ma tente et à enlever, sous le lit même où je reposais, un reste de volaille réservé pour mon déjeuner. Les cris des hommes m'ont réveillé en sursaut. Je leur ai recommandé d'effrayer la bande rapace, en lui jetant des tisons enflammés. Mais les hyènes revenaient toujours à la charge. J'ai pu cependant me rendormir. Quant aux Askaris, ils ont été toute la nuit sur pied.

La nuit est tombée et il fait un clair de lune superbe. Aux abords de Kaloungou, nous prenons toutes les mesures de prudence commandées par la situation. Ce village a, en effet, une réputation détestable, et il y a lieu de se tenir sur ses gardes.

Contourner le village à droite serait impossible, à cause des nombreux indigènes qui dorment à la belle étoile sur leurs champs. Nous effectuons, sur deux points différents, le passage de la rivière, peu profonde à la vérité, mais assez large et hérissée d'herbes épaisses entre lesquelles, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, nous nous frayons péniblement un chemin. Sur l'autre rive, des sangliers se lèvent précipitamment et, venant grogner tout près de nous, font mine de barrer le passage. Un coup de feu les mettrait en fuite, mais donnerait aussi l'éveil à la population hostile que nous voulons éviter. C'est à coups de lance qu'il faut les déloger de leur position.

Kaloungou heureusement dépassé, nous marchons encore jusque vers onze heures de la nuit, mais l'instinct des localités, cependant

AUX BORDS DE L'OUGALLA.
Dessin de R. Wystman.

si vif chez mes hommes, est cette fois complètement en défaut. Pousser plus loin ne fait que nous égarer davantage. Nous cherchons donc un campement abrité derrière un pli de terrain, allumons un feu pour nous sécher et, après avoir placé des sentinelles, nous endormons, les pieds tournés vers la flamme discrètement alimentée.

Le lendemain, à cinq heures, la petite escorte est debout. Cheminant depuis hier, sans avoir échangé une parole autrement qu'à voix basse, nos Askaris causent et rient avec animation, en s'applaudissant de leur adroite manœuvre. J'expédie l'un d'eux en avant pour prévenir Simba de notre arrivée. Vers onze heures, nous entrons dans le Boma. Le Sultan, qui a mis à ma disposition un de ses anciens Tembés, vient me voir.

Lecteurs trop chatouilleux, qui vous plaignez amèrement d'une piqûre de mouche ou de cousin, vous ne connaissez pas l'étendue de vos félicités! Toute la nuit, j'ai été dévoré vivant par les Papazis, affreux et gros insectes qui abondent dans les vieilles constructions indigènes, et dont la morsure fait enfler la peau, en provoquant des démangeaisons intolérables. Je préfère encore les hyènes de l'autre soir! Ce vieux brigand de Simba nourrit assurément à mon égard des desseins homicides.

— Je fais porter à Simba le présent que je lui destinais. Rien ne me retient dans cet insipide séjour. Je me trompe. Il faut compter avec les caprices du maudit vieillard. Simba est ivre. Une simple pièce d'étoffe de couleur ne lui suffit plus. Forcément, je dois attendre jusqu'à demain pour reprendre de nouveaux et fatigants pourparlers. Si je tenais ce particulier en rase campagne, avec quelles délices je lui administrerais une volée de bois vert!

Le lendemain, ses exigences croissent avec l'ivresse. Son Nyampara en chef vient me faire part de ses dernières prétentions. Il veut ma tente, il veut mon lit, il veut ma chaise, mon revolver, que sais-je! Entre chaque cruche de Pombé, il ajoute quelque article à sa liste. Il faut temporiser. Lorsqu'il aura cuvé son liquide, peut-être se montrera-t-il plus raisonnable...

Après m'avoir plumé sans vergogne, Simba, redevenu tout sucre et tout miel, m'accable de ses protestations d'amitié. Il offre de

donner une garde d'honneur à son frère blanc, pour le conduire dans le bon chemin, « car, ajoute-t-il, il y a beaucoup de Rougas-Rougas sur la route. » Je ne puis m'empêcher de sourire. La gredinerie de cet homme a des côtés plaisants.

— Non, non, point d'escorte, ai-je répondu dans le style local. Nous ne sommes point des femmes pour avoir peur des brigands. Tous les Rougas-Rougas ne battent pas le pays. Il y en a d'assez réussis, à poste fixe, par exemple dans les Tembés royaux!

— Il s'agit de rattraper le temps perdu. Après cinq jours de halte forcée, nous nous remettons en chemin vers le nord, un peu avant sept heures du matin, et nous campons, vers midi, près d'un Tongo, dont l'eau, quoique blanche, est suffisamment potable.

Le thermomètre centigrade accuse trente-quatre degrés à l'ombre de ma tente. J'éprouve une satisfaction indicible à bivouaquer en plein Pori, loin des villages prétendus hospitaliers, où l'on n'a d'autre souci que de vous tondre à vif. Assis au milieu de feux pétillants, autour desquels s'accroupissent soldats et porteurs, fatigués mais non abattus d'une longue traite, je fume ma pipe avec une sereine volupté.

— Cinq heures. Debout et en route! Mes nouveaux porteurs marchent admirablement.

La direction du nord-nord-est incline vers l'est-nord-est. Nous campons dans le village de Karimba, dont le Sultan me demande, comme Hongo, un doti d'étoffe. Encouragé par la facilité avec laquelle j'ai imprudemment cédé à ses premières et modestes exigences, il revient à la charge. C'est deux, puis trois, puis quatre dotis qu'il réclame, et puis encore, de la poudre en quantité, faute de quoi nous sommes menacés d'être retenus durant trois jours. Je lui fais répondre qu'il n'obtiendra pas une Chouka de plus et que, pour ce qui est de la poudre, nous lui en enverrons tant et plus, ainsi que du plomb, s'il s'avise de vouloir s'opposer à notre départ.

Avant de me prononcer aussi résolument, j'avais pris l'avis de mon escorte, unanime à trouver exorbitantes de pareilles prétentions, de la part d'un infime chef de bourgade dont nous ne ferions qu'une bouchée.

La menace a porté fruit. Notre départ s'effectue, avant six heures

du matin, sans ombre d'opposition. Nous nous dirigeons vers le nord-nord-est.

Matita se présente vers dix heures et, à midi, nous campons sous Magogo.

— La zone des mendiants est passée. Les habitants ne nous réclament plus d'étoffe. Départ à cinq heures (direction est-nord-est). Halte, pour déjeuner, dans un petit village de la route. Nous repartons d'un pied léger, pour nous arrêter encore au bord de l'Ougalla, affluent du Malagarazi, lequel se jette, à son tour, dans le Tanganika. Nous traversons la rivière, vers six heures du soir, par une température de vingt-cinq degrés centigrades, et allons camper près d'un Tongo, situé d'un tout autre côté que la route suivie l'année dernière pour arriver à Karéma.

Il faudra fournir double étape, en partant au milieu de la nuit. La caravane se remet en marche vers une heure.

Boga fertile en palmiers borassus, en caoutchouc et en tamariniers. Au point du jour, nous arrivons en vue d'Itamboua, dont les habitants, mis en alerte par cette apparition matinale, se portent en armes à notre rencontre, croyant que nous sommes venus pour surprendre et attaquer le village. Mais à peine ont-ils aperçu le Mouzoungou, que les dernières ombres ne leur avaient pas permis de reconnaître, qu'ils nous saluent avec cordialité et rentrent dans le Boma en riant de leur méprise.

Nous poursuivons, sans nous arrêter, par une campagne plantée de frênes, de myrthes, de lauriers-roses et d'arbres épineux, sur lesquels volent des bandes de pigeons blancs et gris. Enfin, vers midi, nous arrivons à Kakoma, assez éreintés de cette longue course, et nous y passons la nuit.

— Départ à six heures et demie. Nous passons devant plusieurs petits villages, et campons, vers midi, à Koi-Moina-Nyaghi. Mêmes heures de départ et d'arrivée.

A Igonda, en signe de deuil, les femmes vont barbouillées de farine, et les hommes le fer de lance tristement incliné vers le sol. A la suite de la mort récente du Sultan, des sacrifices ont eu lieu sur sa tombe. Quatre jeunes filles, assommées de coups de bâton, ont péri.

Un chef ne peut pas descendre seul au séjour des ombres. Il lui faut une suite et un état de maison. Les indigènes s'accusent même de tiédeur pour n'avoir sacrifié que quatre victimes en l'honneur de leur Sultan décédé.

Je reprends le sentier suivi en novembre dernier. Quinze lieues, à peine, nous séparent de Tabora. Je les franchis en deux étapes, et, le 22 août, à midi, je serre la main du docteur Van den Heuvel, émerveillé de ma célérité.

CHAPITRE XII

Le docteur est venu à ma rencontre, vêtu d'un gilet de flanelle rouge. Je le trouve fort engraissé depuis notre passage. Il rit, il plaisante. Le voyage ne l'effraye pas plus qu'une simple partie de campagne. « Il me semble, dit-il, que j'irai à Zanzibar en me promenant. » Il en est toujours ainsi lorsqu'il s'agit de regagner la côte. Nègres et blancs se sentent pousser aux pieds les ailes symboliques du pédase mercurien.

Dîner excellent, mais pas une goutte de vin. En revanche, du Pombé fraîchement brassé.

Au dessert, nous recevons la visite des Pères de la Mission Française, venant de Mdabourou, et qui occupent notre ancien Tembé de Barein. Ils ne sont que deux, MM. Guillet et Blanc, assistés d'un auxiliaire laïque, du nom de Visscher, Hollandais de naissance et ancien zouave pontifical, envoyé ici par Monseigneur de Lavigerie.

MM. Guillet et Blanc se proposent d'étudier le terrain pour tâcher d'établir d'autres Missions dans l'Ou-Nyaniembé, et surtout dans le Massanzé.

M. Guillet offre le vrai type du missionnaire français. J'ai rarement rencontré un homme plus affable, plus instruit et plus virilement attaché à ses convictions.

Le Père Blanc fait contraste avec M. Guillet, en même temps qu'il le complète. Je dirais volontiers que l'un représente, plus particulièrement, la tête de la Mission, et l'autre le bras. Grand et fort, blond comme un Allemand des bords du Rhin, M. Blanc est expert dans plusieurs métiers. Il excelle, surtout, dans la construction et dans la

charpente. C'est lui qui fera, des jeunes Africains évangélisés par son camarade, des ouvriers et des agriculteurs.

MM. Guillet et Blanc parlent parfaitement l'arabe. Ils commencent à se mettre au courant du ki-souahili.

— A un quart de lieue de Tchem-Tchem, sur le versant occidental des hauteurs qui regardent Tabora, se trouve le tombeau du lieutenant Albert de Leu. Dès le lendemain de mon arrivée, je m'y rends en pèlerinage avec le docteur. Une simple croix de bois noir indique la place où repose notre pauvre et regretté compagnon. La fosse, quoique jonchée de rocailles, paraît avoir été visitée par les animaux nécrophages; aussi me proposé-je de l'entourer d'une palissade.

— Le docteur a à son service deux petits boys, qui lui ont été donnés par les Arabes. Tchiano, jeune vaurien d'une quinzaine d'années, né dans l'Ou-Emba, et déjà fort au courant de sa besogne de page, suivra son maître à Zanzibar.

Quant à Songoro, qui n'a guère plus de douze ans, il restera acquis à mon personnel. L'un et l'autre commencent à cuisiner. Malheureusement, le dernier ne paye pas de mine, horriblement défiguré qu'il a été, par les griffes d'une hyène, dans un Cambi, sur la route de l'Ou-Emba à Tabora. Tous deux, gentils, éveillés et intelligents, n'ont pas droit à la solde. Ils sont nourris de la desserte et habillés aux frais du maître. L'annonce de leur séparation prochaine paraît les affecter beaucoup. J'engage aussi, dès le lendemain, comme domestiques, deux anciens courriers : Capitani, ainsi nommé parce qu'il a voyagé avec le capitaine Carter, et Férouzi, ou pierre précieuse.

— La question de mon logement futur est tranchée plus tôt que je ne croyais. Un certain Sef bin Saad, marchand arabe, est venu me présenter le Tembé de Tchem-Tchem, abandonné par M. Sergère mais lui appartenant toujours.

Bâti par un des fondateurs de la colonie, près de la source qui a donné son nom au village indigène, ce Tembé est certainement un des plus considérables de l'agglomération. Je l'arrête à raison de trois pièces d'étoffe par mois, soit dix-huit dollars.

Autour du bâtiment, s'étend un terrain d'une cinquantaine de

toises carrées, entouré de haies d'euphorbe. Quelques voisins pratiques se sont empressés de le transformer, à leur profit, en champs de manioc.

Plus tard, j'y ménagerai un jardin potager, grâce aux semences que me laisse le docteur. Des limoniers, des orangers, des manguiers et deux dattiers, mâle et femelle, me donneront du fruit.

J'étais parti de Karéma le jour même de l'ouverture du Ramazan, M. Van den Heuvel part le 26 août, profitant de la fin du jeûne, marqué par une lune nouvelle.

En retour des avis du docteur, je lui ai donné quelques renseignements sur les Hongos de la route. Il emportera surtout du Satini et seulement seize pièces de Mérikani. Quinze porteurs, armés de fusils, et quatre Akidas lui suffiront, ainsi que trois petits nègres. Comme je l'ai dit, Tchiano l'accompagnera à la côte. Il me laisse son petit balafré de Songoro.

Les adieux des deux négrillons sont déchirants !

M. Van den Heuvel, que quelques Arabes sont venus saluer, part, monté sur un âne. Je l'accompagne pendant quelques lieues et, pour causer plus à l'aise, il descend de sa monture. Celle-ci, confiée à la garde de Tchiano, en profite pour se sauver. Le petit nègre se précipite sur ses traces, et nous faisons une courte halte pour lui permettre de revenir. Mais rien ne paraît. Une heure après, seulement, un des Akidas ramène l'animal. De Tchiano, pas de nouvelles. Comme il n'y a pas moyen de s'arrêter, le docteur me prie de faire quelques recherches et, après un dernier adieu, une dernière poignée de mains, je regagne assez tristement ma nouvelle demeure.

— Le lendemain, 27 août, premier mois de Schaoual, ou Sikoukou, grand jour, tout Tabora est en liesse. Esclaves et indigènes parcourent les rues en tirant des coups de feu. Le Pombé fait des siennes et des rixes nombreuses s'engagent. C'est la saison des étrennes. Les Arabes se rendent cérémonieusement visite et échangent des cadeaux, parfois de grande valeur. Séki m'envoie un bouvillon, que je partage entre les gens de ma maisonnée. Je lui offre, en retour, quelques bouteilles de son nectar favori, reste de la provision de M. Sergère, et que je me procure à grands frais chez Sef bin Saad.

— Un Arabe, courtier marron d'esclaves, est venu me proposer un petit nègre d'une dizaine d'années, ancien sujet de Mtéça et qui justifie à merveille son nom de Barouti. Vif comme la poudre, il est encore noir comme la poix, mais joli, avenant, et désirant de toute son âme servir un maître européen. J'ai pitié du petit diable, qui tourne vers moi des regards suppliants et, d'ailleurs, convient admirablement à mon service. Soixante yards de Mérikani (à peu près septante-cinq francs) en font un homme libre, enchaîné par la seule reconnaissance, et dont je ferai, je l'espère, du moins, un bon ouvrier et un honnête serviteur.

— Depuis que je suis arrivé à Tabora, je jouis d'un bien-être dont je ne me rends pas bien compte. Pas un seul petit accès de fièvre. On prétend que ce séjour est plus malsain que bien d'autres, réputés pour leur insalubrité. Je ne m'en aperçois guère. L'eau qu'on recueille en abondance, à moins d'un quart de lieue, est excellente. Elle n'a pas la teinte blanche et le goût saumâtre qu'elle affecte à peu près partout ailleurs, dans cette partie de l'Afrique. D'un autre côté, Tabora offre des ressources alimentaires qui font complètement défaut à Karéma.

Il est vrai que je suis ici un régime très hygiénique. Levé dès l'aube, je vais, après avoir pris mon bain, faire des excursions dans les villages avoisinants. Le vallon fertile de Kouyara, Ou-Ganga, entouré de rochers brun clair, Itourou, où le père et le frère du célèbre Tipo Tipo sont établis, me voient, le fusil à l'épaule et le carnet à la main, fournir de longues traites, au cours desquelles je ramasse et rapporte gaiement force petit gibier, observations ethnographiques et robuste appétit. Puis, après la prière de l'*Allah Siri*, c'est-à-dire à trois heures de relevée, ce sont des visites chez Séki, chez Scheik bin Nassib et chez quelques Arabes influents dont j'ai fait la connaissance. Le reste du temps est pris par les travaux d'installation.

C'est Férouzi qui va au marché, établi près de la source de Tchem-Tchem, sur une grande place brûlée du soleil. Denrées et marchandises sont proprement étalées sous des abris en forme d'échoppes, formant rues, comme dans nos foires de village. Les bouchers se tiennent à part, abattant et dépeçant, *coram populo*, le bétail amené de grand matin. Les quartiers de viande, déposés sur des branchages

LE TEMBÉ DE TCHEM-TCHEM.
Dessin de A. Heins.

verts, sont préservés des insectes par des enfants chasse-mouches, et les morceaux de rebut, détaillés et cuits avec du riz, se vendent tout chauds aux consommateurs indigènes, accroupis à l'ombre des tripe-ries en plein vent. Quantité de poules et d'œufs, mangés sans dégoût par les naturels, en rapport constant avec les esclaves musulmans, mais fort peu de chèvres et pas de gibier. En revanche, force poisson sec apporté de l'Ougalla et même des rives du Tanganika. Les céréales, riz, froment, sorgho, aux grains perlés, jaunes ou rouges (ces derniers moins estimés) emplissent de grandes mannes. Il n'y a pas encore de maïs, dont on mange, frais ou grillés, les épis à chair laiteuse. Force oignons, plus doux que chez nous, et qui offrent une nourriture très saine, des aulx, des patates douces, séchées et coupées en dés, des tomates, des piments, etc., etc. A côté des mangues, côtelées et massives, comme de jeunes tortues, et dont le fruit, à la fois acidulé et sucré, conserve un petit goût de térébenthine, s'amoncellent les régimes de bananes, dorés par le soleil, ou cueillis verts, pour être bouillis et frits, en guise de légumes.

Les environs de Tabora étant dépourvus de forêts, les indigènes vont couper du bois à quelque distance et le vendent tout débité au marché. Puis, ce sont les échoppes où l'on tient les étoffes et les objets de toilette : Satini et Mérikani, venus de la côte et coupés en menus fragments, tissus grossiers et lourds d'écorce de Miombo, révélant déjà une certaine industrie, Oukayas, voiles arabes à mentonnière, faits de laine jaune, rouge, noire, etc., bracelets de fil de laiton aplati, croisé ou travaillé au burin, savon de Zanzibar, etc., etc.

Autour de la place s'élèvent les huttes où les marchands, établis à poste fixe, remisent leurs denrées nouvelles ou invendues.

Ce marché, qui se tient tous les jours, est d'une animation extraordinaire. On y abat, on y taille, on y cuit, on y coupe, on y mesure au milieu d'un brouhaha étourdissant. Les odeurs de sang répandu, de friture, de poisson sec, de fruits écrasés, s'y combinent, empestant les alentours. Plus que chez nous, on marchande et l'on se dispute. Ce sont des clameurs et des vociférations à faire croire à une émeute. Sur tous les points, des attroupements se forment, dispersés dès qu'un Arabe passe, monté sur sa mule richement caparaçonnée et précédé d'une masse d'esclaves, criant à tue-tête : *Similla! Similléni!* (Écarte-toi! Écartez-vous!) Mais à peine le cortège a-t-il disparu, que les groupes se reforment, plus âpres et plus batailleurs qu'aupara-

vant. Il arrive, parfois, qu'une étincelle, échappée du fourneau d'une triperie, met le feu aux échoppes plus sèches que de l'amadou. Tout flambe, pendant que vendeurs et acheteurs se dispersent comme un essaim de mouches, car, faute d'eau et de moyens de sauvetage, il n'y a qu'à laisser faire l'incendie. Mais c'est l'histoire d'une couple de jours, au bout desquels le marché s'installe sous des abris de bois neuf, condamnés comme leurs devanciers à une destruction plus ou moins rapprochée.

Ma table est abondante et variée. Tantôt c'est un roatsbeef, ou un beefsteak, une étuvée ou un hachis relevé d'œufs et d'oignons, ou encore une volaille au riz et au carry. Ce dernier ingrédient devient ici de toute nécessité. Il stimule l'appétit et aide puissamment à la digestion.

Chaque jour, j'ai du pain frais, en faisant lever, au moyen de Pombé, le froment pilé d'après les procédés indigènes, et en cuisant la pâte, à l'étouffée, dans une casserole.

Les fruits à pulpe et crémeux ne manquent pas. Parmi ces derniers, je citerai surtout ceux du Mstoflier.

Je trouve, chez les Arabes, des raisins secs et des dattes pour mes poudings. Mais mon grand luxe est un café délicieux, que je paye à raison de vingt piastres la frasilah.

Où je me trouve dans une atmosphère franchement cordiale, c'est chez le vieux Soultan bin Ali, le seul Arabe survivant de ceux qui, il y a plus de soixante-dix ans, fondèrent la colonie de Tabora.

Le digne homme m'a fait offrir, dès mon arrivée, force mets sortant chauds de sa cuisine, des confitures, des gâteaux et des fruits. Et comme M. Van den Heuvel m'a préparé quelques recettes, j'ai pu assurer à Soultan bin Ali qu'il ne s'apercevrait pas de la différence. Aussi ne se sent-il pas de joie !

Après Bin Ali, le personnage le plus important et le plus riche de la colonie, c'est Zeid bin Djouma, un homme charmant, plein de dignité et de bienveillance, généreux et hospitalier, instruit, tolérant, sans préjugés de race et curieux de tout ce qui regarde la civilisation européenne. Avec cela, fort beau de visage et d'une noble stature. Son principal commerce, et celui qui lui rapporte les plus gros bénéfices, consiste dans l'achat d'ivoire, échangé contre étoffes ou contre

munitions par les chasseurs, venus tout exprès pour traiter avec lui, d'Ou-Djiji, de Nyangoué, de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Fipa. Il se charge aussi, moyennant commission, d'envoyer à la côte, par ses caravanes, l'ivoire destiné au marché de Zanzibar.

Salim bin Sef, grand propriétaire d'esclaves et cultivant d'immenses plantations de manioc et de froment, ne fait pas le commerce. Ses richesses, quoique moins considérables que celles de Zeid bin Djouma, lui permettent cependant de lutter avec lui de magnificence. C'est l'homme de bonne compagnie et l'amphitryon de la colonie. Il tient table ouverte, et son Barza est orné des plus magnifiques tapis.

Cinq ou six autres habitants notables ont reçu ma visite et me comblent d'attentions. Tous ces Arabes, qui ont dans leurs écuries des ânes magnifiques, superbement harnachés, ne sortent jamais qu'escortés de nombreux esclaves. Pour ne pas avoir tout à fait l'air d'un parent pauvre, j'ai été obligé d'acheter au moins un bourriquet. C'est comme si, en Europe, je montais un cheval de race.

— Voilà qu'un beau matin, je vois entrer chez moi le jeune Tchiano, maigre comme un chien et fort dépenaillé.

Il s'est longtemps dérobé à mes questions, mais mis au pied du mur, il a fini par avouer que, ne pouvant se résoudre à quitter son pays Songoro, il avait profité de la fugue de l'âne de M. Van den Heuvel pour se cacher. Ce n'est qu'au bout de huit jours que, certain du départ du docteur, il s'est risqué à reparaître. Comment le petit malheureux a-t-il vécu pendant ce temps-là? De rapines, je le crains. Impossible maintenant de l'expédier à la côte. Je le garderai donc. Après une verte admonestation, qu'il feint d'écouter piteusement, je l'envoie se refaire à la cuisine et lui taille un pagne de Satini. Cinq minutes après, je l'entends rire aux éclats et jouer avec son ami, comme si de rien n'était.

Lorsque je lui reproche à nouveau sa conduite, il me répond par un argument qui m'aplatit. — « Vous dites que lorsque nous servons les blancs, nous sommes libres. Eh bien! j'ai fait comme un homme libre. Je me suis sauvé. »

Les petits sont ici plus malins que les grands. Je me souviendrai de celle-là!

— En parlant de mes promenades à Itourou, où demeurent le père et

le frère de Tipo Tipo, je ne m'attendais guère à faire sitôt connaissance avec l'important personnage sur lequel la plupart des voyageurs en pays africain se sont si longuement étendus.

Hamed bin Hamed — surnommé Tipo Tipo, à cause du clignement d'yeux qui altère la sérénité de son imposante physionomie — vient d'arriver à Tabora avec une forte caravane d'ivoire, en destination de la côte.

Par ses immenses plantations du Manyéma, auxquelles sont attachés des milliers d'esclaves, fanatiquement dévoués au maître, non moins que par le commerce de l'ivoire, dont il a su monopoliser toutes les sources, ce marchand, doublé de conquérant et d'organisateur, a su se tailler au centre de l'Afrique un véritable empire où, bien que vassal nominal du Saïd Bargash, il règne en maître absolu.

Dédaigneux du luxe, tout extérieur, affecté à Tabora, où les plus fastueux marchands, malgré leurs ressources toujours renouvelées, se trouvent souvent à court d'argent par suite de dépenses inconsidérées, Tipo Tipo est modestement logé à Itourou, où son vieux père et son frère Mohamed Massoudi, enrichis, comme lui, par le commerce, vivent à l'écart de toutes intrigues politiques et marchandes, comme de toute vaniteuse ostentation.

Apprenant qu'un nouvel Européen s'est fixé à Tchem-Tchem, Tipo Tipo s'empresse de venir me rendre visite, en compagnie de deux Akidas et d'une dizaine d'esclaves armés de fusils. Une grande rumeur, s'élevant au dehors, m'avertit de l'approche de ce haut personnage.

Montés sur des ânes magnifiques, venus en droite ligne de Mascate, Hamed bin Hamed et ses lieutenants cheminent au milieu d'une foule nombreuse qui les salue de clameurs enthousiastes.

Un pareil visiteur mérite des égards particuliers. Je lui fais un accueil empressé, en lui témoignant la vive sympathie que lui valent en Europe son caractère et sa haute valeur ; et cette flatterie, du reste toute spontanée de ma part, ne semble pas lui causer du déplaisir.

Assis sur le Barza intérieur, nous prenons le café traditionnel et la conversation s'engage.

Tipo Tipo me dit qu'il est parti du Manyéma avec mille Askaris et deux mille porteurs, ces derniers chargés, chacun, d'une défense d'éléphant.

Un pareil déploiement de forces, et cette énorme quantité d'ivoire,

destinée aux marchés de la côte, sont le résultat d'un travail de huit ans, pendant lesquels le seul produit des cultures de cet homme d'initiative a suffi à lui constituer une situation princière.

Hamed bin Hamed a perdu beaucoup d'hommes sur la route, par suite de la famine, résultat habituel des guerres suivant immédiatement la récolte.

Tipo Tipo a connu beaucoup d'explorateurs blancs et s'est intéressé grandement à leurs entreprises.

A nos échanges de politesses, d'amitiés et de nouvelles, vient se mêler une question de négoce. Hamed bin Hamed a entendu dire que j'avais des fusils lisses dont je voulais me défaire, et il m'offre de les acheter pour les soldats de son escorte. Je lui cède volontiers mes quarantes mousquetons, ayant servi autrefois chez nous à l'armement de la cavalerie légère.

Après m'avoir fait promettre de lui rendre sa visite à Itourou, Hamed bin Hamed prend congé et se retire, dans le même apparat, suivi de la foule qui, durant deux heures, a stationné patiemment devant mon Tembé pour guetter sa sortie.

10 septembre. — C'est aujourd'hui que je me décide à aller voir Tipo Tipo, dans son Tembé d'Itourou.

Capitani et deux de ses amis, recrutés pour la circonstance, m'accompagnent. Comme le riche marchand d'ivoire, je suis fièrement monté sur mon âne, mais, je l'avoue à ma honte, notre mesquin cortège n'attire pas le moindre concours de population.

La réception est cordiale. Lait et café circulent à la ronde.

Mes hôtes ont fait préparer, en mon honneur, un grand repas composé de bœuf, de viande de chèvre, cuite au riz, de hachis de volailles et surtout de pâtisseries en quantité.

Tipo Tipo, qui semble m'avoir pris en amitié, parle longuement du Manyéma, pays fertile, à grandes ressources, riche en bétail, en ivoire, en or (?) et en gemmes précieuses. Et, à brûle-pourpoint, il offre de m'emmener, me promettant une concession de terrain *immédiate*. Qui sait ! c'est à examiner.

Mais la journée est déjà fort avancée. Vers quatre heures, j'exprime l'intention de reprendre le chemin de Tabora.

Tipo Tipo m'offre deux belles chèvres du Manyéma et y joint une esclave pour tenir mon ménage de garçon.

Le lendemain, j'envoie à Tipo Tipo un grand revolver Colt et deux cents cartouches. Depuis, nous nous visitons régulièrement, et chaque fois qu'il pousse jusqu'à Tabora, il ne manque pas de passer une ou deux heures dans mon Tembé où je le traite de mon mieux.

Dans l'intervalle, je suis devenu maître d'école. Deux jeunes gens, d'une vingtaine d'années, fils de chefs de l'empereur Mtéça, sont

MA FEMME DE CHARGE.
(Dessin de L. Bertrand.)

arrivés ici, à leurs frais, avec une caravane chargée d'ivoire. Comme ils se proposent, sinon de s'établir, du moins de passer quelques temps à Tabora, ils se sont fait indiquer quelqu'un qui pût leur enseigner à lire et à écrire le ki-souahili, au moyen de nos lettres, bien moins compliquées que les caractères arabes et popularisées en Afrique par les missionnaires anglais. Naturellement, on les a envoyés chez moi.

J'ai confectionné un grand tableau, sur lequel j'ai rangé, à part, voyelles et consonnes. Mes disciples s'attachent à imiter les caractères. Puis, je leur fais des combinaisons de lettres.

Ils chantent et écrivent parfaitement, depuis Ba, Bé, Bi, Bo, Bu (Bou) jusqu'à Za, Zé, Zi, Zo, Zou. On peut aisément figurer ainsi tous les sons des langues bantoues.

Mes élèves prennent leçon tous les jours. Ils liront et écriront bientôt sans hésitation. En dépit du préjugé niant l'esprit et le cœur de la race nègre, ils se montrent aussi intelligents que pleins de gratitude.

— Visite de M. Stokes, Irlandais protestant et résident laïque de la Station établie à Ouyouy par la *Church Missionary Society*. Il s'est rendu à Tabora pour renouveler sa petite provision d'étoffes. Je le conduit chez Zeid bin Djouma, qui lui vend une certaine quantité de Mérikani.

Il s'accommode aussi de quelques boîtes de conserves, laissées ici par M. Sergère et que je lui cède contre un bon sur la côte, que je ferai tenir à ce dernier.

M. Stokes, qui m'engage à aller le voir, se charge de faire expédier mes lettres pour l'Association et pour mes parents et amis d'Europe, par le courrier anglais, justement sur le point de repartir.

— Ma maison s'est augmentée de deux nouveaux pensionnaires. deux singes aboyeurs, d'un gris fauve, achetés à un indigène. Attachés par une chaînette à un pilier de la cour, ils nous divertissent par leurs cabrioles. Pas farouches, d'ailleurs, se laissant caresser volontiers, surtout par mes petits boys, et vivant comme eux de la desserte de ma table.

Ma petite collection ethnographique s'est renforcée d'un bouclier de l'Ou-Ganda, de lances, d'arcs, de flèches et d'étoffes indigènes. J'ai acheté, aussi, à mes deux écoliers, quelques instruments de musique de leur pays.

30 septembre. — Mes dépenses domestiques se sont montées ce mois-ci à soixante-trois piastres : dix-huit pour le loyer du Tembé, trente pour la table et l'entretien, et quinze pour solde et Posho de mes hommes, soit trois cent quinze francs. Notez qu'actuellement j'ai

deux domestiques, une cuisinière, quatre négrillons, un âne et deux singes. J'allais oublier une autruche privée, dont m'a fait cadeau le vieux Souitan bin Ali. Je la laisse courir dans la cour du Tembé et chaque jour Tchiano est chargé de la mener à la promenade. Le petit vaurien, auquel cette corvée ne semble aller que tout juste, l'allège en enfourchant le gigantesque oiseau, à la façon des nègres nubides Elle va souvant se baigner à la source de Tchem-Tchem.

La voracité de ces animaux n'a point été surfaite. Indépendamment du manioc, dont je lui fais ample ration, elle engloutit sur son passage les objets les moins comestibles, os, cailloux, morceaux de vieux fer, etc.

Un jour, elle s'en est prise à une corde, longue de dix mètres, attachée à un pilier de la cour. Mes négrillons l'avaient laissée faire, pour voir comment finirait l'aventure. La sotte bête se trouva bientôt le bec rivé au poteau, et ne sachant comment se tirer d'affaire Ce que voyant, Tchiano se mit à lui retirer tout bonnement la corde, dont l'extrémité était déjà à moitié digérée. Toute ma maisonnée était accourue pour jouir de ce spectacle véritablement grotesque, et qui, pendant une demi-heure, a provoqué des éclats de rire homériques.

Le Tembé du Ouali entoure celui du Sultan indigène, bel et bien embastillé, sous prétexte d'honneur grand et de fidélité à sa personne.

Lorsqu'on rend visite au premier, c'est à se croire dans un pays semi-civilisé. Les pièces, meublées avec un certain luxe, abritent un personnel convenablement vêtu, plein d'affabilité et de prévenances : les visiteurs sont reçus dans toutes les règles d'un pompeux cérémonial. Il n'y a pas mieux à Zanzibar. Mais si de là vous êtes admis au quartier impérial, changement à vue. Vous tombez dans la sauvagerie en plein.

Sur la balustrade entourant les grossiers bâtiments — d'un type absolument différent des constructions arabes, — grimacent et se dessèchent des crânes d'hommes et d'animaux. Un fouillis de noirs, aux dents limées et à la chevelure poisseuse de graisse, vêtus de peaux d'animaux et de sales guenilles, s'agite dans des cases et dans des cours exhalant une odeur infecte. Les Sultans de l'intérieur, traitant d'égal à égal avec les Arabes, ont moins d'obstination que ce monarque réfractaire à toute culture intellectuelle.

M. Ramaeckers m'avait chargé, aussi, de tâcher de lui envoyer du bétail. Jusqu'à présent, je n'ai pu aboutir. Scheikbin Nassib me berce de belles promesses. Il verra, il tâchera... Je sais pourtant de bonne source qu'il possède personnellement de nombreux troupeaux, et que rien ne lui serait plus facile que de me céder quelques vaches.

— Courrier de la côte, mais pas de lettres d'Europe à mon adresse.

La santé du docteur est excellente, mais il se déclare éreinté. Il a été obligé de se battre dans l'Ou-Gogo, pour continuer sa route. Un coup de revolver a heureusement fait fuir les indigènes, qui lui barraient le chemin en exigeant un Hongo supplémentaire.

— Mon autruche a une compagne ou un compagnon, Salim bin Saad s'étant chargé de compléter la paire. C'est plaisir de les voir se promener superbement dans la cour, portant sur leur dos Tchiano et Songoro, dont les jambes noires tranchent sur le blanc des larges plumes. Elle viennent familièrement manger dans la main et s'avancent à la rencontre des visiteurs.

Ma ménagerie s'est renforcée, d'autre part, d'un chien, probablement volé, que m'est venu proposer un ancien Rouga-Rouga, rôdant dans les environs de Tchem-Tchem et qui vit on ne sait comment. Ses méfaits demeurant secrets, ou s'accomplissant en dehors du territoire, on le laisse vaguer librement, sans s'informer d'où il vient.

— Acheté deux perroquets, parlant ki-souahili et auxquels je suis en train d'apprendre..... le flamand. Il me paraît plaisant, dans ces régions tropicales, d'éveiller les échos lointains du brumeux Scaldis.

Mes élèves — pas les perroquets, mais les jeunes sujets du roi Mtéça, — ont apporté de leur pays quelques curiosités dont je fais mon profit. Il m'ont cédé, pour deux dotis de cotonnade, une harpe de l'Ou-Ganda, d'un galbe presque moresque, et des étoffes d'écorce battue, d'un brun jaunâtre, sèches et spongieuses comme de l'amadou. J'ai acheté aussi à un Akida de Tipo Tipo, un vase en ivoire sculpté, ayant appartenu à un ancien Sultan de Manyéma. Il est d'un travail curieux, tout orné de figures de crocodiles, gravées au burin et naïvement pointillées.

— Comme me l'avait prédit M. Van den Heuvel, ma réputation de

Foundi (forgeron), m'attire de nombreuses commandes, et il ne tiendrait qu'à moi de m'établir armurier et horloger. De partout, il m'arrive des coucous invalides et des fusils détraqués. Comme je n'accepte aucune rétribution, que je ne me charge que des travaux réellement au-dessus de la compétence des artisans indigènes, et seulement pour obliger mes amis les Arabes, mon prestige n'en subit aucune atteinte. Je ne dédaigne point, cependant, de donner des conseils aux Foundis de la localité, qui ont fait déjà, sous ma direction, de notables progrès.

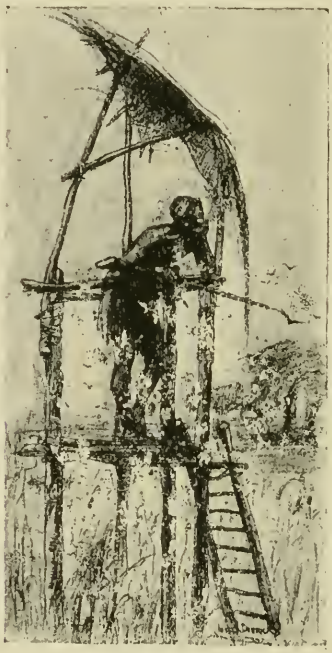
— Sur la foi de ma grande réputation comme médecin, un Mtousi, du village de Souétou, était venu me demander de lui amputer un kyste monstrueux qui le défigurait. N'osant point assumer la responsabilité d'une semblable opération, je l'avais renvoyé, avec quelques bonnes paroles ; mais il est revenu le même jour en m'offrant une chèvre. J'ai fait de nouveau la sourde oreille et, feignant de croire à un simple marché, lui ai payé en étoffes l'animal à sa valeur. Mais mon homme n'a pas voulu en avoir le démenti. Le lendemain, il reparaissait, cette fois conduisant un bœuf. Pendant une heure, il m'a supplié de le débarrasser d'une incommodité qui lui rendait l'existence insupportable.

— Mais sais-tu bien, lui dis-je, que tu peux mourir de l'opération? — Cela m'est indifférent, m'a-t-il répondu. Si vous ne voulez pas vous en charger, je la ferai moi-même, et alors, très certainement, je mourrai.

Cette dernière considération a vaincu mes scrupules et tout en continuant à le raisonner, j'ai préparé tout ce que je croyais nécessaire : perchlorure de fer, pour empêcher l'hémorragie, charpie, eau phéniquée, etc. Capitani m'assistait et tout mon personnel est accouru pour juger de mon savoir-faire. La main me tremblait bien un peu, mais je suis bravement allé jusqu'au bout. Après avoir pratiqué une incision, dans le sens du maxillaire inférieur, j'ai retroussé la peau et enlevé assez adroitement le kyste en quelques coups de bistouri. Il n'est presque pas venu du sang. Puis, j'ai proprement lavé la plaie au phénol et recousu l'épiderme au moyen de fil blanc. Pendant toute l'opération, qui n'a pas dû être bien douloureuse, le patient n'a pas proféré une plainte ni fait un mouvement. Il est parti enchanté. Je l'ai fait revenir pendant quelques jours pour renouveler son panse-

ment et prévenir une ulcération probable. En fin de compte, il s'est trouvé radicalement guéri. Malgré son insistance, je lui ai payé son bœuf, comme je lui avait payé sa chèvre, et mes hommes s'en sont préparé des conserves sèches. Cette cure a fait ici un bruit du diable.

Par reconnaissance, mon Mtousi m'envoie, depuis, tous ses amis et connaissances, et avec les malades de la localité, je me trouve avoir une clientèle aussi nombreuse que gratuite. Plaies, bosses, coups de couteau ou coups de feu, le moindre bobo est de mon ressort. Ce matin encore, j'ai recousu l'oreille d'une femme de Soultan bin Ali, qui



LE GUETTEUR.
(Dessin de J. Dierickx.)

s'était crêpé le chignon avec une de ses compagnes de harem. La hardiesse me venant avec le succès, j'y vais bon jeu, bon argent, et commence à croire que j'ai manqué ma vocation.

— Une Station de la *Church Missionary Society* de Londres — la seconde depuis Mpouapoua — est établie à Ouyouy, petit village

distant de huit lieues à peine de Tchem-Tchem et situé dans la direction nord-nord-est. Fondée il y a une couple d'années par M. Copplestone, membre laïque de la Société, cette Station a passé sous la direction de M. Stokes. Je m'y suis rendu par trente-huit degrés de chaleur, accompagné de Férouzi et de mes boys, portant à tour de rôle un grand panier de fruits mûrs.

Chemins tortueux et brûlés de soleil. A mi-route, de grands rochers nous prêtent leur ombre pour une halte de quelques instants. Un peu plus loin, aux bords d'une mare à moitié desséchée, cabriolent de nombreux cynocéphales. Mes hommes, mourant de soif après une course de plus de sept heures, leur disputent avidement une eau croupie, chargée de longs poils fauves. Les singes, dérangés dans leurs ébats, se groupent à quelque distance sur les blocs de granit semés aux alentours, et nous regardent avec des yeux pétillant de curiosité et de malice.

Je fais mine d'épauler, mais pas un ne bouge. Heureuse ignorance des effets d'une arme à feu! Je n'ai pas le courage de troubler une si flatteuse quiétude.

Pendant ce temps, Tchiano, accablé par la chaleur, s'est endormi au bord de l'eau. Lorsque je le réveille, sa face congestionnée me le montre sous le coup d'une insolation bien caractérisée, et c'est en geignant qu'il se remet en marche.

M. Stokes fait excellent accueil à mes mangues, tout en se récriant contre la nécessité d'un présent entre résidents européens.

Le village d'Ouyouy faisait partie naguère d'un district considérable. Mais Séki et Mirambo l'ont si bien rogné qu'il se trouve réduit aujourd'hui à sa plus simple expression. Le jeune chef, insensiblement dépossédé de presque tout son territoire, a pu conserver toutefois le titre de Sultan indépendant. M. Stokes le représente comme un homme de mœurs paisibles, se laissant volontiers influencer par les Européens qui savent par quel bout le prendre. C'est à quoi M. Copplestone avait particulièrement réussi, et son successeur suit heureusement son excellente tactique.

M. Stokes habite, avec un personnel de huit serviteurs, un fort confortable cottage, entouré de terres non cultivées.

Il voyage en Afrique depuis cinq ans.

Il a connu Carter et Cadenhead, lorsqu'ils ont passé par ici avec leurs éléphants, et parle avec affection de MM. Cambier et Popelin.

Le Kouïkourou du Sultan est situé à une centaine de mètres de la Mission. On y arrive par un coteau en pente douce. La campagne, fort bien cultivée, se renfle en certains endroits de tertres peu élevés, couverts de bois et de massifs rocheux. Nous rendons visite au jeune chef, qui nous reçoit sur son Barza. C'est un nègre svelte et bien découplé, dont les plus grands exploits se bornent, paraît-il, à boire avec excès. En retour de son gracieux accueil, il me demande à brûle-pourpoint de lui recoudre une de ses oreilles, déchirée sans doute dans quelque tournoi bachique.

— C'est, me dit M. Stokes, la prière qu'il adresse à tout Européen.

Je m'excuse, en promettant de revenir avec les instruments nécessités par une pareille opération. Comme il aurait été impoli d'arriver les mains vides, j'ai emprunté quelques mètres d'étoffe rouge à mon nouvel ami. Ce petit présent me vaut l'octroi d'une chèvre, que je distribue à mes domestiques.

CHAPITRE XIII

1er novembre. — Le matin, Scheik bin Nassib m'a fait appeler pour me communiquer de graves événements.

Mirambo vient de rentrer en campagne, emportant avec lui deux canons, et cette fois c'est contre Simba, son ancien allié, qu'il marche, à la tête de forces imposantes.

Mais un autre motif guiderait Mirambo. Ne pouvant faire venir de la poudre de Zanzibar, il se serait décidé à s'en procurer en pillant toute la contrée située entre Tabora et Karéma. Après avoir détruit le Kouïkourou de Simba, il viendrait faire le siège de la Station Belge, en invoquant comme *casus belli* la méconnaissance obstinée de sa suzeraineté par les insolents Oua-Zoungous!

Je suis littéralement atterré de ces communications alarmantes, et certes, si je pouvais rassembler quelques hommes résolus, j'essayerais de gagner immédiatement Karéma en traversant les lignes ennemies. Mais à ce qu'affirme Scheik bin Nassib, je ne trouverai personne. Le seul nom de Mirambo fait trembler les Askaris, qui lâcheraient pied à la première alerte, si par extraordinaire je réussissais à en déterminer quelques-uns à m'accompagner. Forcément, il faut que j'attende ici les événements.

Ce qui diminue un peu mes appréhensions, c'est une ouverture inattendue de Scheik bin Nassib. On se rappelle quelle fin de non-recevoir cet énigmatique personnage avait opposée à ma demande d'achat de bétail pour compte de M. Ramaeckers. Or, aujourd'hui il se ravise et me propose les treize vaches et les taureaux de son parc de Gongoué. Je présume bien qu'il craint de les voir tomber entre les

mains de Mirambo, mais n'a-t-il pas forcé un peu la note pour me vendre, à prix fort, un ravitaillement favorable à ses intérêts? Quoi qu'il en soit, je ne laisserai point échapper cette bonne fortune. Assiégé ou non, Karéma se trouvera à merveille de ces nouvelles et importantes ressources alimentaires. Après de longs marchandages, comme toujours, je conclus, à raison de deux cent soixante-sept piastres, pour les vingt et une têtes de bétail; et le gouverneur par intérim fait partir aussitôt, à marches forcées, dix hommes pour mettre le troupeau en sûreté dans les étables du fort Léopold. Je les charge aussi d'un courrier pour M. Ramaeckers, dont j'attends la réponse avec anxiété.

— Le nombre de mes hommes devient trop restreint, car tout doit se faire à domicile, si l'on ne veut dépenser le double. Je vais avoir, de plus, à ensemencer mon potager à l'aide des graines laissées par le docteur. Un Mgouana, du nom d'Assani, qui a servi chez des voyageurs anglais, se présente. Je l'engage immédiatement.

Il m'accompagnera dans mes visites, car ici on ne pourrait se présenter seul quelque part sans déroger gravement au cérémonial. Assani est esclave, et son maître habite Zanzibar.

Pour la même raison d'étiquette, je suis obligé de faire garder constamment ma porte; aussi mes hommes se relayent-ils, deux par deux, sur le Barza.

— Mon potager n'a pas moins de cent cinquante mètres carrés, car j'ai envoyé mes indiscrets voisins planter leur manioc ailleurs. J'y ferai semer des radis, des raves, des salades, des oignons, des carottes et des choux d'Europe, en mettant à profit les excellents enseignements de Roger.

Pour cette besogne, j'ai engagé deux nègres de l'Ou-Soukouma qui travaillent sous ma direction. La saison des pluies va bientôt commencer. En attendant l'instant des semailles, on laboure le sol au moyen de houes.

— Quand le chat est parti, les souris dansent! Nous avons eu ici une sanglante levée de boucliers, qui a tenu toute une journée en émoi la population composite de Tchem-Tchem.

C'était le 29 novembre, vers dix heures du matin. Zeid bin Djouma

était venu me rendre visite, lorsqu'en rentrant chez lui il se vit assaillir par les esclaves d'un de ses ennemis, Brahimo bin Abdallah, lequel avait été conduit enchaîné à Zanzibar pour ses actes d'hostilité envers mon riche et puissant ami.

Le gouverneur n'étant plus là pour protéger son féal, les nègres de l'Arabe emprisonné avaient résolu de venger le maître absent, en faisant le sacrifice de leur propre existence.

Zeid bin Djouma, ne croyant point à la possibilité d'une pareille et folle agression, marchait sans armes. Mais quoique attaqué à l'improviste, il fut assez heureux pour parer, de la main, deux coups de lance du chef des nègres révoltés, et put prendre la fuite sous une grêle de balles. Spectateur de l'attentat qui se commit à vingt pas de moi, je n'aurais pu intervenir, tant l'agression fut prompte. Zeid bin Djouma, du reste, se trouvait déjà en sûreté et je dus me contenter d'assister, de la terrasse de mon Tembé, aux suites fatales de l'audacieuse algarade.

Au lieu de s'esquiver, les esclaves désappointés dans leur guet-apens mettent le feu aux constructions avoisinantes qui, bâties en branchages et en chaume, forment bientôt un vaste brasier, derrière lequel se passe une indescriptible scène de désordre et de sauvagerie. Les habitants ont pris les armes. Sur tous les points débouchent des troupes de nègres, menés au combat par leurs maîtres, pendant que les femmes affolées tâchent de sauver leurs riz et leurs petites provisions de réserve. C'est naturellement au Mouzoungou, à l'homme blanc qu'elles demandent refuge. Ma cour ne tarde pas à être encombrée de tout ce qu'on a pu arracher aux flammes. Femmes et enfants trouvent sous mon toit neutre un abri assuré contre les balles.

Cependant, les esclaves mutinés se retranchent dans le Tembé de leur maître, sans autre espoir que de vendre chèrement leur vie, et les nègres conduits au feu par les Akidas à la solde des Arabes, se forment en bataille à quelque distance de la place à réduire.

Quoique ce qui vient de se passer, paraîtrait devoir dispenser de toute formalité belligérante, j'assiste au spectacle curieux d'une déclaration de guerre, précédant l'action générale.

Un Askari se détache du gros des assiégeants et s'approche du Tembé, à la distance d'une vingtaine de mètres. Sous les coups de fusil des assiégés, il entame la danse de guerre — dont chaque pas a sa signification, — accompagnée de gestes menaçants et d'insultes.

Et ce ne sont pas les ennemis qu'outrage le champion de l'armée vengeresse, mais leurs mères, objets de touchant respect dans toute l'Afrique.

Au premier danseur en succède un autre, puis d'autres encore; les pas deviennent de plus en plus furieux, les menaces plus irritantes, les insultes plus grossières. Des deux côtés, on s'exalte. Ce sont de véritables feux de pelotons qui sont dirigés vers les Askaris, continuant la série réglementaire de leurs provocations. Comment pas un d'eux n'est-il atteint par les balles qui sifflent dans l'air? C'est, comme j'ai eu l'occasion de le dire, que les nègres ne tirent guère qu'à bout portant, et qu'à distance ils lâchent leur coup de fusil sans viser, et tenant leur arme à bras tendu. Néanmoins, il est bien étonnant qu'aucune balle ne porte. Quant aux Askaris insulteurs — et c'est ce qui explique leur folle intrépidité — ils se croient parfaitement invulnérables, grâce aux Daouas dont ils sont munis. Sans talismans, ils se garderaient bien de courir pareille aventure. Cependant, il leur arrive parfois d'être blessés. Alors, grand scandale! C'est le Daoua qui est mauvais, et le sorcier coupable est mis en accusation.

La danse de guerre a pris fin, et l'attaque commence. Les assaillants mettent à leur tour le feu à un enclos non gardé, attenant au Tembé, et la fusillade se croise, acharnée, meurtrière. Je vois le principal meneur de la révolte, un nègre magnifique, tomber la poitrine trouée de plusieurs coups de feu. Il s'abat, menaçant encore, dans une mare rouge. On se précipite sur le cadavre, agité par les dernières convulsions de l'agonie. Un coup de sabre abat la tête, un autre fend la poitrine, d'où l'on retire le cœur palpitant. Ces deux lamentables trophées sont embrochés sur des lances, et promenés triomphalement au milieu du carnage.

Maintenant, il s'agit de donner l'assaut. Il commence en même temps que le feu s'est communiqué aux quatre coins du Tembé. La porte retentit sous les haches sifflantes. Les coups de fusil redoublent, les uns mortels, les autres inoffensifs, car même en pleine bataille les nègres ne résistent pas au plaisir de brûler gratuitement de la poudre. Pendant que les vaillants s'élancent pour forcer l'habitation, énergiquement défendue, les couards poursuivent sans danger les poules, les chèvres et les moutons échappés aux flammes et les assomment à coups de crosse, avec des poses et des contorsions gro-

tesques. Enfin, la porte extérieure vole en éclats, et l'on se précipite vers le Barza où les femmes de Brahimo ont été chassées par l'épouvante. Les malheureuses se laissent conduire sans résistance dans la maison de Zeid bin Djouma, à qui, dès ce moment, elles appartiennent par droit de conquête et de représailles.

Dans l'intérieur du Tembé, des coups de feu et des hurlements annoncent que le massacre se poursuit. Mais l'incendie chasse bientôt les assaillants, qui se forment en cercle à quelque distance. Une vingtaine d'esclaves, seulement, ont survécu. Ils seront inévitablement brûlés, car ils refusent de sortir, bien qu'on leur promette la vie sauve. Pas un qui fasse mine de se rendre. Cette clémence inusitée, ils n'y croient pas, ou plutôt ils lui préfèrent une mort horrible dans le Tembé incendié de leur maître invengé!

Je les vois, groupés sur la terrasse de l'habitation, calmes, insouciants, entourés par les flammes dont ils voient les progrès d'un œil stoïque. Élevés en musulmans, ils acceptent sans sourciller la fatalité qui les condamne, comme, sans hésiter, ils ont fait ce qu'ils croyaient de leur devoir d'esclaves fidèles et dévoués. Les assaillants eux-mêmes sont émus par l'incomparable grandeur de ce spectacle et ont cessé de tirer. Mais le rideau de feu se resserre. A chaque instant, on voit tomber des malheureux suffoqués par la fumée. Soudain, une explosion terrible se fait entendre. Quelques barils de poudre, restés dans le Tembé, ont sauté.

Presque en même temps, le toit plat s'écroule avec un bruit sourd et prolongé, et ensevelit sous ses décombres les derniers survivants de l'héroïque défense. Le combat, commencé à dix heures du matin, ne s'est terminé qu'à trois heures de l'après-midi.

J'étais profondément ému de ce terrifiant spectacle, et il faut croire que les habitants de Tabora n'y sont pas restés insensibles, car, pendant deux jours, dans la bourgade ordinairement si animée, a régné un silence de mort. Il n'y a point eu de marché pendant ces deux jours et, faute de viande de boucherie, je me suis vu obligé de tuer une des chèvres que j'entretiens par précaution.

A la place où s'élevaient le Tembé de Brahimo et les nombreuses habitations environnantes, on ne voit que des ruines noircies et des murailles croulantes, d'où s'échappent les émanations infectes des cadavres en putréfaction. Les assaillants, ou plutôt les répresseurs de la révolte, n'ont que trois hommes tués et quatre blessés qu'on

GUERRIER NOBLE DE LA COUR DE SÉKI ET SA COMPAGNE.
(Dessin de Fr. Simons.)

m'a amenés et que j'ai soignés de mon mieux. Heureusement que les plaies de ces derniers n'ont rien de grave. Chaque jour, ils viennent se faire panser, en m'offrant par reconnaissance des cadeaux que je refuse. J'ai fait distribuer quelques secours, en étoffes, aux habitants dont les maisons ont été englobées dans le désastre, et ma popularité s'en est grandement accrue.

— Simba est battu, son village détruit et Mirambo s'établit solidement sur la route de Tabora à Karéma. Toutes les caravanes qui se rendront au lac, courent risque, sinon d'être pillées, du moins de se voir fortement rançonnées.

C'est ce que m'apprend Mounié Mabanga, le chasseur d'éléphants, qui a pris part à la défense, et a été obligé de se sauver, abandonnant ses femmes et ses enfants.

Usant de l'éternelle ruse de guerre, Mirambo a envoyé quelques-uns de ses soldats, déguisés, implorer refuge chez Simba, en se prétendant dépouillés par le conquérant. Imprudemment accueillis, ils se sont couchés, soi-disant accablés de fatigue ; puis, vers quatre heures du matin, jetant le masque, ils ont ouvert les portes du Boma aux assaillants, arrivés pendant la nuit. Un combat sanglant s'est engagé, où les chasseurs d'éléphants de Matoumoula ont donné courageusement. Mais force a été de plier devant le nombre. Simba, cependant, a eu la vie sauve et a pu se retirer avec sa Sultane, ses deux enfants et quelques serviteurs dévoués, dans le Pori où se trouve son trésor d'ivoire.

Chaque Sultan a ainsi sa cachette, dont une de ses esclaves possède, seule, le secret. C'est pourquoi le premier soin des chefs victorieux est de s'emparer du harem du Sultan tué ou en fuite. Quant aux esclaves chargés d'enfouir le précieux ivoire, jamais ils ne survivent à cette importante besogne. Pour s'assurer leur discrétion, on leur tranche tout simplement la tête.

Un Moinangou (ou vice-roi) a pris le commandement du Boma, fortement réduit et construit sur un modèle plus défendable. Désormais, l'Ou-Savira n'existe plus. Ce district a troqué son nom contre celui de Nouvel-Ourambo. Il est fortement à craindre que les Rougas-Rougas, poursuivant leur conquête, ne se portent bientôt dans l'Ou-Kaouendi et sous les murs mêmes du fort Léopold.

Mounié Mabanga est au désespoir d'avoir dû abandonner sa famille,

mais il espère pouvoir la racheter lorsque les hostilités auront pris fin. Mirambo, du reste, a des raisons pour se mettre bien avec les chasseurs d'éléphants, dont il apprécie le courage et la détermination. Comme il est dénué de tout, je fais présent au pauvre diable d'une trentaine de yards de Mérikani.

A la nouvelle de ces événements, pourtant à prévoir, Scheik bin Nassib et le timide Séki s'occupent immédiatement à mettre en état de siège le Kouïkouron royal, en engageant les Arabes à en faire autant pour leurs propriétés particulières. Aussitôt, les travaux sont poursuivis avec ardeur, car les musulmans de Tchem-Tchem se souviennent avec appréhension de l'agression, presque victorieuse, tentée naguère par Mirambo.

Scheik bin Nassib me fait appeler pour me représenter l'avantage qu'il y aurait pour moi à me mettre exclusivement du côté des Arabes.

Comme mon désir est de rester parfaitement neutre, et que j'ai quelque idée que ce féroce Mirambo n'est pas si intraitable qu'on le représente ici, je décline poliment les avances du vice-gouverneur.

Quoique la route ne soit pas sûre, M. Guillet est parti pour Ou-Djiji avec les Pères Randabel, Blanc, Ménard et MM. Joubert, Hillebrand et Visscher. Malgré les sinistres événements dont l'Ou-Roundi a été le théâtre, ils vont essayer d'y reprendre pied.

13 décembre. — Léger accès de fièvre, le premier depuis mon arrivée à Tabora. Par ces temps de pluie, car nous sommes en plein déluge, le Tembé de Tchem-Tchem me paraît un séjour assez malsain, et dont je changerais volontiers. Ce premier avertissement, tout anodin qu'il soit, me donne à réfléchir.

Séki s'est réconcilié avec son frère Souétou. Ce rapprochement est l'œuvre du bon Soultan bin Ali, qui a mis judicieusement à profit l'absence du gouverneur.

Souétou, cadet du Sultan de l'Ou-Nyaniembé, est certainement un des chefs africains les plus intelligents, les plus avancés et les plus dégagés de toute prévention de race, qu'il y ait dans toute l'Afrique orientale.

Avant de quitter Tabora, où il s'était rendu sur l'invitation de Séki, l'obligeant Souétou à tenu à me faire visite. Suivi d'un cortège considérable, il est venu me trouver dans mon Tembé, où je l'ai reçu en grande pompe. Outre les dattes et le café obligatoires, je me suis

permis de lui offrir la dernière bouteille de bordeaux laissée ici par son ami Sergère, et à laquelle il a fait gaillardement honneur. Souétou, qui n'est pas musulman, du reste, quoique ayant adopté le costume arabe, fait grand cas du vin, mais n'en abuse point. Agé d'une trentaine d'années, robuste et bien fait de sa personne, il a l'air d'un bon vivant en même temps que d'un homme d'action. Comme il venait de dîner chez Séki, je n'ai pas eu le lourd embarras de le traiter. Il s'est retiré enchanté de son nouvel ami, comme il a affecté de me nommer à plusieurs reprises, et m'a fait promettre d'aller le voir.

Dès le lendemain, je me rends à Koi-Souétou, village prospère et bien cultivé, dont on est en train de consolider en ce moment le Boma, en prévision d'une attaque de Mirambo, et au milieu duquel mon royal ami s'est fait bâtir un vaste et beau Tembé, réunissant toutes les conditions d'une excellente hygiène. Le Moinangou vient à ma rencontre, accompagné de deux sangliers apprivoisés (!), et me conduit dans une jolie salle complètement meublée à l'européenne : chaises, tables, armoires, canapés. Aux murailles sont suspendues des armes, offertes par M. Sergère. Souétou me montre avec satisfaction le revolver de ce dernier.

— Il me l'a donné avant son départ, dit-il. C'était pour moi un frère, toujours plein de bons conseils. Je ne faisais rien sans le consulter. Ils l'ont forcé à partir, parce que je l'aimais et qu'il faisait de moi un chef instruit et juste. Mais j'espère bien le revoir. Tous les hommes blancs seront les bienvenus chez Souétou, en souvenir de lui et parce qu'ils sont bons, instruits, et savent ce qui convient aux Africains.

Une table est dressée et se couvre d'assiettes. Souétou, qui a plusieurs rayons garnis de bouteilles, en débouche une de bordeaux et une de cognac qu'il pose sur la table en m'invitant à lui faire raison. Le repas, qu'il partage avec moi, est exquis : viandes rôties, étuvées ou en hachis, appétissantes galettes, pâtisseries, confitures, fruits et café de premier choix. On ne mange pas mieux chez les Arabes les plus fastueux.

Nous allons ensemble visiter le Boma, où partout l'on s'organise pour la défense. Les indigènes, bien armés, renforcent les palissades. Il se pourrait bien que le danger commun eût contribué à la réconciliation des deux frères, et que la crainte de voir le Moinangou,

menacé dans sa sécurité, passer à l'ennemi, fût venue en aide à Soultan bin Ali dans son heureuse intervention.

Souétou, mis par Sergère au courant des affaires d'Europe, raisonne en homme de sens. Il m'engage à m'établir chez lui et promet d'appuyer chaleureusement, auprès de Séki, ma demande de concession de terrain.

Je lui fais cadeau d'un fusil rayé, dont il connaît déjà le mécanisme. Voilà un Sultan comme il en faudrait à l'Ou-Nyaniembé! Ce n'est pas sans raison que les Arabes ont flairé en lui une valeur réelle, capable de porter quelque jour ombrage à leur politique de sournoiserie et d'envahissement.

En revenant de Koi-Souétou, je trouve toute la population pressant ses travaux agricoles, dans l'appréhension d'une visite de Mirambo. De distance en distance, des guetteurs sont placés en vigie sur des observatoires formés de piquets élevés et de traverses de bois, couronnés d'un plancher à garde-fou et à auvent de paille tressée. Ces hommes n'ont pas seulement mission de signaler l'approche de l'ennemi ; ils sont chargés aussi de veiller sur les moissons dont ils écartent à grands cris les maraudeurs à poil ou à plumes : sangliers, lapins sauvages, ramiers et petits oiseaux, friands de blé vert.

— Arrivée de la caravane de ravitaillement. Je me contente de prélever pour mon usage personnel une caisse de liqueurs et une autre de conserves. Le reste sera expédié pour Karéma, sitôt que les routes seront libres.

Plusieurs colis ont beaucoup souffert et je dois les emballer à nouveau. A cet effet, j'emploie toutes les vieilles caisses que je puis me procurer. Mon Tembé est plein d'ouvriers. On y scie, on y rabotte et on y cloue du matin jusqu'au soir. Sef bin Raschid, chargé du transport, a fait un heureux voyage. Depuis Bagamoyo jusqu'à Tchem-Tchem, nul n'a songé à l'inquiéter. Les obstacles seront pour la fin. Dans tous les cas, il ne peut être question de s'aventurer avec une pareille quantité de marchandises, avant la rentrée chez eux des Rougas-Rougas de Mirambo.

Le ciel est couleur d'ardoise, mais la terre, en revanche, apparaît comme jonchée d'émeraudes. Tout germe, pousse et verdoie. Bientôt, nous mangerons des radis roses et des oignons nouveaux!

C'est plaisir, d'ailleurs, que de s'exposer aux fraîches ondées, à condition de changer de tout en rentrant au logis. Roger serait content de moi, s'il me voyait mettre si scrupuleusement en pratique ses leçons d'agronomie.

Dans la salle de mon Tembé, transformée en atelier, je lime, j'ajuste, j'écris et je calcule. Chaque matin, j'y reçois, de plus, en consultation, les malades de la localité.

Mes perroquets écorchent déjà passablement l'idiome d'Henri Conscience. Ils me souhaitent le bonjour en six langues. Les singes, un peu tristifiés par la pluie, se remontent le moral en croquant des dattes et des amandes. Mon chien ronge des os à mes pieds, et les autruches, auxquelles on a construit un hangar, se signalent par leur redoublement d'appétit.

Home, sweet home!

Il y a des moments où, entouré de mes bêtes, je me fais l'effet de Robinson Crusoé.

19 janvier 1882. — Le père de Tipo Tipo vient de mourir et je me suis rendu, sur invitation expresse, à Itourou, pour prendre part au deuxième repas des funérailles.

Ces agapes de condoléances, chez les Arabes opulents, sont au nombre de trois. J'aurais vivement désiré assister à l'enterrement, mais la cérémonie était terminée lorsque me parvint la triste nouvelle.

Sef bin Raschid m'accompagne. Nous partons vers huit heures par une température de trente degrés.

A mon arrivée au village, toute la colonie arabe de Tabora se trouve déjà réunie à l'ombre des hangars élevés pour la circonstance devant le Tembé. Scheik bin Nassib, Zeid bin Djouma, Salim bin Sef, etc., etc. vont saluer Tipo Tipo et Mohamed Massoudi, qui reçoivent gravement leurs visiteurs et, d'un air recueilli, échangent avec eux les formules de politesse ordinaires.

Le vieux Soultan bin Ali s'est fait représenter par ses fils.

Les riches Arabes, arrivés à dos de bourriquet, en brillant cortège, ont remisé leurs montures dans les Tembés voisins, d'où les aliborons s'appellent et se répondent avec des braiements formidables.

Ce concert, qui offrirait chez nous matière à plaisanteries, semble ici fort naturel, tant il est vrai que le ridicule même n'est qu'une question de convention.

LE DEUXIÈME FESTIN DES FUNÉRAILLES.
(Dessin de A. Heins.)

Tipo Tipo et son frère paraissent très flattés de mon empressement. Ils s'avancent à ma rencontre et me remercient d'être venu. Le défunt a été enterré depuis quatre jours, en grande pompe, dans un lieu ombragé.

Sur les nattes recouvrant le sol battu du hangar, de grandes pièces de Satini blanc se trouvent étendues en guise de nappe. C'est là que nous prenons place, les Arabes simplement accroupis, moi assis devant une table dressée à mon intention. Scheik bin Nassib préside.

Quant aux petits-fils de l'homme dont on célèbre les funérailles, ils se mêlent aux esclaves pour servir les invités et leur offrir des rafraîchissements. Repas simple, mais abondant. Des quartiers de chèvre, cuits au riz et relevés de raisins secs, en font tous les frais. Comme boisson, de l'eau, du lait et du café. Ces festins, trois fois renouvelés, et réunissant toujours un grand nombre de convives, ne laissent point cependant d'entraîner des frais considérables. Mais quelque gêné qu'il soit, jamais un Arabe ne cherchera à les éviter. Il s'obérerait plutôt que de faillir à un devoir pour lui sacré! Tel n'est point le cas pour Tipo Tipo et pour son frère, possesseurs de grandes richesses et généreux sans ostentation.

Commencé vers neuf heures, le repas ne se termine qu'à midi.

Les invités, ayant de nouveau serré la main de leurs hôtes, se préparent au retour. Le rappel des esclaves est fait dans les rues d'Itourou, et les ânes, rafraîchis, réconfortés et reposés, repartent avec une ardeur nouvelle. Je me joins à la cavalcade, et bientôt nous entrons dans Tchem-Tchem.

Cependant, la température, au lieu de baisser après deux heures de l'après-midi, est allée augmentant. A peine ai-je franchi les portes de mon Tembé, que les nuages qui s'étaient amassés pendant la route, crèvent avec une violence inouïe. Au bout d'une heure, les eaux descendues des hauteurs voisines, envahissent la vallée. Un véritable torrent roule devant ma demeure, heureusement établie sur un petit tertre.

— Toujours la même existence à la fois vide et occupée, variée et monotone. La pluie tombe dru, et mes maraîchers travaillent assidûment à assurer la récolte de nos futurs légumes. Je vais souvent à la chasse, en compagnie d'Assani, mais en rapporte peu de chose : de

temps en temps une gazelle, ou quelques pintades. La plume est ici fort rare, et la population des environs trop dense pour la reproduction du gibier. Dernièrement, j'ai tiré à balle sur un superbe grand-duc dont je voulais enrichir ma collection ornithologique. Je l'ai manqué, et l'oiseau nyctalope, se rabattant tout effaré du côté même du coup de feu, m'a effleuré la tête en faisant tomber mon chapeau. Un moment après, il se perdait dans les rochers.

Je vais parfois visiter Séki, pour entretenir chez lui le feu sacré, au moyen de la provision de brandy reprise à M. Reichard. Séki s'enivre, cuve son alcool et m'en redemande. Ce n'est pas un monarque que ce moricaud-là, mais un alambic!

— Tipo Tipo nous quitte. Déjà, depuis une semaine, il avait abandonné Itouron pour occuper un Tembé situé sur la route d'Ou-Djiji.

Il ne restera plus ici que quelques jours; après quoi, accompagné d'une escorte grandement renforcée, muni d'armes en quantité et de beaucoup de poudre, il s'en ira chercher le reste de son ivoire en balayant tout devant lui. — « Maintenant, dit-il, que je n'ai plus de richesses à défendre, malheur à qui tentera de me barrer le passage. Il faut que la route devienne libre et qu'en tout temps les caravanes y puissent passer sans danger. »

Aujourd'hui, seulement, le déterminé marchand d'ivoire me révèle l'étendue énorme de ses pertes. Des trois mille hommes qu'il commandait en quittant le Manyéma, plus de la moitié ont péri en route, attaqués par les bandits du désert, succombant à la maladie, ou mourant littéralement de faim. Sur une immense étendue, la contrée qu'ils avaient eu à traverser n'offrait aucune ressource alimentaire, par suite des massacres de tribu à tribu, engendrant fatalement la disette. Les malheureux durent se nourrir d'herbes et de racines. Terrible voyage, dont parleront longtemps encore ceux qui ont survécu!

Tipo Tipo veut absolument m'emmener chez lui. Mais comment bouger d'ici sans être rassuré sur le sort de M. Ramaeckers? Et puis, il me faudrait des ordres de Bruxelles... — « J'espère vous aller voir, lui dis-je, et qui sait? vous amener quelques frères blancs. » — Nous nous faisons nos adieux et avec une émotion réelle. J'ai appris à estimer cet homme et à l'aimer pour son énergie, sa loyauté et sa grandeur d'âme. Je le crois fidèle et destiné à apporter à notre œuvre

un précieux concours. En guise de souvenir, je lui fais cadeau d'un manteau imperméable, qui le défendra en route contre les pluies.

Nous reverrons-nous jamais?

Peut-être.

3 février. — Reçu, par courrier spécial, une lettre du capitaine Ramaeckers, m'informant qu'il s'attend positivement à être attaqué par les troupes victorieuses de Mirambo. Le Moinangou du Nouvel-Ourambo, agissant en vertu d'ordres formels ou s'inspirant simplement de ses visées particulières, manifeste de plus en plus l'intention de faire le siège du fort Léopold.

Les indigènes se réfugient en masse vers la Station, sans s'être pourvus de vivres, et créent à notre chef une situation insoutenable.

A chaque instant, il s'attend à être attaqué!

M. Ramaeckers est décidé à une défense héroïque. Comme il en prenait l'engagement dès les premiers jours de son arrivée à Karéma, en constatant l'hostilité des tribus environnantes, il se fera sauter plutôt que de se rendre!

Dans ces circonstances critiques, je viens de prendre le parti grave de me rendre chez Mirambo pour l'amener, si possible, à renoncer à sa menace de détruire la Station Belge de Karéma et à autoriser le départ de la caravane de ravitaillement..... Je ne laisserai pas périr M. Ramaeckers et détruire l'œuvre de l'Association sans avoir eu recours à tous les moyens de conjurer une catastrophe, peut-être imminente. D'un autre côté, je ne me dissimule pas les difficultés d'une pareille entreprise, qu'il importe de tenir secrète. Les Arabes ne me verraient pas d'un bon œil m'aboucher avec leur ennemi le plus acharné.

S'ils se doutaient de mon dessein, je suis persuadé qu'ils m'empêcheraient de le mettre en exécution. Aussi n'en informé-je même pas les trois domestiques que j'emmènerai, sous prétexte d'une partie de chasse, et qui, je l'espère, au dernier moment, ne m'abandonneront pas. Seul, Sef bin Raschid, qui attend pour partir avec sa caravane que les chemins soient sûrs, est dans le secret de ma démarche.

4 février. — Parti le soir, par un beau clair de lune, n'emportant, comme présents, qu'une pièce de brocart, un fusil et une centaine de cartouches. Vingt-trois lieues me séparent de Konongo, nouvelle

résidence du Bonaparte noir. Je ne m'arrêterai qu'après les avoir franchies....

5 février. — Il est huit heures du soir lorsque j'arrive sur les hauteurs où s'élève la première Station de la *London Missionary Society*. Nous avons dépassé, à marche forcée, quatre villages séparés par de grands Poris, de vastes forêts de Miombos et des Bogas fertiles, semées de palmiers. Le docteur Southon, directeur de la Mission Anglaise, nous reçoit avec empressement, et nous réparons nos forces épuisées, par un repas cuisiné à la hâte.

Quoique tombant de fatigue, je m'entretiens, quelques heures encore, avec mon aimable hôte, qui me confirme les regrets de Mirambo à la suite des événements de Mpimboué. Selon lui, l'hostilité qu'on prête au Mouami à l'égard des Européens, est une fable forgée par les Arabes. M. Southon se trouve en rapports fréquents avec le Sultan de l'Ou-Nyamouézi, dont les deux fils viennent prendre chez lui des leçons de lecture et d'écriture. Si j'étais arrivé le matin, j'aurais rencontré les deux princes, aptes surtout à faire l'école buissonnière, mais qui, cependant, démentent le préjugé représentant leur race comme totalement réfractaire à toute culture intellectuelle.

En m'éveillant le lendemain matin, parfaitement reposé par une nuit de sommeil, je fus véritablement charmé de la situation magnifique choisie par mon hôte. Une palissade de défense entoure les bâtiments, et devant la maison du docteur s'étend un verger, soigneusement entretenu à l'européenne et coupé par une belle avenue de bananiers. Nous jouissons d'une vue magnifique sur la plaine herbue, jalonnée d'élégants bouquets de borassus. Devant nous, à une distance de deux milles, s'élève le village de Selle Magazi (Terre de sang), ancien Kouïkourou du district, abandonné comme résidence par Mirambo pour celui de Konongo, situé un peu sur la gauche, à trois lieues de là.

Vers huit heures du matin, j'envoie Capitani avec Férouzi pour demander audience à Mirambo. A ma grande surprise, ils m'obéissent sans balancer. Ils sont porteurs de la pièce de brocart emportée dans cette intention. Mon ambassade ne revient que le soir, chargée de me transmettre les salams du Sultan, qui se déclare très heureux de recevoir le Mouzoungou et me fait offrir par quatre de ses esclaves,

sous la conduite d'un Nyampara, des vivres en abondance : deux chèvres, six poulets, du maïs, des patates douces, etc., etc.

Ce début me semble déjà d'un excellent augure. Il s'en faut de peu que toutes mes inquiétudes ne se dissipent sur ce simple échange de présents et d'assurances banales. Que dis-je! Je ne doute pas du succès et n'éprouve plus qu'un ardent sentiment de curiosité, à l'idée de voir bientôt l'homme remarquable si diversement apprécié par les voyageurs.

CHAPITRE XIV

Laissant à la Mission mes trois serviteurs, je pars de grand matin avec le docteur Southon. Le sol rouge, couvert d'arbustes croissant entre les champs cultivés, est semé de beaux villages. Celui de Selle Magazi se distingue par son étendue et son aspect florissant. Il est entouré de palmiers verts, balançant leurs ombrelles dentelées sous l'azur étincelant du ciel. De nombreux cours d'eau arrosent le pays et lui donnent une fertilité extraordinaire.

La contrée est fort riche en bétail, et cela se comprend, chaque nouvelle victoire venant renforcer les troupeaux du Mouami.

Trois fortes constructions en adobes commandent le Boma; c'est là qu'habitent Mirambo et sa famille.

Nous franchissons la double et forte enceinte protégeant le palais impérial, où tout respire l'activité.

Le Mouami, entouré d'une suite nombreuse, sort de la construction pour venir à notre rencontre. Mirambo est un homme approchant de la cinquantaine, grand et maigre, et portant entière une barbe assez clairsemée. La tête, pleine de froide et calme énergie, rayonne d'intelligence, malgré de fortes incisives ressortant en saillie sur une lèvre inférieure.

Un vieux Kitambi lui ceint la taille, et il porte une jaquette blanche, toute rapiécée, dont lui a fait présent le docteur Southon. Un lambeau d'étoffe bleue, négligemment noué sur le front, forme son turban. Cependant, Mirambo possède en quantité du brocart magnifique et des Djohos arabes d'une grande valeur. Mais il dédaigne de s'en parer, abandonnant même les bracelets de cuivre

rouge et le disque de coquillage, emblèmes de la royauté. A le voir s'appuyer sur une simple gaule, on le prendrait pour un vulgaire Mtousi (berger). Sa cartouchière et son fusil Martiny-Henry, qui ne le quittent jamais, sont portés par un Mtouana, jeune esclave au teint d'ébène et à la chevelure crespelée.

Les Nyamparas, au nombre de quinze à seize, se carrent, eux, dans leur costume de gala. Ainsi le veut probablement Mirambo.

Le rouge domine dans les étoffes amplement drapées, qui font valoir leur haute stature et leur physionomie à la fois rusée et martiale. Des spirales de laiton et des bracelets en ivoire ornent leurs membres musclés et garnis, en guise de tatouage, de nombreuses cicatrices, fruits de leurs campagnes. Plusieurs ont mêlé à leurs cheveux, étirés en mèches, des dents de lion et des griffes de léopard.

— *Ouangalouka!* (Bonne matinée!) C'est par ces paroles engageantes que Mirambo nous accueille, en me présentant la main et en secouant cordialement celle du docteur. L'entrevue aura lieu dans la vaste salle de réception, occupant tout le bâtiment. Deux chaises y ont été disposées à notre intention. Quant au Mouami, il s'accroupit, le dos appuyé contre le mur, et toute sa cour de suivre son exemple. Mirambo, roulant dans sa bouche une large chique et crachant indifféremment sur l'aire en terre battue ou sur les murailles d'adobes recrépies d'argile, s'adresse d'abord à ses Nyamparas qui, drapés dans leurs étoffes bariolées et entrechoquant leurs mains à la fin du discours royal, forment un groupe étonnamment pittoresque.

Ma connaissance imparfaite du dialecte ki-nyamouézi m'empêche de saisir tous les détails de cette allocution. Sans doute, Mirambo recommande le visiteur étranger à tout le respect de sa cour et engage ses guerriers à observer le silence.

C'est à mon tour de prendre la parole en ki-souahili :

— Je suis venu pour voir Mirambo, commencé-je en prenant le taureau par les cornes. On m'a dit qu'il a l'intention de détruire Karéma. On prétend encore qu'il veut piller la Station Européenne et tuer le frère blanc qui la commande. C'est mon frère lui-même qui me l'écrit... Le Mouami me dira-t-il si cela est vrai?

Un *Hi-i-i-i* d'étonnement, prolongé d'une façon interminable, me

rassure tout d'abord. Ou bien Mirambo ignore l'attaque dirigée contre Karéma par son Moinangou (grand vassal), ou bien il lui convient de feindre l'ignorance. Dans l'un comme dans l'autre cas, je puis considérer ma démarche comme couronnée de succès. Après un moment de silence :

— Je suis ami et frère du sang de *Cambi* (Cambier), dit-il simplement, comment pourrais-je en vouloir à ses frères et les combattre?...

— Je savais cela, répliqué-je, aussi n'ai-je pas cru Mirambo capable d'oublier ainsi ses engagements... Mirambo est fidèle en ce qu'il promet. Mais tout le monde n'a pas sa noblesse d'âme. Les gens de Karéma et les Arabes disent que c'est par l'ordre du Mouami que ses grands vassaux et ses Rougas-Rougas inquiètent mon frère blanc, et personne n'est là pour les contredire. Quand ils menacent d'assiéger la Station, c'est au nom de Mirambo. Quand ils annoncent qu'ils prendront nos marchandises, qu'ils nous massacreront et qu'ils mettront le feu à la Maison de pierre, c'est toujours comme parlant au nom du Mouami. Je sais bien que cela est faux, mais mon frère Mouzoungou ne peut juger que par ce qu'il voit et par ce qu'il entend... Du moment que Mirambo assure de nouveau qu'il est notre ami, nous n'aurons que du dédain pour les bravades ridicules de ses soi-disant envoyés, et ne soupçonnerons plus jamais notre puissant ami, dont nous connaissons la grande vaillance et l'impériale loyauté.

Mirambo s'agite impatiemment et interpelle avec volubilité ses Nyamparas, comme pour leur demander des renseignements. En ce moment, j'en jurerais, sa bonne foi est absolue. Enfin, les colloques prennent fin.

— Je sais ce que c'est, dit-il en me regardant bien en face. Depuis le dernier séjour de *Boina Cambi* (maître Cambier), les hommes blancs qui vont à Karéma ne passent plus par chez moi. Les chefs Oua-Kaouendis, que j'ai soumis, croient probablement que vous êtes devenus mes ennemis et ils agissent en conséquence. Mais que m'importe ce qu'ils pensent! Ils n'ont pas le droit d'agir sans mes ordres!... Ils ont forfait à leur devoir de vassal et je les en punirai!... Oui, s'écrie-t-il avec force et décision, je couperai leurs têtes pour apprendre aux autres que Mirambo est seul maître de déclarer la guerre et de conclure la paix!...

Et se tournant vers deux de ses Nyamparas :

— Vous partirez immédiatement pour Karéma, avec vos hommes, pour savoir au juste ce qui s'est passé. Puis, vous irez au Nouvel-Ourambo (ancien Ou-Savira), et si le Moinangou est coupable, vous me rapporterez sa tête. Le fils de ma sœur, qui vous accompagnera, prendra le commandement de ce poste, si notre hôte blanc n'a pas été trompé par quelque Arabe à la langue *sans os* (c'est-à-dire souple au mensonge).

Quand même j'aurais conservé quelque arrière-pensée de défiance, il me serait impossible de douter plus longtemps des excellentes intentions de Mirambo à notre égard. Non seulement cet homme ne nous a jamais voulu de mal, mais il ne tiendrait qu'à nous d'en faire le plus fidèle et le plus puissant des alliés. Pourvu que ses trop zélés janissaires n'aient pas déjà passé des paroles à l'action! Mais M. Ramaeckers est homme à leur tenir tête. Oh! s'il pouvait partager la joie et la sécurité dont mon cœur est plein!... C'est dans des moments pareils qu'on ne comprend pas comment nous avons tardé si longtemps à introduire ici la télégraphie électrique. Quels services ne rendraient pas en Afrique quelques fils reliant les principaux centres de populaion! Mais ces malheureux nègres seraient capables de s'en faire des bracelets et des jambards!

Soulagé d'un poids immense, je m'entretiens longuement avec mon illustre interlocuteur.

— « Pourquoi, me demande-t-il, les hommes blancs ne sont-ils plus jamais venus me voir? » Au fait, pourquoi ? « Est-ce qu'ils préfèreraient les Arabes qui ont été si mauvais pour moi? »

Mirambo n'a jamais oublié avoir été frappé par un chef arabe, lorsque, tout jeune encore, il suivait les caravanes en qualité de Pagazi. Dans sa farouche rancune, il a voué à la race tout entière une haine mortelle. On sait qu'il a déjà tenté de s'emparer une fois de Tabora. Mais se heurtant à des forces égales et peut-être mieux armées, commandées par Magohé, son ancien général, il s'est vu contraint de lever le siège, en se contentant d'enlever à Séki un certain nombre d'esclaves. En ce moment, il en veut aux Oua-Ngonis, habitant au nord-est d'Ourambo. Mais il aura fort à faire avec eux. Ces peuplades, particulièrement denses et guerroyantes, quoique encore simplement munies d'arcs et de lances, lui taillent rude besogne.

— Je suis certainement le plus grand Sultan de l'Afrique, continue Mirambo sans fausse modestie. Si mes frères blancs passaient un jour par chez moi, ils s'en apercevraient à leur avantage. Je ne leur ferais payer de Hongo, ni sur ce territoire ni sur celui du Nouvel-Ourambo et, accompagnés d'un de mes Nyamparas, ils seraient respectés par mes nombreux alliés et vassaux. Comment se fait-il que je ne les voie plus jamais?

A l'encontre de Séki et des autres Sultans de l'intérieur, abrutis par le Pombé — qu'il ne boit plus, après en avoir abusé lui-même, et dont il défend la fabrication sur son territoire, — Mirambo a une fort grande idée de notre civilisation. Comme tous les Africains, il croit que, pour sa propre race, le progrès s'est arrêté, suivant de plus en plus une marche descendante. Le motif de cette opinion démoralisatrice réside, qui le croirait? dans un respect exagéré des aïeux! Chaque chef, mettant sa gloire à invoquer une longue généalogie d'ancêtres dont, en l'absence des lois morale bien définies, il se borne à suivre les exemples, bons ou mauvais, le présent se trouve fatalement, à ses yeux, toujours inférieur au passé, surfait par d'incohérentes légendes.

— *Oua-Zoungou Hodari! Hiii!...* Puissants et habiles, les Européens!... Mais les Africains d'aujourd'hui, bien dégénérés!... Nous valons moins que nos pères, tandis que les hommes blancs sont plus *malins* que les leurs. Voyez plutôt! Les premiers blancs n'avaient que des fusils à silex. Puis sont venus les armes à capsules, enfin les canons rayés. Qui sait où vous vous arrêterez!... Nos lances, nos arcs et nos flèches restent toujours fabriqués sur le même modèle. Nous n'inventons plus rien, et tous les perfectionnements que nous introduisons dans la construction de nos cases, c'est des Arabes et des blancs que nous les tenons. Dans nos histoires, les Sultans bâtissent des villes magnifiques, règnent sur des peuples innombrables, possèdent d'immenses trésors!... Nous érigeons, à grands efforts, de misérables Bomas, dont se moquent les Arabes... et peut-être aussi les Européens, bien plus habiles qu'eux! C'est en me battant à outrance que je maintiens les tribus dans le respect de mes droits, et mes richesses me viennent de la côte. Non, nous ne valons pas nos pères, et nos enfants vaudront encore moins que nous!...

— Comme vous, lui dis-je, nous avons nos traditions lointaines. S'il

fallait en croire les récits transmis d'âge en âge, nos pères accomplissaient des prodiges que nous ne pouvons plus imiter. Ils ébranlaient des montagnes et les divisaient à coup de sabre. Le Ciel et la Terre s'unissaient pour régler les destinées d'une lignée de géants. Un seul héros défaisait des armées entières. Tel autre possédait un cheval ailé qui l'emportait vers les astres, ou une épée enchantée qui triomphait de tous les obstacles. Mais il en est de ces récits anciens comme des événements actuels, dénaturés et grossis en passant de bouche en bouche. Mirambo n'a-t-il jamais entendu représenter comme invincibles des ennemis qu'il a facilement vaincus? Croit-il à tous les rapports qu'on vient lui faire sur les troupes des Sultans contre lequel il marche en guerre? Non, il s'assure des choses par lui-même. Mais comment savoir au juste ce qui s'est passé autrefois?

— Ces paroles sont vraies! fait le Mouami après un moment de silence.

— Ce qui est vrai, dis-je, c'est que nos pères ont commencé par être sauvages, allant, comme les Africains, vêtus de peaux de bêtes et se servant pour armes de pierres grossièrement taillées. Ils vivaient dans des cavernes ou sous de simples huttes de feuillage.

Nouvelle exclamation du Mouami.

— La race de Mirambo, continué-je, est née sur un sol qui produit de la nourriture en abondance. Celui qui cultive ici, pendant un mois seulement, a à manger pour toute l'année. Cela est-il vrai?

— Cela est vrai.

— Notre race, à nous, est venue dans un pays froid et bien moins fertile. Nous avons dû travailler beaucoup *des bras* pour le faire produire et beaucoup *de la tête* pour chercher les moyens de nous fabriquer des vêtements chauds, à bon marché, des outils pour élever nos maisons de pierre, des armes pour tuer les bêtes, de plus en plus rares et craintives. Il a fallu plusieurs fois mille ans pour produire un fusil comme ceux dont nous nous servons aujourd'hui, et nos moindres industries ont commencé aussi modestement que les vôtres. Mais nous ne sommes pas pour cela plus malins que nos ancêtres. Nous avons profité de ce qu'ils ont trouvé et toujours cherché à y ajouter quelque chose, tandis que la race de Mirambo, croyant qu'il ne lui restait plus rien à faire, a conservé, sans vouloir y rien changer, ce que ses pères avaient simplement commencé comme les nôtres.

— Nous ne saurions faire mieux, reprend avec obstination Mirambo en secouant la tête.

— C'est une erreur! Est-ce que les Africains, esclaves des Arabes, ne savent pas déjà beaucoup de métiers dont vous profitez? Mirambo a construit son Kouïkourou en matoufalis; où a-t-il vu chose semblable?

— Chez les Arabes?

— Il a donc trouvé cette chose bonne?

Est-ce que le Mouami n'achète pas des étoffes faites par les blancs, et des armes et de la poudre? Pourquoi les Africains ne veulent-ils pas apprendre à fabriquer les marchandises dont ils ont besoin aujourd'hui, et dont leurs pères, pas plus que les nôtres, n'ont eu seulement l'idée?

— *Hiii!* Les Oua-Zoungous savent tout et les Africains rien!...

— Aucun Monzoungou n'oserait se vanter de tout savoir. Mais celui qui fait quelque chose, chez nous, s'associe à un deuxième, à un troisième, habiles d'une autre manière. L'objet le plus simple passe quelquefois par des centaines de mains. Nous travaillons tous ensemble, et c'est pourquoi nous pouvons fabriquer facilement des choses en apparence si difficiles.

Là-dessus, j'essaye d'expliquer à Mirambo le mécanisme compliqué de notre industrie. Prenant pour exemple mon fusil, je montre le mineur, extrayant le minerai du sol; les hauts fourneaux, le convertissant en fer; les ouvriers, forgeant spécialement la plaque étroite et longue, la roulant en tube et la soudant; d'autres, et d'autres encore, faisant les pièces du mécanisme intérieur, le chien, le pontet de sous-garde, la plaque de crosse, les boucles, la capucine de cuivre, etc. Puis, ce sont les bûcherons, les scies mécaniques, les tours, qu'on met à contribution pour produire la crosse; le tanneur, qui prépare le cuir de la bandoulière, etc. Même chose pour la poudre, pour les cartouches. « Il faudrait des années à un seul homme, dis-je à Mirambo attentif, pour faire *entièrement* un fusil. Nos fabriques en livrent plusieurs milliers en quelques jours! Ainsi de tout, d'une simple aiguille comme d'un bateau en fer, d'un étui comme d'une maison. Dans telle ville, on fait surtout telle chose. Dans telle autre, telle autre. Chaque peuple a ses industries de prédilection. Mais tout s'échange et profite à tous.

Mirambo saisit avec une rare intelligence mes explication. Seulement, il ne peut pas admettre que les Africains soient aptes même à la division mécanique du travail, dont je lui donne une si grande idée. Je lui affirme le contraire et lui dis les progrès déjà obtenus des nègres dans la Station de Karéma.

Cependant, il me reste à aborder un point scabreux. Devenu maître de l'Ou-Kaouendi, Mirambo n'a point à s'inquiéter des conventions arrêtées avec Matoumoula. Par suite des derniers événements, la Station Belge se trouve bel et bien expropriée et, en refusant tribut au nouveau suzerain, nous avons purement et simplement violé la loi africaine! Matoumoula ne possédait-il pas son territoire par droit de conquête?

Mais le Bonaparte noir est bon prince.

Lorsque, avec les plus grandes réserves diplomatiques, je le sonde au sujet de la confirmation de notre traité, il se met à rire.

— C'est très vrai, dit-il, vous êtes maintenant établis sur mes terres. En demandant tribut, nos officiers ont agi à votre égard comme avec tous les chefs de l'Ou-Kaouendi. Seulement, ils ne devaient pas vous menacer sans mon ordre, car ils savent que je suis favorable aux blancs.

Je tâche d'expliquer que, dans notre contrat, le Hongo n'était pas stipulé, et qu'en Europe les conventions faites avec une personne, lient celle qui lui succède dans ses droits...

— *Hiii!* reprend Mirambo avec ironie. Ainsi, parce que Matoumoula vous a donné un terrain, *qu'il venait de prendre*, et où il avait mis un Sultan de sa façon, vous me croyez tenu à confirmer ses volontés? Est-ce que vous lui avez fait montrer le papier en vertu duquel il disposait de ce terrain? L'ancien Sultan avait peut-être pris d'autres engagements!

— Les hommes blancs, dis-je d'un front imperturbable, se confient en la solidarité des Sultans africains. Chez nous, tout écrit est sacré...

— Les Sultans africains ne doivent accomplir que leurs propres promesses, et un Mouami comme moi n'a pas à tenir compte de celles d'un Matoumoula! Mais rassure-toi. Si je vous croyais mes ennemis, je serais déjà venu en personne vous assiéger, comme j'ai fait pour Simba.

— Nous pouvons donc espérer que Mirambo ratifiera...

— Je n'ai rien à ratifier... Entends-moi bien : je vous *donne* le terrain que vous occupiez, sans condition de tribut... mais c'est parce que je le veux ainsi...

— Puis-je alors demander un nouveau contrat?...

— *Hiii!* Encore un papier?... A quoi le premier vous a-t-il servi?... Si je meurs, ou si un autre chef *mange* ma terre, ce serait donc à recommencer? Ma parole vaut plus qu'un papier. Quand Mirambo promet, il tient. Si les hommes blancs ont leurs usages, les rois africains ont les leurs aussi. Écrivez à votre frère qu'il n'a rien à craindre de moi... Mais je châtierai les gens de Karéma qui ont refusé le Hongo. Ils n'ignoraient pas, eux, que le véritable maître c'est celui qui a la force... Je détruirai leur village...

Voyant Mirambo de si facile composition, je me permets d'intervenir en faveur des voisins de M. Ramaeckers.

— Nous avons besoin d'eux, lui dis-je, pour nous procurer des vivres... Ils sont si pauvres, d'ailleurs, que leur Sultan étant mort, ils ont cru pouvoir se dispenser de payer tribut...

— Eh bien, répond Mirambo, *je vous les abandonne*. Seulement, soyez sévère pour eux, et ne laissez rien passer. Je les ferai informer que *les hommes blancs sont devenus leurs maîtres et qu'ils doivent leur obéir...*

C'est plus que je n'en espérais. Nous voilà non seulement confirmés dans notre ancienne et chanceuse concession, par l'autorité d'un des plus puissants chefs de l'Afrique, mais investis encore d'une espèce de suzeraineté sur des gens qui, jusqu'ici, affectaient envers nous des attitudes suspectes.

A présent, plus que jamais, nous sommes certains d'un résultat!

Après cette longue, précieuse et intéressante audience, nous regagnons la Mission Anglaise, en nous entretenant, le docteur Southon et moi, de l'homme remarquable qui vient de me donner tant de preuves d'intelligence, de fermeté et de profondeur. Elle n'est certes pas perdue pour la civilisation, une race qui, à l'état sauvage, produit encore de pareils rejetons!

Je passerai une huitaine de jours chez le docteur. Maintenant que tout péril est conjuré et que Mirambo lui-même vient de mettre fin aux excès de zèle de ses Moinangous, je puis, sans scrupule, consacrer quelque temps encore à l'étude de cette puissante nature.

EN REVENANT DE CHEZ MIRAMBO.
Dessin de Fr. Van Leemputten.)

M. Southon est persuadé qu'on obtiendrait sur elle un ascendant considérable. — « On peut, dit-il, se confier entièrement à la loyauté de Mirambo. Cet autocrate, si entier dans ses jugements et si prompt dans ses actes, a pour les blancs une immense estime. Jamais il n'a failli à suivre un conseil dont je lui avais démontré l'utilité. Il sait écouter et comprendre. Et qu'il se connaît bien en hommes! A tous les points de vue, ce sera un des plus grands monarques qu'on aura vus dans ce malheureux pays. »

Le lendemain soir, Mirambo vint me rendre visite. Il avait passé toute la journée à la chasse, trompant l'ardeur guerrière qui fait le fond de son tempérament.

Souvent, aussi, il dépense quelques heures au cottage où sont instruits ses enfants. Cette fois, il ne resta que quelques minutes et se retira après nous avoir offert une antilope tuée par lui.

Je retournai le voir pour lui faire mes adieux. Il me reçut sans turban, cette fois, armé d'un grand sabre, dans une hutte circulaire n'ayant pour tout mobilier qu'un fauteuil pliant à dossier de toile, excessivement gracieux, et nombre de petits tabourets sur lesquels il s'assit avec ses Nyamparas. Je pris place à ses côtés, portant les yeux vers le haut des murailles en torchis, entièrement tapissé de flèches empoisonnées comme celles employées dans les chasses à l'éléphant. Aussitôt, voyant la direction de mon regard :

— Je n'ai plus de poudre, dit-il avec un sourire ambigu, qui me donna à penser que, grâce à ses campagnes, la dernière notamment, il n'en était pas si complètement dépourvu que cela. Il faudra bien revenir à l'ancien système des lances et des flèches. C'est d'ailleurs excellent pour la chasse. La détonation du fusil effraye le gibier, et déjà il me faut aller bien loin pour en trouver.

Cependant, je ne vois pas que ses soldats aient déposé le rifle qui, pour ce qui le regarde, ne le quitte pas.

Un marmot de quatre ou cinq ans, nu comme un ver, pénétra dans la hutte et lui grimpa sur les genoux ; c'était un de ses enfants. Mirambo se mit à jouer avec lui, et sur sa rude figure passa comme un rayon de souveraine douceur.

Mirambo me conduisit ensuite dans sa chambre à coucher, munie

d'un superbe lit européen, à baldaquin et à ressorts, et doublé d'une humble couchette indigène.

— Je préfère encore ceci, me dit-il d'un ton bonhomme, c'est moins haut et moins chaud.

Tout un arsenal de fusils, anciens et nouveaux systèmes, armes arabes ou anglaises, ornaient les murailles.

Il en choisit un et me l'offrit.

— J'ai fait envoyer au consul d'Angleterre, dit-il, tous les objets ayant appartenu aux malheureux blancs de Mpimboué. Ce fusil ne m'a été remis que plus tard, par mes Rougas-Rougas. Il est à toi.

J'acceptai avec empressement.

— J'aurais voulu pouvoir les sauver, continua Mirambo, mais pourquoi, sachant que mes troupes allaient donner l'assaut, n'ont-ils pas pris part à la défense? Ils auraient peut-être reussi à repousser mes hommes et je serais arrivé à temps.

Je le regardai avec stupéfaction :

— Comment? m'écriai-je. Mais c'est justement pour ne pas être considérés comme les ennemis de Mirambo qu'ils n'ont pas voulu faire usage de leurs armes.

— Ils ont eu grand tort, répondit le Mouami. *Chacun doit se défendre.* Ils m'auraient tué la moitié de mes hommes que je leur aurais encore donné une escorte pour continuer leur voyage.

Puis, il me reconduisit poliment jusqu'à la porte du village.

— Dis à tes frères blancs quel homme je suis, me répéta-t-il en me secouant cordialement la main. Jamais Mirambo ne sera leur ennemi. Qu'ils passent sans crainte par mon royaume. Ils n'auront rien à payer et seront bien accueillis... *même s'ils ne m'apportent pas de poudre.*

Sur la route du village, à la Mission Anglaise, les indigènes, revenant des travaux, me saluent avec déférence : *Madjira, Boina!* (Bonsoir, maître). Sachant la faveur avec laquelle m'a traité le Mouami, ils m'entourent de leur respect. Bien que maintenant une sévère discipline, Mirambo est adoré de ses gens. Il paraît certain qu'au premier appel, il peut mettre dix mille hommes sous les armes.

A six heures sonnant, j'arrivai au cottage, dans les meilleures dispositions pour faire honneur au succulent repas des adieux. Le lendemain, au point du jour, il me fallait dire adieu à la Mission Anglaise et à son hospitalier directeur.

Mirambo, dont la générosité est connue, m'avait envoyé deux bœufs. J'en donnai un à mes hommes, qui le détaillèrent et en firent boucaner, le soir même, les meilleurs morceaux.

Le reste, ainsi que le second bœuf, revinrent au personnel, plus nombreux, de M. Southon.

. . . . . .

. . . . . .

Quatre jours après, je rentrai à Tabora, de nuit, comme j'en étais sorti.

CHAPITRE XV

Cependant, le bruit de ma visite à Mirambo s'est répandu à Tabora et intrigue vivement le clan arabe. Scheik bin Nassib me fait mander.

Je m'attendais à des représentations de sa part, mais le malin personnage n'a garde de se montrer piqué. Bien au contraire, il a changé de gamme.

Autant, naguère, il chargeait le portrait du conquérant nègre, autant, depuis que j'ai été à même de contrôler la gratuité de ses assertions, il lui reconnaît de talents et de qualités. De mon côté, je fais de Mirambo l'éloge qu'il convient et insiste particulièrement sur les forces militaires dont il dispose. — « Oui, dit le vice-gouverneur, le Sultan d'Ourambo a beaucoup d'hommes, mais très peu de poudre. Il a voulu s'attaquer aux Oua-Ngonis et la guerre n'est pas près de finir. Ces derniers ont fait demander aide à Séki. Nous attendons leurs envoyés. »

Cela me fait souvenir que Mirambo doit aussi dépêcher des ambassadeurs au chef de l'Ou-Nyaniembé, pour en obtenir, à force de présents, une neutralité temporaire. Je l'annonce au vieux Scheik.

— Nous nous y attendons bien, me répond-il tranquillement, mais ça ne me regarde pas. Séki agira comme il lui plaira.

Quatre jours après, les envoyés de Mirambo arrivent à Tabora, au nombre de six, choisis parmi les Nyamparas les plus énergiques, les plus dévoués et les plus influents de Konongo. Ils apportent de magnifiques défenses d'éléphant. L'ambassade des Oua-Ngonis est

arrivée de son côté, avec de l'ivoire en moindre quantité. Scheik bin Nassib se dit malade et ne quitte pas le lit. Après leur première visite au Sultan, les hommes de Mirambo viennent me voir, et je les traite de mon mieux.

Ils sont un peu plus bruyants qu'à Konongo, mais cette attitude est peut-être dictée par le Mouami lui-même, jaloux de se voir représenté avec quelque assurance. Toutefois, leur conduite ne donne prise à aucune plainte. Ils payent largement tout ce qu'ils consomment, et se font bien venir de la population qui les regarde avec une admiration respectueuse.

Les deux ambassades évitent soigneusement de se rencontrer.

Pendant toute la durée des Chaouris, le vice-gouverneur reste invisible; mais il ne faudrait guère le connaître pour le croire étranger aux hésitations de Séki.

Celui-ci finit par accepter les dents de Mirambo, sans préjudice de celle qu'il lui garde *in petto*, et par faire déclarer aux envoyés des Oua-Ngonis que leurs présents ne sont pas suffisants. Les deux ambassades se retirent, et Scheik bin Nassib, rétabli par miracle, continue gaillardement à vaquer aux soins de son gouvernement. Il est possible que la balance ait penché seulement en faveur des plus riches offrandes; mais il se pourrait aussi que mes renseignements et mes exhortations y fussent entrés pour quelque chose.

22 février. — Accompagné d'Assani, de Capitani et de deux esclaves mis à ma disposition par le vieux Soultan bin Ali, je me rends à Igonda, pour m'acquitter de la visite promise à M. Reichard.

L'expédition allemande s'y trouve au complet.

Nous passons quelques jours à nous entretenir du passé et à former des projets d'avenir. Puis, nous nous quittons, nous assignant un prochain rendez-vous à Tabora.

Au retour, la chaleur est suffocante et un orage épouvantable nous surprend dans les bois de Miombos avoisinant le Mtoni de Kasséghèra.

Le vent souffle avec rage, écimant les arbres, dont les branches, à plusieurs reprises, manquent de nous écraser. A demi aveuglés par les éclairs, nous sommes obligés de cheminer, les yeux sur la voûte ondoyante, pour éviter la chute redoutable des frondaisons mortes, s'abattant avec un horrible fracas. La foudre frappe autour de nous

les troncs des grands arbres qu'elle divise et fracasse comme si c'étaient des allumettes.

Lorsque nous sommes enfin arrivés en rase campagne, une pluie diluvienne nous mouille jusqu'aux os. En quelques instants, la campagne s'inonde, et, pour gagner le Cambi situé de l'autre côté de la rivière, nous sommes obligés de faire la chaîne, ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Plus d'un lâche pied, entraîné par le courant, et c'est avec toutes les peines du monde que, nous soutenant avec énergie, nous parvenons à escalader enfin la berge gluante.

Les courges commencent à apparaître, ainsi que les melons d'eau. Mon potager est en plein rapport. Je mange de délicieux radis, de fraîches salades et me régale de maïs nouveau, bouilli ou grillé sous les cendres. Et comme les chaleurs vont recommencer, j'en profite pour me faire raser complètement la tête, à la manière arabe.

Une de mes autruches s'est cassé la patte, à moins qu'on ne la lui ait brisée volontairement. Je soupçonne fort le petit Tchiano d'avoir voulu s'épargner la corvée de la mener au bain et à la promenade. Obligés de la faire abattre, nous mangeons sa chair frite. C'est un plat délicieux et pouvant se comparer à la meilleure dinde. Les plumes, soigneusement empaquetées, trouveront leur placement chez mes amis d'Europe en puissance de femmes ou de filles. Il y a de quoi empanacher tout un quartier.

20 mars. — Il ne s'agit plus de concession de terrain à Tabora! Un courrier, expédié en toute hâte du fort Léopold à la côte, m'apporte la nouvelle foudroyante de la mort de M. Ramaeckers!

La dysenterie venant au secours de la fièvre, la sinistre catastrophe s'est produite sans qu'un seul Européen fût là pour fermer les yeux de notre malheureux compatriote, tombé au poste du devoir.

Vingt mois à peine nous séparent du jour où nous quittions tous ensemble Bruxelles, confiants dans notre étoile. Et me voilà seul survivant de la troisième expédition belge!

Mais il ne s'agit pas de se laisser aller au découragement. La mort de mon chef m'impose le devoir de partir le plus tôt possible pour Karéma, afin de sauver d'une destruction probable l'œuvre de M. Cambier, si énergiquement continuée par le capitaine Ramaeckers et dont le lourd héritage m'incombe à mon tour.

Immédiatement, je procède à mes préparatifs de départ.

30 mars. — En route!

Ma caravane se compose, outre mon personnel particulier, domestiques, cuisinière, boys, etc., et un Sarmala (charpentier) engagé en vue des travaux qui m'attendent, de quarante porteurs Ona-Nyamouézis, chargés de tout l'attirail de la Station de Tabora, supprimée par le fait de mon départ forcé, et des vingt Askaris de Sef bin Raschid.

A Kasséghèra, distant de cinq à six lieues d'Igonda, nous traversons le Mtoni, gonflé par les eaux pluviales et qui roule des flots impétueux. Nous sommes obligés de nous lester pour ne pas être entraînés par la force du courant. Moi-même, je me charge d'un fardeau.

Les ânes, remorqués par des cordes, parviennent sans accroc sur l'autre rive. Mes singes, attachés au col de deux chèvres, sont portés avec elles, à dos d'hommes, ainsi que le chien qui refuse de se mettre à la nage. Quant aux perroquets, ils se tiennent perchés sur les charges, réduites, de mes boys.

Partis en pleine Massika, nous avons de l'eau jusqu'au cou; mais grâce aux précautions prises, aucun accident n'est à déplorer.

Même itinéraire qu'aux voyages précédents. La caravane avance péniblement par des sentiers détrempés et fangeux, où le pied enfonce et glisse. Depuis le matin jusqu'à une heure fort avancée de la journée, nous marchons littéralement dans l'eau. Souvent, nous en avons jusqu'à la ceinture.

Au sortir de la Boga d'Igonda, les terrains s'élèvent. Les pluies accumulées descendent en torrents des montagnes et coulent dans les ravins avec une vitesse vertigineuse. Cependant, elles n'atteignent point les entrées des solides fourmilières, construites à l'abri des exhaussements du sol, avec un admirable et merveilleux instinct. A chaque instant, nous sommes obligés de jeter des ponts sur les endroits inondés. Quelques arbres, coupés et tombés en travers, livrent passage à la caravane, s'accrochant aux branchages.

Les villages que nous traversons sont toujours terrorisés par la présence des troupes de Mirambo, qui continuent à lever tributs et réquisitions; ceux qui opposent le moindre refus à leurs exigences sont mis à sac et les habitants, enchaînés, sont vendus comme esclaves.

Mais grâce au bon accueil reçu chez Mirambo et aux ordres qui en sont résultés, je n'éprouve aucune difficulté sur ma route.

Les soldats du Mouami me laissent passer sans tenter de m'arracher quelque présent. Quant aux habitants des villages rançonnés, sachant que je suis devenu l'allié de leur vainqueur, ils me comblent d'égards et de présents. Quoique le pays soit ravagé par la guerre, j'ai des provisions en abondance. Quelques indigènes notables sont venus me prier d'intercéder auprès de Mirambo, pour en obtenir qu'ils soient moins durement traités. — « L'homme blanc est bon », disent-ils d'un ton suppliant. Je leur ai promis de faire mon possible, et ils sont partis tout consolés.

— Toujours de l'eau ! Les vivres continuent à abonder. De tous côtés, on nous apporte du maïs frais et des patates douces.

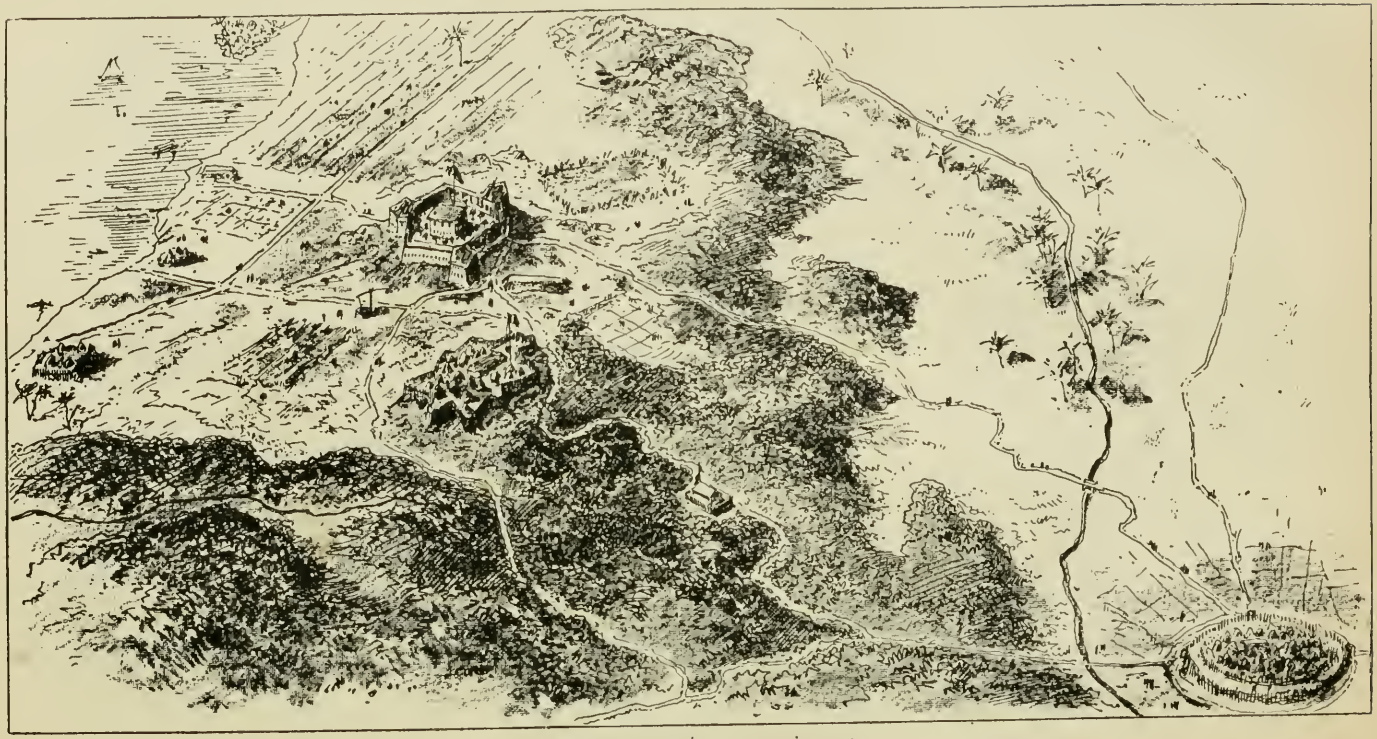
12 avril. — Nous approchons du Nouvel-Ourambo, ainsi que — depuis la défaite de Simba — il est ordonné, sous peine de mort, d'appeler l'ex-district de l'Ou-Savira. Simba revient encore rôder parfois dans les environs, avec l'espoir de reprendre possession de son ancien royaume. Mais les Rougas-Rougas de Mirambo, qui gardent l'œil ouvert, se sont mis à l'abri de toute surprise.

En approchant du village, j'ai dépêché deux hommes au nouveau chef, pour lui annoncer notre arrivée.

Nous ne nous trouvions guère qu'à deux mille mètres du Boma, lorsqu'une cinquantaine de Rougas-Rougas sont arrivés en courant à notre rencontre, la plupart totalement nus, les autres drapés dans de longues pièces de cotonnade rouge, et portant dans leur chevelure, prolongée au moyen de lacets noirs, force menus coquillages. Presque tous étaient armés de fusils à percussion et portaient la poire à poudre, ballant derrière le dos, attachée à une ceinture de cuir ou d'étoffe. Des hommes superbes, grands, agiles, bien rablés et musclés !

La fantasia à laquelle ils se livrent en notre honneur, fait encore ressortir leur type étonnamment martial.

Ils sont venus me saluer, au nom de leur Seigneur, et me conduisent triomphalement au Cambi choisi à notre intention, après toutefois m'avoir demandé si je ne préférais point m'établir au milieu même du village.



LA STATION DE KARÉMA A VOL D'OISEAU.
D'après un plan de l'auteur.

J'ai décliné cette dernière offre, afin d'éviter toute occasion de conflit entre mes hommes et les soldats.

Le Moinangou, qui jouait au Bao au moment de notre arrivée, nous accueille avec un empressement flatteur. On se rappelle que j'ai eu occasion de le voir lors de ma visite à Konongo. Nous resterons un jour ici, car la marche a été rude à soutenir, et mes porteurs tombent de fatigue.

— Partis le 15, dès l'aube, nous rencontrons dans la journée un nouveau courrier, envoyé de Karéma par le Djémadar. La garnison m'attend avec impatience. Ghan Mohamed me mande que les habitants de Karéma et de Kafissya sont devenus fort arrogants et qu'une attaque de la Station paraît à craindre.

Je fais part à ma troupe de ces nouvelles peu rassurantes, et tous promettent de faire des étapes d'une journée entière pour arriver à la Station avant le 25.

La plaine de Katavi disparaît sous l'eau. A Ougoué, mouillés jusqu'à la poitrine, nous avons dû camper un jour entier devant la rivière, dont les berges s'effondraient sous les pieds. Enfin, quelques arbres jetés en travers nous ont permis de continuer notre route vers Karéma.

24 avril. — Arrivée à Karéma, vers dix heures du matin.

Malgré toute ma diligence, j'ai mis vingt-quatre jours pour faire quatre-vingt-dix-huit lieues. Que s'est-il passé pendant la longue période de désordre entraînée par la mort de M. Ramaeckers?

Je tremble rien que d'y penser.

Les pentes du tertre schisteux, passementé de sombre verdure, encadrant les blocs d'un brun mat, sont émaillées de pagnes blancs et de guenilles multicolores. Les négrillons m'entourent en dansant. Leurs pères ayant beaucoup de choses à se faire pardonner, les ont probablement envoyés en avant, pour me disposer à l'indulgence.

La Maison Centrale est maintenant complètement achevée. Cette vaste construction, qui a absorbé presque tous les moments de M. Ramaeckers, se compose de murs d'adobes, épais de soixante-quinze centimètres.

Les magasins occupent la partie inférieure, et à l'étage sont ména-

gées cinq chambres à l'usage des voyageurs européens, une salle à manger et deux vérandahs, donnant l'une au nord et l'autre au midi.

M. Ramaeckers n'ayant pas de charpentiers à sa disposition, n'a pu naturellement munir le bâtiment d'aucune porte ou fenêtre nouvelle.

J'essaye de passer la première nuit dans une des chambres les mieux défendues contre la pluie et le vent. On sent planer la fièvre dans cette atmosphère humide, et je me hâte de regagner mon ancienne cellule.

— Le lendemain, je vais faire mon tour dans la montagne. C'est là que M. Ramaeckers s'est fait transporter, déjà presque mourant. Quelques huttes de paille y ont été élevées à la hâte, sans soins et sans confortable. L'ouverture de celle où il a expiré lui permettait d'embrasser le vaste horizon du côté du nord. Il s'y traînait chaque matin, jetant un regard affaibli dans la direction de la patrie lointaine!

Un peu plus loin, sous l'ombrage d'un vert Mgonou, repose sa cendre. Bientôt, par mes soins, un humble mausolée dira aux voyageurs futurs, la méritante carrière et la fin lamentable de cet héroïque champion de la civilisation et du progrès.

— Maintenant que notre sécurité est garantie et que nous n'aurons plus à nous tenir constamment sur le qui-vive, dans l'appréhension d'une attaque à main armée, les travaux vont reprendre force et vigueur. Et il y aura fort à faire pour avoir terminé avant la Massika prochaine.

La plupart des travaux de charpente et, en général, tout le bois employé dans la construction du fort Léopold sont à remplacer, tellement les insectes xylophages ont fait merveille. Le sol est comme poudré de sciure de bois.

En fait de plantations, j'ai trouvé ici, seulement, une rizière d'un demi-hectare, défrichée et cultivée.

Le riz semé par M. Ramaeckers étant arrivé à maturité, je distribue à Assani et à quelques hommes de sa brigade des couteaux à lame simple pour couper les épis. Nous ne possédons pas une seule faucille!

Quarante-huit heures après mon arrivée, tout le monde est aux champs, au bois ou à la montagne.

— Deux jours m'ont suffi pour me mettre au courant de la situation extérieure et intérieure.

Mon arrivée rapide a fait tomber les projets belliqueux dont nos chers voisins faisaient parade à notre égard. Sachant que je suis devenu l'allié, le Rafiki du terrible Mirambo, pas un n'oserait bouger. Le fils de Tchiata, Yassagoula, nouvellement nommé Sultan de Karéma, ainsi que Siranda, chef du village de Katamba, sont venus déjà m'apporter leurs présents de bienvenue. Même l'obèse Tchiata n'a plus reculé devant l'énorme distance qui sépare ses États du fort Léopold. Il y a bien, en effet, quatre à cinq lieues!

Lors de toutes ces visites, excepté celle de Siranda, resté notre grand ami, j'ai tenu le même langage. Les chefs sont avertis que je désire vivre avec eux en bonne intelligence, et que je les traiterai avec bonté, comme mon prédécesseur; mais qu'au premier acte d'hostilité, je serai sans pitié. Mirambo, ayant fait proclamer à Karéma, par deux de ses envoyés, que les hommes blancs de la Station avaient reçu délégation de tous ses pouvoirs, je me trouve investi, à l'égard des petits Sultans du voisinage, d'une autorité presque absolue. L'exécution du Moinangou de Simba a frappé le pays de terreur et donné de nos alliances une idée considérable. Comme on le voit, les cartes ont bien changé.

— Une des premières choses à exécuter, c'est le forage d'un puits, au pied du tertre même sur lequel se dresse le fort léopold. Le Lac étant situé à près de huit cents mètres de la Station, il nous deviendrait impossible de nous approvisionner en cas de siège. En creusant notre puits sous la protection immédiate des feux plongeants, le but désiré sera parfaitement atteint.

Quatre Askaris, stylés par moi, fouillent, au moyen de nos petites pelles danoises, le sol argileux et dur sur un carré de trois mètres de côté. Cette rude besogne ne leur prend pas moins de quinze jours. A la profondeur de quatre mètres, je fais placer dans les angles des troncs d'arbres débarrassés de leur écorce, et maintenus par une cage formée de douze traverses de bois, trois sur chaque face intérieure. A cinq mètres, l'eau jaillit, abondante, fraîche et d'un goût excellent. Le problème est résolu sans aucun accident ni méchef.

Une plus grosse affaire, c'est l'organisation de nos travaux de char-

pente. Nous avons à établir vingt-quatre portes et autant de fenêtres, tant pour le fort que pour la Maison Centrale, sans compter les poutres à renouveler. La grande porte entre autres, ne tient plus sur ses gonds. J'adjoins au Sarmalla emmené par moi de Tabora — et qui se déclare capable de faire une porte arabe en moins de trois jours, — deux Askaris, déjà un peu au courant de la besogne.

Et le bois ne manque pas aux environs du fort Léopold.

Quatre hommes vont à tour de rôle dans la forêt. Ils ont charge d'y abattre un arbre, fendu sur place, au moyen d'éclisses, en deux lourds madriers qu'ils rapportent à la Station. C'est leur tâche quotidienne, après laquelle ils disposent comme ils l'entendent du reste de la journée. Qu'importe, s'ils ont fini plus tôt qu'en travaillant à l'heure? L'effet de cette latitude ne tarde pas à se produire. Les plus nonchalants se piquent d'émulation. Il arrive parfois que mon escouade revient vers dix heures du matin. Et les travaux d'aller un bon train!

A ma grande satisfaction, j'ai trouvé un forgeron à Karéma, parmi les esclaves de Ghan Mohamed. C'est un homme déjà d'un certain âge, au teint noir, comme roussi au feu, et récemment revenu de l'Ou-Fipa, où il travaillait pour compte de son maître. Excellent Foundi, Ouleidi s'entend à remplacer les pièces d'un fusil ordinaire, et, sous ma direction, il rendra les meilleurs services.

Il n'y a qu'un seul Foundi au village indigène de Karéma, le vieux Kanghérennghéré, ancien ministre du défunt Sultan, et un peu en disgrâce pour le quart d'heure. J'ai essayé, à plusieurs reprises, de lui faire dire où il se procurait son minerai; mais espérant sans doute nous imposer ses conditions, il a toujours fait la sourde oreille. Heureusement que nous avons du fer en quantité suffisante pour quelques mois. Chaque caravane destinée à Karéma en a laissé, surtout celle de Carter et de Cadenhead, munie de lourdes piques de fer et de grandes chaînes pour les éléphants.

Ouleidi, gros et gras comme un forgeron d'Europe, et qui m'honore d'une respectueuse admiration, est engagé avec son aide, *esclave d'esclave*, à raison de sept piastres par mois, plus le Posho ordinaire. Je leur adjoins deux Askaris, qui vont, chaque jour, faire du charbon de bois dans la forêt.

La forge est installée sous un grand hangar, près de l'entrée prin-

cipale. Ouleidi et son aide montrent beaucoup de zèle et d'intelligence. Je vais souvent causer avec eux, pour compléter mes observations sur les forges indigènes, et en obtiens d'utiles renseignements.

Il faudra aussi nous occuper de notre service de pêche, laissé en souffrance, et pour cela, tout d'abord, acheter quelques pirogues aux Oua-Fipas ou aux riverains des environs. Afin d'abriter nos pêcheurs et de remiser leur matériel, ainsi que celui du Daou et du steam-launch, je fais élever au bord du lac une redoute palissadée, protégeant quatre petits bâtiments en paille et en torchis.

Une épaisse jungle de hautes herbes et d'ambatchs couvre toute la partie comprise au sud, à environ trois cents mètres du fort Léopold, entre la chaîne des montagnes et la plaine qui s'étend au nord. Il faudra y pratiquer des routes, larges de plusieurs mètres, pour faciliter les moyens de communication et la division des terres à répartir entre nos futurs métayers.

Au mois de juillet prochain, seulement, lorsqu'on aura mis le feu aux herbes sèches, le défrichement pourra commencer.

Pour les semailles, nous attendrons jusqu'au mois de novembre. Il s'agira alors de protéger, par de fortes palissades, les cultures contre les incursions des hippopotames, friands de jeune maïs.

Lorsque Sef bin Raschid sera revenu du Maroungou et de l'Ou-Emba avec les nouvelles recrues que je l'y enverrai chercher, le fort Léopold deviendra naturellement trop étroit pour loger cet important personnel agricole.

Je me verrai obligé de faire construire un village fortifié de soixante à soixante-dix huttes. L'emplacement, déjà choisi, est un tertre situé au sud de la Station. Les arbres, coupés dans la montagne, lui constitueront une protection suffisante.

Nos six ménages indigènes ont été chargés de dépierrer le terrain et d'enlever les arbustes qui y croissent à l'état sauvage. Le Boma, en forme de fort étoilé, avec *bonnet de prêtre* sur l'avant (côté nord), aura un pourtour d'environ trois cents mètres. On en creuse le tracé, au moyen de pioches et en entamant la couche rocailleuse qui apparaît à quelques centimètres de profondeur. Nos hommes se rendent tous les jours à la montagne boisée, et en rapportent des troncs de jeunes arbres, n'ayant encore qu'un faible diamètre et qui, enfoncés à

deux pieds, et fortement reliés par des traverses et des lianes, formeront une enceinte facilement défendable, d'un flanquement assuré, dominant toute la plaine du côté du lac, et permettant de protéger notre puits par des feux croisés. Pour activer les travaux, j'ai établi une prime sur le nombre d'arbres rapportés par brigade. En moyenne, chaque homme m'en fournit dix par jour.

Quelques-uns, alléchés par la promesse d'un Kété de perles, en fournissent jusque quinze. Jamais nos Askaris ne me rendraient de pareils services.

J'emploie ces derniers à l'érection de mon cottage rustique, aux murailles d'arbres joints enchâssés dans des torchis. Il se composera, outre une cour intérieure, d'une pièce de réception, d'un cabinet d'étude et de deux chambres à coucher, établis sur le devant, et, dans le fond, des cuisines et autres locaux accessoires.

L'enclos à bétail y sera joint. Au lieu d'enfermer le bétail, la nuit, dans un Tembé, je le laisserai en plein air, comme cela se fait dans les Kraals des Zoulous, les enclos des Oua-Tousis de l'Ou-Nyamouézi, et, chez nous — plus au large, dans la bonne saison — sur les pacages coupés d'arbres, de haies servant de limites, et de fossés d'irrigation.

CHAPITRE XVI

1er mai. — Sef bin Raschid part pour le Maroungou et pour l'Ou-Emba, avec dix Askaris seulement et deux hommes dressés à la manœuvre nautique, Kirongozi et Mounié-Amani.

Le voyage aura lieu à bord du grand Daou sur lequel, après leur naufrage, Popelin et Roger ont pu gagner Ou-Djiji, et qu'ils se sont fait céder par son propriétaire, un Arabe du nom de Mohamed bin Rosphan. Cette belle embarcation, ne jaugeant pas moins de quinze tonneaux, a été baptisée, par moi du nom de *Popelin*, en souvenir de notre infortuné camarade.

— Un de mes premiers devoirs a été d'élever un mausolée rustique au chef regretté qui dort, sur une montagne, à proximité de la hutte témoin de sa douloureuse agonie. Lui-même, envisageant la mort sans terreur, a indiqué au Djémadar la place où il désirait être inhumé. — « Il ne faudra pas creuser le roc, dit-il à Ghan Mohamed, en désignant, de la main, dans la direction du nord, sa tombe prochaine. C'est tout terre végétale. »

Sur cette tombe, déjà recouverte de grosses pierres, j'ai fait construire une espèce de chapelle ardente, en troncs d'arbres joints, et décorée de matétés, couronnée d'un toit en terrasse et entourée d'une forte palissade. Un dais de Djoho (espèce de gros drap noir) symbolise le drapeau, en berne, de l'Association Africaine, et une grande étoile d'argent à cinq pointes brille au-dessus de la tête du défunt.

Quatre troncs d'arbre, enfoncés dans le sol et taillés en colonnes

funéraires, sont reliés par des torsades d'étoffe, mi-partie blanche et noire, le tout formant balustrade autour du bloc tumulaire portant incrusté le portrait photographique du capitaine. Sur la dalle, en bois équarri, j'ai gravé, moi-même, l'inscription suivante :

ICI REPOSE

JULES RAMAECKERS

CAPITAINE DU GÉNIE

CHEF DE LA 3me EXPÉDITION BELGE

MORT LE 25 FEVRIER 1882

L'EUROPE ET L'AFRIQUE VÉNÉRERONT SA MÉMOIRE

Un homme, préposé à la garde de l'humble monument, escalade chaque jour le sentier tortueux qui y mène.

A l'abri des atteintes des animaux nécrophages et des herbes gigantesques envahissant le sol non cultivé, cette chapelle durera moins, sans doute, que nos regrets. Mais un jour viendra, je l'espère, où une colonie européenne, récoltant à Karéma le fruit de nos luttes et de nos efforts, la remplacera par un mausolée plus digne d'une semblable mémoire.

— Au milieu de tant d'occupations diverses et de travaux activement menés, les journées passent comme des éclairs.

En voici, d'ailleurs, la division ordinaire :

Au coup de cinq heures et demie, le réveil est sonné, sur mon cor de chasse, par un homme de garde, ou un cuisinier, écorchant consciencieusement la fanfare du roi Dagobert que je leur ai apprise.

Un bain froid m'a été apprêté, dans une grande cuvette de caoutchouc. Rien de plus salutaire dans ce pays et à cette saison pour tremper les nerfs, surtout si, en sortant de l'eau, on se livre à quelques mouvements gymnastiques.

Mon premier déjeuner se compose de galettes de maïs ou de petits pains de froment. Pas de beurre. De tout notre bétail, une seule vache a fait un veau, auquel je suis obligé de disputer une faible partie de son lait! Quant au thé, je le sucre de miel.

A six heures, je me lève pour commencer la ronde du fort. En cette saison, où le soleil luit dans l'hémisphère nord, les nuits sont

LA DIANE.
(Dessin de E. Duyck.)

encore fraîches, et nos hommes s'attardent volontiers dans leur case. Suivi de Férouzi, je parcours les logements des Askaris pour faire lever les retardataires qui détalent sur notre passage, comme dans une garenne les lapins effrayés par l'approche du chasseur, et se sauvent par la petite porte donnant sur le lac. Dès la veille, la besogne a été distribuée, et chacun s'y rend sans nouvel ordre.

Lorsque j'ai promené partout l'œil du maître, et me suis assuré que tout mon monde est à son poste, je passe à la cuisine pour commander le menu. Rien ne peut se faire et ne se ferait, du reste, sans instructions formelles. J'ouvre le magasin et y mesure les denrées à distribuer aux cuisinières : riz, carry, thé, café, poivre, sel, etc. Et je vous prie de croire que je surveille l'anse du panier, aussi disposée à entrer en danse que chez nos cordons bleus d'Europe. Dans ce pays de libre échange, mes provisions se métamorphoseraient bien vite en perles et en étoffes, si je me confiais à la discrétion de mon personnel féminin.

Ces menus détails me mènent jusque huit heures. Près de l'habitation centrale, j'ai fait élever un petit observatoire, où je recueille mes notes météorologiques, au moyen du thermo, de l'hygro et du psychromètre. Nature et densité des nuages, direction des vents, température, etc., sont soigneusement consignés sur des tableaux *ad hoc*.

Puis, muni de la liste de mes hommes et de leurs attributions, je m'en vais inspecter les travaux. D'abord, c'est mon forgeron. Un dessin, des modèles en glaise, le mettent aussitôt sur la voie, car il est aussi intelligent et actif que Saddalah, mon charpentier de Tabora. Ce dernier se tire admirablement d'affaire, et au besoin rectifierait les mesures que je lui donne en bloc. Je vais aussi voir, aux champs. Hamici Mbouzi qui garde notre bétail et qui, appelé à d'autres fonctions, est en train de faire l'éducation d'un berger en sous-ordre.

Les puisatiers complètent leur œuvre, sous la direction de Forhan. J'y jette un coup d'œil.

Second déjeuner chaud, et à la fourchette, entre neuf et dix heures. La soupe constitue ici la plus saine des nourritures. Aussi ai-je mis deux hommes au légumier qui, même dans la saison sèche, donnera plusieurs récoltes. Quant aux tomates, elles croissent en abondance à l'état sauvage.

Quelque tasses de thé ou de Pombé nouvellement brassé, arrosent

ce repas principal. Le dimanche, seulement, je me permets une bouteille de vin de Bordeaux.

Aussitôt, je prends mon fusil et ma cartouchière et, avec Capitani, me rends sur les hauteurs boisées, pour surveiller nos bûcherons. En ce moment, ils travaillent au sud, près de la rivière dite des Anglais, parce que Carter y allait chasser du temps qu'il habitait la Station de Karéma. Un Esprit, dit-on, l'habite et les indigènes y viennent pieusement déposer des lambeaux d'étoffe et des rangs de perles, non moins pieusement recueillis par le vieux Kanghérenghèré, son intermédiaire en titre. On y rencontre assez de gibier, antilopes, gazelles, oies, pintades, et pas mal de serpents qui fuient l'approche des hommes. Un coup de Fimmbo (baguette) leur casse, d'ailleurs, l'épine dorsale, lorsqu'ils font mine de se redresser, en sifflant, contre le pied qui les frôle par mégarde.

Comme mes hommes sont éparpillés sous les ombrages touffus, je me sers, pour les appeler, d'un sifflet ou d'un cor pendus à ma ceinture. Ils ont besoin d'être talonnés et ma visite prévue leur est à la fois un stimulant et un encouragement. Quant au Djémadar, il garde la Station, se confiant pour la conduite de ses hommes en la vigilance des Akidas.

A deux heures sonne le rassemblement. La besogne est finie, mais déjà pas mal d'Askaris sont rentrés furtivement, après avoir expédié leur besogne. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les moins actifs.

Partout fume l'Ougali, apprêté par les femmes. Les mieux en fonds y joignent quelque Kitoéo de viande, de volaille ou de poisson; certaines familles se répartissent, en se réunissant, la peine et les frais.

Le reste de la journée leur appartient. Beaucoup trouvent des ressources dans des travaux de couture. D'autres, seuls ou avec leur femme, la lance à la main ou le fusil sur l'épaule, s'en vont flâner dans les villages voisins ou renouveler leurs petites provisions.

Un lunch de viande froide m'attend, suivi d'une courte mais délicieuse sieste dans mon hamac. Dans l'après-midi, je mets mes écritures au courant, je règle la besogne pour le lendemain, et, quand j'ai du temps de reste, je feuillette quelque volume, dégusté par petites tranches, ou relis cinq ou six numéros dépareillés de journaux. Les femmes, toujours actives et occupées, décortiquent et meulent la Moutama en chantant d'un cœur joyeux.

Dans une de mes chasses aux canards, le long de la plage déserte, je fis un jour une rencontre bizarre. Je venais d'abattre un aigle pêcheur, qui regagnait son aire avec un poisson écumé à fleur d'eau, et le cherchais vainement entre les joncs de la berge herbue, lorsque je vis s'avancer un être d'aspect véritablement effrayant. Il n'aurait tenu qu'à moi de le prendre pour un des Oua-Totos dont l'Esprit du lac se sert pour épouvanter les naïfs riverains. Complètement nu, le front couronné d'une tignasse grise, le visage effroyablement rongé par un cancer, cet homme me tendait l'oiseau abattu.

— Es-tu de Karéma? demandai-je au monstre.

— Oui.

— D'où vient que je ne t'ai jamais vu?

— On m'a défendu de me montrer.

— Qui ça?

— Les gens de Karéma.

— Pourquoi cela?

— Parce que je suis marqué par l'Esprit.

Et il m'indique sa face gangréneuse, que je ne puis considérer sans frémir.

— Où habites-tu donc?

— Là-bas... Dans l'îlot de Mousamouéra.

Cet îlot, objet de terreur pour les riverains, se voit à quelque distance dans le lac, au sud de la Station Belge, et, grâce au retrait des eaux, fera bientôt corps avec la terre ferme.

— Tout seul?

— Tout seul. Qui voudrait vivre avec moi? Ma femme est morte, mes enfants me fuient. Je ne sais pas même s'ils vivent encore. Je suis si vieux!... Et si abandonné!

— Tu ne vois donc plus personne?

— Personne... que Kanghérennghéré, le Mganga, le seul qui ose visiter l'îlot... pour consulter l'Esprit.

— Et de quoi vis-tu?

— Du poisson que je prends dans le lac.

— Mais... il n'y a pas toujours du poisson?

— Alors j'ai faim... Et je me risque à aborder ici pour chercher des herbes et des champignons.

— Pourquoi n'es-tu jamais venu à la Maison de pierre? Tu aurais

pu y apporter du poisson et te procurer des étoffes pour te couvrir, du sorgho et du maïs.

— J'avais peur d'être chassé.

— Les hommes blancs respectent les vieillards et les malheureux. Ils t'auraient secouru.

— Les hommes blancs sont bons, je le sais. Les nègres n'ont pas de pitié. Kanghérennghèré m'a parlé de toi, et c'est pourquoi j'ai osé t'aborder. Mais les soldats qui sont chez toi me maltraiteraient...

— Eh bien! soit, reste dans ton île. Je te ferai apporter de la farine et du tabac...

Depuis, j'ai revu quelquefois le vieux pêcheur, traité en paria par les hommes de sa race. Sitôt qu'il entend mon coup de fusil, il saute dans sa pirogue délabrée et vient m'offrir du poisson. De temps à autre, on dépose à son intention, sur la rive, une corbeille de vivres qu'il ne vient prendre que lorsque mes hommes ont disparu.

Son long isolement lui a imprimé des allures presque fatidiques. Au contact de la grande nature, il s'est dépouillé des superstitions et des préjugés de sa jeunesse. Mousamouéra, dont il habite le séjour, ne lui inspire aucune terreur. Il a perdu la croyance aux Esprits, en éprouvant l'ignorante cruauté des hommes, et à la haine d'autrefois a succédé l'indifférence et le mépris.

Ses souvenirs datent de loin, mais impossible de connaître au juste son âge. La population de Karéma s'est renouvelée plusieurs fois depuis qu'il se trouve sur son îlot désert.

A ce qu'il prétend, tout enfant encore, il a connu une *grande ville*, établie entre le tertre du fort et son hémicycle de montagnes. Le lac, en s'exhaussant, l'a probablement engloutie. Quoi qu'il en soit, nos hommes, en creusant dans cette direction où nous avons relégué leur cimetière, ont retrouvé les fondements d'un Boma.

Quelle est la poussière que la vie n'ait pas animée?

Le vieux solitaire s'est construit une misérable hutte, qui le défend, la nuit, contre les surprises des crocodiles. Il a longtemps profité, sans scrupule, des offrandes déposées sur la plage, par les indigènes, à l'intention de l'Esprit. Mais ces sortes d'hommages deviennent de plus en plus rares, la Sibylle et le Mganga de Karéma se les faisant adresser directement.

— Quelques jours après avoir rencontré le pêcheur exilé, je me suis

brusquement trouvé en face d'un hippopotame, qui laissait, dans la jungle épaisse, un sillon de joncs abattus et d'herbes couchées. Planté sur ses jambes bardées de fange sèche, le monstrueux animal semblait se préparer à la défense. Sans hésiter, j'épaulai mon fusil et lui envoyai une balle en plein front. Il s'abattit lourdement. Par une chance assez rare, la balle avait pénétré dans le corps, à près d'un mètre de profondeur, et la baguette de mon fusil disparaissait tout entière dans la plaie béante, d'où échappait un sang noir. Le lendemain seulement, quelques pêcheurs, guidés par mes indications, se rendirent sur place pour le dépecer. Déjà, ils entaillaient le cuir de leurs couteaux, lorsque l'animal laissé pour mort se redressa dans une dernière convulsion. La veille, il n'avait pas bougé, quand je fourgonnais imprudemment sa terrible blessure! S'il s'était relevé, il m'eût écrasé sous sa masse pesante, car, le croyant foudroyé, j'y étais allé sans défiance, mon fusil déposé à quelques pas. La curée fut mouvementée. Tout le village se rua sur l'immense dépouille et s'en partagea les lambeaux, non sans rixes nombreuses et force coups de poing.

— Mais fermons cette parenthèse cynégétique, qui a pris des proportions anormales, et reprenons notre description d'une journée à Karéma.

Vers cinq heures, après la grande chaleur, tournée nouvelle. Je vais au bord du lac, tâcher de tirer quelque peu de gibier à poil ou à plume. Lorsqu'il m'arrive, chose rare, d'abattre un buffle, c'est fête dans la Station. La cuisse me revient, et plongée, encore recouverte de la peau, dans un brasier, donne le plus succulent des rôtis. On la retire, le lendemain, complètement carbonisée à l'extérieur, mais renfermant un noyau de chair exquis, admirablement relevé par des piments et flanqué de champignons.

Le dîner, ou plutôt le souper, se sert à six heures et demie. Il est simple et de digestion facile. Il m'arrive parfois, égaré dans les hautes herbes, d'être en retard. Gban Mohamed fait alors hisser une lanterne au mât central du fort, soutenu par quatre haubans; et, guidé par ce fanal, je rentre, accablé de fatigue, mais d'humeur et d'appétit également excellents.

Nous plaçons les gardes, deux à chaque porte, Ouest et Est.

Malheureusement, nous sommes obligés de les laisser ouvertes.

Enfin, nous nous réunissons au Barza, moi, le Djémadar, Forhan et Mohamed Maskam, et après une heure de causerie, nous nous endormons tranquillement, pour recommencer le lendemain.

— Le dimanche, ou plutôt le vendredi, car à l'exemple du capitaine Ramaeckers, j'ai conservé le Djouma musulman, l'ordre du jour disparaît. Congé de toute besogne, quoique pourtant le réveil soit battu au lever du soleil. Les Askaris viennent, en corps, me saluer d'un affectueux *Sabalgheir*, au Barza, où je descends vers sept heures du matin. A leur intention, je fais jouer l'orgue de Barbarie, autour duquel ils s'accroupissent, avec l'air extasié des Javanais écoutant les accords du Gamelang. Le moulin à musique, dont la manivelle est confiée à tour de rôle aux amateurs, déverse sur eux les mélodies rêveuses ou sautillantes du vieux *Noël* breton rappelant notre air des *Chonq-Clotiers*, de la romance de *Martha*, d'une langoureuse valse allemande ou des entraînants refrains des *Cloches de Corneville*.

Mais leur oreille semble peu faite à notre échelle diatonique. Bien peu parviennent à fredonner quelques lambeaux de phrases, dont ils retiennent plutôt les rythmes.

Je ne compte point pour corvée l'inspection d'armes qui a lieu à huit heures. Nos Askaris s'en font un plaisir, excepté, pourtant, quand ils se sont laissés aller à brûler inutilement de la poudre.

En effet, chaque cartouche manquante, des vingt qui leur sont confiées, entraîne la retenue d'une Chouka d'étoffe sur la solde finale, payable à Zanzibar. Une chasse fructueuse, établie par l'apport d'une pièce de gibier, peut seule servir d'excuse.

J'ai été obligé d'adopter cette mesure pour ne pas voir gaspiller inutilement nos munitions.

Ma plus grande distraction est d'assister, le soir, aux ébats des hommes, qui dansent et chantent avec un magnifique entrain. Eux ne se plaignent pas de n'avoir rien à faire. Il est vrai que leurs plaisirs sont plus fatigants que bien d'écrasantes besognes !

Pendant que le cercle, comme le chœur d'une tragédie grecque, se meut en tournant sur lui-même, et en marquant la mesure par des battements de mains, deux coryphées danseurs se placent au centre. Au plus habile à régler la danse. On le voit qui se livre à des contor-

sions folles, à des déhanchements et à des torsions d'épaules, dignes d'un clown de profession. Son concurrent est là, non pour lui donner la réplique, mais pour imiter servilement et presque simultanément les moindres de ses grimaces et de ses intentions. Aussi le couve-t-il du regard avec une intensité fascinatrice. On dirait deux prévôts de salle d'armes, se regardant dans le blanc des yeux.

Si le second danseur se trompe, ou omet un seul mouvement, il reprend humblement sa place dans le cercle, et un plus adroit se présente pour triompher de l'épreuve. On voit des danseurs attitrés lasser, durant plusieurs heures de suite, leurs présomptueux concurrents, et finir, seuls, la danse commencée par eux. De courts repos coupent cette chorégraphie démoniaque, repos consciencieusement employés, malgré ma défense, à de furtives libations de Pombé.

CHAPITRE XVII

Les vrais Souahilis proviennent du croisement ancien des nègres de la côte et des Arabes. Aussi leurs chants et leurs récits se ressentent-ils de cette double origine.

Les merveilleuses légendes qui ont fourni à Antoine Galland son recueil des *Mille et une Nuits*, y ont laissé des traces nombreuses, tout comme les poèmes religieux offrant la peinture terrifiante des supplices réservés, après la mort, aux coupables qui ont négligé d'observer les prescriptions du Ramazan.

Il y a aussi les traditions locales, ou empruntées aux peuplades de l'intérieur. Elles sont parfois pleines d'humour. Un de mes hommes, déjà présenté au lecteur, Mohamed Maskam, né d'un père Béloutchi et d'une femme de Kiloa, excelle dans la façon de les débiter. Il les connaît toutes, et ne se fait pas tirer l'oreille pour les sortir, une à une, des casiers de sa riche mémoire.

Le soir, assis sur mon Barza, et jouissant de la fraîcheur naissante qui succède aux ardeurs d'un ciel de feu, je me plais à mettre ses talents à l'épreuve. Et il s'exécute d'autant plus volontiers, que toujours un petit présent le récompense de ses peines.

Voici ce qu'il m'a raconté hier. Il m'est naturellement impossible de rendre le caractère exact de ces récits naïfs qui doivent une partie de leur sel au langage même dans lequel ils sont narrés. Mais j'ai tâché, cependant, d'en conserver les allures originales.

« Il y avait un homme, un trompeur, qui allait fréquemment au marché. Il achetait et achetait toujours, mais, *fini d'acheter*, trouvait toujours moyen de partir sans payer.

» Un jour qu'il s'était procuré ainsi une caisse d'objets en verre, il chercha un homme pour la transporter à son logis. Ayant avisé un Pagazi, il lui dit :

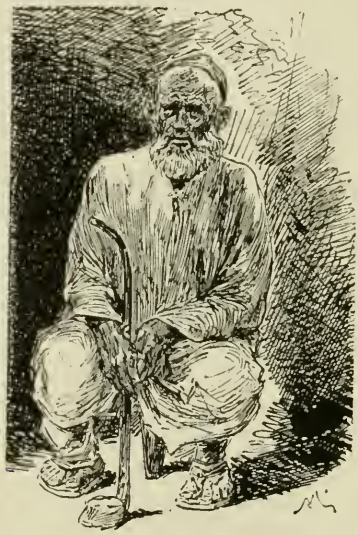
» — Choisis de deux choses, ou d'un salaire, ou de trois conseils qui te serviront dans ce monde.

» Le porteur répondit :

» — Je reçois des pessas (monnaie portugaise) tous les jours. Va pour les conseils!

» Et il porta la caisse. Mais au tiers de la route, il fut obligé de s'arrêter.

» — Mon maître, dit-il, cette caisse est trop lourde pour moi.



LE DJEMADAR.
(Dessin de A. Heins.)

Donne-moi un de tes conseils, en attendant que la force me revienne pour continuer.

» — Bon, répondit l'autre. Retiens donc ceci. Si un homme te dit que l'esclavage est préférable à la liberté, ne le crois pas.

» Le porteur le regarda avec attention et il vit bien alors *qu'il avait affaire à un fripon*. Mais, conservant son calme, et résolu à patienter, il poursuivit tranquillement sa route, pour s'arrêter derechef au tiers suivant.

» — Maître, reprit-il, donne-moi ton deuxième conseil.

» Et le trompeur :

» — Si quelqu'un te dit que le travail est supérieur à l'oisiveté, ne le crois pas.

» Le porteur rechargea docilement son fardeau, et ils arrivèrent devant la hutte du trompeur.

» — Maître, donne-moi ton dernier conseil.

» — Dépose la caisse à terre.

» — Ton conseil, d'abord, afin que je sois certain d'être payé.

» — Eh bien, soit! Si quelqu'un te dit que la richesse l'emporte sur la pauvreté, ne le crois pas.

» Le porteur se déclara satisfait.

» — Retire-toi, maître, dit-il, afin que je puisse déposer la caisse.

» Et, la soulevant au-dessus de sa tête, il la laissa lourdement tomber sur le sol.

» — *Olé! Olé! Olé!* s'écria le trompeur, tu as cassé toutes mes marchandises.

» Mais le porteur, alors, avec un grand sang-froid :

» — Si quelqu'un t'assure qu'il est resté un seul verre intact dans ta caisse, dis-lui hardiment qu'il en a menti. »

Les animaux jouent un grand rôle dans les contes Souahilis. Le peuple leur attribue des sentiments humains, comme, d'ailleurs, les fables de toutes les races et de tous les temps.

Le lapin y remplace notre compère le renard, comme type de ruse et de fourberie.

Les Oua-Souahilis, ayant cru remarquer dans le mouvement des lèvres du *Soungourrou* une expression de raillerie, lui attribuent une malice bien éloignée de sa nature timide.

— Regardez, il parle! disent-ils en le voyant jouer des babines. Ne dirait-on pas qu'il donne son avis sur tout?

Il n'est pas rare d'entendre les indigènes, se défiant de quelqu'un, s'écrier : — « Eh! Soungourrou! » comme nous dirions : — « Eh! toi, renard! »

Dans les apologues populaires, le lapin se tire des plus mauvais pas et berne jusqu'au lion lui-même.

Sans mauvais jeu de mots, on pourrait dire qu'il est mis à toutes sauces!

J'ai oublié les détails d'un conte où les animaux ayant été requis par le Simba de creuser un puits, seul le lapin trouve moyen de s'en dispenser.

Lorsqu'il s'agit, à tour de rôle, de tirer l'eau pour le seigneur Lion, le Soungourrou met tout en œuvre pour faire retomber la corvée sur ses voisins qui n'y voient que du feu, à l'exception de la clairvoyante araignée.

J'ai transcrit, sous la dictée même de Mohamed Maskam, la fable de *L'Anesse du Blanchisseur,* que j'ai retrouvée presque intégralement dans le recueil de contes de Bishop Steere. Je la donne ici comme modèle du genre.

Le morceau est un peu long, mais caractéristique, en ce sens que le titre même n'est justifié que par un récit secondaire, parfaitement indépendant du sujet initial et venant se greffer sur lui en guise de moralité.

Le lecteur y relèvera encore quelques singularités. Dans le domaine de l'apologue, les Oua-Souahilis se soucient fort peu de respecter les lois naturelles, et il ne leur en coûte pas plus de rendre les squales fructivores, que de prêter aux simples léporides des instincts carnassiers.

Mais voici la fable de Mohamed Maskam :

L'Anesse du Blanchisseur

Il arriva qu'un singe fit amitié avec un requin. Un grand arbre étendait sur l'eau ses fortes branches et, tous les jours, le singe y grimpait pour prendre ses repas. Le requin se tenait dessous. Et il avait coutume de dire :

— Envoie-moi un peu de fruit, mon camarade.

Et le singe lui en jetait aussitôt.

Cela durait depuis des semaines, des mois, lorsqu'un jour le requin dit au singe :

— Tu t'es montré bon à mon égard, et je voudrais t'inviter à dîner pour te rendre tes politesses.

— Comment pourrais-je aller chez toi? répondit le singe. Nous autres bêtes du désert, nous n'entrons jamais dans l'eau.

— Qu'à cela ne tienne, reprit le requin. Je te porterai et tu ne te mouilleras pas un poil.

Le singe dit : — « Allons ! »

Et il sauta sur le dos du requin.

Et ils allèrent ainsi, durant longtemps, jusqu'à ce que, arrivé au beau milieu de l'eau, le requin prit la parole.

— Tu es mon ami, commença-t-il, et je te dois la vérité. Le Sultan de chez nous est fort malade, et le médecin lui a recommandé, s'il veut guérir, de manger le cœur d'un singe. Voilà le mobile de mon invitation.

— Eh quoi ! s'écria le singe. Tu as bien mal agi en ne me prévenant pas là-bas, là-bas !

Mais le requin :

— *Kitou gani?* (Qu'est-ce à dire?)

Cependant, le singe réfléchissait, à part lui :

— Je suis mort si je ne m'en tire par la ruse. Tâchons de lui conter une bourde.

— Eh bien, singe, reprit le requin, te voilà tout silencieux. Pourquoi ne souffles-tu mot?

— Je n'ai rien à dire, répondit prudemment le singe, sinon que tu as eu tort de ne pas m'avertir de la chose. Pour t'obliger, j'aurais certainement emporté mon cœur.

— Comment ! fit le requin avec surprise, tu n'as donc pas ton cœur *en toi?*

— Est-il possible, s'exclama le singe, que tu ignores à ce point nos coutumes? Quand nous allons en promenade, nous laissons toujours nos cœurs dans les arbres, de crainte d'accident... Tu ne me crois peut-être point et penses que j'ai peur? Allons chez ton Sultan et tu verras si j'ai dit vrai.

Le requin, peu perspicace, ajouta foi à ces paroles.

— Singe, retournons d'abord à l'arbre, dit-il au bout d'un instant, et va prendre ton cœur.

— Non, répondit le singe, ne voulant pas paraître céder trop vite, j'irai chercher mon cœur après avoir été chez vous autres.

— Retournons, retournons, insista le requin. Va prendre ton cœur, pour ne pas perdre de temps.

Et le singe y consentit, préférant naturellement son arbre à la ville des requins. Ils regagnèrent la rive, et le singe, ayant sauté à terre, grimpa sur l'arbre, en criant au requin :

— Attends-moi un peu, que je reprenne mon cœur.

Au bout de quelque temps, le requin s'impatienta et appela le singe, qui ne répondit pas. Et il cria pour la seconde fois :

— Singe, viens donc; il est temps d'aller !

— Et où donc? demanda celui-ci en se montrant.

— Mais chez nous !

— Ah! ah! ricana le singe, perds-tu la raison?

— Singe, singe, est-ce là ce que tu m'avais promis?

— Me prends-tu pour l'*ânesse du blanchisseur?*

— Qu'est-ce que c'est que l'ânesse du blanchisseur?

— C'est celle-là qui n'avait ni cœur, ni oreilles.

— Dis-m'en plus long, si tu es vraiment mon ami.

Et le singe, en sûreté sur son arbre, lui raconta alors l'histoire suivante :

« Le Blanchisseur avait une Anesse qu'il aimait beaucoup. Cette Anesse se montra ingrate. Un jour, elle brisa son licou et entra dans la forêt, où elle se mit à errer de côté et d'autre. Au bout de quelque temps, son maître l'oublia.

» Mangeant à sa fantaisie, l'Anesse ne tarda pas à engraisser. Le Lapin, qui passait par là, l'aperçut et l'eau lui coula de la bouche :

» — Cette viande-là *est très grande*, se dit-il.

» Et il courut en toute hâte trouver le Lion.

» Celui-ci, relevant de maladie, était fort maigre et avait grand besoin de reprendre des forces. Le Soungourrou lui dit :

» — Demain, je te procurerai de la viande, en quantité, et nous la mangerons ensemble.

» Et le Lion, joyeux, répondit :

» — C'est fort bien.

» Lorsque le Lapin fut retourné à la forêt, et qu'il eut retrouvé l'Anesse, il l'aborda d'un air important :

» — Je suis envoyé, dit-il, pour te demander en mariage.

» — Et par qui donc?

» — Par le Sultan Lion.

» L'Anesse ne se sentit pas d'aise.

» — Partons tout de suite, s'écria-t-elle. J'accepte avec empressement.

» Ils partirent et arrivèrent bientôt chez le Lion, qui invita l'Anesse à s'approcher.

» — *Karib! Karib!*

» La pauvre dupe s'assit, et le Lapin, ayant cligné de l'œil au Lion, lui dit tout bas :

» — *Voilà ta viande.* A bientôt.

» Puis d'un ton moqueur, à l'Anesse :

» — J'ai quelque affaire à terminer. Je te laisse causer avec ton époux.

» Le Lion voulut sauter sur l'Anesse, pour la dévorer; mais la bête était jeune et robuste, et lui faible et vieux.

» Elle rua avec tant de force, qu'elle l'étendit par terre, et s'enfuit de nouveau dans les bois.

» Le Lapin, ayant terminé son affaire, revint et dit au Lion :

» — *Eeweh* (Eh bien!) Simba, tu as eu l'Anesse?

» Mais le Lion, avec confusion :

» — Je ne l'ai pas eue du tout. Elle m'a renversé et s'est sauvée dans les bois. Malade encore, je n'ai pas été le plus fort.

» — Repose-toi, Lion, dit le Lapin, et reprends courage. Rien ne presse.

» Au bout de quelques jours, le Lion avait repris sa vigueur et les plaies de l'Anesse s'étaient cicatrisées.

» Le Lapin alla trouver son Sultan, et lui demanda :

» — Qu'en penses-tu maintenant? *Te ramènerai-je cette viande?*

» Le Lion répondit joyeusement :

» — Fais-la venir, je la déchirerai en deux morceaux.

» Le Lapin détala vers la forêt et la sotte Anesse lui souhaita la bienvenue, lui demandant des nouvelles de la cour :

» — Je suis chargé de t'inviter, par ton royal amant, dit le Lapin.

» L'Anesse fit la grimace :

» — Il ne m'aime pas! Vois comme il m'a blessée! J'en suis encore toute saisie et dolente!

» — *Haïzourou!* (Bagatelle!) s'écria le Lapin. Le Simba est un peu brusque dans ses épanchements, mais excellent au fond.

» — S'il en est ainsi, dit la crédule Anesse, je te suis, allons-y.

» Et sitôt que le Lion eut vu l'Anesse, il fondit sur elle et la mit en pièces.

» Le Lapin s'était prudemment écarté, suivant sa coutume :

» — Prends cette viande, commanda le Lion, et mets-toi en peine

de la rôtir (!) Je n'en veux que le cœur et les oreilles. Le reste est pour toi.

» — Grand merci, Seigneur Lion, je me conformerai à tes ordres.

» Et le Lapin s'en alla *rôtir* la viande, dans un endroit écarté où le Lion ne pût le surprendre. Puis il mangea, lui-même, le cœur et les oreilles de l'Anesse (!) et cacha le reste de la viande.

» Cependant, Sultan Lion vint réclamer sa part :

» — Donne-moi les oreilles et le cœur de la bête. J'ai faim!

» — Où sont-ils? demanda l'impudent Soungourrou.

» — Comment! gronda le Lion, qu'est-ce que cela signifie?

» — Tu ne sais donc pas la nouvelle? C'était une Anesse de Blanchisseur. Tu ne sais donc rien?

» — Eh bien! continua le Lion surpris, est-ce que les Anesses de Blanchisseur n'ont ni cœur ni oreilles?

» — En vérité, Simba, répondit le lapin, je ne te comprends pas. Pour un Sultan arrivé à l'âge de raison, la chose est pourtant assez claire. Si cette ânesse avait eu des oreilles et un cœur, serait-elle venue ici une seconde fois? Dès la première, elle a bien vu qu'on en voulait à sa viande, et elle s'est sauvée. Et la voilà, pourtant, qui se laisse reprendre au piège. En toute conscience, si elle avait eu un cœur, serait-elle revenue?

» Le Lion réfléchit quelques instants et dit :

» — Il y a du vrai là-dedans. *(Kouéli manéno yako.)* »

Voilà ce que le singe raconta au requin :

— Et tu voudrais faire de moi un âne de blanchisseur, s'écria-t-il en terminant. Va ton chemin, tu ne m'attraperas plus, car notre amitié est finie. *Koa-Héri!* (Adieu!)

CHAPITRE XVIII

Les Oua-Fipas débarquent souvent et toujours avec le même cérémonial. Leurs bateaux continuent à nous approvisionner de Moutama, de tabac et de poisson sec, et leur Sultan, Kallialya, nous envoie des présents, largement rendus en étoffes. C'est là une excellente alliance, car les petits villages de Karéma, de Kafissya et de Katamba ne nous fournissent des vivres qu'en minime quantité. Les pauvres diables se remettent à peine des réquisitions levées par les troupes de notre ami Mirambo, et font ce qu'ils peuvent.

— Sadallah, fidèle à sa promesse, m'a fourni, en moins de huit jours de temps, chacune des portes secondaires de la Maison Centrale.

L'inauguration de notre nouvelle porte a fait l'objet d'une cérémonie en règle. La chèvre réglementaire a été immolée, et mangée joyeusement après, à grand accompagnement de danses et de chants, se prolongeant presque jusqu'à l'aube.

— Yassagoula, le nouveau Sultan de Karéma, et fils, comme l'on sait, du gros Tchiata, tranche d'autorité. Infatué de sa précoce élévation, il s'est entouré de jeunes gens turbulents et inexpérimentés, remplaçant les hommes de l'ancienne cour, aujourd'hui dédaigneusement mis au rancart.

Ce chassé-croisé a eu pour résultat de rapprocher de nous le parti vieux, auparavant assez hostile aux Européens. Déchu de sa position, l'ex-ministre Kanghérennghéré se retranche, rancunièrement, dans ses doubles et importantes fonctions de batteur de fer et de sorcier.

DANS LA COUR DU FORT LÉOPOLD.
(Dessin de Fr. Van Leemputten.)

Pendant que les muguets de Yassagoula font les grands seigneurs et les dédaigneux, lui et les anciens de son bord viennent, à chaque instant, apporter à la Station des présents, toujours remboursés en étoffes. Ils espèrent, peut-être, une intervention de ma part, à la première frasque un peu arrogante de l'adolescent couronné, qui affecte à l'égard des Européens une orgueilleuse réserve.

20 mai. — Malgré ses politesses et ses amitiés, Kanghérennghéré s'obstine à me cacher le lieu où il recueille ou achète son minerai de fer.

Instruit des absences fréquentes auxquelles il se livre pour s'en procurer, je l'ai fait suivre dans la montagne par trois Askaris. Mais le vieux renard les a dépistés fort habilement. Mes hommes, en voulant continuer seuls leurs recherches, sont tombés sur une embuscade des gens de Makenndé, chef d'une tribu nomade de Rougas-Rougas, écumeurs de grands chemins.

L'un d'eux, nommé Almassi Mdogo, a été blessé d'un coup de feu à la cuisse, et s'est vu dépouiller de son fusil.

Ses camarades l'ont rapporté à la Station, sur une civière de branchages. J'ai aisément pansé et guéri la plaie, qui traversait seulement la partie charnue.

1er juin. — Réception du courrier d'Europe, en date du 10 mars. On ignorait encore, à la côte, la mort de M. Ramaeckers, dont je respecte les lettres particulières, tout en ouvrant celles à lui adressées par le Comité de l'Association et par M. Cambier.

M. Cambier, qui ignore où je suis, a prévu, cependant, mon départ pour Karéma. Il me mande, le cas échéant, d'y rester jusqu'à l'arrivée probable, vers la fin du mois d'octobre, de MM. Storms et Constant : le premier, lieutenant d'infanterie ; le second, lieutenant des grenadiers. Un séjour consécutif de trois ans en Afrique est tout ce que peut raisonnablement supporter le plus solide des Européens, et il importe, avant de me voir chargé d'une mission nouvelle, que j'aille passer quelque temps en Europe pour me refaire le tempérament.

MM. Storms et Constant me remplaceront dans le commandement de la Station de Karéma. Ils trouveront ici de la besogne en bon train.

16 juillet. — Nous pendons la crémaillère dans le cottage, complètement achevé, de notre nouveau Boma. C'est une superbe habitation, saine, claire et gaie, pour laquelles je troquerais volontiers mon logement de la Maison Centrale, munie de ses portes et de ses fenêtres, et devenue enfin habitable, grâce aux chaleurs qui en ont pompé l'humidité. Toute la colonie est conviée à un grand festin qui a lieu dans le bâtiment même, destiné à notre futur directeur des cultures. Plusieurs chèvres, des poulets, du riz, composent un menu englouti avec un entrain d'autant plus homérique et plus copieusement arrosé de Pombé, que c'est demain l'ouverture du Ramazan.

Le soir, on danse et l'on chante. Pas une dispute, pas une rixe, bien que des indigènes des villages voisins, attirés par la fête, se soient joints à nos hommes.

— Comme suite aux récits de Mohamed Maskam, voici la fable du Lapin, de l'Hyène et du Lion. Elle n'offre pas un sens aussi clair que celle précédemment citée par moi, et bien de ses malices locales équivaudront, peut-être, pour mes lecteurs, à de simples coq-à-l'âne. Néanmoins, le morceau m'a semblé assez curieux pour mériter les honneurs de la reproduction.

« Le Lion, l'Hyène et le Lapin firent un jour société *pour cultiver un champ*. Lorsque la saison fut venue, ils allèrent choisir un terrain, le défrichèrent et l'ensemencèrent de compagnie. Puis, ils retournèrent chez eux, jusqu'à l'époque de la moisson.

» Le Kipoi arrivé, les trois associés se dirent :

» — Si nous allions voir nos plantations?

» Mais le champ était fort éloigné. Afin de ne pas lambiner en route, le Lapin proposa que celui qui s'arrêterait sans motif, serait mangé par les deux autres; ce qui fut accepté.

» Ils partirent et cheminèrent durant un certain temps. Le soleil dardait ferme et le Lapin demeura en arrière. Sur quoi, ses compagnons se retournèrent, en s'écriant :

» — Le Lapin s'arrête! qu'il soit mangé!

» — Mais, répondit celui-ci, ce n'est pas sans motif. Je pense.

» — Et à quoi penses-tu?

» — Je pense à ces deux pierres, l'une petite et l'autre grande. La petite ne monte pas, la grande ne descend pas. Pourquoi?

» L'Hyène et le Lion demeurèrent court.

» — En effet, dirent-ils d'un air entendu, c'est étrange!

» Ils allèrent plus loin, et derechef le Lapin s'arrêta.

» — Le Lapin s'arrête! qu'il soit mangé!

» — Non, car je suis occupé à réfléchir.

» — Et sur quoi?

» — Je me demande, quand les hommes mettent des habits neufs, ce qu'ils font des vieux?

» — En effet, nous serions curieux de le savoir!

» Mais l'Hyène, fatiguée, s'arrêta à son tour, et c'est où l'attendait le Lapin.

» — L'Hyène s'attarde! à nous sa chair!

» — Je pense!

» — Et à quoi penses-tu?

» — A..... Je ne pense à rien du tout.

» Le Lion et le Lapin se jetèrent sur leur compagne et n'en firent qu'un repas, de sorte qu'il ne restait qu'eux pour partager la récolte.

» Sur ces entrefaites, le Lapin, rencontrant un terrier, fit une troisième halte, et le Lion s'apprêta à le manger à son tour. Mais le fripon avait son excuse toute prête.

» — Autrefois, dit-il, nos parents entraient par une extrémité et sortaient par l'autre. Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux?

» Et il entra et ressortit plusieurs fois du terrier.

» — Vieux Lion, est-ce qu'il ne te prend pas envie d'essayer?

» Le Lion voulut l'imiter, mais le terrier s'amincissant, bientôt il ne put plus avancer ni reculer. Et le Lapin, profitant de sa situation critique, se mit à lui manger la chair du dos.

» — Frère, s'écria le Lion, pourquoi me prendre par derrière? Mange-moi plutôt par devant.

» Mais le Lapin :

» — *Mes yeux auraient honte!*

» Et il laissa là le Lion expirant, pour prendre, lui seul, possession du champ, en plein rapport. »

Les Souahilis ne tirent point de moralité de leurs apologues. Celle qui découle de cette fable bizarre, est triple, et on pourrait la résumer ainsi : « Ne faites pas société avec les fripons, ne vous arrêtez point à leurs excuses, et surtout gardez-vous de suivre leurs conseils. »

J'ai dit que quelques contes rappelaient ceux des *Mille et une Nuits*. En voici un, d'une couleur bien arabe, et dont, en cherchant un peu, on retrouverait certainement la donnée première dans les recueils orientaux. Pour l'intelligence du récit, je me vois obligé de l'amplifier quelque peu :

« Un Sultan Hindi avait un fils qu'il aimait avec tendresse. Lorsqu'il vit sa mort prochaine, il assembla ses vizirs et leur dit :

» — Que mon royaume revienne à mon fils ; je le recommande à votre fidélité.

» Et, ayant reçu leurs serments d'obéissance, il expira.

» Le deuil fini, le jeune prince se mit en devoir de gouverner. Malheureusement, il s'était étroitement lié avec le fils du premier ministre, garçon fort adonné aux plaisirs. Les deux amis firent tant de dépenses, que le trésor fut bientôt à sec, et le pays obligé de passer en d'autres mains.

» Le fils du Sultan dit alors à son ami :

» — Quittons ces lieux et allons visiter d'autres contrées.

» Avec ce qui leur restait de leurs anciennes richesses, ils frétèrent un navire et s'embarquèrent avec des soldats, des esclaves, des provisions et de l'argent.

» Mais le navire fit naufrage et périt corps et biens. Le fils du grand vizir devint la proie d'un requin. Seul, le prince parvint à se sauver avec un de ses esclaves.

» La côte sur laquelle ils avaient été jetés, leur était inconnue. De loin, ils apercevaient les terrasses d'une grande ville.

» Et le prince dit à l'esclave :

» — Va, et rapporte-moi de la nourriture.

» Justement, le Sultan de ce pays venait de mourir, et le peuple lui cherchait un successeur. Le sort devait décider. Il était d'usage de le consulter en jetant un citron dans la foule.

» Celui qui en était par trois fois atteint, était nommé Sultan.

» L'esclave, qui passait par là, reçut une première fois le citron.

» — C'est un pur hasard, dirent les habitants, en se regardant avec surprise. Que l'on recommence !

» Mais par trois fois l'épreuve se confirma.

» L'esclave fut proclamé Sultan. De grandes réjouissances eurent

lieu; on tira des coups de fusil, on but et on mangea. Et le nouveau souverain, distrait de son *devoir* par l'ivresse des grandeurs, perdit la mémoire de son maître malheureux.

» Cependant, celui-ci, ne voyant pas revenir l'esclave, et pressé par la faim, s'était acheminé, à son tour, vers la cité étrangère. Comme il s'arrêtait devant l'étal d'un Bédouin qui vendait de la viande de chèvre, celui-ci l'engagea à entrer.

» Mais ce Bédouin était un scélérat qui, pour livrer sa marchandise à plus bas prix, mêlait à la viande de chèvre la chair des voyageurs qu'il savait attirer dans sa boutique. Et comme tout le monde ignorait ses pratiques criminelles, il avait fort à faire.

» Le fils du Sultan fut saisi par lui, et enchaîné, dans un endroit écarté de la maison, avec d'autres hommes. Le même jour, il vit le Bédouin tuer un de ses compagnons d'infortune, et mêler adroitement sa chair avec celle d'une chèvre, abattue concurremment.

» Le désespoir s'empara de son cœur, mais en y pensant longtemps, il s'avisa enfin d'un stratagème. En l'absence du Bédouin, il appela un des esclaves, et lui remit quelque menue monnaie.

» — Va-t'en me quérir, lui dit-il, un peu de toile, du fil et des aiguilles. Il n'en pourra rien arriver que du bon pour toi.

» N'y entendant point malice et espérant quelque profit, l'esclave se prêta volontiers à la chose, Le prince, mis en possession des objets qu'il avait demandés, s'empressa de faire un beau turban, mais en traçant, au moyen du fil, quelques mots à l'intérieur. Il donna le turban à l'esclave ignorant, qui s'en réjouit fort, en lui conseillant d'aller le vendre, sans tarder, au Sultan, qui ne pouvait manquer de le récompenser.

» En effet, le Sultan acheta le turban. Mais l'ayant examiné à l'intérieur, il connut l'affreuse situation dans laquelle se trouvait son ancien maître. Aussitôt, ordre fut donné d'emprisonner l'infâme Bédouin, ses victimes furent délivrées et le prince, après avoir passé par le bain, se vit revêtu d'un habillement magnifique. A la suite du festin donné en son honneur, il entra dans tous les détails de sa captivité, s'étonnant de la chance merveilleuse rencontrée par son serviteur.

» L'ancien esclave, honteux, prit alors la parole :

» — On m'a fait, dit-il, Sultan de cette ville, mais je sens bien à présent que je ne puis conserver le pouvoir. Vous êtes toujours mon

maître et seigneur. Dès demain, je prétends vous faire nommer Sultan en mon lieu et place.

» Après s'en être défendu quelque temps, le prince consentit à la substitution et l'esclave réunit le peuple. Humble et soumis devant son vrai maître, il le couvrit, aux yeux de tous, de la robe royale.

» La foule, au comble de l'étonnement, cria tout d'une voix :

— » Qu'est-ce à dire? »

» Et l'esclave demanda alors :

» — M'avez-vous remis sérieusement le pouvoir, ou bien n'avez-vous agi que par dérision?

» Les vizirs répondirent en s'inclinant :

» — Sérieusement, Majesté.

» — Ce qui me plaît doit vous plaire?

» — Tes désirs sont souverains.

» — Eh bien, il me plaît que cet homme soit Sultan à ma place.

» — Nous sommes bien obligés d'y consentir. Mais quel est cet homme?

» — C'est mon maître légitime, et le Sultan de mon pays. Ce qui se passe en ce moment arrive par l'ordre de Dieu!

» Et le prince fut installé sur le trône. On noya le criminel Bédouin, dont on vendit les propriétés pour en distribuer le produit aux pauvres. Les fêtes se prolongèrent pendant plusieurs jours, et le Sultan et son esclave vécurent en paix et en joie jusqu'à un âge fort avancé. »

Ce conte est fort connu des esclaves, parmi lesquels les Arabes l'ont sans doute popularisé, afin de consolider encore les sentiments de fidélité, pour ainsi dire instinctifs, chez l'Africain réduit en état de servitude.

CHAPITRE XIX

Enfin, une voile a paru et les roulements lointains du tambour, apportés par les flots, m'ont appelé sur la grève. Une heure après, le *Popelin* amarrait triomphalement et je serrais la main à mon brave Sef qui, après une absence de deux mois et demi, m'amenait trente-cinq hommes et vingt-neuf femmes, plus quelques enfants, noyau de notre futur royaume africain !

L'embarcation n'en pouvait contenir davantage, et quatre de nos Askaris ont même dû rester dans le Maroungo, avec vingt et un autres nègres — sept hommes et quatorze femmes — que l'on ira chercher au premier jour.

Il a fallu racheter tous ces malheureux, prisonniers de guerre arrachés au plus horrible esclavage.

Il y a même dans leurs rangs un Sultan vaincu, du nom de Lousinnga, dont le malheur n'a pu abattre la fierté. Sombre et pensif, il marche escorté d'un groupe de ses anciens et fidèles vassaux.

Leur plus grande crainte, en venant ici, était d'être mangés, car il a été impossible de leur faire comprendre que le Mouzoungou sacrifiait des richesses, pour eux princières, dans le seul but d'en faire des hommes libres et des agriculteurs heureux, désormais à l'abri de toutes les vicissitudes de la guerre et de la servitude.

Les hommes ont pour la plupart la nuque rasée. Quant aux femmes, sveltes et bien découplées, elles seraient presque jolies si elles n'avaient, dans leur lèvre supérieure trouée, des morceaux de racine de manioc, qui leur donnent un aspect bestial. C'est un spec-

tacle touchant que de voir la tendresse infinie des mères pour leur tendre progéniture. Elles ne songent qu'à leurs enfants.

Les nouveaux venus sont accueillis et choyés par les familles indigènes déjà établies dans la Station, et dont la confiante attitude et les joyeux discours les rassurent beaucoup mieux que ne pourraient le faire des proclamations d'indépendance. On leur dit l'abondance qui règne ici, les bons procédés du maître envers tous, l'abolition de toute torture, voire de tout châtiment corporel. Et on leur fait admirer et visiter la Maison de pierre et l'enceinte où ils auront à établir leurs huttes. Sauf quelques hommes qui continuent à se renfermer dans une farouche réserve, ils ne tardent pas à se familiariser et à rire aux éclats. Pour commencer, je les habille tous de pied en cap, les hommes de fort et beau Mérikani, les femmes et les enfants de Kaniki bleu. De mémoire de nègre, on n'a songé à donner de vêtement quelconque à un négrillon. Aussi, les mères sont-elles folles de joie. Puis, c'est la Moutama qu'on fait cuire en commun, et à laquelle je joins un Kitoéo de poisson sec. Je crois que ces braves gens n'ont jamais été aussi heureux de leur vie!

En attendant que chaque petit ménage ait sa cabane, tout ce monde trouve place dans les bâtiments assez vastes du fort.

Dès le lendemain, mes Oua-Maroungous vont au bois, sous la conduite de Hamici Mbouzi et de six brigadiers déjà dressés à la besogne. Si la veille quelques-uns se ressentaient encore du mal de mer, cette fois il n'y paraît plus, et la Moutama, abondamment servie, à raison d'un Kibaba par homme, reçoit un furieux assaut.

Pour renforcer nos ressources culinaires, j'ai rendu la chasse libre et mis à la disposition des soldats une certaine quantité de cartouches. Un Askari ayant tué un hippopotame à coups de fusil, mes Oua-Maroungous se sont délectés à cette chair par excellence, réservée uniquement, chez eux, à la table des Sultans et des chefs nobles. Quant à nos nègres musulmans, ils se rabattent sur les buffles, les zèbres, les oies et les canards, dont on fait un suffisant carnage. Tout cela ménage notre farine privée et contribue merveilleusement à refaire nos colons, arrivés hâves et décharnés et qui reprennent à vue d'œil.

— A certains jours, vers dix heures du matin, grand exercice de

tir. J'ai fait donner des fusils à quelques-uns de mes nouveaux sujets et leur apprends à tirer à la cible. Ceux qui atteignent le but, placé à une cinquantaine de mètres, reçoivent en prime quelques rangs de perles, et les plus adroits ont promesse de pouvoir conserver leur arme. Mon but, c'est de faire de ces métayers des soldats et des chasseurs, afin de pouvoir me passer des hommes de la côte, qui coûtent fort cher, ont des prétentions militaires assez plaisantes et, comme travail, ne donnent que le strict nécessaire.

— Sef bin Raschid, en attendant son prochain départ pour la côte, est allé se loger avec sa famille dans le cottage du Boma. Quant à moi, je suis décidément installé dans la Maison Centrale, dont je complète l'installation.

Mes Oua-Maroungous sont fort habiles dans la construction de leurs huttes. Après avoir tracé un cercle sur le sol, ils y enfoncent des piquets étroitement joints, et reliés par un souple lacis de lianes. Sur cette muraille de bois, haute d'une couple de mètres, se pose, d'un coup, le toit de chaume, travaillé à part, en forme de cône renversé — le sommet au centre de la hutte, les génératrices s'appuyant sur le mur circulaire, — et dont ils retournent adroitement, au moment de l'opération finale, la fine collerette de charpente. Trois simples pierres servent de foyer. Pas de cheminée. La cuisine se fait le plus souvent en plein air et, pendant la Massika, la fumée sort comme elle peut.

En quinze jours, tout le village est debout, sauf les cases de quelques retardataires ; et sa palissade le rendrait presque imprenable, si même le voisinage du fort Léopold ne le protégeait suffisamment.

A cette occasion, une nouvelle fête a lieu, accompagnée de réjouissances. Un tronc de Mkouloungou, prolongé par un mât de hune, est solennellement planté devant le cottage. Nos Askaris, en armes, font le cercle, et, lorsque je hisse le drapeau de l'Association, exécutent une décharge générale aux cris de : *Héria ! Héria !* Quelques Maroungous, vainqueurs des derniers tirs, se sont mêlés aux soldats. Le reste de la population agricole, enthousiasmée par la mousqueterie, et surtout par la perspective du banquet, se livre aux éclats d'une joie naïve.

Un grand singe papion, pris récemment dans la forêt, a profité de l'allégresse générale pour briser ses liens. Croyant probablement qu'on a élevé ce mât à son intention, il bondit au milieu du cercle et,

avant qu'on songe à s'emparer de lui pour le remettre à la chaîne, grimpe jusqu'au faîte, d'où il s'amuse à faire la grimace aux spectateurs. Tchiano se charge fièrement de ramener le fugitif, et c'est un tableau curieux que de voir, au bout de la perche flexible, l'enfant noir et le fauve quadrumane s'observer avec défiance. L'animal hérisse son poil, siffle et gronde, en montrant ses dents, et mon boy de sentir décroître son assurance.

Les rires redoublent. On hue le pauvre Tchiano, qui voudrait bien redescendre. Enfin, excité par les cris de : *Ana Ogopa !* (Il a peur!), le négrillon étend une main tremblante pour saisir le singe par la queue; mais celui-ci se dérobe, se laisse adroitement glisser le long du corps de son ennemi, file par un des haubans retenant le mât, s'élance vers la palissade qu'il franchit d'un bond, et disparaît sans demander son reste. Un moment, Capitani le tient au bout de son fusil, mais je détourne l'arme qui part dans le vide. Il ne faut pas que cet intermède comique, rappelant les soties de nos Joyeuses Entrées, ait un dénouement tragique.

Ne sachant quel nom donner au Boma, j'ai laissé à mes hommes le soin de le baptiser à leur guise. Une chèvre est amenée, dont le sang, répandu, doit donner à la cérémonie une espèce de consécration religieuse. C'est la mode africaine, à laquelle je m'oppose d'autant moins que la chair de l'animal est destinée au festin d'inauguration. Le Djémadar, consulté, déclare que le village doit porter le nom de son fondateur. En conséquence, à l'heure qu'il est, il existe sur les bords du Tanganika un humble aggloméré, noyau peut-être d'une future capitale, qui s'appelle *Moudji-Bekr !!!*

Je parie que les géographes ne s'en doutent seulement pas. Mais les voilà prévenus. Ils n'ont qu'à modifier leurs cartes en conséquence.

Août. — Tous nos colons sont aux défrichements, pratiqués sur une large échelle.

On met le feu aux hautes herbes, séchées par le soleil. Ambatchs et matétés pétillent comme un bouquet d'artifice, et les innombrables nuées d'insectes asphyxiés par l'âcre fumée qui s'en dégage, retombent dans le brasier crépitant. Askaris et colons sont postés aux alentours, pour traquer le gibier chassé par les flammes et qui s'abat

NOIRS AU DÉFRICHEMENT.
(Dessin de A. Heins.)

effaré dans leurs pièges ou sous leurs coups. Le lendemain, nous retrouvons, grillés dans les cendres, force sangliers, des antilopes, des lapins et des volatiles sauvages.

La future glèbe, enrichie encore par les cendres végétales — — qui corrigent l'acidité du terrain, provenant des matières végétales en lente décomposition, — reçoit des alignements et des divisions. Chaque métayer du Boma y trouve son lot, à charge d'abandonner la moitié du produit éventuel à la communauté.

Le sol est retourné, au moyen des houes envoyées de Tabora. Comme dans les poèmes de Virgile, on arrache les racines que l'on brûle encore, le soir, pour assécher la terre meuble, mais sans détruire, malheureusement, celles trop profondément ancrées et dont un extirpateur Julien aurait si facilement raison! Aux Européens incombera la tâche d'importer ici la charrue, qui réconciliera infailliblement les nègres avec l'art sacré, cher à Cincinnatus et à Turenne.

Ainsi, en plein travail agricole, la colonie offre les tableaux les plus pittoresques et les plus mouvementés.

Comme c'était à prévoir, les habitants des villages voisins ne voient pas nos opérations d'un bon œil. Ils étaient accoutumés à nous servir de fournisseurs, et voilà que la Station se met en mesure de se suffire à elle-même! Leur désappointement s'explique. Dans leur idée, les Oua-Zoungous, disposant de richesses inépuisables, ne devaient jamais songer à faire cultiver le sol. Peu s'en faut qu'ils ne se considèrent comme volés. Heureusement, nos greniers, abondamment fournis, rendent inutiles de nouveaux ravitaillements, que, dans les circonstances présentes, les indigènes nous refuseraient peut-être, ou qu'ils nous compteraient à des prix exorbitants.

Mon vieil ami Kanghérenghéré a voulu exploiter la situation pour nous tirer une plume de l'aile. Interprète des désirs du grand Mousamouéra, il a réclamé deux bœufs de Mouzoungou, pour apaiser le courroux de l'Esprit du lac, soi-disant irrité contre nous. Les indigènes nous attribuent, en effet, le retrait des eaux, commencé un peu après l'arrivée du capitaine Cambier. « Les hommes blancs voulant des terres, ont forcé l'Esprit à se retirer. Mais Mousamouéra ne laissera point leur audace impunie. Il a attendu les travaux de culture pour se venger. » Le retors et naïf Mganga essaye de renouveler les

jongleries qui ont si peu réussi à sa commère, lorsque, appuyée de tout le village, elle somma M. Cambier de s'établir aux portes mêmes de Karéma. Il est venu m'annoncer que l'Esprit lui avait fait à notre sujet les plus terribles menaces. Faute de deux bœufs, livrés immédiatement, Mousamouéra doit déchaîner contre nous tous ses Oua-Totos, serpents, crocodiles, etc., instruments de sa colère. Le lac s'élèvera de nouveau et engloutira la Station Belge. Toute la contrée sera inondée!

Comme je ne me soucie pas de faire à la cupidité du malin vieillard, exploitant les superstitions populaires, le sacrifice de deux têtes de bétail sur les vingt que la Station possède, je m'avise de le payer de la même monnaie.

— Mousamouéra n'est pas l'ennemi des hommes blancs, lui dis-je d'un ton sévère. S'il a retiré ses eaux, c'est parce qu'il nous aime et nous favorise. Mais il est furieux contre le Mganga et les gens de Karéma qui le laissaient mourir de faim. Aussi, quand tu prétends avoir reçu ses ordres, tu mens avec effronterie.

Kanghérenghéré a voulu protester de son caractère sacré, mais je ne lui en ai pas donné le temps.

— Peux-tu me dire, seulement, où demeure à présent l'Esprit? lui ai-je demandé.

Il m'a indiqué alors l'îlot situé au nord de la Station, en affirmant que, la veille, il s'y était encore rendu pour consulter le Mouzimou.

— Tu mens encore! ai-je repris avec force. Mousamouéra en est parti depuis longtemps. C'est nous qui le nourrissons et qui l'hébergeons... C'est grâce à nous qu'il n'a pas envoyé ses Oua-Totos contre ses fils ingrats.

Et, indiquant la maisonnette où je me retire pour consigner mes observations météorologiques :

— C'est là qu'il est, ai-je dit avec un geste terrible. Il a quitté à jamais son île pour vivre avec nous, au sein de l'abondance. Deux fois par jour, je lui porte de la nourriture et vais prendre ses ordres. Désormais, ses désirs et ses volontés n'auront que moi pour interprète. Il dit que tu n'as jamais correspondu avec lui, et si je ne l'avais pas supplié de t'épargner, parce que tu es un bon Foundi, et que je te croyais un homme sincère, tu aurais déjà eu de ses nouvelles. Toi, l'organe de Mousamouéra? Ose donc le lui dire à lui-même!

J'ai fait mine d'entr'ouvrir la porte de mon observatoire, et le sorcier de se reculer avec épouvante. Lui-même, oracle menteur d'une puissance qu'il fait parler à sa guise, croit, paraît-il, à l'Esprit du lac! Depuis ce jour, les indigènes qui viennent jusqu'à la Station, regardent avec une terreur respectueuse la hutte où, de mon autorité privée, j'ai colloqué le Mouzinou. Le lendemain, on m'apporta une chèvre et de la farine pour lui, mais je refusai sèchement, en disant que je me chargeais, seul, de pourvoir à l'entretien de l'Esprit!

Quant à Kanghérennghèré, j'ai jugé bon de le rassurer. Entre sorciers, on se doit des égards. S'il n'a point obtenu ses bœufs, je lui ai porté quelques jours après l'assurance que Mousamouéra ne lui en voulait plus.

Singulier type que ce Kanghérennghèré, connu à cinquante lieues à la ronde et qui, du vivant de Kangoa, était le véritable maître du pays!

Quoique en disgrâce, il a conservé tout son prestige, en qualité de gentilhomme forgeron et d'augure-médecin. Débordé par la jeune cour de Yassagoula, mais donnant le mot d'ordre au vieux parti, ce Ruggiéri nègre s'est majestueusement retiré sous sa tente, c'est-à-dire dans sa hutte, presque aussi vaste que le Songhèro du Sultan.

Kanghérennghèré, grand et maigre, doit approcher de la soixantaine, ce qui est ici un âge assez avancé. Par son nez presque droit et les méplats plus accentués de son visage énergique, il tranche sur la masse, banalement prognathe, de ses congénères. Le front, chez lui, est haut et à larges pommettes, les yeux pétillent de ruse et de pénétration. Bien qu'il affecte de ne rien regarder, il voit tout et se renseigne sur les détails en apparence les plus insignifiants. C'est, dans sa sphère, un grand politique et qui a conscience de sa valeur morale.

Deux peaux de chèvre, attachées à la hanche par une lanière, composent son vêtement et laissent à découvert un buste émacié, quoique aux larges épaules, aux côtes saillantes, comme celles d'un fakir indou. Le pas de ses jambes nerveuses est ferme et décidé. Pour tout ornement, il porte, au poignet droit, des bracelets d'amulettes, dont il fait commerce.

Sous l'auvent de sa hutte, pétille le feu de sa forge primitive et, à

l'intérieur, se trouve son dispensaire de Douas, contenus dans de petites calebasses aux bouchons de manioc et de formes particulières, suivant la classe des philtres et des remèdes : plantes bouillies ou séchées, poudres, extraits, fiels et graisses d'animaux, dents et griffes, cornes de chèvre faisant office de ventouses, etc., etc.

Dans un coin, sont remisés de grossiers fétiches, ayant, en guise de nombrils, des fragments de miroirs, piqués et éraillés, qui fatiguent le regard, et où, arrivés à l'état voulu d'hypnotisation, ses naïfs clients voient tout ce qu'il veut bien leur suggérer.

Kanghérenghéré, imbu d'une foi robuste et, je le crois, sincère, dans sa science héritée ou d'expérimentation personnelle, ne se lasse point de me recommander ses recettes. Chaque fois qu'il arrive au fort, c'est avec un chapelet de calebasses passé autour du cou, et j'ai toutes les peines du monde à empêcher mes hommes de lui acheter ses drogues suspectes.

Devenu fort réservé dans le village même, l'ancien ministre fait de fréquentes visites à la Station, toujours chargé d'un modeste présent de maïs ou d'arachides.

— *Maholo, Mouami!* (Salut, Majesté!) dit-il en s'inclinant jusqu'à terre et en frappant respectueusement dans ses mains.

Ma Majesté lui fait un accueil gracieux et lui octroie quelque lambeau d'étoffe, qu'il se passe immédiatement à la hanche. Parfois, je l'invite à s'asseoir sur le Barza, où je le fais causer sur les origines de ses étranges pratiques.

Mousamouéra veut des présents à propos de tout et fait le diable quand on le néglige. Gare à ceux qui restent pour lui les mains vides! Présent, pour empêcher la récolte de périr sur pied; présent, si on a l'imprudence de brûler les herbes avant la date réglementaire; présent, lorsqu'on a enterré sur son domaine un homme appartenant à une tribu étrangère! La crainte qu'il inspire est si forte qu'au moment d'entreprendre un voyage sur le lac, les indigènes déposent un doti de cotonnade près de la rivière des Anglais.

Enfin, on ne peut pas même se marier sans prévenir l'exigeant Esprit et se l'être rendu propice. La moindre négligence, à cet égard, entraîne des malheurs irréparables.

Pour correspondre avec Mousamouéra, chaque homme de la tribu se confectionne un fétiche, consistant, pour la plupart du temps, en quelques morceaux de bois passés à une cordelette ou à un fil de

laiton, dont on s'orne le poignet, la cheville ou le col. Cette grossière amulette est portée au Mganga qui, par ses charmes, y attache des vertus bienfaisantes, conjurant les maladies et tous autres dangers.

Un homme libre de la côte, du nom de Mounié Koumba, commandant une caravane de vingt hommes, est venu nous demander l'hospitalité. Il rapportait une douzaine de dents d'éléphant, de chez Kapoufi, le plus grand Sultan de l'Ou-Fipa, qui habite aux environs du lac Léopold II.

Après s'être reposé quelques jours à la Station, il a voulu continuer sa route, mais nous est revenu, le surlendemain, grièvement blessé à la main, et avec six hommes seulement, blessés comme lui. La petite caravane reposait, sans défiance, dans le Cambi des environs de Kafissya, lorsqu'elle a été attaquée, de nuit, par une cinquantaine de nègres armés de fusils et de lances. Quatorze hommes sont tombés sous les coups des brigands. Mounié Koumba, et les débris de son escorte, n'ont échappé à la mort qu'en se cachant dans les bois. Ils sont arrivés jusqu'au lac, dans un état à faire pitié, n'ayant sauvé du désastre qu'une couple de fusils. Le malheureux chef, que j'ai pansé ainsi que ses hommes, soupçonne les habitants de Karéma de cet odieux guet-apens. Je me transporte sur le théâtre de la lutte et constate, en effet, que toutes les traces se dirigent vers le village de Yassagoula. Les indiscrétions des habitants, eux-mêmes, ne me laissent bientôt aucun doute à cet égard.

Investi par Mirambo d'une autorité souveraine sur les Sultans du voisinage, je n'avais pas eu jusqu'ici l'occasion d'intervenir dans leurs faits d'armes. Le moment est venu de montrer de la vigueur. Il faut que les hôtes du fort Léopold soient sacrés, sous peine de voir bientôt compromise notre propre sécurité. Capitani, accompagné de quelques Askaris, s'en va sommer le jeune chef de punir les coupables, et de faire restituer à Mounié Koumba les dents et les armes volées. Mais Yassagoula essaye de rejeter la responsabilité de l'attaque sur les gens de Katamba. L'enquête n'aboutit pas. Cependant, une partie de l'ivoire et quelques armes rentrent petit à petit. Je me contente de cette demi-satisfaction, mais en me réservant, à la première incartade, d'y aller un peu plus rudement. Kanghérenn-ghéré, que je vais voir, se charge d'avertir son maître de ma résolution et de lui recommander la prudence.

Le *Popelin* est enfin revenu de Maroungou, avec le reste de nos colons et les Askaris de Sef bin Raschid. Au bout de peu de jours, chaque nouveau ménage a sa hutte et, le dimanche suivant, je marie nos derniers célibataires.

Les travaux, un moment interrompus par la maladie, reprennent de plus belle.

CHAPITRE XX

19 septembre. — Sâdi, ancien Askari et courrier du capitaine Cambier, m'apporte, enfin, une lettre de M. Storms, qui se trouve à Gongoué avec une centaine de porteurs et autant de soldats d'escorte. Le lieutenant des grenadiers Constant, dont on m'avait annoncé l'arrivée, ne l'accompagne point. Dès son débarquement à Zanzibar, celui-ci a dû s'aliter, pris des fièvres et atteint, par surcroît, des tenaces éruptions africaines. A l'heure présente, M. Constant est probablement de retour en Europe.

C'est le capitaine Cambier lui-même qui a recruté les soldats d'élite de notre compatriote et l'a mis au fait des voyages d'exploration. Grâce à ce corps résolu et expérimenté, M. Storms a eu la chance non-seulement de ne se voir arrêté nulle part, mais encore d'éviter les retards et les frais de quelques Hongos importants. La caravane a doublé, de nuit, certains Bomas de l'Ou-Gogo, et les indigènes, cloîtrés dans leurs Tembés par la crainte des revenants, ne se sont pas seulement doutés de son passage. Je suis stupéfait de la rapidité avec laquelle s'est accompli ce voyage, qui n'a pas réclamé plus d'une centaine de journées.

La vaillante troupe est en marche et bientôt fera son entrée dans la Station. Aussitôt, je me porte à sa rencontre, et vers trois heures de l'après-midi, à la place même où, deux ans auparavant, le capitaine Cambier m'avait trouvé, assis sur un bloc de rocher et activant le défilé de l'arrière-garde, je serre la main de mon successeur, qui a pris l'avance sur sa caravane. Le lieutenant Storms, habillé de coutil blanc, et monté sur un âne Ki-Nyamouézi, paraît

assez fatigué de la longue étape qu'il fournit, depuis l'aube, par un soleil dévorant. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand et fort, portant entière une longue barbe d'un châtain foncé, solidement charpenté et qui rappelle le capitaine Popelin par la rondeur de ses allures, sa résolution et son air d'inaltérable bonne humeur. Il a été longtemps en garnison à Anvers, sans que nous ayons eu l'occasion de nous rencontrer. Mais bon nombre de mes amis étant devenus les siens, nous nous trouvons tout de suite en pays de connaissance.

Le lendemain, visite aux travaux. J'explique à mon successeur l'alpha et l'oméga de la colonie; je la lui montre à sa genèse et dans son développement actuel. A l'abondance, qu'il trouvait toute naturelle, j'oppose les épreuves passées. Il paraît fort surpris lorsque je lui raconte comme quoi nous avons dû souvent nous nourrir d'herbes et de champignons qui pouvaient être vénéneux. Nous allons voir la forge, où le gros Ouleidi entend mes instructions; l'atelier où le Sarmalla est en train de remplacer, par des portes, les anciennes clôtures en matétés et de renouveler les fenêtres du Barza. Puis, nous passons la revue des bûcherons et des laboureurs, pour revenir aux magasins.

Au cours de cette inspection, il s'est établi entre nous une sympathie réelle, résultant peut-être de la communauté des vues. A la fin de la journée, nous sommes déjà une paire d'amis et avons abandonné le vous majestatif pour le tutoiement régimentaire.

M. Storms a connu personnellement M. Ramaeckers. Un de mes premiers soins est de le conduire sur les hauteurs où se dresse le monument funèbre élevé par mes soins. Je ne m'y rends jamais sans un pénible serrement de cœur. Nous nous découvrons avec respect devant cette tombe auguste, et l'ombre de la mort, soudainement évoquée, achève de faire voir à mon compagnon la vie africaine sous son jour précaire et militant.

Un de mes projets de prédilection consiste dans la transformation, en cutter, de notre Daou. A cet effet, on s'est déjà occupé de la voilure, et, sitôt le *Popelin* revenu de Kilando, je me mets activement à l'œuvre avec Sadallah et quelques hommes. Outre le gréement

et les changements intérieurs, il y a force réparations à faire. Tout cela nous prendra quelque temps.

De son côté, M. Storms a saisi le taureau par les cornes. Comme je lui ai fait remarquer la trop faible inclinaison des toits en terrasse, cause renaissante de détérioration et d'humidité, il a résolu de les élever de cinquante centimètres. De son côté, il n'a conservé que soixante-cinq Askaris, armés de mousquetons lisses. Les Akidas seuls ont des Winchester à magasin à cartouches. Les autres, licenciés et payés, ainsi que les porteurs, ont été renvoyés sans avoir seulement le temps de souffler. C'est avec le personnel restant, renforcé du mien, qu'il entreprend sa rude besogne, besogne quelque peu risquée car il faut qu'elle soit terminée avant la prochaine Massika. Mais le lieutenant Storms sait réaliser ce qu'il a résolu. J'applaudis sans réserve à sa virile activité, à son entrain communicatif et surtout à l'étonnante facilité avec laquelle il s'assimile toutes les besognes.

Les formes sont tirées des magasins. On gâche l'argile, mêlée de pierrailles; les houes creusent le sol gras et résistant; bientôt, les adobes séchées s'entassent sous nos hangars. La colonie n'a jamais offert plus de gaieté et d'animation.

Parmi les Askaris de M. Storms se trouvent deux excellents chasseurs qui, chaque jour, fournissent une bonne quantité de gibier. Le bateau, revenu de Kilando, nous a rapporté quarante sacs de toile à voile, faits avec nos vieilles bâches, pleins de sorgho. Chaque sac en contient au delà de trois cents kilogrammes. Nos fourrageurs ont, de leur côté, fouillé les environs, et les indigènes, prenant leur parti de la situation nouvelle, leur ont cédé le surplus de leur réserve.

Donc, rien à craindre de la famine malgré l'accroissement considérable de la population. Quelle différence avec l'époque difficile où, manquant de tout, j'étais obligé d'aller moi-même faire assaut de jactance avec le Sultan Kallialya pour en obtenir quelques misérables provisions!

On a vu que M. Storms avait licencié trente-cinq Askaris, sur les cent engagés par le capitaine Cambier. Lestés d'une certaine quantité d'étoffes et munis de leur traite, ces Askaris ont été attaqués dans le Pori, un peu au delà de Kafissya, mais heureusement sans perdre d'hommes ni de marchandises, grâce à leur vigilance. Quinze d'entre eux se sont sauvés dans la direction de Tabora. Les vingt autres sont

revenus, en bon ordre, au fort Léopold, pour accuser les gens de Karéma, auteurs probables de l'agression.

Pour ce qui me concerne, je n'en doute pas un seul instant.

Le jeune Sultan, enhardi par notre attitude réservée, affecte des allures de plus en plus pillardes. Son entourage lui tourne la tête, et il n'est pas éloigné de se poser en petit Mirambo.

J'ai fait immédiatement envoyer chez lui, pour lui adresser des remontrances; mais il a nié effrontément toute participation de ses hommes à ce coup de main, et les preuves morales que nous possédons de sa duplicité, ne suffisant pas à légitimer une répression violente, force nous a bien été de laisser tomber la chose. C'est égal! Que Yassagoula y prenne garde, nous pourrions finir par nous fâcher!

— Depuis quelque temps, des lions venaient rôder autour de notre parc à bestiaux. Comme une après-midi, je me trouvais, vers quatre heures, occupé à combiner les derniers travaux du Boma Maroungou, j'entendis de grands cris poussés par les Askaris de M. Storms : — *Simba! Simba!* (Le lion! le lion!) Aussitôt, je saisis mon fusil et me précipitai au dehors. Mais plusieurs coups de feu avaient déjà retenti, suivis de clameurs triomphales.

Voici ce qui s'était passé :

Comme M. Storms, à la tête de quelques hommes, se trouvait à une centaine de mètres du tertre sur lequel est construit le fort Léopold, un couple de lions, poursuivant un sanglier, s'était aventuré jusqu'à portée de leurs armes.

Les deux félins, habitués à voir tout fuir devant eux, dévoraient leur proie à belles dents, lorsqu'une grêle de balles vint interrompre leur festin. Aussitôt, le mâle, effrayé, avait détalé du côté de l'est, gagnant en quelques bonds les hauteurs, pendant que sa malheureuse compagne, la cuisse fracassée, semblait l'appeler au secours par ses rugissements. M. Storms l'avait achevée, et j'arrivai juste à temps pour assister à la prise de possession.

La présence de lions sur le territoire de Karéma, est assez rare. Lorsque la contrée était plus riche en bétail, leurs visites, paraît-il, se renouvelaient fréquemment. Maintenant, ils hantent de préférence la plaine giboyeuse de Katavi, où ils trouvent ample pâture.

Ce n'est pas sans raison qu'on a donné au Simba le titre de roi du désert. Ces fiers monogames, chassant ordinairement par couple, se

partagent la contrée par vastes zones dont ils ne s'écartent point et où ils ne souffriraient aucun rival. Les lionceaux, devenus adultes, émigrent aussitôt pour se choisir des réserves particulières, et ce n'est que lorsque le mâle d'une région est mort, qu'une famille nouvelle se risque à occuper son empire.

Il n'y a guère que les Européens qui osent affronter un pareil gibier. Les naturels, eux, sont enchantés lorsqu'ils réussissent à l'éloigner par leurs cris et leurs gestes, ainsi que, terrassé par la fièvre, je l'avais vu faire dans le Pori de Tchounio. Mais M. Storms avait commandé le feu, et les soldats nègres, enhardis par son assurance, s'en étaient donné à cœur joie. Pas un d'entre eux qui ne se vantât, à présent, d'avoir abattu seul la lionne.

Suspendu par les pattes à une forte branche, le félin abattu fut porté en grande pompe dans l'intérieur du fort, par plus de vingt hommes, entonnant l'hymne guerrier des Oua-Ngouanas.

Aussitôt, le bruit de cette prouesse courut le pays avec la rapidité de l'éclair, et si les portes du fort ne s'étaient point fermées réglementairement à six heures, le soir même nous aurions reçu de nombreuses visites. Le lendemain, ce fut une procession continue d'indigènes, accourus pour rendre honneur au Simba. Tout le village de Karéma afflua chez nous, et, des premiers, le Sultan Yassagoula, avec sa suite.

Le jeune monarque, suivant le cérémonial usité en pareil cas, se coucha à plat ventre devant la lionne abattue, et frotta solennellement son museau noir contre le mufle fauve de la reine du désert.

Les hommages funèbres rendus à notre lionne, j'ai procédé au dépouillement de sa fourrure, et les cuisiniers, scandalisés, ont reçu ordre de faire rôtir, à notre intention, le filet de la peu odorante venaison.

Mais ni M. Storms ni moi, ne pouvons aller au delà de la première bouchée, tant est coriace et forte cette chair, réclamée avec empressement par les Oua-Chenzis de Karéma, qui, en l'absorbant, croient s'assimiler une partie du courage et de la force du Simba.

Ils se sont même emparés des entrailles pour en triturer leurs Daouas. Quant à la carcasse et aux parties de rebut, elles ont été jetées, au pied du tertre, en pâture aux animaux de proie.

— Mon paria de l'îlot de Mousamouéra est mort. Depuis quelque

temps déjà, il ne venait plus prendre les petites provisions que je lui faisais porter deux fois par semaine, car le bonhomme n'était pas précisément habile à son dur métier. Un soir qu'il avait laissé sa hutte entr'ouverte, il est devenu la proie d'un crocodile. Naturellement, les habitants de Karéma n'ont pas manqué de transformer le gigantesque saurien en un des Oua-Totos de l'Esprit du lac, irrité de voir profaner si longtemps sa résidence sacrée.

CHAPITRE XXI

Les choses se gâtent à Karéma. Quatre de mes Askaris, qui s'y étaient rendus, en sont revenus sans fusils et la face ensanglantée.

Le soldat est le même partout. En Europe, chaque changement de garnison laisse en souffrance bon nombre de dettes criardes, d'un recouvrement difficile. Pourtant, les fournisseurs trop confiants peuvent encore s'y faire rembourser, en écrivant au colonel du régiment. Mais, en Afrique, le moyen de courir après les mauvaises payes?

Nos Askaris doivent donc quelques bagatelles, qu'on leur a réclamées avec défiance, sachant qu'ils se trouvent sur leur départ. Au lieu de s'adresser à moi, qui aurais exigé payement et, au besoin, soldé le tout sur la somme due à la côte, on leur a cherché querelle. Ils ont eu beau promettre de s'exécuter, le parti jeune, encouragé par la politique ambiguë du Sultan, s'est livré à des voies de fait et, après avoir blessé ces quatre malheureux, les a dépouillés de leurs fusils.

Il faut agir et, cette fois, sans faiblesse. Le retour des hommes, couverts de sang, a d'ailleurs causé dans la colonie une émotion profonde. Les camarades des soldats blessés menacent de se porter en armes sur le village, si satisfaction ne leur est donnée, et, fort probablement, nous nous trouverions impuissants à les arrêter.

Désireux de m'entourer de tous les renseignements, et voulant jusqu'au bout mettre la justice de notre côté, j'ai fait mander Kanghérennghèré, resté mon grand ami malgré sa dernière déconvenue. L'ancien ministre me confirme que les quatre Askaris n'ont rien fait pour s'attirer un pareil traitement. Le Mganga assure qu'il y a eu un coup monté, ce dont je me doutais, du reste, bien un peu.

Quelque temps après l'agression, nous envoyons au village Bilali, l'un des Akidas de M. Storms, accompagné de quatre Askaris armés. Je fais dire à Yassagoula que j'accepte la responsabilité de toute dette, grande ou petite, contractée par mes hommes; que de plus, je m'engage à punir ceux d'entre eux qui seraient convaincus d'un fait blâmable quelconque.

En retour, j'exige le châtiment des indigènes qui ont blessé mes Askaris, et surtout de ceux qui ont osé s'emparer de *mes fusils*.

Yassagoula, qui reçoit fort mal mes ambassadeurs attitrés, me fait insolemment répondre qu'il n'a pas à intervenir dans les querelles de *ses enfants*. Or, je m'étais déclaré absolument responsable des *miens*.

Toutefois, je me résous à tenter un nouvel effort, pour vider pacifiquement le conflit.

Une seconde ambassade exige qu'on nous amène immédiatement les hommes qui ont blessé les nôtres, et leur ont volé *nos fusils*.

Yassagoula, comme je m'y attendais, me répond dans le style de Léonidas : — « Viens les prendre. » Aussitôt je fais faire une distribution de cartouches à mes soldats et à une vingtaine d'Askaris de M. Storms, embrigadés à part à cause des jalousies régnant entre les nègres *civilisés* d'Oungoudia et les *demi-sauvages* du littoral. Mes hommes, au nombre de soixante, sont divisés en trois pelotons, l'un commandé par moi, un autre par Forhan, et le troisième par Bilali, notre premier envoyé. Vers six heures et demie, nous nous mettons en route, sans rencontrer âme qui vive sur notre chemin. Nous franchissons en silence, et dans l'ordre le plus parfait, la montagne qui nous sépare du village. Mes hommes, tous aguerris et disciplinés, affectent la plus entière confiance. Quant à M. Storms, il est resté à la Station pour faire face, de son côté, à une attaque éventuelle.

Arrivés près de la rivière, située à quatre cents mètres à peu près du Boma, j'envoie deux Akidas sommer une dernière fois le Sultan d'avoir à nous faire réparation. Ils reviennent porteurs d'une réponse outrageante.

Mon ordre de bataille est communiqué. Deux pelotons, contournant le Boma, vont se poster devant les deux entrées secondaires, tandis que je marche sur la grande porte, toute large ouverte. Rien n'indique qu'on fasse des préparatifs de défense. Un silence profond

règne, et la lune, brillant dans l'azur, jette sur la campagne sa clarté blafarde. Nous entrons. Aussitôt, de l'intérieur, s'élève une vive fusillade. Mon bon et fidèle Réhani tombe, frappé de trois balles dans le ventre. Un autre est légèrement blessé à la main. Je commande l'assaut du point d'où part le feu, pendant que les deux autres pelotons forcent leurs portes respectives et brûlent de nombreuses cartouches. L'ennemi, surpris par cette tactique, pourtant si simple, court d'un côté à l'autre. Pour éclairer le théâtre du combat, Forhan a mis le feu à une hutte, dont il a délogé les tirailleurs. Nous voyons que nous avons affaire à quatre ou cinq cents hommes, armés de fusils, d'arcs et de lances. Évidemment, ces braves gens s'apprêtaient à nous rendre visite, si nous ne les avions prévenus. Affolés et démoralisés, ils tirent au hasard, le bras tendu, sans viser. Peu de leurs coups portent. Mes hommes, qui savent, d'ailleurs, que c'est de moi qu'ils tiennent leur haute paye, font des prodiges de vaillance. Mohamed Maskam se tient obstinément devant moi, et le vieux Djémadar, qui ne me quitte pas d'une semelle, se bat comme un Béloutchi : c'est tout dire.

Cependant, l'incendie va grandissant, et une véritable panique s'empare de l'armée assiégée, mise en déroute par une poignée d'hommes.

Se voyant pris de tous les côtés, et exposés à un feu bien autrement sûr et meurtrier que le leur, les Rougas-Rougas du Sultan fuient en désordre par les portes laissées libres, abandonnant leurs femmes et leurs enfants. Bilali, commandant l'entrée de l'Ou-Fipa faisant face au midi, canarde les fugitifs et fait un grand nombre de prisonniers. En moins d'un quart d'heure, nous sommes maîtres de la place. Une vingtaine de femmes sont restées avec leurs enfants. On les emmène à la Station et, quoique conduites par quelques hommes seulement, aucune ne fait mine de s'échapper. Quant au Sultan, il a pris la fuite avec ses héros imberbes. Le vieux Kanghérenghèré, lui-même, s'est sauvé dans le Pori.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'incendie a gagné la moitié du village. Mais au bout de trois semaines, il n'y paraîtra plus. On a pu sauver heureusement la plus grande partie des réserves de maïs.

Cependant, quelques hommes de la petite caravane campée

momentanément sur notre territoire, nous ont suivi en maraudeurs, sans que je m'en sois aperçu. Croyant qu'il s'en allait comme de toutes les guerres africaines, où le pillage est de rigueur, ils se sont mis en devoir de faire leur main.

Je surprends l'un d'eux en train de désarticuler, avec son couteau, le pied d'une épouse du Sultan fugitif, pour s'emparer du jambelet, en ivoire gravé, qu'on met aux femmes destinées à la couche royale, alors qu'elles sont toutes jeunes encore, et qui leur demeure rivé au-dessus de la cheville.

Sans m'amuser à parlementer, je casse, d'un coup de revolver, la tête du misérable, et remets la malheureuse entre les mains de ma suite, après un premier pansement.

Les maraudeurs sont chassés à coups de crosse, avec menace de fusillade s'ils s'avisent de reparaître.

Une vingtaine d'Askaris, seulement, restent commis à la garde du Boma à moitié détruit, et je retourne, avec les deux tiers de ma troupe, au fort Léopold, où le pauvre Réhani a été transporté sur une civière de feuillage.

Nous ne le sauverons pas.

Ses souffrances sont horribles, et il se tord comme un serpent blessé, en demandant, en grâce, qu'on l'achève.

Vers le matin, il expire, seule, mais lamentable victime d'une expédition couronnée de succès.

Le lendemain, tout est rentré dans l'ordre. Les femmes prisonnières, bien traitées, bien nourries, et laissées libres de vaquer à leur désir, ont l'air de trouver toute simple leur nouvelle position.

Nos travaux ont, d'ailleurs, repris, comme si de rien n'était. On continue à faire des briques et à entourer les champs de clôtures de matétés. Nos vingt hommes campent toujours à Karéma, dans la prévision, non réalisée, d'un retour offensif. Ici, nous nous contentons de doubler les soldats préposés à la garde de notre pêcherie et des hangars sous lesquels se trouvent remisées nos deux embarcations. Quant à Yassagoula et à ses sujets, ils ne donnent plus signe de vie.

Ce n'est que le 15 octobre que j'en entends parler. Vers neuf heures du matin, j'avise la tête du vieux Kanghérenghéré, au menton duquel frétille une petite barbiche grise, ressortant et disparaissant, par intervalles, derrière un bloc de rocher

C'est moi qu'il guette apparemment, car j'ai toujours eu d'excellents procédés pour ce forgeron diplomate, rentré probablement en faveur et dépêché comme médiateur.

Sitôt que je l'aperçois, je me hâte de lui faire des signes engageants et il vient à moi, d'un air timide, en frottant les paumes de ses mains contre les peaux de bique qui lui servent de vêtement, geste considéré ici comme la marque d'un grand embarras et d'une profonde humilité.

— Eh bien! lui dis-je en souriant, *Ghabari gani?* (Quelles nouvelles?)

L'ambassadeur entre en propos :

— Ce sont, dit-il, des jeunes gens, sans expérience. Si lui, Kanghérennghèré, était resté ministre, jamais rien de pareil ne serait arrivé. Mais le Sultan ne l'a pas consulté... Il s'est cru plus sage que les vieux et plus fort que les blancs. Yassagoula confesse ses torts et s'en repent... Il donnera satisfaction au puissant Mouzoungou...

— Quelle réparation? Je suis maître de son village et de son territoire. S'il s'avisait d'y retourner sans mon agrément, il tomberait sous nos fusils.

— Il est vrai... Tu es le maître et tu l'as toujours été... Mais je te sais bon et généreux... J'ai consulté Mousamouéra...

— Comment? Tu oublies que l'Esprit habite chez nous, et ne veut plus rien avoir de commun avec les traîtres, lâches et oublieux habitants de Karéma?...

Il baisse la tête avec confusion.

— Mouami, la saison des pluies approche... C'est le temps des cultures et nous n'avons plus rien à manger!... Permets que nous rentrions sur nos terres... Plus jamais tu n'auras à te plaindre de nous... surtout si le Sultan me rétablit dans ma charge... Tout le malheur vient de ce qu'on m'a destitué.

Je me mets à rire. Le vieux renard n'a vu, dans tout ceci, qu'une excellente occasion de repêcher son ancien ministère.

— De par la volonté de Mirambo, vous me deviez respect et obéissance. Quand même ton Sultan aurait remporté la victoire, ta position n'en aurait été que plus critique. Mon ami Mirambo serait accouru et vous aurait tous massacrés jusqu'au dernier!... J'avais sur vous une autorité absolue... Vous l'avez méconnue... Lorsque j'étais assez indulgent pour ne réclamer qu'un simple Chaouri, vous vous

êtes armés contre moi... J'aurais pu vous réduire en esclavage, je ne l'ai pas fait... Pourquoi? Parce que les hommes blancs ne font la guerre que lorsqu'ils y sont forcés et n'abusent jamais de la victoire... Eh bien! soit. Je vous permets de rebâtir votre village, avant les pluies, et de reprendre vos cultures... Mais vous payerez tribut, en travail, à mon frère blanc. Seulement, je vous préviens qu'il a moins de patience que moi... A la première faute, gare à vous!... Il vous tuera sans pitié...

Kanghérennghéré s'en est retourné, enchanté de l'issue de sa négociation. Il va s'en faire gloire auprès de son piteux souverain, et dire qu'il a tout fait. Pour lui faciliter sa rentrée aux affaires, j'ai exigé qu'il assistât au Chaouri fixé pour demain. Le voilà du coup plus puissant que jamais, et lié, à notre égard, par ses intérêts les plus immédiats.

16 octobre. — Grand Chaouri. Vers neuf heures, Yassagoula arrive, avec ses dignitaires, de Kafissya, où il s'était réfugié. Kanghérennghéré l'accompagne, avec une mine aussi triomphante que celle de son maître est défaite et contristée. Siranda a été mandé comme conciliateur. Quant à Tchiata, il a envoyé Tongo, son Nyampara en chef. Chaque Sultan, ou délégué, est entouré d'une suite nombreuse qui encombre le Barza, où nous siégeons solennellement, le lieutenant Storms et moi. Prévenu de l'ébouriffante pipe, mon successeur, plus patient que le capitaine Popelin, parvint à garder son sérieux. Pour ce qui me regarde, je suis de longue date cuirassé contre le rire.

Le Chaouri commence. Yassagoula, d'une voix sourde et embarrassée, balbutie quelques plates excuses. D'après la commode méthode africaine, il rejette la responsabilité de sa trahison sur quelque mauvais Esprit, qui l'aurait ensorcelé. Je lui fais observer qu'il lui faudra soigner ça, attendu que si le mauvais Esprit s'avisait de revenir, nous serions obligés de le déloger à coups de fusil.

— Quel motif de haine avais-tu donc contre nous? lui dis-je d'une voix sévère. Avant notre arrivée ici, vous étiez pauvres et misérables. Grâce à nous, vous possédez tous, aujourd'hui, des étoffes et vous nous vendez ce que vous voulez. J'ai fait plus. Lorsque Mirambo voulait brûler ton village et réduire tous tes sujets en servitude, je suis intervenu et lui ai demandé grâce. Était-ce agir en bon maître

et en véritable ami? Comment les gens de Karéma et toi, leur chef responsable, avez-vous reconnu ces services? Une première fois, vous avez massacré et pillé une caravane qui venait de chez nous... Vous avez voulu faire de même pour des soldats qui avaient été à notre service... Enfin, vous avez blessé quatre de nos hommes et poussé l'audace jusqu'à voler *nos* fusils. Et lorsque je t'ai demandé satisfaction, tu m'as répondu avec insolence!... Nous avons pitié de toi, parce que tu n'es qu'un enfant!... Mais garde-toi de retomber dans le même péché!... Mon frère blanc, dont j'ai dû arrêter le bras, te tuerait comme un buffle,.. Sois fidèle et dévoué, et tu auras tout à gagner avec nous... Nous oublions ton offense... Les Oua-Zoungous savent pardonner... Toutefois, leur patience a des bornes, souviens-t'en. Et souviens-toi pareillement de la maxime de Salomon, le grand prophète des Arabes : « Celui qui creuse la fosse tombera dedans et la pierre retournera contre celui qui l'aura roulée. »

Ce beau discours, que Kanghéremghéré appuie en hochant complaisamment la tête, laisse Yassagoula sans réponse. L'ex-ministre se porte garant de la conduite à venir et, séance tenante, est rétabli comme premier conseiller de la couronne. Nous concluons la paix. Une chèvre, pauvre animal faisant fonction de bouc émissaire, la scelle de son sang innocent. On la partage en deux. Une moitié est déposée sur la natte, devant Yassagoula, et l'autre devant le lieutenant Storms. Comme tribut et indemnité de guerre, nous exigeons une somme de travail à fournir par les habitants de Karéma, et qui sera déterminée plus tard. Cette dernière clause est indispensable pour sauvegarder notre prestige. L'abandon de toute réparation matérielle serait regardée comme un acte de faiblesse et une prime d'impunité, que nous ne tarderions pas à solder durement; ce serait à recommencer tous les jours. Déjà, la remise gratuite des femmes prisonnières, dont la loi africaine nous autorisait à disposer souverainement, provoque un étonnement indicible, non seulement chez le jeune Sultan de Karéma et Kanghérennghéré son ministre, mais encore chez les médiateurs présents à l'entrevue. Ils ne comprennent pas qu'après avoir consacré des sommes importantes à faire venir du Marounguu nos colons et leurs femmes, nous nous dessaisissions d'esclaves conquises les armes à la main, et dont les vaincus n'auraient pas songé, seulement, à réclamer l'échange.

Tout à fait rassuré par cette restitution, pour lui stupéfiante,

l'effronté Yassagoula en profite pour nous demander quelques étoffes. On peut toujours essayer. Mais, par exemple, nous le renvoyons à Karéma, voir si nous y sommes.

Au résumé, cette affaire, si heureusement terminée, ne nous coûte qu'un mort et quelques blessés. Les ennemis, eux, ont laissé dix-sept hommes sur le carreau. Quant à l'incendie du village, c'est une bagatelle. Avant les premières pluies, tout sera rebâti, et la prochaine récolte remettra nos chers voisins complètement à flot.

Quelque douloureuses qu'elles soient, nos pertes ne peuvent entrer en comparaison avec celles qu'une plus longue impunité aurait poussé les habitants de Karéma à nous infliger.

Grâce à cette répression sanglante, déjà un peu tardive, le district sera accessible aux caravanes et nous n'aurons plus à songer qu'à nos travaux, tout pacifiques.

Novembre. — Les travaux se sont poursuivis avec un redoublement d'activité. M. Storms se trouve au courant, aujourd'hui, des moindres détails, et l'exhaussement des murs de la Station étant terminé, il a assumé la direction de tous les services.

Quant à moi, qui n'ai plus rien à faire, je procède à mes derniers emballages.

J'ai trouvé dans les magasins toute une charge de cuivre et quelques roupies, demeurées sans emploi par suite du décès des capitaines Popelin et Ramaeckers. Jointes à ma réserve particulière, elles constituent un trop-plein assez difficile à écouler. Une occasion se présente. Mes Askaris, embarrassés de leur batterie de cuisine, se bornant en temps de marche au strict nécessaire, viennent me proposer de la racheter. Je leur prends le tout en bloc et distribue les ustensiles, encore en bon état, à nos colons du Maroungou. Cet acte de libéralité sera mon cadeau de départ.

Il excite dans le Boma une véritable ivresse. Combien il est facile de rendre heureux ces pauvres gens, pour lesquels tout objet nécessitant une main-d'œuvre quelconque, constitue un trésor! Grâce à une centaine de francs, je fais le bonheur de cinquante familles! Mes Askaris ne sont pas moins satisfaits, car ils pourront payer en monnaie leurs derniers fourrages.

CHAPITRE XXII

17 novembre. — Le jour est venu pour moi de prendre le chemin de la patrie. Dès l'aube, tout mon ancien personnel m'a fait ses adieux. Les marques de regrets que je reçois me touchent jusqu'aux larmes.

Les colons mêmes ont tenu à me serrer la main.

Ma caravane se compose, outre les Askaris du Djémadar, de vingt hommes licenciés attaqués à Kafissya et des deux petites troupes qui sont venues se mettre sous notre protection.

Au moment de mon départ, les tambours battent. M. Storms m'escorte durant quelque temps sur les bords du lac, que nous suivons jusqu'à Issoumboua, où, depuis la veille, le Djémadar a établi son Cambi de partance. Nous nous séparons au moment où mes hommes s'engagent dans la jungle.

Une fraternelle accolade et adieu !

Adieu aussi, beau lac, miroitant aux feux du jour! Adieu, terre, d'abord ingrate et devenue enfin féconde !

Adieu, naïfs et insouciants enfants de l'Afrique, reconquis à la liberté et au travail! Vous reverrai-je jamais? Oui, je l'espère. Mais d'abord, il faut que j'embrasse les miens, que je reprenne sur le sol natal des forces nouvelles. Puissé-je ne pas y regretter les erreurs de la barbarie par le contraste des abus de la civilisation!

En passant par Kafissya, j'insiste pour voir le gros Tchiata qui, averti de mon approche, s'est retranché dans sa hutte. Les allures de ce personnage n'ont jamais été marquées au coin d'une rigoureuse

franchise, et la récente algarade de son fils Yassagoula — recueilli et peut-être instigué par lui — le met dans une position encore plus fausse qu'auparavant. Après quelques pourparlers, je suis admis dans son harem, où il me reçoit comme un homme qui n'a pas la conscience bien nette. Pendant notre entretien — abrégé par l'odeur nauséabonde qui me chasse de ce buen-retiro, — Tchiata ne me perd pas des yeux et tressaille à chaque fois qu'il m'arrive de toucher à ma ceinture, garnie d'un couteau de chasse et d'un revolver. Vainement, il cherche à rompre les chiens au sujet de l'affaire de Karéma. Je l'y ramène avec obstination.

— Ton fils a promis de se tenir tranquille. C'est à toi de le fortifier dans ces bonnes dispositions, car une prochaine fois, il ne s'en tirerait point à si bon compte. Mon frère blanc voulait venir le chercher jusqu'ici, et il aurait brûlé ton village, si je ne l'en avais pas empêché. Il est grand et fort, et je t'engage à ne lui donner aucun motif de plainte. On peut pardonner quelque chose à un jeune homme, presque un enfant, égaré par de mauvais conseils, mais un chef de ton âge... et de ton poids doit savoir ce qu'il fait. J'ai tenu à t'avertir. A mon retour, si j'apprends que tu t'es montré bon voisin, je te ferai cadeau d'un fusil.

Tchiata m'écoute, l'oreille basse, en caressant machinalement la figurine sculptée du bâton qui lui sert de sceptre. Repoussant l'offre de camper dans le village même, je conduis ma caravane deux lieues plus loin.

— Le lendemain, Cambi en plein désert, aux environs de Katakoi. La Massika s'annonce par un violent orage, accompagné de grêle. Nos hommes se sauvent dans les taillis d'acacias et sous les arbres pour s'abriter contre les grelons anguleux et d'une grosseur inquiétante qui leur meurtrissent la peau. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais vu de grêle et, comme les anciens Gaulois, ne sont pas loin de craindre que le ciel leur tombe sur la tête.

— *Mvoua ya Maouè!* s'écrient-ils avec surprise. (Il pleut des pierres!)

— *Itayayouka. Ousiogopi! Ouè-è!* (Ça fondra. N'ayez pas peur, vous autres!) disent en se moquant ceux qui sont déjà abrités.

Succédant à la grêle, une forte pluie crève sur le Pori desséché, qui l'absorbe avidement.

— Le 20, vers deux heures de relevée, campement à Ougoné. Nous courons la poste, et je serai peut-être obligé de raccourcir les étapes, car nos hommes, ayant encore besoin d'entraînement, ne résistent pas au soleil.

Trois heures et demie de marche nous séparent du Mtoni de Ohanda. Nous les ferons le lendemain, pour ne repartir que le 21, vers trois heures de l'après-midi. Ce repos est nécessité par l'état où la marche a réduit nos hommes, qui, pour se débarrasser de leurs cloches, usent d'un moyen héroïque. Ils se fourrent les pieds dans des nids à fourmis noires et se font outrageusement piquer. L'acide formique constitue, paraît-il, un caustique qui les soulage presque instantanément.

— Dans la soirée du 21, vers huit heures, nous bivouaquerons dans un endroit dépourvu d'eau, car il n'a pas encore plu ici. Repartie avant l'aube, la caravane s'arrête, à dix heures du matin, à Kalomgou, où j'achète quelques volailles. Le jour suivant, vers midi, nous entrons, sans avoir été inquiétés sur la route, dans l'ancien Boma de Simba.

Malgré les réquisitions, le Nouvel-Ourambo est peu fourni de vivres. Nous ne pouvons nous en procurer qu'en quantité minime. J'avais d'abord l'intention de suivre la ligne droite jusqu'à Konongo, et je m'étais fait énumérer tous les villages de cette route. Mais le Moinangou me dissuade de donner suite à mon projet. A cette époque de l'année, il n'y a presque plus de provisions de réserve ; et il doit le savoir mieux qu'un autre, car ses fourrageurs ont contribué à faire table rase. Les habitants, réduits eux-mêmes à la portion congrue jusqu'aux prochaines récoltes, non seulement ne nous fourniraient rien, mais profiteraient encore de l'occasion pour nous rançonner. Ces renseignements, dont l'exactitude est évidente, me forcent de prendre par Igonda, où je ferai mes adieux définitifs aux membres restants de l'expédition allemande.

— Repartis le lendemain 24, au commencement de l'après-midi, nous atteignons, vers sept heures du soir, le Cambi de Kilimani (sur la montagne). Il pleut toujours, et mes hommes ont beaucoup de difficulté à faire du feu.

25 *novembre*. — Nous descendons la montagne, à cet endroit

presque à pic et continuons notre marche à travers forêt. Vers huit heures du matin, à la hauteur du village de Mounié Pamballa, on s'arrête quelques instants pour manger un morceau sur le pouce, car la traite sera longue. Ce n'est qu'à six heures que le camp s'improvise, encore en plein désert.

Le 26, nous faisons des vivres chez Moina Mlimouka. J'achète pour moi une demi-douzaine de poules et distribue, comme Posho, une Chouka aux vingt Askaris porteurs de l'ancienne escorte de M. Storms. Le 27, nous dépassons, vers neuf heures, le village de Kambagousia et campons, dans l'après-midi, sur les bords de l'Ougalla. La plaine où coule la rivière est semée de coquillages sur une étendue de plus de dix lieues.

Le 28, campement à Kisinndé, et le 29 à Msimbili.

— Nous restons deux jours pleins à Igonda, où je divise ma caravane en deux sections. Le gros, sous la conduite du Djémadar, se rendra directement à Tabora où, pour éviter des ennuis dans l'Ou-Gogo, Ghan Mohamed vendra son ivoire, tandis qu'accompagné d'une vingtaine d'Askaris, je ferai un crochet jusqu'à Konongo.

— Ma caravane s'est renforcée d'un voyageur nouveau. Il s'agit d'une guenon papion, du nom de Nyoko, dont M. Reichard me fait présent avant de partir. L'expédition allemande en possédait deux, parfaitement apprivoisées, et qui couraient librement dans le village. Nyoko est, sans contredit, la plus familière et la plus intelligente. Grande et forte comme un enfant de dix ans, le poil long et fauve, le museau allongé, armé de dents pointues, et le postérieur rouge et pelé, comme tous les individus de son espèce, elle entre dans les huttes des indigènes, qui lui font bon accueil, partage leur Ougali, leur vole du tabac, qu'elle chique et mange avec gourmandise, et, perchée sur la palissade du Boma, s'amuse à leur sauter sur le dos, à l'improviste, pour faire la toilette à leur chevelure crespelée. Grande épluchеuse de vermine, elle fait passionnément la guerre aux insectes et aux pellicules, savourés par elle avec un amusant clappement des lèvres. Nyoko, d'ailleurs, ne dédaigne ni la viande de chevreau ni le poisson sec. Son éclectisme, en fait de cuisine, si l'on n'y prenait garde, lui serait même fatal. Plus d'une fois, on a dû la traiter pour des indigestions rapportées de la maraude.

3 décembre. — Ghan Mohamed est parti avec ses hommes, et je me dispose à en faire autant avec les miens. Pour éviter les récriminations des porteurs chargés de ma tente, je l'ai fait disposer sur le dos de l'âne. Tchiano, chargé de la conduite de Nyoko, l'attache à la longe du baudet, mais celle-ci, effrayée d'un pareil compagnon, prend sa course à travers champs. La tente fait demi-tour et passe sous le ventre de l'âne, qui rue avec fureur. La guenon, tenue court, culbute, traînée et meurtrie, hurle, aboie et siffle! Mes hommes se précipitent à son secours; tout le village, ameuté au bruit de l'algarade, se tient les côtes de rire.

Enfin, on dégage la pauvre Nyoko, qui chemine de bonne grâce, tenue en laisse par mon boy, mais n'entend plus approcher de maître Aliboron, au seul aspect duquel elle tire sur sa chaîne en poussant des cris de terreur.

— Partis vers huit heures du matin, dans la direction nord-nord-ouest, nous campons, à une heure de relevée, à Itoungouro, petit village de l'Ou-Nyaniembé, placé sous la domination de Séki. La pluie tombe dru, mais sans gêner beaucoup mon escorte, qui a eu le temps de faire provision de calorique.

— Le pays, d'abord accidenté, puis plat, offre peu de ressources alimentaires. De l'humus, noir et fécond, naît une végétation particulièrement vivace. Malheureusement, les villages y sont des plus clairsemés et la population agricole fait défaut.

Le 4, après avoir longé encore, durant quelque temps, les bords de l'Ougalla, nous campons à Itounda. Ordinairement, à moins de marches forcées, nous partons dès l'aube.

Le 5, dépassé une dizaine de petits villages, non ceints de palissades et entourés de terres cultivées. Toute la population est aux champs. Les trompes rustiques s'appellent et se répondent, et les laboureurs, ornés aux bras et coiffés de clairs grelots, se plaisent à les faire tinter en cadence, à chaque coup de houe, nettement rythmé. On chante aussi à pleins poumons. Nulle part, je n'ai vu autant d'entrain et de gaieté.

Le soir, nous couchons près du dernier village du district d'Ousoké, placé sur la route ordinaire de Tabora à Ou-Djiji. De nombreuses caravanes y passent et s'y ravitaillent. Aussi, comme partout

où l'élément agricole et local se trouve en contact avec l'élément marchand et nomade, les habitants se montrent-ils sociables et hospitaliers.

— A Oussissia, distant de cinq lieues à peine, nous avons dépassé la limite qui sépare l'Ou-Nyaniembé de l'Ou-Nyamouézi. Un Nyampara de Mirambo, devenu chef de village, y habite une hutte assez modeste. C'est un homme gros et fort, aimant à rire, et qui me fait un accueil d'autant plus chaleureux qu'il a besoin de mes services comme médecin. Deux de ses hommes, attaqués par des Rougas-Rougas, sont assez grièvement blessés, le premier d'une balle dans la cuisse, le second d'un coup de lance dans le côté.

Quoique les entours de la plaie soient affreusement gonflés, l'homme atteint d'un coup de feu guérira. Je lui extrais assez facilement la balle et recommande de lui humecter la blessure avec de l'eau fraîche. Quant à l'autre malheureux, il est condamné. Je ne le cache pas à mon hôte, tout en lui laissant une petite provision de linges et d'arnica. Il paraît assez désappointé de mon pessimisme. Sans doute, comme la plupart des nègres, attribue-t-il aux hommes blancs la toute-puissance médicale. A la façon dont il insiste pour que je guérisse son blessé, il est facile de voir qu'il me soupçonne de mauvaise volonté et que toutes mes explications sur l'art de guérir, ses exigences et ses limites, n'ébranlent point ses indéracinables préjugés.

— Forhan et Capitani sont partis à l'avance pour annoncer mon arrivée à la Mission Anglaise d'Ourambo, car aucun de mes Askaris n'aurait osé se charger d'une pareille commission. Depuis qu'ils sont entrés sur le territoire du Mouami, les plus déterminés se serrent autour de moi, comme des moutons surpris par l'orage autour de leur berger. Pour les rassurer, je ris et plaisante. A chaque instant, je m'attends à les voir retourner sur leurs pas. Et peut-être bien m'abandonneraient-ils, s'ils ne craignaient de se voir barrer la retraite.

Le soir suivant, nous campons à Ounzaré, petit village entouré d'un faible palissade. Ici, pas besoin de grandes fortifications. Le nom seul de Mirambo suffit pour inspirer aux indigènes une sécurité entière.

8 décembre. — Nous dépassons plusieurs villages, dont les habitants accourent à notre rencontre et nous font l'accueil le plus engageant. Les caravanes devenant assez rares dans ces régions, il est de l'intérêt général de leur en faire reprendre la route, par des procédés hospitaliers. D'autre part, la sympathie que Mirambo professe pour les hommes blancs, est naturellement partagée d'office par ses sujets. Aussi, mes Askaris n'ont-ils plus peur. Ils marchent d'un air crâne et causent gaiement avec les terribles Oua-Chenzis, à l'égard desquels ils commencent même déjà à affecter leurs anciens airs de supériorité. Ceux-ci ne s'en formalisent point, et nous escortent jusqu'au haut de la montagne où est établie la Mission. Nous y arrivons avant neuf heures du matin.

Nous passons, M. Shaw et moi, à Konongo, toute la journée du lendemain. Mirambo n'est point encore retourné de la chasse, où il se trouvait à l'arrivée de Forhan et de Capitani. Sur l'invitation de ses Nyamparas, nous faisons fête à un copieux Ongali, accompagné d'un Kitoéo de courges à l'huile d'arachide. La chère n'est pas précisément exquise, mais elle est offerte et mangée de bon cœur.

Grand émoi parmi les Askaris! Le Mouami, en personne, vient nous surprendre à la Mission. En me voyant secouer familièrement la main à un aussi formidable personnage, ils sentent s'évanouir leurs dernières terreurs.

Mirambo se montre d'une humeur charmante. Sa campagne contre les Oua-Ngonis, dont je lui demande des nouvelles et qui ne laissait pas que de lui inspirer quelques soucis, s'est terminée par une paix honorable. Je lui rends un compte fidèle des événements de Karéma.

— Tu as été trop bon, me dit-il. Pourquoi rendre les femmes? Il fallait mettre le village tout entier à la chaîne et donner la terre à tes gens.

Et il m'offre de faire bâcler la chose par son Moinangou.

— Justement, reprend-il, nous manquons d'esclaves.

On pense si je le supplie de s'abstenir de toute intervention sanglante! Le noir despote ne comprend rien à ma clémence, et me reproche de « gâter les gens ».

Mirambo affecte en tout un désintéressement et un instinct de probité bien faits pour surprendre ceux qui ont eu affaire à d'autres

PIÈGE A GROS GIBIER.
(Dessin de Ch. Verlat.)

chefs africains. Ainsi, il me remet encore un revolver, trouvé par un de ses hommes dans un campement abandonné. Lorsque je lui demande ce que je pourrais bien lui apporter d'Europe à mon retour probable, il se contente de demander un fusil, comme celui appartenant aux malheureuses victimes de Mpimboué et qu'il n'aurait tenu qu'à lui de garder dans son arsenal. Quoique je sois venu les mains vides, il me comble de présents. En rentrant à la Mission, j'y ai trouvé plusieurs chèvres et force provisions à mon adresse.

Départ le lendemain vers onze heures, après un solide déjeuner de bœuf et de mouton rôti. Quatre jours après, nous entrons à Tabora.

Scheik Abdallah me comble d'égards. Grâce aux pompeuses descriptions de Ghan Mohamed et de ses hommes, je passe pour avoir accompli des merveilles. On trouve prodigieux qu'en si peu de temps, j'ai pu construire un village, le peupler, organiser des cultures, un service de pêche, etc., etc.

Pendant les loisirs que me laisse le fastidieux engagement des porteurs, je rends visite à mes anciennes connaissances. Séki, plus alcoolisé que jamais, me demande du cognac. Je lui en promets pour l'époque de mon retour.

Tout le monde me fait fête.

23 décembre. — Tout est en ordre.

Mes hommes, fidèles à leurs habitudes, ont passé une partie de la nuit en noces et festins. Aussi ne supportent-ils, qu'en murmurant, une traite de huit lieues, par des chemins empierrés et sous les rayons d'un soleil caniculaire.

La tête de la caravane allait entrer péniblement dans Ouyouy, et j'activais la marche des traînards, lorsque des cris et un mouvement insolite se produisent à l'avant. Voici ce qui se passait. A l'approche de mes hommes, affublés de leurs manteaux rouges, quelques indigènes s'étaient précipités comme des furieux hors de leurs huttes et, brandissant leurs armes, avaient fait mine de leur barrer le passage. Je n'eus que le temps d'accourir. On allait en venir aux mains. Les Askaris, attaqués sans provocation, n'avaient pas encore fait usage de leurs mousquetons, obéissant à la défense de tirer sans mon ordre, et leurs agresseurs, ivres de Pombé, interprétant leur attitude comme un signe de lâcheté, allaient fondre sur eux.

Profitant du moment d'hésitation provoqué par l'apparition inopinée du Mouzoungou, je tombe sur les plus déterminés, leur arrache leurs lances, les brise sur le genou et leur en rejette dédaigneusement les morceaux. Puis, sans m'inquiéter des cris de la bande exaspérée, je rétablis l'ordre de marche, en faisant défiler mes hommes devant moi. Qu'on ne me croie pas plus téméraire qu'il ne faut. En pareil cas, la plus grande hardiesse équivaut à l'extrême prudence. En Afrique plus qu'en Europe peut-être, les foules sont impressionnées par la rapidité et l'autorité de l'action. Il leur faut le temps de se concerter ou de s'exciter pour se résoudre à l'attaque, mais le moindre incident les pousse à la débandade. Encouragés par l'attitude pacifique de mes hommes, dont le nombre grossit d'ailleurs à vue d'œil, les ivrognes d'Ouyouy croyaient les faire reculer par quelques menaces. En me voyant, seul, les écarter comme des chiens galeux, ils s'arrêtèrent interdits. Toute intervention énergique suppose, ici, une puissance quelconque, ou des droits. Et c'est ce que je savais depuis longtemps. Ma troupe, devenue à son tour impassible, continua son chemin, sans nouvel obstacle, et je fermai la marche, sans même jeter un coup d'œil sur les indigènes stupéfaits.

C'est ainsi que nous arrivâmes à la Mission Anglaise, située, on le sait, à quelque distance du village, et près de laquelle mes hommes établirent aussitôt leur campement.

Probablement qu'en voyant les manteaux rouges de mes hommes, les indigènes auront cru à quelque invasion de Rougas-Rougas de Séki. Dans tous les cas, il est bon de se précautionner contre un retour offensif. A cet effet, nous nous rendons tous les trois chez le jeune Sultan, à l'oreille fendue, dont M. Stokes m'a fait faire la connaissance. Mais, arrivés devant la porte du Tembé royal, nous sommes arrêtés par les Nyamparas, à la démarche titubante, qui nous apprennent que leur maître ne peut recevoir en ce moment, pour la raison qu'il est... ivre-mort.

Nous retournons à la Mission, où mes hôtes tâchent de me faire oublier, par leurs fraternelles prévenances, l'accueil inhospitalier des gens du pays.

Quelques provocations ont encore lieu, dans l'après-midi. Des bandes viennent rôder autour du Cambi de mes hommes, qui ne bougent pas, mais font bonne garde.

Le lendemain, nous allons derechef frapper à la porte du Sultan. Honteux, probablement, de ne pas avoir été en état de nous recevoir, il se dit malade.

J'aurais désiré vider à fond cette question, ne fût-ce que pour empêcher le renouvellement de pareilles algarades; mais les Révérends me prient de ne pas insister, dans l'intérêt de leur action future. Les provocations ont cessé, du reste, ce qui prouve que des ordres supérieurs sont intervenus.

25 décembre. — Christmas day! Je suis à peu près seul à faire honneur au pouding traditionnel. Mes hôtes sont malades. Je mets à leur disposition mon expérience, déjà vieille de trois ans, et leur laisse quelques recettes dont j'ai éprouvé l'efficacité.

Le 30 décembre, seulement, nous pouvons nous remettre en marche. Sur plusieurs points, on récolte déjà le premier maïs. Les semailles doivent se faire ici beaucoup plus tôt que partout ailleurs, favorisées par des pluies précoces. Après avoir dépassé quelques villages sans importance, nous campons, dans l'après-midi, à Péro, c'est-à-dire sur la limite du désert.

31 décembre. — Départ à sept heures du matin. Nous traversons d'epaisses forêts de Miombos et des parties basses, en pleine verdure. Ce désert si aride et si inhospitalier lors du voyage d'arrivée, apparaît aujourd'hui comme une gigantesque oasis. Nulle part l'eau ne manque. Elle a envahi les terrains bas et s'étend en ruisseaux limpides. Vers une heure, nous campons sur un tertre, et nos hommes procèdent à la confection de l'Ougali. Les missionnaires d'Ouyouy ont reçu avis de l'arrivée prochaine, mais déjà en retard, de la caravane du capitaine Hore.

En route pour Ou-Djiji, via Ourambo, l'explorateur anglais transporte, sur des charrettes à deux roues et à gabarit étroit, les pièces d'un life-boat, en fer, et à compartiments étanches.

Vers sept heures du soir seulement, à la lueur des feux lointains, nous joignons la caravane, campée dans la forêt. Porteurs et Askaris ont groupé leurs huttes autour des six tentes de toile verte réservées à M. Hore et à ses cinq compagnons européens, tous voyageurs laïques, solidement rablés et taillés pour courir les aventures. Au moment où nous arrivons, on va servir le dîner, et le camp présente

la plus grande animation. Inutile de dire que je suis reçu à bras ouverts. Le repas, très confortable, se compose de conserves d'Europe, emportées en quantité, et de pain de pur froment, cuit dans toutes les règles de l'art. Il s'en faut, toutefois, que l'abondance règne dans ces parages et, sans les provisions de réserve, dont ils sont bien forcés d'user exclusivement, les voyageurs blancs feraient maigre chère.

En effet, croyant, au sortir du Mgonda Mkali, trouver à Itoura du sorgho à suffisance, la caravane n'en a presque point emporté. Or, pas moyen pour elle de se ravitailler. En ce moment, les brigades respectives de trois chariots se trouvent encore en détresse dans le Pori, et l'on ne pourra venir à leur secours que lorsque la tête de la colonne aura atteint Ouyouy.

CHAPITRE XXIII

1er janvier 1883. — Laissant partir en avant sa caravane, M. Hore, avec lequel j'ai fait réveillon en plein Pori africain, me tient compagnie jusqu'à l'arrivée de mes hommes. Il me raconte les obstacles de toute nature qu'il a dû tourner ou surmonter : les rivières traversées à gué, en pirogue ou sur des ponts volants ; les charrettes démontées et transportées pièce à pièce ; les sentiers dans la jungle, élargis à la hache. Si l'on pouvait facilement circuler dans l'intérieur de l'Afrique, avec des véhicules poussés ou traînés à mains d'homme, ce serait trop beau. Ce faible moyen de transport suffirait peut-être à la création d'un certain commerce. Mais sur ce sol desséché durant la plus grande partie de l'année, puis converti en marécages, barré de montagnes et coupé de torrents, hérissé d'embuscades, ravagé par la guerre et l'incendie, où les plus fortes caravanes sont obligées de cheminer à la file indienne, le moindre objet excédant en poids et en volume la charge d'un porteur ordinaire, devient un lourd embarras.

C'est à dos d'homme, que, sur les pentes raides, au passage des rivières et dans les défilés rocailleux, il a fallu traîner les lourdes pièces du life-boat, et les charrettes mêmes retardaient la marche au lieu de l'accélérer. Annibal a dû éprouver moins de difficultés à passer les Alpes avec toute son armée, que nos modernes explorateurs à s'enfoncer dans l'Afrique avec le plus vulgaire camion.

Les dernières pluies ont grossi les Mtonis de la route. La Kouaié, pleine à déborder, roule des eaux impétueuses. Impossible de la traverser à gué. Il nous faut abattre un grand arbre et le faire tomber en travers des deux rives. Anes et chèvres passent la rivière, halés au

moyen de cordes, et boivent plus d'une gorgée, à leur corps défendant. Quant aux hommes, ployant sous leur charge, c'est avec la plus grande difficulté qu'ils se soutiennent aux branches saturées d'humidité. Leurs pieds ont perdu toute leur faculté de préhension et glissent sur le tronc devenu gluant. Le Pagazi chargé de la boîte contenant mon appareil photographique et mes clichés, au nombre de cent cinquante, fait un faux pas, lâche son fardeau qui disparaît dans le gouffre bouillonnant, et lui-même tombe à l'eau, après avoir vainement essayé de se retenir aux branches qui cèdent sous son poids. On a pu sauver l'homme, arrêté une trentaine de mètres plus loin par un tronc d'arbre, mais ma précieuse boîte, pleine de souvenirs rapportés avec une jalouse sollicitude, est à jamais perdue! Tout au plus me reste-t-il, dans mes papiers, une certaine quantité d'épreuves mangées du soleil. J'en ai presque pleuré de rage!

Il était temps que notre passage prît fin. A peine le dernier homme a-t-il franchi le pont, de plus en plus vacillant, que les deux berges détrempées s'éboulent et que l'arbre disparaît dans les remous écumeux.

— Pendant la nuit, l'orage gronde. La forêt où nous campons se tord sous d'immenses rafales. C'est un spectacle superbe, mais fort peu rassurant. Comme le pied de ma couche de campagne s'était brisé en route, j'ai été obligé de la laisser à Tabora, et de me contenter d'un lit d'herbes, recouvert d'une couverture de caoutchouc, que mes hommes me préparent chaque soir. Malgré les cinquante centimètres d'épaisseur de cette moelleuse litière, je me trouve dans l'eau au bout de dix minutes. Monté sur une petite caisse et embrassant le piquet central de ma tente, j'attendais philosophiquement la fin de l'inondation, lorsqu'un coup de vent s'engouffra sous la toile et arracha tout. Seul, mon appui a tenu bon. Enfin, aussi brusquement qu'elle est venue, la tempête s'éloigne, et, grelottants, nous attendons, pour nous sécher, les premiers rayons du soleil.

— Dès six heures, la caravane arpente la Boga, couverte d'un pied d'eau, et nous bivouaquons, à midi, sur un endroit élevé où de grands feux nous rendent toute notre gaieté.

— Le 4, nous campons à Itoura, après une couple d'heures de

marche seulement. Nos hommes essayent de fourrager, mais il reste bien peu de provisions dans ces parages à peu près déserts.

C'est à Hékoungou, distant d'environ cinq lieues d'Itoura, qu'est mort, le 19 décembre 1878, le lieutenant des carabiniers Wautier, une des victimes de la première expédition belge. Pendant que le capitaine Cambier se portait en avant, pour négocier avec Mirambo, Wautier, chargé de la direction de la caravane, se trouva arrêté en chemin par les terribles fièvres. Soigné fraternellement par le docteur Dutrieux, il tint bon jusqu'au dernier jour. Son héroïque dépouille repose, à l'ombre d'un baobab, dans un terrain acheté par son ami au Sultan indigène. Accompagné de Forhan et de quatre hommes de l'escorte, je vais visiter la tombe, jonchée de rocailles et dont je renouvelle la palissade. La croix gravée dans l'arbre subsiste toujours et j'en ravive les lignes un peu effacées. Le Sultan, qui s'est chargé de faire respecter le mausolée rustique, m'en renouvelle la promesse. Je lui fais cadeau d'une Diorah de Mérikani mesurant trente yards et d'une livre de perles, pour le confirmer dans ses bonnes intentions. Le digne chef est persuadé, d'ailleurs, que notre compatriote revient la nuit pour défendre sa sépulture contre tout outrage, non seulement des maraudeurs, mais même des hyènes qui, assure-t-il, ne se risquent plus aux alentours. — « *Doina Vauti* était un grand guerrier, proclame-t-il, mais lui et le *Daftar* (le docteur Dutrieux) avaient la main ouverte. »

Pendant que nous abattons les jeunes arbres, pour former notre palissade, le Sultan, sur ma demande, envoie au camp une vingtaine de nègres, chargés de vivres, que, par parenthèse, en dépit de la popularité des hommes blancs, ils nous font payer horriblement cher.

Un léopard s'est introduit, la nuit, dans notre camp et a dévoré un des petits singes achetés pendant mon séjour à Tabora. Il a dispersé aussi nos chèvres épouvantées. Mes hommes, envoyés le matin à la découverte, n'en ramènent que sept sur douze dont se composait encore mon petit troupeau.

— Partis à six heures, nous bivouaquons près d'une Zioua, ou étang, situé dans le voisinage de grands Miombos. Les trois sentiers se présentent, ainsi que l'immense forêt précédant le lac Tchaïa.

Le jour suivant, après avoir dépassé la région forestière où tomba, avec sa caravane, l'ingénieur Penrose, nous longeons la plaine

marécageuse du Tchaïa, s'étendant dans la direction du nord. La forêt de Miombos a fait place aux acacias sifflants. Nous patangeons dans une boue noire et la marche devient excessivement pénible. Le Cambi est établi, vers trois heures, un peu au delà d'un colosse végétal connu sous le nom de Mbouyoni (le baobab solitaire). Pendant la nuit, nouvelle inondation. Une lionne de petite taille, chassée par la pluie, est venue rôder, aux premières lueurs du jour, autour de notre mince bétail. On lui a fait la chasse. Atteinte d'une balle au défaut de l'épaule, elle a poussé des rugissements formidables qui, heureusement, n'ont pas attiré le mâle, cheminant ordinairement de compagnie avec la femelle. Les Askaris l'ont achevée à coups de lance, et je m'en suis réservé la peau.

— Les pluies continuent. Après une heure de marche, je suis obligé d'arrêter pour faire allumer de grands feux, car mes hommes bleuissent visiblement et sont près de défaillir. Mais nous ne trouvons que du bois vert ou mouillé, et mes allumettes mêmes ont pris l'eau. Ce n'est qu'au prix d'efforts répétés que nous parvenons à faire jaillir la flamme, soulevant des nuages de fumée âcre et suffocante.

Un peu remis, nous cheminons sous des arcades de verdure. La forêt s'étend, ombreuse, sur nos têtes, nous dispensant la fraîcheur souvent désirée, mais que nous troquerions, aujourd'hui, contre les rayons du plus brûlant soleil.

Le soir, bivouac à Vicima Vinnghi (ou « plusieurs puits »), plateau ainsi nommé à cause des trous forés dans une excavation générale, fournissant de l'eau blanche, d'un goût fade, particulière à ces régions.

— La plaine n'est guère semée que d'acacias. Mais, vers le milieu de la journée du lendemain, le sol s'élève et les Miombos reparaissent. A trois heures de relevée, nous bivouaquons à la bifurcation de deux routes, dont l'une conduit à Mdabourou et l'autre à Ounangouira, village frontière de l'Ou-Gogo, situé au nord de la route suivie précédemment.

— Départ par un temps couvert. Mes hommes craignant le froid, je ne fais lever le camp que vers neuf heures. La route, qui se poursuit dans la direction de l'est, coupe la plaine inondée par les débor-

A L'AFFUT DES CROCODILES.
(Dessin de Ch. Verlat.)

dements d'une rivière, dont nous longeons le bord verdoyant, jalonné de bois touffus et épineux.

Vers midi, le sol s'élève.

Arrêt sur les hauteurs dominant le Pori.

La caravane, partie dès l'aurore, descend dans la vallée par un versant presque à pic. De nombreux Tembés, entourés de champs cultivés et de pâturages, abondant en ânes, en chèvres et en gros bétail, marquent l'entrée dans le district de l'Ou-Gogo. Derrière, la solitude et la faim ; devant, l'animation et l'abondance. Nous sommes à Moalala, gros village dépendant de celui d'Ounangouira. Je fais dresser ma tente à l'ombre d'un gigantesque baobab, sur lequel je grave, au couteau, avec mon nom, la date du 10 janvier 1883.

Le Sultan de la localité vient inspecter la caravane, pour le règlement du Hongo. Après deux jours de discussion, il déclare se contenter de cinq houes et de trois dotis de Satini.

En remuant nos ferrailles, j'ai mis à découvert une grande seringue hors de service, devant laquelle le chef Mgogo tombe aussitôt en arrêt.

Curieux de lui en voir expérimenter le mécanisme, je lui offre gracieusement l'instrument, qu'il se passe dans le lobe, démesurément distendu, de l'oreille. Et ses sujets de se presser autour de lui, pour admirer ce joyau d'un nouveau genre ! De toutes parts arrivent des enfants, empâtés de sorgho, et poussant en avant leurs ventres rondelets, au milieu duquel leur nombril ressort, gros comme le poing.

— Le lendemain, nouvelle montée d'une rampe, tapissée de végétation, et descente dans une seconde vallée, encore plus semée de Tembés. J'en compte plusieurs centaines. Partout, on remue la terre. Les habitants du moindre aggloméré prétendent nous faire payer tribut. Ils se portent à notre rencontre et nous accompagnent en courant, jusqu'à ce que, de guerre lasse, ils s'éloignent en grondant, comme des mendiants de profession auxquels on refuse l'aumône. Le sentier est redevenu large et commode, et, dans la plaine riante, des palmiers borassus isolés alternent avec des voûtes d'exubérante verdure. Nous campons près d'un petit baobab, où je paye le Hongo au chef d'un Kouïkourou commandant les groupes d'habitations. Plus on s'enfonce dans la contrée, plus les Sultans majorent leurs prétentions. Ils ne craignent plus, en effet, de nous voir changer de route,

comme nous n'aurions pas manqué de le faire si, dès le début, ils avaient forcé la note. Ils s'entendent, paraît-il, à cet effet, et désintéressent les villages frontières, dont la feinte modération sert d'appeau.

— Campé le 13, près du Kouïkourou d'Ounangouira, le plus grand et le plus populeux district que j'aie vu dans l'Ou-Gogo. Il se compose d'une centaine de Tembés, ombragés de grands baobabs et entourés de terres étonnamment fécondes. A peine les indigènes doivent-ils y remuer le sol, qui donne, sans efforts, les plus magnifiques moissons.

En certains endroits, il suffit de jeter la semence sur les guérêts, incendiés après chaque récolte.

— Le 14, nous dépassons les villages placés sous l'autorité du frère d'Ounangouira, auquel nous sommes obligés d'abandonner six houes. Repartis vers dix heures du matin, nous campons, dans l'après-midi, au pied d'une montagne boisée. Quatre Ona-Gogos, de Moalala, restés dans ce dernier village, nous avaient servis de guides jusqu'ici. Nous espérons pouvoir retrouver facilement la route suivie par M. Hore, grâce aux ornières laissées par ses charrettes ; mais la pluie a si bien détrempé le sol, qu'elles ont disparu. Comme nous ne les retrouvons plus, même sous l'ombrage des taillis, force m'est bien de constater que nous sommes égarés. Durant deux jours, nous errons à l'aventure, tout en conservant la direction générale, traversant des plaines inconnues, gravissant des montagnes dépourvues de sentiers frayés, et semant notre passage de houes et d'étoffes. Le troisième, je fais établir le camp près de quatre grands Tembés, assis au bord d'un marécage. Assani me signale un rhinocéros qui se vautre dans la boue à quelque distance. C'est la première fois, depuis mon séjour en Afrique, que je vois un de ces redoutables pachydermes, et j'en suis encore à attendre mon éléphant. Posté à une distance de quatre-vingts mètres, je prends tout le temps de viser, et casse l'humérus à l'animal. Il se sauve en boitant, et mes hommes l'achèvent par une décharge générale.

La chair distribuée aux gens du village, nous vaut de ne payer aucun tribut. Quant aux Askaris, qui la confondent avec celle de l'hippopotame, ils se partagent la peau, coupée en lanières et dont ils se promettent de faire des cannes. Je me réserve la corne, véritablement

colossale et destinée au même usage. Le rhinocéros, qui se détourne ordinairement sur le passage de l'homme, n'est terrible que lorsqu'on l'attaque. Il faut s'en défier aussi en temps de rut.

— Nous nous égarons de plus en plus. Dans aucun des villages que nous traversons, on n'a encore vu d'hommes blancs. A peine en a-t-on entendu parler par quelques jeunes gens aventureux, qui ont franchi le cercle de montagnes enserrant ces vallons perdus. Partout, je suis l'objet d'une stupéfaction et d'une admiration sans limites.

Jamais caravane arabe ou indigène n'a même passé par ici, et l'usage du Hongo y est demeuré parfaitement inconnu.

J'en profite pour forcer les étapes, car, bien que la population ne manifeste à notre égard aucun sentiment hostile, je suis impatient de me retrouver dans un pays un peu moins primitif.

Enfin, le 16, arrivé à quelque distance d'un village qui porte le nom de Mkondjé, je retrouve trace des voitures.

Vers neuf heures et demi, nous campons à Linndi, petit Boma souvent ravagé par les incursions des Oua-Houmbas. Les habitants, fort pauvres en bétail, et, en ce moment, encore plus en céréales, ont déjà vu des voyageurs.

Leur Sultan, ne se sentant pas très fort devant une troupe aussi nombreuse, se contente d'un Hongo de deux dotis de Satani et un de Kaniki.

Nous faisons deux milles à l'heure. Campés dans la matinée du 17 à Mkombola, près de quelques buttes de sable, nous n'y trouvons qu'une eau détestable, à peine suffisante pour bouillir l'Ougali des hommes. Les Nyamparas du Sultan, qui étaient venus réclamer l'éternel tribut, s'en retournent avec trois dotis de cotonnade, lorsque Nyoko, laissée momentanément en liberté, court après celui qui porte l'étoffe et lui saute, à son grand effroi, sur les épaules.

Un coup de sifflet la rappelle. Mais les deux braves, sans demander leur reste, détalent au galop en abandonnant leur Satini. Il m'a fallu le faire porter au village, car à la nouvelle qu'un sorcier blanc, accompagné d'une troupe de guerriers rouges, s'apprêtait à déchaîner contre elle des Oua-Totos (animaux féeriques), la population toute entière allait se sauver dans la montagne. Forhan a eu fort à faire pour rassurer les pauvres gens, en proie à une véritable panique.

Pendant ce temps, Nyoko, auteur innocent et, dans tous les cas, bien intentionné, de cette scène plaisante, tirait rageusement sur sa laisse rattachée, faisait la belle, partageait l'Ougali des hommes, leur extirpait quelques bribes de tabac par ses grimaces, enfin se livrait aux exercices les plus variés de son désopilant répertoire. Les rares habitants qui avaient osé s'aventurer aux environs du Cambi, la considéraient de loin avec une respectueuse terreur. Le fait est qu'il manque fort peu de chose à notre clown quadrumane, pour devenir l'égal de la plupart des nègres de l'intérieur. Si je puis le conduire jusqu'en Europe, il ne tient qu'à moi de faire fortune en m'établissant montreur d'animaux savants. Nyoko, qui connaît tout le monde, ne craint personne, à l'exception, toutefois, de mon âne, avec lequel je n'ai pas encore réussi à la réconcilier. En vue des hyènes, fort nombreuses dans ce district, je la garde, la nuit, attachée au pilier intérieur de ma tente, et elle m'éveille, dès l'aube, par ses cabrioles et ses gloussements joyeux.

Le lendemain, une députation de notables vient me supplier de faire pleuvoir. Cette demande est assez fréquemment adressée aux voyageurs blancs, réputés tout puissants en fait de variations atmosphériques. Et l'on pense si, grâce à l'incident de la veille, mon prestige doit baisser pavillon devant celui de n'importe quel sorcier de ma couleur! Par bonheur, j'amenais la pluie. Elle nous suivait depuis plusieurs jours et la présence, à l'ouest, de nimbus significatifs, me permit d'être prophète à coup sûr. Une heure après, la pluie tombe. Le Sultan, pénétré de reconnaissance, exige absolument que je reprenne le Hongo.

— Campé le 18, un peu avant midi, à Msassa, village composé de plusieurs Tembés et assez riche en bétail. Les indigènes, fort pacifiques, loin d'exiger un tribut, viennent m'offrir deux poules. Faute de grandes herbes et de bois, mes Askaris trouvent à peine de quoi élever leurs huttes. Quant à des abatis de branchages, il n'y faut point songer, quoique la région soit infestée de grands fauves.

Pendant la nuit, vers deux heures, de grands cris me réveillent. Mais, croyant à une fausse alerte, je me rendors avec insouciance. Rien de plus sérieux, cependant. Plusieurs lions, nos feux éteints, ont fait irruption dans le camp endormi, dispersant nos chèvres et, ce qui est bien autrement grave, s'attaquant aux hommes. Lorsque,

vers cinq heures, je sors de ma tente, je trouve toute la caravane sur pied. Un enfant a eu la moitié du crâne emportée, et on se hâte de l'enterrer pour ne pas éveiller la cupidité des indigènes, toujours fort exigeants lorsqu'on laisse un mort sur leur territoire. Quatre porteurs et deux soldats sont mordus, qui au bras, qui à la jambe. Leurs blessures, bien que les mettant hors d'état de porter un fardeau, ne les empêcheront point, cependant, de suivre la colonne.

La crainte des lions, d'ailleurs, agit sur eux, et, pour rester en arrière, il faudrait qu'ils se sentissent à l'agonie. Jusque huit heures, je suis occupé à les panser. Puis, lentement, nous abandonnons ces dangereux parages, en nous promettant bien de ne plus nous arrêter sur un point où il nous serait impossible de nous préserver des visites nocturnes, par un Boma en règle.

A chaque instant, on veut nous forcer à camper. Les Ouas-Gogos, tatonés de rouge, sortent de leurs Tembés et font mine de nous barrer le passage. La plupart du temps, nous réussissons à les écarter et nous passons ; mais dans les villages de quelque importance, force nous est bien de payer de petits Hongos, heureux encore de n'avoir point à interrompre notre route. Il est une heure de relevée lorsque nous campons à Mtoumba, dont nous repartons le lendemain, au point du jour.

Petite halte, pour faire du feu, près de trois Tembés dont les habitants nous vendent du sorgho.

A dix heures, nous arrivons à Mbuighiri, village frontière du Pori de Tchounio et où habitent plusieurs Oua-Ngouanas de la côte. En ce moment, les ophtalmies y sévissent d'une façon alarmante et l'on vient me consulter pour arrêter l'épidémie. Je compose un collyre à base de sulfate de zinc, dont l'efficacité m'a été démontrée par de nombreuses expériences.

Les malades, reconnaissants, m'amènent plusieurs chèvres, qui reconstituent, fort à point, le petit troupeau dont les derniers restes ont été mis en fuite ou dévorés par les lions de Msassa.

Quelques simiens à la robe noire, grivelée de blanc, se balancent dans les arbres rafraîchis de verdure. J'en ai abattu un, à coups de fusil. C'était une guenon, tenant encore serré contre son sein un petit singe, que je n'avais point aperçu en visant. Nyoko s'en est aussitôt emparée, pour le bercer, doucement, entre ses bras. Cette adoption ne laisse pas que d'avoir des côtés touchants. Notre guenon

a pris son rôle au sérieux. De jour pas plus que de nuit, elle ne quitte son nourrisson, et montre les dents quand on l'approche. Elle, jusqu'alors si gloutonne, ne mange que lorsque le petit est rassasié, et lui garde, dans ses abajoues, des provisions d'Ougali, mendié aux hommes de l'escorte. Et puis, elle lui fait la toilette, lissant son poil sombre, qui contraste avec sa propre fourrure, à elle, d'un roux châtain. La différence de race n'a fait que renforcer chez elle le sentiment maternel, inopinément éveillé. Tchiano, seul, a le droit de caresser le petit; mais Barouti a beau offrir à l'ombrageux papion des noix d'arachides, dont elle est friande, il ne le souffre pas dans la tente. Cela depuis qu'un jour il s'est avisé de lui tirer la queue.

Le Pori de Tchounio, dont j'avais gardé de si cruels souvenirs, a revêtu aussi sa robe printanière. Tout y verdoye et rayonne; tout y est gaieté, fraîcheur, enchantements et repos pour le regard émerveillé. Aux plaines incendiées succèdent les hauteurs imposantes, les bassins fertiles et les vallées circulaires. Nous nous trouvons au centre d'un véritable réseau de montagnes, offrant les sites les plus inattendus. Mais la mort a laissé son stigmate sur cette page riante du livre de la nature. Près d'une mare, où caquettent des bandes d'oiseaux aquatiques, blanchissent des ossements humains, et un paquet de lettres à notre adresse, datées de 1881, indique qu'ils appartiennent à un malheureux courrier, tué par les bandits du désert, la soif ou la faim. Chaque lettre étant envoyée, pour plus de sûreté, en triple expédition, celles-ci ne m'offrent rien de nouveau. Mais quel drame dans une pareille rencontre!

22 janvier. — Depuis plusieurs jours, je me trouvais réduit à la seule cuisine indigène. Plus de conserves, plus même d'épices ni de vinaigre, pour relever les fades bouillies de sorgho ou de maïs et les fèves bouillies sans sel. Les chèvres des Oua-Ngouanas de Mbuighiri ont heureusement fait trêve à ce peu réconfortant ordinaire. Mais mon carême va prendre fin. Dans la montagne, à une lieue et demie de Kisokoué, s'élève un ravissant cottage, flanqué d'un jardin magnifique, de vergers et de potagers. La plupart des légumes d'Europe, choux, pommes de terre, carottes, oignons, etc., etc., y atteignent des dimensions plantureuses. Cette oasis sert de résidence à la famille de M. Coal, un des Révérends rencontrés naguère à Mpoua-

poua. Le digne missionnaire a fait venir sa femme d'Europe, et un bel enfant, né ici même, leur rend douces et brillantes les longues heures d'un volontaire exil. Je passe au sein de cette intéressante famille toute la journée du 23 et celle du lendemain, après avoir envoyé ma caravane m'attendre à Mpouapoua.

Le 24, avant quatre heures de l'après-midi, j'entre dans la Mission de Mpouapoua, où le Révérend Price me reçoit, en l'absence de son collègue Baxter. C'est avec délices que je revois cette superbe résidence, qu'il me semble avoir quittée hier, tant les souvenirs m'en sont restés vivaces et charmeurs. A l'étranger, plus que partout ailleurs, certains tableaux, certaines scènes, ressortent en clair sur le fond assombri des jours néfastes.

25 *janvier*. — Départ à huit heures du matin, et campement, vers midi, à Toubougoué, en pleine montagne. Nous nous portons dans la direction de Sadani, route, à ce qu'on m'assure, plus courte et plus commode que celle de Condoa.

Le 26, nous escaladons le versant d'une montagne, bornée au nord par une plaine immense, où se sont rabattus de grands troupeaux d'éléphants. Campement à Mlali, avant l'heure de midi. Le lendemain, nous poursuivons notre route fatigante, par les hauteurs, en parties cultivées, et aux flancs desquelles s'accrochent quelques habitations rustiques.

Rencontré plusieurs familles de chasseurs d'éléphants, chargés de tout leur attirail de guerre et de cuisine, maintenu sur le dos par une bricole de cuir passée sur le front. Ils marchent, courbés, avec une rapidité étonnante. Les femmes, aussi encombrées qu'eux, et embarrassées encore de leurs négrillons, portés en sautoir ou conduits à la main, ne sont pas les moins lestes. Ces chasseurs appartiennent à la tribu des Oua-Kamis, et ne se servent, dans leur poursuite dangereuse, que de lances, d'arcs et de flèches.

Nous établissons notre Cambi à Roubéo, d'où nous apercevons quantité de petits villages, pittoresquement échelonnés sur la montagne, comme autant de nids de vautours.

Toujours les hauteurs et les habitations alpestres. Campement le 28, à Migombana, d'où nous repartons, le 29, pour Mamboya où j'espère rencontrer le Révérend Last, de la Mission de Mpouapoua.

Mais ce missionnaire, qui s'est marié dans l'intervalle, est à Zanzibar, et son cottage se trouvant juché fort haut, je reste avec mes hommes.

Bientôt après, nous rencontrons le premier poste douanier du Saïd Bargash, commandé par un Comorréen du nom de Sali bin Abou Bekr.

— Dans la journée du 30, après avoir passé les villages de Magoubika et de Simbo, nous campons vers quatre heures de l'après-midi à Mkoundi. Cette région, fort accidentée, rappelle beaucoup celle de l'ancien Ou-Savira.

Le 31, arrêté à Mtoa Maoué (rivière aux pierres); sur les bords de la rivière, nous procédons à une lessive générale. De gros blocs garnissant le lit du cours d'eau, ont probablement donné son nom à la localité, siège d'une nouvelle garnison douanière.

1er février. — Les villages se rapprochent à vue d'œil. Vers onze heures, nous traversons, en canot, le Ouamé, large d'une cinquantaine de mètres, au courant fort rapide en ce moment, et infesté de crocodiles. Établi sur l'autre rive, où il habite un modeste abri de branchages et de boue, le passeur indigène est accouru en voyant poindre la tête de la caravane.

L'embarcation ne contenant qu'une dizaine d'hommes, nous mettons deux heures à opérer ce transbordement, en remorquant, comme toujours, nos ânes et nos chèvres, regardés d'un œil d'envie par les gigantesques sauriens guettant à fleur d'eau. Pour leur enlever la tentation de s'approcher, je leur envoie quelques balles, qui ricochent sur leurs dures carapaces. Détail assez original : le prix du passage, se bornant à trois dotis de cotonnade ordinaire, n'est fait que lorsque la moitié de la caravane se trouve déjà sur la rive opposée. De la sorte, pas de contestation possible. Il faut en passer par les exigences, heureusement fort modestes, de notre noir nautonnier.

— Campé dans le village, je distribue aux porteurs un dernier Posho en étoffes. Les vivres deviennent fort chers, et nos provisions s'épuisent. Mais bientôt nous pourrons nous servir de notre monnaie.

On dirait que mes hommes sentent Bagamoyo. Déjà, le matin, ils prêtent l'oreille, espérant entendre le canon de Zanzibar. Nous dépas-

sons grand train une dizaine de villages Ki-Zaramos, cachés derrière les taillis, et déjeunons près de la rivière, dont nous avons tour à tour suivi ou abandonné les méandres. Au loin, le double faîte boisé de Pongoué, que l'on aperçoit également de Zanzibar, se découpe sur l'azur estompé de bucés marines. Je n'ai plus même besoin de donner le signal du départ. La caravane tout entière, se montrant la haute montagne avec de gros rires, se défie à la course. Malgré les fortes étapes, personne ne se plaint de la fatigue.

Hommes, femmes et enfants trottent et galopent avec un entrain infernal.

Barouti prend à peine le temps de fourrer, de temps à autre, ses pieds gonflés dans une fourmilière; Tchiano avec ses singes, se livre à de véritables matchs d'entraînement. A trois heures seulement l'on s'arrête, après avoir marché depuis l'aube.

— Le lendemain, vers midi, nous sommes déjà au pied des Pongoué, commandant orgueilleusement la côte et l'intérieur. L'ascension de ces géants doit offrir de magnifiques spectacles, car la contrée est étonnamment pittoresque et fertile; mais je suis trop éreinté pour l'entreprendre. Quant à mes hommes, ils dansent sous prétexte de se délasser. Les fourrageurs sont revenus avec une insignifiante quantité de vivres, mais l'on jeûne sans murmurer.

Il nous faut creuser assez profondément le sol pour avoir de l'eau. La température est d'une lourdeur insupportable et la chaleur, causée par le voisinage de la mer, provoque des transpirations abondantes.

Depuis deux jours, je n'ai presque plus fermé l'œil.

5 *février*. — Enfin, le dernier jour de marche va se lever à l'horizon.

Dès quatre heures du matin, les Pagazis ont repris gaiement leur fardeau, d'ailleurs considérablement allégé. Et la course recommence, enragée, presque furibonde. Au bout de trois lieues d'un train d'enfer, nous passons le noir Kingani gonflé d'hippopotames et de crocodiles, où notre ami De Meuse accomplit son premier exploit de chasse.

Dissimulé derrière un pli de la berge, je lâche quelques coups de feu sur un immense saurien, s'ébattant à fleur d'eau, et que j'ai la chance d'atteindre à l'œil. L'animal se soulève, plonge vivement, et

au bout de quelques minutes reparaît à la surface, le ventre en l'air, pour s'en aller, expirant, à la dérive.

Un peu au delà, je vois arriver le fidèle Sef bin Raschid, suivi de quelques hommes chargés d'ananas, de dattes, de mangues et de bananes, dont la caravane se régale avec délices. Nyoko, qui n'avait plus vu de mangues depuis Tabora, est comme folle de joie. Elle s'empresse d'en bourrer son nourrisson, déjà lesté de dattes sucrées, et, par mesure de précaution, s'en garnit les abajoues, tendues à crever.

A neuf heures du matin, enfin, nous rentrons, tambour battant, à Bagamoyo, au milieu d'un vacarme infernal de mousqueterie, de claironnades, de cris et de chants forcenés.

CHAPITRE XXIV

Le brave Sef, au courant de mes goûts, m'a préparé une jolie maison, pourvue de tout le confort que peut fournir un centre aussi important que Bagamoyo. J'y trouve quelques bouteilles d'excellent vin et des conserves, obligeamment envoyées à mon intention par notre consul. La nappe est mise et je fais à huis-clos un tronçon de chère lie, en compagnie de Sef qui, on le sait, ne boude point la purée septembrale proscrite par le Coran.

Dans l'après-midi, je me rends à la Mission du Saint-Esprit, où déjà la nouvelle de mon arrivée est parvenue. Le Père Bauer, auquel j'aurais été enchanté de serrer la main, se trouve malheureusement encore en tournée, dans le district de l'Ou-Doué, en sa qualité de vicaire apostolique pour la côte orientale; mais le Père Aecker, supérieur, et surtout le frère Oscar, parfaitement guéri et plus passionné que jamais pour la chasse, me font l'accueil le plus chaleureux.

Comme il y a trois ans, un festin plantureux est préparé en mon honneur. Hélas! à cette époque, nous étions quatre à savourer la chère exquise des bons Pères et à recevoir leurs vœux de prospérité! Que d'hommes vaillants et résolus n'ont pu jouir qu'une fois de cette hospitalité fraternelle. Un prompt retour a sauvé Robert De Meuse d'un dénouement fatal, mais le capitaine Ramaeckers et Armand de Leu, qui envisageaient l'avenir avec une si radieuse confiance, reposent, fauchés en pleine carrière, sous le sol africain!

Je passe toute la journée du lendemain à Bagamoyo, où le Djémadar a sa résidence. Mes cuisiniers m'ont demandé congé et Forhan est allé voir sa famille. Quant à Assani et à Mohamed

Maskam, ils font... la noce, avec les Askaris qui m'ont réclamé quelques avances sur leur solde globale, payable seulement à Zanzibar.

Tchiano, grisé par un mouvement tout nouveau pour lui, grille de se joindre à la troupe en liesse. Il me supplie vainement de le laisser sortir, « rien que pour une heure », et, plus d'une fois, j'ai dû arrêter le petit drôle au moment où il allait résolument me brûler la politesse. Pour le mater, je menace de le faire reconduire à Karéma par la première caravane, tandis que s'il se conduit bien, on pourra l'employer à l'Agence. Cette crainte et cet espoir le font enfin se résigner à garder la maison.

7 février. — Tous les Askaris, y compris les hommes de Ghan-Mohamed, m'accompagneront à Zanzibar.

A huit heures du matin, nous nous embarquons tous, hommes et bêtes, sur un seul et grand Bagala, nolisé à mes frais. L'âne et le singe, non encore réconciliés, sont placé au milieu, crainte de fugue ou d'accident. La mer, fortement houleuse, nous secoue de la belle façon, et nous louvoyons, vent contraire, passant à marée haute sur les bancs de sable qui embarrassent l'entrée de la rade. Vers midi, la côte de Zanzibar apparaît vaguement, estompée de buées grises. Le Kaskazi, ou vent nord-est, pousse l'embarcation, lourdement chargée, dans la direction du sud.

Il est près de six heures et demie lorsque nous débarquons. La plage est garnie de curieux et parmi eux se trouve M. Van der Elst, notre nouveau consul de Belgique. Nous nous serrons affectueusement la main, au bruit des coups de feu et des roulements de tambour traditionnels. M. Van der Elst m'attend pour dîner.

Repas exquis, assaisonné de touchante cordialité, et soirée délicieusement passée en bonnes et longues causeries. On me met sur le chapitre de mes impressions de voyage. Puis, nous parlons du pays que bientôt je vais revoir !

— La voix stridente des cuivres me réveille. Ce sont les hommes du Saïd Bargash qui se rendent à l'exercice et dont la musique fait retentir à toute volée l'air populaire anglais : *So early in the morning !*

Dans leur atrium, mes Askaris trompent leur ennui en chiquant du bétel. La bouche sanglante, ils crachent sans gêne sur les murailles

et transforment leur logement en étable d'Augias. On leur compte leur Posho quotidien, de dix pessas, et, ayant délégué quelqu'un d'entre eux pour aller aux provisions, ils s'apprêtent, en l'absence des femmes, restées à Bagamoyo, à faire leur cuisine dans la cour.

UNE REINE SOMALI.
(Dessin de G. Vanaise.)

— Dès le troisième jour de mon arrivée, j'obtiens du Sultan une audience particulière, à laquelle je me rends en compagnie de M. Van der Elst. Nous portons le costume de visite : pantalon et gilet noirs, veston blanc. Sa Hautesse, après avoir exprimé ses regrets de la mort de MM. Ramaeckers et de Leu, m'interroge sur nos travaux à Karéma.

Après une longue conversation, Saïd Bargash, qui s'est montré des plus affables, lève l'audience en me remerciant de mes soins paternels à l'égard de ses sujets faisant partie de l'escorte.

Tipo Tipo, qui se trouve encore à Zanzibar, est le premier à me rendre visite et, depuis, nous nous voyons tous les jours. Plus que jamais, il insiste pour que je vienne le rejoindre dans le Manyéma.

— A l'activité fébrile et aux fatigues des derniers mois a succédé un délicieux farniente. Les journées se passent, calmes et reposées, sans les impérieuses et renaissantes préoccupations de la vie au désert.

Le soir, lorsque la fraîcheur s'étend sur l'île brûlée de soleil et se pâmant d'aise aux réconfortantes brises marines, je vais passer quelques heures « dans le monde ».

Le cercle de mes relations s'étend de plus en plus. Chaque soir, il me faut choisir entre trois ou quatre invitations, et je suis obligé d'écourter mes visites pour ne désobliger personne.

Parfois, les fortes chaleurs amorties, je me rends à la plaine où les résidents anglais cultivent le noble jeu de lawn-tennis. Il y a encore les visites à bord des navires de guerre. J'ai fait connaissance avec l'équipage du *London*, envoyé ici pour empêcher la traite; l'aviso de guerre français *Le Boursaint*, commandant Boutet, ayant mouillé en rade de Zanzibar, venant de l'île Maurice, j'en visite les officiers. Et puis, une fois par mois, arrive et repart la malle, ce qui, pour la colonie étrangère, constitue toujours un événement.

— Ce qu'il faut voir, c'est le Soko qui se tient tous les jours, au centre de la Cité, derrière la Guéréza, cette ancienne citadelle portugaise convertie en prison.

Dès six heures du matin, au lever du soleil, des ruelles débouchant sur la petite place, arrivent, en longues files, des esclaves chargés d'immenses paniers et sous la conduite de leurs maîtres, cheminant la canne à la main. Ce qui s'apporte et se vend là de fruits, de céréales, de requin séché, etc., consommés par le ventre de Zanzibar, est inimaginable. Mais le Soko d'Oungoundia n'est pas qu'une Halle centrale à ciel ouvert. C'est aussi un *Rastro*, un *Temple*, un *Marché du Vendredi* comme nous dirions dans nos villes flamandes. On y trouve de tout, et bien d'autres choses encore : des provisions de bouche et des articles de toilette; de la vaisselle de métal ou de

terre de pipe; du vieux et du neuf; des bibelots de luxe et des objets de rebut. Étoffes venues par la malle et vestes anglaises de réforme, dont se parent les dandys de la Mrima; riches tapis et nattes rustiques; perles et verroteries grossières; Djembias damasquinés d'or et d'argent; sabres sans poignée et poignées sans sabre; houes et matelas, que sais-je! Tout un monde de choses hétéroclites, entassées presque pêle-mêle et formant l'ensemble le plus pittoresque. Et les marchandages, les disputes d'aller leur train!

Cependant, au plus fort des altercations, de grands silences se font soudain. La foule grouillante se divise et s'écarte respectueusement. C'est que le chef de la police de Zanzibar fait sa ronde, suivi de trois ou quatre de ses noirs satellites. Police bénigne, d'ailleurs, devant laquelle tous s'inclinent parce qu'elle tranche souverainement. Kali-Hadji, ou le farouche Mecquois — ainsi nommé en vertu de ses pouvoirs répressifs et parce qu'il a accompli le voyage de la Mecque, — est un Comorréen, à l'allure grave et bonhomme, acceptant volontiers les pourboires allongés par les blancs qui ont besoin de son ministère. Tout récemment encore, il m'a fait ramener ce petit drôle de Tchiano, qui se dérange, ramassé par le guet de Zanzibar après l'heure réglementaire du couvre-feu. Kali-Hadji, se pliant à nos goûts de collectionneurs, nous fait faire de la place lorsqu'il nous prend envie de fouiller à notre aise dans quelque tas de vieilleries pour y trier des spécimens caractéristiques d'art ou d'industrie indigènes. J'ai fréquemment usé de son précieux patronage; aussi suis-je fort connu, et je dirai fort bien vu, au Soko de Zanzibar, où l'on m'appelle le *Mzoungou ya Barra*, l'Européen du désert. Pourquoi ce nouveau titre? C'est que le séjour d'Oungoudia, représentée comme le Paradis terrestre de la côte africaine, est étonnamment cher à ses habitants. Tous ceux qui osent la quitter pour affronter les périls, naïvement grossis, de l'intérieur, sont à leurs yeux des êtres extraordinaires et quelque peu fous. Aussi y a-t-il peu de vrais Zanzibarites entre les Askaris, recrutés, pour la plupart, à Bagamoyo, parmi les anciens esclaves déjà familiarisés avec la vie sauvage, ou dans les rangs des mauvais sujets surpris vaguant, la nuit, dans les rues et où le Saïd recrute le gros de ses Askaris officiels. Je dis officiels, car le titre d'Askaris, que s'attribuent les volontaires escortant les caravanes, ne leur appartient pas, et ils n'ont garde de l'invoquer lorsqu'ils se trouvent de passage à

Zanzibar, de peur de s'attirer de méchantes affaires avec les vrais soldats du Sultan, jaloux de garder leurs distances et qui traitent avec un profond mépris les Askaris de contrebande, souvent leurs anciens camarades de peloton. Cet amour de l'île fortunée a inspiré plus d'un poète local et je me souviens même d'une chanson, assez originale, dont je paraphraserai ici la première strophe, désespérant de la pouvoir traduire littéralement : « On est si bien à Zanzibar, où il y a tous les jours du bœuf, du riz, des cocos, du poisson sec et du bétel! Ailleurs, passé la méchante mer, où sont les bois pleins d'animaux féroces, de mangeurs d'hommes et de brigands, il n'y a pas tout cela. On y trouve la famine, la fièvre et la mort. Restons à Zanzibar! »

Oost, West, — t'Huis best, dit le vieux dicton flamand : « Est ou Ouest, à la maison on est le mieux. » Mais la sagesse des nations n'est pas celle des explorateurs!

— Derrière les grandes habitations, en pierre de corail, donnant sur le port, s'étend, comme je crois l'avoir dit, la ville indigène, dont les murs en torchis et les toits en chaume et en feuilles de cocotier n'offrent aucune résistance à l'incendie. Aussi les sinistres sont-ils fréquents à Zanzibar. Du haut de ma terrasse, j'ai assisté, une de ces dernières nuits, au plus beau feu de joie que j'aie vu de ma vie.

En moins de dix minutes, une centaine de cases flambaient, élevant vers le ciel des gerbes d'artifice et des panaches d'âcre fumée. Malgré le voisinage de la mer, le défaut de pompes rend impossible tout sauvetage immédiat. Forcément, il faut faire la part du feu, et la ville tout entière y passerait si, à la première alarme, les nègres demeurant en aval du courant d'air, ne s'empressaient de monter sur le toit de leur maison pour le démolir bel et bien. De loin, toutes ces silhouettes se démenant sur un rideau de flamme, produisent l'effet d'une représentation d'ombres chinoises.

L'incendie a pu heureusement être circonscrit. Il n'y eut guère que deux cents chaumines de brûlées, une bagatelle!

La malveillance ou plutôt l'intérêt personnel n'est point étranger à ces désastres, qui mettent en péril des quartiers entiers de la ville noire. En effet, imbus du principe que lorsque la bâtisse ne va pas, rien ne va plus, les différents corps de métiers s'organisent en gildes d'incendiaires, afin de remédier aux pertes du chômage, et s'arrangent

pour ne pas être pincés en flagrant délit. De là, sans doute, la rigueur des ordonnances de police, condamnant au Mniororo les indigènes surpris dans les rues passé dix heures du soir. Mais une allumette est si tôt mise et il n'en faut pas davantage, lorsqu'elle est jetée adroitement sur un toit de chaume, sec comme de l'amadou. Le coup fait, si la police arrive, on a son excuse tout prête : « J'ai vu le feu et j'ai couru au secours. » Au besoin, le coupable donne lui-même l'alarme, certain qu'il en brûlera toujours assez pour fournir de la besogne à la corporation souffrante.

Les Arabes et les Hindis se rient de ces espièglerie, dont les conséquences sont, d'ailleurs, assez promptement réparées. Leurs habitations en corail ou en adobes, à terrasses incombustibles, les protègent suffisamment, disent-ils, eux et leurs marchandises; et il leur chaut peu du reste. « Cette indifférence égoïste, pensais-je à part moi, pourrait vous coûter cher. En effet, une étincelle s'égare bien capricieusement sous l'action du vent, et vos Dirichas ne sont pas toujours assez bien closes pour vous garer de tout accroc. Espérons que la chose arrivera à l'un de vous, pour que l'on organise enfin un service de secours, des plus faciles à établir, étant donnée la proximité de la mer. »

C'est ce que je me suis permis de dire le lendemain à l'un de mes nouveaux amis, musulman émérite qui m'honore de ses sympathies particulières, sous prétexte que je porte le nom du beau-père et disciple du grand Mahomet, et aussi parce que, durant mon long séjour à Tabora, j'ai appris par la fréquentation journalière des Arabes, à me plier à leurs rites et à leurs cérémonies d'une incontestable grandeur. Savez-vous ce qu'il m'a répondu? — « *Haïzourou!* (Il n'y a pas de mal!) On a déjà tant fait que, pour faire encore, il faut bien que, de temps à autre, quelque chose se défasse! »

J'avoue qu'à cette singulière sortie, digne du citoyen Most, je suis demeuré muet d'étonnement devant ce champion d'une race conservatrice par excellence.

Et voilà pourquoi la ville indigène de Zanzibar peut brûler en détail encore cinq ou six fois, avant qu'on songe à y organiser un corps de pompiers.

J'ai consacré quelques traits aux odeurs de Zanzibar. Il convient de n'en point négliger les bruits.

Ce qui intrigue le plus les nouveaux débarqués sur cette terre mixte, où se répercutent les pétarades des fantasias sarrazines avec les échos des Bomas nègres, c'est un choc de métal, uniformément rythmé, bruissant à toutes les heures du jour. A des coups sourds, régulièrement espacés, succède immédiatement un tintement. Ainsi, le batteur de fer, pour bercer sa mécanique besogne, laisse retomber le marteau sur l'enclume, après chaque coup, rudement asséné, façonnant la barre rougie.

Quel mystérieux travail peut s'accomplir ainsi, dans le secret du *home*, et faire mouvoir ce carillon qui vibre à la sourdine d'un bout à l'autre de la nouvelle île somnante? C'est tout simplement le café que l'on pile dans des mortiers de fer fondu, en faisant balancer, en mesure, le pilon relevé contre les parois de métal. Le coup mat, écrasant le fruit torréfié préalablement dans de larges bassines, représente l'utile; la vibration complémentaire qui le suit, l'agréable. Et cette combinaison, transformant une assez insipide corvée en concert intime, est si goûtée de ses virtuoses, que pour rien au monde vous ne leur feriez piler leur café sans accompagnement.

Dans les quartiers occupés par les artisans Goanais, autre musique, produite, celle-là, par les machines à coudre, et qui fait songer à une multitude de coucous d'Allemagne, à chaîne continue, dont on relèverait les poids.

En rade, sur le port et dans les rues, c'est la grande symphonie avec soli, chœurs et orchestre, ouverte au signal du canon, tonnant à bord d'un navire impérial et annonçant, avec le lever du soleil, l'heure de la prière. Des boutres du Saïd et des navires en rade, partent, tout le jour, des coups de sifflet stridents, ponctués de tintements de cloche, sonnant les différents quarts. Un canot débarque-t-il des passagers, les cris de *Hèria! Hèria!* retentissent pour exciter les rameurs. Des chaloupes s'éloignent au milieu d'un bacchanal étourdissant! Tout le monde donne des ordres, discute et se dispute à pleins poumons. Pendant que les forçats ont commencé leur besogne, au cliquetis de leur lourde chaîne, les femmes esclaves, damant le haut des terrasses, entonnent leurs complaintes, et les portefaix, d'une voix entrecoupée, alternent leurs dialogues et leurs chansons rythmées curieusement. Les lourdes voitures des Indous commencent à rouler par la ville inondée de soleil; les roues des chars à bœufs grincent, écrasent le fin gravier des principales

artères; le trot menu des ânes tranche sur le galop allongé des chevaux. Une caravane rentre-t-elle au port, les tambours et les mousquetons se donnent la réplique. Du haut des mosquées, veuves de minarets arabes, le muezzin semble donner le *la* en annonçant, de son aigre diapason, chaque heure qui tombe au goufre de l'éternité.

Des lamentos coupent parfois les joyeux scherzos et les adagios bizarrement modulés. La mort a frappé quelque part. Alors, que le défunt soit riche ou pauvre, de sa maison de pierre ou de sa hutte sordide, s'élèvent les *Olé!* déchirants, complément obligatoire de toute veillée funèbre.

Puis, c'est le fifre des Askaris du Sultan, commandés à l'anglaise, et qui se livrent aux évolutions de l'école à pied; la marche sautillante et l'hymne martial des Béloutchis, se rendant à l'exercice, dans la plaine où le *Mnazi Modia* dresse son stipe isolé. Enfin, un incendie se déclare-t-il, la clameur de *Moto! Moto!* (Au feu! au feu!) gagne de proche en proche. On court, on s'empresse; les toits sont démolis avec des craquements furieux, la flamme crépite, les habitants du quartier menacé fuient, heurtant les unes contre les autres les pièces de leurs primitifs mobiliers. Et c'est la fugue, *con fuoco*, dans sa plus éloquente étymologie.

Cependant, je languis plus que jamais après l'heure différée de mon propre départ. Mon impatience nerveuse menace même de se traduire par des symptômes maladifs. Autant l'exil volontaire, trompé par les fatigues et les dangers d'une route inconnue, les rudes travaux d'organisation et les responsabilités du commandement, peuvent exalter le courage, autant l'éloignement inoccupé et sans but abat et démoralise. Enfin, le 15 mars, arrive le capitaine Cambier qui, faute d'un steamer direct, a dû passer par Ceylan et par Bombay.

Huit jours après, mes malles sont faites, ainsi que mes adieux et mes promesses éventuelles de retour à mes nouvelles et anciennes connaissances.

Faute de paquebot en partance pour Aden, j'ai arrêté mon passage à bord du *Malacca*, navire du Saïd Bargash, en destination... de Bombay. Ma foi, après m'être attardé si longtemps dans la sauvage Afrique, je ne serais pas fâché, avant de regagner

l'Europe, peut-être pour longtemps, d'entrevoir aussi l'Inde, ne fût-ce que pour constater si mes rêves, de ce côté-là, ne sont pas supérieurs à la réalité!

J'embarque mes bagages et mes curiosités, sans oublier Nyoko, dont le nourrisson est mort, d'indigestion probablement, par suite d'excès de zèle de sa mère d'adoption. Capitani, Assani, Forhan et Mohamed Maskam, le joyeux loustic qui, à l'occasion, prouve qu'il a le cœur bien placé, sont venus tout exprès de Bagamoyo pour me faire leurs adieux. Mon fidèle Sef, naturellement, ne manque point à l'appel. Il y a encore Tchiano et Barouti, le premier beaucoup plus chagrin de se séparer de sa guenon que de Songoro, son ancien féal. Le capitaine Cambier s'est chargé de lui, et lui fera faire son stage de cuisinier. Quant à Barouti, il entrera au service du consul Van der Elst.

Naturellement, consul et capitaine sont venus me souhaiter une heureuse traversée, et nous échangeons nos dernières poignées de main, en nous adressant un cordial « Au revoir. »

Cependant l'heure a sonné, et le *Malacca* va lever l'ancre. MM. Cambier et Van der Elst s'éloignent dans leur canot. Quant à mes amis d'Afrique, auxquels j'ai distribué quelques roupies, acceptées avec gratitude, ils s'obstinent à attendre le dernier moment. Leur barque est là, et ils semblent n'avoir aucun souci de la regagner. Le *Malacca* s'est mis en marche, qu'ils sont encore à me baiser les mains. Je me vois déjà escorté par eux jusqu'à Bombay! Mais après un dernier adieu, ils plongent dans la mer comme une compagnie de grenouilles effarouchées, et, ayant regagné leur chaloupe, me saluent d'un sympathique *Koi-Héri!* (Bonne chance!)

Médise qui voudra des nègres, je les défendrai, moi, en toute occasion!

— Fermons ce journal, où j'ai consigné fidèlement mes impressions de voyage. Ce n'est point à ma personne que j'ai voulu intéresser mes lecteurs, mais au pays d'Afrique, dans ce que j'ai cru surprendre, d'abord, et savoir, ensuite, de cette terre encore toujours à sa genèse sociale.

Le reste importe peu.

Toutefois, pour ceux qui veulent voir terminer tout ouvrage à la

façon des romans de Charles Dickens, j'apprendrai à mes amis — mais à mes amis seulement — que j'arrivai sain et sauf à Bombay, où je restai une dizaine de jours, logé à l'*Esplanade Hotel;* que j'explorai la ville de long en large et visitai les fameuses caves d'Éléphanta avec une admiration sans seconde; que je me rembarquai à bord d'un steamer français; qu'à bord du dit steamer, Nyoko, plus choyée que moi-même, et à laquelle le capitaine octroyait gratuitement une bouteille de vin par jour, reconnaissait ces excellents procédés en jetant à la mer toutes les casquettes passant à proximité d'une de ses quatre mains; que nous traversâmes la mer Rouge par un vent du nord qui nous fit grelotter; qu'à Suez, je vis passer le navire *La Belgique*, commandé par mon concitoyen et ami Henri Govaerts, et fus pris d'une envie folle de retourner avec lui à Bombay, rien que pour avoir l'occasion de parler plus tôt le flamand; que je visitai les Pyramides; que, dans l'Adriatique, une tempête grincheuse cassa tout sur notre pont; que du détroit de Messine, je vis l'Etna en éruption; qu'à Marseille, où je restai huit jours, Nyoko fit une fugue dans les arbres de la Cannebière, ensuite de quoi je dus me rendre chez le commissaire de police, pour répondre de cette équipée; qu'un ingénieur maritime, dont je tairai le nom, offrit de transporter, par bateau, à Anvers, ma pauvre guenon, que j'attends toujours, ainsi que la visite de son tuteur intérimaire.

Inutiles feuillets, précieux pour moi seul!....

Pourquoi décrire aussi l'attendrissement dont je fus envahi irrésistiblement en foulant le sol natal, après trois ans, trois siècles d'absence, et qui me fit pleurer comme un enfant, dans un banal et vexatoire bureau de douane?....

Comment je fis le voyage de la frontière française jusqu'à Anvers, où m'attendaient ma mère et ma sœur, je n'en sais rien!....

Mais ce que je sais, c'est que je répétais, avec émotion, le dicton flamand dont je m'étais souvenu à Zanzibar à propos d'une chanson indigène :

Oost, West, — t'Huis best!

FIN

15/135-10

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.

REC'D LD-URL
APR 15 1991

JUN 1 7 1991

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 106 968 1